COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DU RÈGNE DE

FERDINAND ET D'ISABELLE

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.



ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE

DU RÈGNE DE

FERDINAND ET D'ISABELLE

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR G. RENSON

. . . . Quæ surgere regna
Conjugio tali!
Virg., *Énéide*, IV, 47.

Crevere vires famaque et imperi?
Porrecta majestas ab Euro
Solis ad occiduum cubile.
Horace, *Odes*, IV, 15.

TOME II

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

BRUXELLES ET LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

1862

CHAPITRE VIII.

LES ARABES D'ESPAGNE.

Conquête de l'Espagne par les Arabes. — Califat de Cordoue. — Civilisation et prospérité du peuple. — Démembrement de l'empire. — Royaume de Grenade. — Magnificence et caractère chevaleresque des Arabes d'Espagne. — Leur littérature. — Leurs progrès dans la science. — Travaux historiques. — Utiles découvertes. — Poésie et romans. — Influence sur les Espagnols.

Nous sommes arrivés au commencement de la fameuse guerre de Grenade, qui finit par la chute de la domination arabe en Espagne, après une durée de près de huit siècles, et par le rétablissement de l'autorité des rois de Castille sur la plus belle partie de leurs anciens domaines. Afin que l'on comprenne mieux le caractère des Arabes ou des Mores d'Espagne, qui exercèrent une influence importante sur leurs voisins chrétiens, nous consacrerons ce chapitre à quelques considérations sur l'histoire antérieure de ce peuple dans la péninsule, où il atteignit probablement à un plus haut degré de civilisation que dans aucune autre contrée du monde.

Il n'est pas nécessaire de rappeler longuement les causes des brillants succès du mahométisme à son origine, l'adresse

avec laquelle, à la différence des autres religions, il se fonda sur les principes et les préjugés des sectes précédentes, au lieu de vouloir les détruire; l'esprit militaire et la discipline qu'il introduisit dans toutes les classes et qui transformèrent les différents pays où il fut reçu en un vaste camp où régnait un ordre parfait[1]; la réunion du pouvoir spirituel et de l'autorité civile dans la personne des califes, possédant ainsi sur les âmes un empire aussi absolu que les pontifes romains, aux jours de leur despotisme[2]; enfin, l'art avec lequel les

[1] Le Coran, outre la promesse fréquemment renouvelée du paradis au martyr tombé sur le champ de bataille, renferme tout un code militaire. Tout musulman est astreint au service, sous l'une ou l'autre forme. La conduite à tenir envers l'ennemi et les vaincus, le partage du butin, les temps de trêve légale, les conditions imposées au nombre comparativement faible des hommes dispensés du service, tout cela est fixé avec précision. Lorsque l'*algihed* ou croisade mahométane, qui, dans son caractère général, ressemblait singulièrement à la croisade chrétienne, était prêchée dans la mosquée, tout vrai croyant était obligé de se ranger sous l'étendard de son chef. « La guerre sainte, » dit un des premiers généraux sarrasins, « est l'échelle du paradis. L'apôtre de Dieu s'est appelé lui-même le fils du glaive; il aimait à se reposer à l'ombre des drapeaux, sur les champs de bataille. »

[2] Les successeurs, califes ou vicaires de Mahomet, comme ils s'intitulaient, représentaient à la fois son autorité spirituelle et temporelle; ils cumulaient des fonctions ecclésiastiques et militaires. Ils devaient mener l'armée au combat et la conduire en pèlerinage à la Mecque; ils devaient prêcher un sermon et offrir des prières publiques dans les mosquées, tous les vendredis. Un grand nombre de leurs prérogatives ressemblaient à celles qui étaient autrefois revendiquées par les papes; ils conféraient l'investiture aux princes musulmans par le symbole de l'anneau, du glaive ou de l'étendard; ils les honoraient des noms de « défenseur de la foi, » « colonne de l'Église, » et autres. Le plus fier potentat tenait leur mule par la bride et leur rendait l'hommage en touchant du front le seuil de leur palais. L'autorité des califes était fondée ainsi sur l'opinion, non moins que sur la puissance réelle, et leurs ordres, si vains ou si iniques qu'ils pussent être, étant revêtus d'une sanction divine, devenaient des lois auxquelles c'était un sacrilége de désobéir.

doctrines de Mahomet étaient appropriées au caractère des tribus sauvages qui les embrassèrent [1]. Il suffit de dire que ces tribus ayant, moins d'un siècle après l'apparition de leur apôtre, réussi à implanter leur religion dans une grande partie de l'Asie et sur les côtes septentrionales de l'Afrique, étaient arrivées devant le détroit de Gibraltar, qui ne devait pas longtemps protéger la chrétienté contre leurs attaques.

L'opinion généralement reçue, même chez les historiens modernes qui ont le plus d'autorité, au sujet des causes de l'invasion et de la conquête de l'Espagne, n'est guère confirmée par les récits contemporains. Ce qui attira réellement les Sarrasins dans la péninsule, ce fut l'appât du riche butin qui leur était offert et une ardeur belliqueuse qu'une longue suite de victoires, exemptes de revers, avait enflammée, au lieu de l'éteindre [2]. La fatale bataille, qui finit par la mort du

[1] Le caractère des Arabes, avant l'introduction de l'islamisme, se révèle, comme celui de la plupart des nations barbares, dans leurs chants et leurs romans nationaux. Les poèmes suspendus à la Mecque, connus par l'élégante traduction de sir William Jones, et plus encore la traduction récente d'Antar, œuvre du temps d'Al Raschid, il est vrai, mais entièrement consacrée aux anciens Bédouins, nous offrent une peinture animée de leurs mœurs, qui, malgré l'influence d'une civilisation éphémère, ressemblaient probablement beaucoup à celles de leurs descendants actuels.

[2] Fait étrange, on a peine à trouver dans les chroniques du temps un seul mot qui ait trait aux circonstances, indiquées par les historiens nationaux comme les causes immédiates de la chute de la monarchie gothique. Aucun écrivain espagnol, pour autant que nous sachions, ne parle, avant près de deux siècles après la conquête, de la persécution ou de la trahison des deux fils de Witiza, ou de la défection de l'archevêque Oppas, dans la funeste bataille de Xérès; ce n'est que chez les écrivains du XIII[e] siècle qu'on lit la tragique histoire des amours de Roderic et de la vengeance du comte Julien. Les relations originales de l'invasion sont, il est vrai, très sobres de détails; la continuation du *Chronicon del Biclarense* et le *Chronicon* d'Isidore Pacense ou de Beja, insérés dans la volumineuse collection de Florez, sont les seules histoires contemporaines de l'événement.

roi Roderic et de l'élite de sa noblesse, dans l'été de 711, eut pour théâtre une plaine arrosée par le Guadalète près de Xérès, à deux lieues environ de Cadix [1]. Il paraît que les Goths ne se rallièrent pas sous un seul chef, mais les débris épars de l'armée se défendirent bravement dans les fortes positions que le pays présentait, de sorte que celui-ci ne fut pas entièrement soumis avant près de trois années. Les conquérants suivirent à l'égard des vaincus une politique généreuse, mais une invasion est inévitablement féconde en calamités [2]. Ils laissèrent les chrétiens habitant le territoire con-

Conde s'est trompé en prétendant que le récit d'Isidore de Beja fut le seul écrit à cette époque. L'Espagne n'eut pas la plume d'un Bède ou d'un Éginhard pour décrire cette mémorable catastrophe, mais les rares et faibles coups de pinceau des chroniqueurs contemporains ont ouvert un vaste champ aux conjectures ingénieuses de l'histoire.

D'après Conde, le bruit bientôt répandu parmi les Sarrasins de la magnificence et de la prospérité de la monarchie gothique peut expliquer d'une manière satisfaisante l'envahissement de l'Espagne par un ennemi qu'une série ininterrompue de conquêtes avait rempli d'orgueil; un exemple de l'ambition extravagante de ces guerriers nous est donné par un de leurs généraux, qui, arrivé à l'extrémité occidentale de l'Afrique, lança son cheval dans l'océan Atlantique, aspirant à planter sur d'autres rivages les bannières de l'islamisme.

[1] On peut dire que les recherches laborieuses de Masdeu ont dissipé l'obscurité dont des discussions savantes avaient entouré cette époque. Le quatorzième volume de son « *Historia critica de Espana y de la Cultura Espanola*, » renferme une table exacte, accordant les moindres dates de l'année lunaire des mahométans avec celles de l'ère chrétienne. La mort de Roderic sur le champ de bataille est attestée par les chroniqueurs espagnols et sarrasins du temps. Les contes du chariot d'ivoire et de marbre, du vaillant coursier Orelia et des magnifiques vêtements de Roderic, trouvés après la bataille sur les bords du Guadalète, de la fuite probable de ce roi, qui se serait ensuite caché dans les montagnes du Portugal, ces contes, qui ont été jugés dignes d'être recueillis par l'histoire espagnole, sont bien mieux placés dans les ballades romantiques de ce pays et dans les productions plus achevées de Scott et de Southey.

[2] « Toutes les malédictions, » dit un témoin oculaire, dont le style aride

quis en paisible possession de leurs biens; ils leur permirent d'exercer librement leur culte, de se gouverner, dans des limites fixées, d'après leurs propres lois, d'occuper certaines fonctions civiles et de servir dans l'armée. Ils invitèrent les chrétiennes à s'unir avec les musulmans [1]. En un mot, ils n'obligèrent les Goths, pour toute marque de servitude, qu'au paiement d'impôts un peu plus lourds que ceux qui étaient prélevés sur les mahométans. Il est vrai que les vaincus étaient parfois exposés à souffrir des caprices du despotisme et, peut-on ajouter, du fanatisme populaire [2]; mais, en général, leur condition pouvait soutenir avantageusement la comparaison avec celle de tout peuple chrétien, sous la domination musulmane, à une époque postérieure, et elle offre un contraste frappant avec la situation des Anglo-Saxons après la conquête des Normands, qui rappelle sous bien des rapports celle des Sarrasins.

Lorsque la fameuse bataille de Tours eut arrêté les Arabes

s'élève en cette occasion à une espèce de sublimité, « toutes les malédictions proférées par les anciens prophètes contre Jérusalem, toutes les calamités déchaînées jadis sur Babylone, toutes les souffrances infligées par Rome à la glorieuse troupe des martyrs, furent entassées sur cette Espagne, autrefois heureuse, prospère, et maintenant désolée. »

[1] On peut juger de la fréquence de ces unions par un calcul extraordinaire, quoique sans doute extravagant, cité par Zurita. En 1311, les ambassadeurs de Jacques II d'Aragon représentèrent au pape Clément V que, sur les 200,000 habitants de Grenade, il n'y en avait pas plus de 500 d'origine arabe pure.

[2] Les fameuses persécutions dont Cordoue offrit le spectacle, sous Abderrahman II et son fils, persécutions qui, au dire des écrivains castillans, peuvent être comparées à celles de Néron et de Dioclétien, ne coûtèrent la vie qu'à une quarantaine de personnes, au rapport de Moralès. La plupart de ces malheureux fanatiques sollicitèrent la couronne du martyre, en enfreignant ouvertement les lois et les usages des mahométans. Les détails sont donnés par Florez dans le dixième volume de sa collection.

dans leur marche envahissante à travers l'Europe, leur esprit remuant, qui avait trouvé de l'occupation dans les guerres étrangères, en chercha à l'intérieur et amena bientôt le démembrement de leur immense empire. L'Espagne fut la première province qui s'en détacha ; les descendants d'Omeya, sous qui cette révolution fut effectuée, continuèrent d'occuper le trône, en princes indépendants, depuis le milieu du VIII[e] siècle jusqu'à la fin du XI[e], période qui forme la partie la plus glorieuse des annales arabes.

Le nouveau gouvernement fut organisé sur le modèle du califat de l'Orient : la liberté revêt des formes variées ; le despotisme, au moins dans les États soumis au Coran, paraît n'en connaître qu'une seule. Le souverain était le dépositaire de toute la puissance, la source des honneurs, l'arbitre unique de la vie et de la fortune de ses sujets. Il s'appelait le « commandeur des fidèles, » et, comme les califes orientaux, exerçait une autorité absolue, au temporel comme au spirituel. Le pays fut divisé en six *capitanias* ou provinces, administrées chacune par un *wali* ou gouverneur, ayant sous lui des officiers qui possédaient une juridiction plus immédiate sur les villes. Les pouvoirs considérables et les prétentions de ces petits satrapes les excitèrent fréquemment par la suite à la rébellion. Le calife réglait les affaires publiques, avec l'aide de son *mexuar* ou conseil d'État, composé de ses principaux *cadis* et *hagibs* ou secrétaires. Le premier ministre ou *chef hagib*, par la nature et la variété de ses fonctions, ressemblait au grand-vizir turc. Le calife se réservait le droit de choisir son successeur parmi ses nombreux enfants, et cette adoption était immédiatement confirmée par un serment de fidélité, prêté à l'héritier présomptif du trône par les grands dignitaires de l'État.

Les princes du sang, au lieu d'être condamnés, comme en Turquie, à consumer leur jeunesse dans l'oisiveté, au fond du harem, étaient confiés aux soins de savants précepteurs, qui leur apprenaient à remplir les devoirs de leur rang. On les engageait à visiter les académies, surtout celles de Cordoue qui étaient renommées; ils y prenaient part aux discussions et remportèrent souvent les prix de poésie et d'éloquence. Arrivés à l'âge mûr, ils prouvaient par leurs actes que cette première éducation avait eu sur eux l'effet qu'il fallait en attendre. La race des Omeyades brille d'un éclat que n'a effacé aucune autre dynastie d'aussi longue durée dans l'Europe moderne. Un grand nombre de ces rois charmèrent leurs loisirs en composant des poésies, dont plusieurs ont été publiées dans l'histoire de Conde, et quelques-uns ont laissé de savants écrits, estimés aujourd'hui encore des érudits arabes. Leurs longs règnes, dont les dix premiers embrassent une période de deux siècles et demi, leurs morts paisibles et la transmission du sceptre dans la même famille, pendant si longtemps, prouvent que leur autorité reposait sur l'affection de leurs sujets; ils paraissent même, sauf une ou deux exceptions, les avoir gouvernés d'une manière vraiment patriarcale, et lorsqu'ils mouraient, le peuple éploré les conduisait jusqu'à la tombe, sur laquelle le fils et successeur du monarque défunt prononçait publiquement l'éloge de ses vertus. Ce tableau touchant offre un contraste saisissant avec les scènes d'horreur qui signalent si souvent l'avénement d'un nouveau souverain dans l'Orient.

Les califes d'Espagne entretenaient d'énormes forces militaires; souvent ils mettaient à la fois deux et trois armées en campagne. L'élite de leurs troupes était une garde du corps, qui s'éleva peu à peu jusqu'à douze mille hommes,

dont un tiers de chrétiens, magnifiquement équipés et commandés par des membres de la famille royale. Leurs querelles avec les califes orientaux et avec les pirates barbaresques les forçaient également de garder une flotte assez puissante, qui sortait des nombreux chantiers garnissant les côtes, depuis Cadix jusqu'à Tarragone.

Les Omeyades déployèrent surtout leur munificence dans la construction d'édifices publics, de palais, de mosquées, d'hôpitaux, de larges quais, de fontaines, de ponts et d'aqueducs, qui, s'enfonçant dans les flancs des montagnes ou traversant les rivières sur des arches élevées, rivalisaient de grandeur avec les monuments de l'ancienne Rome. Ces travaux, exécutés plus ou moins dans toutes les provinces, contribuaient spécialement à l'embellissement de Cordoue, la capitale de l'empire. La ravissante situation de cette cité au milieu d'une plaine cultivée, arrosée par le Guadalquivir,[1] eu fit de très bonne heure la résidence favorite des Arabes, qui aimaient à entourer leurs demeures, même au milieu des villes, de bosquets et de fontaines rafraîchissantes, si délicieuses à l'imagination du voyageur dans le désert. Les places publiques et les cours intérieures des maisons étaient ornées de jets d'eau, alimentés par les torrents de la Sierra Morena, dont les eaux, employées pour neuf cents bains publics, étaient encore conduites dans l'intérieur des habitations, où elles répandaient une agréable fraîcheur dans les appartements silencieux des riches musulmans.

Sans parler de ce brillant caprice des califes, la construction du palais d'Azahra, dont il ne reste plus nul vestige, nous pouvons nous former une idée suffisante du goût et de la magnificence de cette époque par les restes de la fameuse

mosquée de Cordoue, transformée aujourd'hui en cathédrale. Cette mosquée, qui couvre plus de terrain qu'aucune église chrétienne, était regardée par les mahométans comme la troisième, sous le rapport de la sainteté; les deux premières étaient l'Alaksa de Jérusalem et le temple de la Mecque. Elle a perdu la plupart de ses anciens ornements; le riche bronze de ses portes, les myriades de lampes qui éclairaient les ailes de l'édifice, ont disparu, et la voûte intérieure de bois odoriférant, artistement sculptée, a servi à faire des guitares et des tabatières. Mais ses mille colonnes de marbre bigarré restent encore debout, et ses dimensions générales, malgré quelques assertions contraires, dénuées de preuves, paraissent n'avoir pas changé depuis le temps des Sarrasins. Toutefois, des critiques européens condamnent ses beautés les plus recherchées comme « lourdes et barbares; » ils déclarent que ses célèbres portails sont « mesquins et d'un goût détestable; » cette foule de piliers donne au bâtiment l'air « d'un parc plutôt que d'un temple, » et, pour couronner le tout, les fûts des colonnes sont d'inégale longueur, tandis que, par une grotesque compensation, on a réduit proportionnellement la grandeur des bases et des chapiteaux, grossièrement travaillés dans le style corinthien.

Mais, si ces défauts attestent un manque de goût chez les rois sarrasins de cette époque, qui paraissent avoir eu le sentiment de l'art, surtout en architecture, bien moins développé que les derniers princes de Grenade, nous sommes étonnés de les voir assez riches pour exécuter ces magnifiques travaux; leurs revenus, dit-on pour l'explication de ce fait, se montaient à huit millions de *mitcales* d'or ou près de cent cinquante millions, somme quinze fois supérieure à celle que Guillaume le Conquérant pouvait, avec toutes les exac-

tions du système féodal, arracher à ses sujets, dans le siècle suivant. Le ton d'exagération qui distingue les écrivains asiatiques doit peut-être inspirer peu de confiance dans leurs calculs; cependant on attribue cette immense fortune à d'autres princes mahométans de cette époque, et la grande supériorité des peuples musulmans sur les États chrétiens du nord, dans les arts et dans l'industrie, fait supposer qu'ils étaient bien plus riches que ceux-ci.

Les rois de Cordoue tiraient leurs revenus du cinquième du butin pris dans les batailles, privilége important à une époque de rapines et de guerres sans trêve; de l'impôt exorbitant du dixième sur les produits du commerce, de l'agriculture, des troupeaux et des mines; d'une capitation payée par les juifs et par les chrétiens; enfin de certains droits qui frappaient le transport des marchandises. Ces rois faisaient le commerce pour leur propre compte et retiraient des sommes considérables des mines appartenant à la couronne.

Avant la découverte de l'Amérique, l'Espagne était pour le reste de l'Europe ce que ses colonies sont devenues depuis, la grande source de l'or. Les Carthaginois, et plus tard les Romains, exportaient régulièrement de la péninsule, par très grandes quantités, ce précieux métal, et Pline, qui résida pendant quelque temps dans le pays, avait entendu dire que trois de ses provinces fournissaient annuellement soixante mille livres d'or, chiffre vraiment incroyable. Les Arabes se mirent, avec leur activité ordinaire, à la recherche de ces richesses souterraines, et l'on rencontre encore des traces nombreuses de leurs travaux, le long de l'aride chaîne de montagnes qui s'étend au nord de l'Andalousie. Bowles n'a pas retrouvé moins de cinq mille excavations dans le royaume ou district de Jaën.

Mais les califes s'enrichissaient surtout par l'industrie et par la sobriété de leur peuple. Les Arabes fondaient des colonies purement agricoles; leurs connaissances en agriculture sont attestées par de volumineux traités sur la science et par les vestiges qui rappellent partout leur talent spécial. Le système d'irrigation auquel le midi de l'Espagne a longtemps dû sa grande fertilité, leur a été emprunté. Ils introduisirent dans la péninsule différentes espèces de plantes tropicales, qui ont cessé d'y être cultivées après leur expulsion. Ils exportaient principalement le sucre, que les Espagnols modernes ont été obligés d'aller chercher en grande quantité, dans des pays étrangers, pour leur propre consommation, jusqu'à ce qu'il leur ait été fourni, depuis la fin du dernier siècle, par leur île de Cuba. Les Arabes s'occupaient beaucoup de la fabrication de la soie; le géographe nubien, au commencement du XIIe siècle, compte six cents villages du district de Jaën, où cette industrie florissait, à une époque où la soie n'était connue des Européens que par leurs relations indirectes avec l'empire grec. Cette étoffe et les fins tissus de coton et de laine constituaient les branches d'un commerce actif avec le Levant et particulièrement avec Constantinople, d'où ces objets étaient portés par les caravanes du nord dans les pays comparativement barbares de la chrétienté.

Cette prospérité générale eut pour résultat un accroissement rapide de la population. D'après un recensement fait à Cordoue, à la fin du Xe siècle, le royaume renfermait, à cette époque, six cents temples et deux cent mille maisons, dont un grand nombre n'étaient probablement que de simples huttes ou des cabanes, occupées par des familles séparées. Sans placer une excessive confiance dans cette sta-

tistique, nous pouvons incliner vers l'opinion d'un écrivain intelligent, qui fait observer, au sujet des Arabes, que leur culture patiente, le bas prix de leurs travaux, leur recherche des aliments les plus nutritifs, dont un grand nombre seraient rejetés par les Européens de nos jours, annoncent une population agglomérée, peut-être comme celle qui habite aujourd'hui le Japon et la Chine, où les habitants sont forcés pour subsister de recourir aux mêmes moyens économiques.

Quelque importance qu'une nation puisse devoir, dans son temps, à sa prospérité matérielle, c'est son développement intellectuel qui fixera surtout les regards de la postérité. Il arrive assez souvent que les jours de la prospérité d'une nation sont aussi ceux de son perfectionnement; c'est ainsi que les règnes d'Abderrahman III, d'Alhakem II, et la régence d'Almanzor, embrassant la dernière moitié du xe siècle, dans laquelle les Arabes atteignirent à l'apogée de leur puissance, peuvent être considérés comme l'époque de leur plus haute civilisation sous les Omeyades; bien que l'élan imprimé alors à ce peuple l'ait entraîné plus loin encore dans la voie du progrès, dans les temps pleins de troubles qui suivirent. Cette impulsion bienfaisante fut surtout donnée par Alhakem, un des rares souverains qui ont fait usage des pouvoirs effrayants du despotisme pour le bonheur et l'amélioration morale de leurs semblables. Par ses goûts raffinés, par son amour des lettres et par le généreux patronage qu'il leur accorda, Alhakem peut être comparé au meilleur des Médicis; il appela à sa cour les savants les plus éminents, indigènes ou étrangers, et leur donna des postes de confiance auprès de sa personne. Il convertit son palais en une académie, qui devint un centre où se réunis-

saient les lettrés, dont il suivait les conférences dans les moments de loisir que lui laissaient les affaires publiques. Il choisit parmi eux ceux qu'il jugea les plus capables, et leur confia des travaux historiques; les préfets des villes et des provinces avaient reçu l'ordre de leur fournir, autant que possible, les renseignements nécessaires. Alhakem se plaisait lui-même dans l'étude et enrichit de ses commentaires un grand nombre d'ouvrages; il travailla surtout avec ardeur à se former une grande bibliothèque; il invita des étrangers illustres à lui envoyer leurs œuvres et les récompensa généreusement. On ne pouvait rien lui offrir qu'il reçût avec autant de plaisir qu'un livre. Il employa en Égypte, en Syrie, dans l'Irac, en Perse, des agents chargés de recueillir et de transcrire les manuscrits les plus rares, et ses vaisseaux retournaient avec des cargaisons plus précieuses que les épices de l'Orient. Il réunit ainsi une magnifique collection, qui fut placée, par ordre de matières, dans plusieurs salles de son palais et qui, si nous en croyons les historiens arabes, comprenait six cent mille volumes [1].

Si l'on croit qu'il y a dans tout cela un peu d'hyperbole orientale, on ne peut douter du moins qu'il n'y ait eu, à cette époque, une foule extraordinaire d'écrivains dans la péninsule. Le catalogue varié de Casiri témoigne de l'émulation avec laquelle non seulement les hommes, mais les femmes du plus haut rang cultivaient les lettres; ces femmes concouraient publiquement pour les prix d'éloquence et de poésie,

[1] Ce nombre paraîtra moins étonnant, si l'on considère qu'il était autrefois d'usage de faire un volume séparé de chacun des livres dans lesquels se divisait un ouvrage, qu'on écrivait d'ordinaire sur un seul côté de la feuille et que l'écriture prend toujours beaucoup plus de place que l'impression.

et même se livraient à ces études abstraites qui sont d'ordinaire réservées à l'autre sexe [1]. Les préfets des provinces, rivalisant de zèle avec leurs maîtres, transformaient leurs cours en des académies et couronnaient de leurs propres mains les poètes et les philosophes. Cette protection éclairée ranima la vie intellectuelle jusque dans les districts les plus éloignés, mais elle eut surtout des effets visibles dans la capitale. Quatre-vingts écoles gratuites étaient ouvertes à Cordoue; les lettres et les sciences étaient publiquement enseignées par de savants professeurs, dont la réputation se répandit si loin, que l'on venait, non seulement des pays chrétiens de la péninsule, mais de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, assister à leurs leçons; car cette époque brillante de l'histoire des Sarrasins était celle où l'Europe était plongée dans les ténèbres les plus profondes; où les monastères les plus riches étaient déjà fiers de posséder une bibliothèque de trois à quatre cents volumes; où l'on trouvait difficilement au sud de la Tamise, comme le dit Alfred, « un prêtre sachant traduire le latin dans sa langue naturelle; où, d'après Tiraboschi, il n'y avait pas un seul philosophe dans toute l'Italie, sauf le pape français, Sylvestre II, qui puisa sa science dans les écoles musulmanes d'Espagne et fut, pour sa récompense, regardé comme un sorcier.

C'est sous ces couleurs éclatantes qu'on nous dépeint la civilisation arabe, au xe siècle et plus tard, sous l'influence

[1] Parmi les femmes accomplies de ce temps, une des plus célèbres fut Valadata, fille du calife Mahomet, qui remporta souvent la palme de l'éloquence dans ses discussions avec les plus savants académiciens. D'autres, avec une intrépidité qui pourrait faire honte à nos bas-bleus, se plongèrent dans l'étude de la philosophie, de l'histoire et de la jurisprudence.

d'un gouvernement despotique et d'une religion sensuelle. Quelque opinion que l'on se forme sur la valeur réelle de cette littérature vantée, on ne peut nier que la nation n'ait fait preuve d'une prodigieuse activité intellectuelle et n'ait, si nous pouvons admettre les témoignages de ces écrivains, fondé un plus grand nombre d'établissements d'instruction que l'on n'en a vu dans les plus beaux siècles de l'antiquité.

Les gouvernements mahométans de cette époque reposaient sur une base si défectueuse que le moment de leur plus grande prospérité était souvent suivi d'une décadence rapide. Il en avait été ainsi pour le califat d'Orient; il en fut plus tard de même pour celui d'Occident. Sous le règne du successeur d'Alhakem, l'empire des Omeyades se divisa en une foule d'infimes principautés, et sa magnifique capitale, Cordoue, tombée au rang de ville de second ordre, ne se distingua plus des autres cités que comme la Mecque de l'Espagne. Ces petits États furent bientôt livrés en proie à toute espèce de maux, nés des vices du gouvernement et de la religion. Presque à chaque vacance, le trône était disputé par de nombreux compétiteurs de la même famille, et l'on vit une suite de souverains, portant sur leurs fronts une ombre de couronne, passer et disparaitre comme les fantômes de Macbeth. Les différentes tribus asiatiques qui composaient la population, se regardaient l'une l'autre avec des sentiments de jalousie peu dissimulés; leurs habitudes de licence et de brigandage, qu'aucune discipline ne pouvait détruire, les rendaient toujours prêtes à se révolter. Les États musulmans, couvrant un territoire moins étendu et déchirés par des factions, n'étaient pas capables de se défendre contre les forces chrétiennes qui les assaillaient au nord. Vers le milieu du IXe siècle, les Espagnols étaient

arrivés aux bords du Douro et de l'Èbre; à la fin du XIe, ils avaient avancé jusqu'au Tage, sous la bannière victorieuse du Cid. Les nuées d'Africains qui se répandirent sur la péninsule, pendant les deux siècles suivants, soutinrent vigoureusement les Arabes, et la cause de l'Espagne chrétienne faillit un moment être perdue dans la fameuse journée de Navas de Tolosa, en 1212. Mais l'heureuse issue de cette bataille, dans laquelle, d'après la lettre hyperbolique d'Alphonse IX, « les infidèles eurent cent quatre-vingt-cinq mille morts, et les Espagnols, vingt-cinq seulement, » donna pour toujours l'avantage aux armes des descendants des Goths. Les vigoureuses campagnes de Jacques Ier d'Aragon et de saint Ferdinand de Castille enlevèrent peu à peu aux envahisseurs les provinces de Valence, de Murcie et d'Andalousie. Vers le milieu du XIIIe siècle, les Mores, toujours refoulés plus loin, étaient resserrés dans les étroites limites de la province de Grenade. Néanmoins, sur cette partie comparativement petite de leurs anciens domaines, ils fondèrent un nouveau royaume assez fort pour braver, pendant plus de deux siècles, les forces réunies des monarchies espagnoles.

Le pays de Grenade présentait, dans un circuit d'environ cent quatre-vingts lieues, toutes les ressources matérielles d'un grand empire. Ses larges vallées étaient entrecoupées de montagnes, riches en minerais précieux et peuplées par une race intrépide, qui fournissait à l'État des laboureurs et des soldats. Ses pâturages étaient fertilisés par de nombreuses sources et ses côtes offraient partout des ports commodes, qui étaient les principaux marchés de la Méditerranée. Au centre et couronnant l'ensemble, comme un diadème, s'élevait la belle cité de Grenade. Du temps des Mores, elle était

renfermée dans des murailles, flanquées de mille et trente tours et garnies de sept portes. Sa population, au commencement du XIV[e] siècle, se montait, d'après un contemporain, à deux cent mille âmes, et plusieurs auteurs s'accordent pour attester qu'elle pouvait, à une époque postérieure, faire sortir de ses murs cinquante mille guerriers; ce chiffre ne paraîtra pas exagéré, si l'on considère que le nombre des anciens habitants de la ville avait été considérablement grossi par l'émigration en masse des Mores qui, s'échappant de leurs districts conquis par les Espagnols, avaient fui vers la capitale. Sur le sommet d'une des collines de Grenade se dressait la forteresse royale ou le palais de l'Alhambra, qui pouvait renfermer quarante mille hommes dans son enceinte. L'architecture élégante et légère de cet édifice, dont les ruines magnifiques forment encore, aux yeux du voyageur, le monument le plus intéressant de l'Espagne, prouve les grands progrès réalisés dans l'art, depuis la construction de la fameuse mosquée de Cordoue. Ses portiques, ses gracieuses colonnades, ses dômes et ses lambris peints de couleurs qui, dans cette atmosphère pure, n'ont rien perdu de leur ancien éclat, ses salles aériennes bâties de manière à laisser entrer l'air parfumé des jardins environnants et le souffle agréable de la brise, ses fontaines qui répandent encore une douce fraîcheur dans les cours désertes, témoignent à la fois du goût, de l'opulence et du luxe sybaritique des maîtres qui l'occupaient. Les rues de la ville étaient étroites, un grand nombre de maisons étaient fort hautes, ornées de tourelles de bois de mélèze ou de marbre curieusement sculpté, et de corniches de métal, « qui scintillaient comme des étoiles à travers le sombre feuillage des orangers. » On comparait la cité entière à « un vase émaillé,

brillant d'hyacinthes et d'émeraudes[1]. » C'est dans ce style fleuri que les écrivains arabes célèbrent avec passion les merveilles de Grenade.

Au pied de cette cité féerique s'étendait la *vega* ou plaine cultivée, fameuse comme l'arène où les chevaliers mores et chrétiens se rencontrèrent, pendant plus de deux siècles; on pouvait dire que chaque pouce de ce terrain avait été engraissé de sang humain. Les Arabes épuisèrent, pour cultiver la *vega*, toutes les ressources de leur savante agriculture; ils distribuèrent dans mille canaux, afin de l'arroser plus parfaitement, les eaux du Xenil qui la traversait. Les fruits et les moissons s'y succédaient toute l'année; on y transplanta avec succès les productions des latitudes les plus opposées, et le chanvre du nord croissait rapidement à l'ombre des vignes et des oliviers. La soie constituait la principale branche d'un commerce qui donnait la vie aux ports d'Almeria et de Malaga; les cités italiennes, dont l'opulence croissait à cette époque, durent leur grande habileté dans la fabrication de cet élégant tissu aux Arabes d'Espagne. Florence, en particulier, achetait à ceux-ci, même au xv[e] siècle, de grandes quantités de matières premières. On cite les Génois comme ayant fondé des établissements commerciaux dans le royaume des Mores; ils conclurent avec celui-ci des traités de commerce, aussi bien

[1] Pedraza a réuni les différentes étymologies du mot *Granada*, qui viendrait, d'après certains écrivains, de ce que le *grenadier* aurait été apporté pour la première fois d'Afrique à Grenade; d'après d'autres, de l'énorme quantité de *grain* qu'on récoltait dans la *vega* de cette capitale, et, selon une troisième opinion, de la ressemblance de cette ville, divisée en deux hauteurs couvertes de maisons, avec une *grenade* à demi ouverte. La grenade qui figurait sur les armes de cette cité peut faire supposer qu'elle dut son nom à ce fruit.

qu'avec l'Aragon. Les ports musulmans étaient encombrés d'une foule variée d'étrangers, venant « d'Europe, d'Afrique et du Levant, » de sorte que Grenade, selon les expressions d'un historien, « devint le rendez-vous commun de toutes les nations. » « La réputation de bonne foi dont jouissaient les habitants, » dit un écrivain castillan, « était telle que leur parole inspirait plus de confiance qu'un contrat écrit n'en obtient aujourd'hui parmi nous; » l'auteur cite le mot d'un évêque, qui disait: « Les œuvres du More et la foi de l'Espagnol sont tout ce qu'il faut pour faire un bon chrétien[1]. »

Les revenus publics, qui étaient évalués à douze cent mille ducats, étaient tirés d'impositions semblables à celles qui étaient établies sous les califes de Cordoue, mais plus lourdes à certains égards. La couronne, qui possédait de riches plantations dans la *vega*, prélevait l'impôt onéreux du septième sur tous les produits agricoles. On extrayait également, en grande quantité, les métaux précieux, et la monnaie était remarquable par la pureté et l'élégance de sa fabrication.

La plupart des rois de Grenade se distinguèrent par des goûts libéraux; ils faisaient généreusement usage de leurs richesses pour protéger les lettres, pour construire de somptueux monuments publics et surtout pour déployer dans leur cour une pompe, dont celle d'aucun prince de cette époque n'offrait le spectacle. Chaque jour ramenait des fêtes et des tournois, dans lesquels le chevalier paraissait moins désireux d'imiter les hardis faits d'armes de la chevalerie chrétienne,

[1] L'ambassadeur de l'empereur Frédéric III, se rendant à la cour de Lisbonne, vers le milieu du XV[e] siècle, compare la haute civilisation de Grenade, à cette époque, avec celle des autres pays d'Europe où il avait passé.

que d'étaler son incomparable habileté d'écuyer et son adresse dans les jeux élégants auxquels se plaisait la nation. Il semblait que le peuple de Grenade, comme les anciens Romains, demandât un spectacle sans fin; la vie n'était pour lui qu'un long carnaval et l'heure des réjouissances durait jusqu'au moment où l'ennemi était aux portes.

Pendant le laps de temps qui s'était écoulé depuis la chute des Omeyades, les Espagnols avaient peu à peu rejoint les musulmans dans la voie de la civilisation, et, tandis que l'accroissement de leur puissance les garantissait du mépris avec lequel ils étaient regardés précédemment par leurs adversaires, ceux-ci n'étaient pas encore déchus au point d'inspirer aux chrétiens cette haine fanatique, qui leur fut vouée si passionnément dans la suite. A cette époque, les deux nations témoignaient l'une envers l'autre de sentiments libéraux, que l'on ne vit manifestés ni avant ni après ce temps. Leurs souverains négociaient sur le pied d'une parfaite égalité. Il y a plusieurs exemples de chefs arabes visitant en personne la cour de Castille; les princes chrétiens leur rendaient ces marques de politesse. Encore en 1463, Henri IV eut une entrevue avec le roi de Grenade, dans les États de ce dernier; les deux monarques conférèrent sous un splendide pavillon, dressé dans la *vega*, devant les portes de la ville, et, après un échange de présents, Henri fut escorté jusqu'aux frontières de son royaume par une troupe de cavaliers mores. Ces actes de courtoisie adoucissent, dans une certaine mesure, la rudesse d'une guerre, pour ainsi dire, sans trêve, que des races rivales devaient se faire nécessairement [1].

[1] On pourra se faire une idée de l'esprit guerrier du temps par certains

Les chevaliers mores et chrétiens avaient l'habitude de voyager d'une cour à l'autre, et les derniers se rendaient à Grenade pour vider leurs points d'honneur par une rencontre sous les yeux du souverain de ce pays. Les nobles mécontents de la Castille, parmi lesquels Mariana cite particulièrement les Vela et les Castro, y cherchaient souvent un asile et servaient sous la bannière musulmane. Ces relations courtoises établies entre les deux nations devaient avoir pour résultat de modifier le caractère de chacune au contact de l'autre. L'Espagnol s'inspira, jusqu'à un certain point, de la gravité et de la grandeur de manières de l'Arabe; celui-ci se relâcha de sa réserve habituelle, et surtout de la jalousie et de la sensualité grossière qui caractérisent les peuples orientaux [1].

Si nous pouvons croire à la réalité des tableaux que nous présentent les ballades ou les romances castillanes, nous jugerons que les rapports entre les deux sexes, chez les

dons royaux; c'est ainsi que nous voyons le roi de Grenade offrir au souverain castillan vingt nobles chevaux de ses écuries, élevés sur les bords du Xenil, avec de magnifiques caparaçons et un nombre égal de cimeterres richement garnis d'or et de pierres précieuses; une autre fois, il lui offrit, avec des parfums et du drap d'or, des lionceaux nés en captivité. Il parait que ce dernier symbole de la royauté était considéré comme spécialement réservé aux rois de Léon. Ferreras nous apprend que les ambassadeurs de France à la cour de Castille, en 1434, furent reçus par Jean II, aux pieds duquel se tenait couché un grand lion apprivoisé. Ce goût, semble-t-il, existe encore en Turquie; le docteur Clarke, dans son voyage à Constantinople, rencontra un de ces terribles mignons, qui avait l'habitude de suivre son maître, Hassan Pacha, comme un chien.

[1] Henriquez del Castillo parle d'un duel projeté entre deux nobles castillans, en 1470. Ils devaient se battre en présence du roi de Grenade; l'un d'eux, don Alfonso de Aguilar, ayant manqué à sa parole, l'autre fit triomphalement le tour de la lice, traînant dans la poussière le portrait de son adversaire, attaché en signe de mépris à la queue de son cheval.

musulmans d'Espagne, étaient tout aussi libres qu'ils pouvaient l'être dans aucun autre pays d'Europe. Dans ces ballades, la dame more assiste sans déguisement aux fêtes publiques; son chevalier, portant un manteau brodé, une écharpe ou un autre gage de ses faveurs, dispute ouvertement en sa présence le prix de la valeur, s'unit à elle dans la danse gracieuse de la Zambra ou exhale les tourments de son âme dans des sérénades chantées sous son balcon, aux clartés de la lune[1].

[1] Il faut reconnaître que ces ballades, pour autant qu'il s'agit de faits, ne fournissent à l'historien que des renseignements fort suspects. C'est ainsi que peut-être le plus beau cycle de ballades moresques roule sur les dissensions des Abencerrages, dans les derniers jours de Grenade; cependant cette famille, dont on raconte encore aujourd'hui la tragique histoire au voyageur errant dans les ruines de l'Alhambra, est à peine mentionnée, que nous sachions, par les écrivains contemporains, indigènes ou étrangers, et paraît devoir sa principale célébrité à la traduction apocryphe de Ginés Perez de Hyta, dont « les contes milésiens, » au jugement sévère de Nic. Antonio, « ne sont bons qu'à amuser les oisifs et les désœuvrés. »

Mais, si les ballades espagnoles ne peuvent être admises comme des documents historiques, on peut y rechercher peut-être le caractère prédominant de l'époque, observation qui s'applique à la plupart des œuvres d'imagination dues à des auteurs témoins des événements qu'ils décrivent, mais plus spécialement à ces chants populaires qui, sortis de classes simples, illettrées, s'écartent probablement moins de la vérité que des productions plus raffinées. Des Sarrasins séjournèrent longtemps au milieu des chrétiens, comme l'a parfaitement prouvé Capmany, qui cite un document extrait des archives publiques de la Catalogne, et montrant qu'une foule de musulmans résidaient en Aragon, même au XIII[e] et au XIV[e] siècle, l'époque la plus florissante du royaume de Grenade; un grand nombre d'entre eux purent donc évidemment apprendre à parler et à écrire l'espagnol avec pureté et élégance. Quelques chansons gracieuses, que les paysans espagnols chantent encore aujourd'hui en dansant au son des castagnettes, sont d'origine arabe, au jugement d'un critique compétent (Conde, *de la Poesia Oriental*, MS.). Ce n'est donc pas trop se hasarder que d'attribuer une bonne partie de ces chants populaires aux Arabes eux-mêmes, contemporains et peut-être témoins oculaires des événements qu'ils célèbrent.

D'autres raisons, et particulièrement les fresques encore visibles sur les murs de l'Alhambra, s'ajoutent aux inductions tirées des romances, pour faire supposer que les femmes jouissaient, à Grenade, d'une liberté semblable à celle des chrétiennes en Europe et tout à fait étrangère au génie du mahométisme [1]. Le caractère chevaleresque, attribué aux Mores, paraît d'ailleurs s'accorder parfaitement avec une pareille supposition. Ainsi, l'on parle de certains rois qui, après les fatigues du tournoi, cherchaient un délassement dans « la poésie élégante et dans de brillants récits d'amour et de chevalerie. » Les dix qualités essentielles du véritable chevalier étaient « la piété, la valeur, la courtoisie, la hardiesse, les dons de la poésie et de l'éloquence, l'habileté à conduire le cheval, à manier l'épée, la lance et l'arc [2]. » L'histoire des Mores, particulièrement dans les dernières guerres de Grenade, fournit de nombreux exemples, non

[1] Casiri a transcrit un passage d'un écrivain arabe du XIVe siècle, qui reproche amèrement aux dames mores leur luxe, le faste de leur toilette et leur prodigalité, « voisine de la folie, » sur un ton qui rappelle une philippique semblable d'un poète contemporain, le Dante, s'adressant à ses belles concitoyennes de Florence. — Conde, dans son histoire, cite deux ordonnances d'un roi de Grenade, prescrivant la séparation des deux sexes dans les mosquées et défendant aux femmes de se montrer à certaines fêtes, si elles ne sont accompagnées de leur mari ou d'un proche parent. — Les femmes savantes chez les Mores avaient, comme on l'a vu, l'habitude de converser librement avec les lettrés et d'assister en personne aux séances académiques. — Enfin les fresques dont nous avons parlé plus haut représentent des femmes présentes au tournoi et l'heureux chevalier recevant de leurs mains la palme du triomphe.

[2] Le lecteur peut comparer ces vertus essentielles d'un bon cavalier musulman avec celles que Froissart exige chez un bon et vrai chevalier, et qu'il énumère en ces termes : « Le gentil chevalier a toutes ces nobles vertus que un chevalier doit avoir : il fut lie, loyal, amoureux, sage, secret, large, pieux, hardi, entreprenant et chevaleureux. »

seulement de l'héroïsme qui distinguait la chevalerie européenne, au XIIIe et au XIVe siècle, mais parfois d'une exquise courtoisie qui eût fait honneur à Bayard ou à Sidney. Ce mélange de magnificence orientale et de bravoure chevaleresque éclaira de glorieux rayons le déclin de l'empire des Arabes d'Espagne, et servit à cacher, s'il ne put les corriger, les vices que ce gouvernement possédait en commun avec toutes les institutions mahométanes.

Le royaume de Grenade n'était pas gouverné aussi paisiblement que celui de Cordoue. On y vit constamment éclater des révolutions, provoquées quelquefois par la tyrannie du prince, mais dues plus souvent aux factions du sérail, à la soldatesque ou à la populace turbulente de la capitale. Cette populace, plus facile à soulever que les sables du désert d'où elle était sortie, se portait, dans sa fureur, aux excès les plus effrayants; elle déposait et même assassinait les rois, forçait les portes de leur palais et jetait au vent leurs belles collections et leurs bibliothèques. D'un autre côté, le royaume, bien moins heureux, sous ce rapport, que celui de Cordoue, était resserré dans de si étroites limites, que toute secousse imprimée à la capitale était ressentie jusqu'aux extrémités du pays; cependant il résista presque miraculeusement aux armes chrétiennes, et les orages continuels qui le bouleversèrent, pendant plus de deux siècles, modifièrent à peine ses anciennes limites.

Plusieurs causes concoururent à mettre Grenade en état de soutenir cette longue résistance. La population agglomérée fournissait tant de soldats que le souverain pouvait mettre en campagne une armée de cent mille hommes; ceux-ci étaient, en grande partie, recrutés dans les Alpujarras, dont les rudes habitants n'avaient pas été corrompus

par la mollesse efféminée qui énervait les populations des plaines. Les tribus guerrières de l'Afrique entraient aussi dans la composition de ces troupes. Les Mores étaient renommés chez leurs ennemis pour leur adresse à l'arbalète, dont le maniement leur était rendu familier dès l'enfance; mais leur force consistait principalement dans leur cavalerie. Leurs vastes *vegas* leur offraient une magnifique arène pour déployer leur incomparable talent d'écuyer, tandis que la nature du terrain, entrecoupé de montagnes et d'inextricables défilés, donnait un avantage évident aux chevau-légers arabes sur les chevaliers espagnols, bardés de fer, et était particulièrement appropriée à la guerre de guérillas, dans laquelle les musulmans excellaient. Pendant les longues hostilités avec les chrétiens, chaque ville, pour ainsi dire, avait été convertie en forteresse; le pays renfermait six fois plus de places fortes que l'on n'en trouve aujourd'hui dans toute la péninsule [1]. Enfin, il faut rappeler que les Mores connurent de bonne heure la poudre à canon, qui, ainsi que le feu grégeois de Constantinople, contribua peut-être, dans une certaine mesure, à prolonger leur existence précaire au delà de son terme naturel.

Mais, après tout, Grenade, comme Constantinople, était moins forte de ses propres ressources que de la faiblesse de ses ennemis; les Castillans, occupés des démêlés d'une aristocratie turbulente, principalement pendant les longues minorités qui désolèrent leur pays, peut-être plus qu'aucune autre contrée d'Europe, paraissaient moins près de con-

[1] Les ruines de ces forts se remarquent encore en mainte place, sur les frontières de l'ancien royaume de Grenade, et plus d'un moulin de l'Andalousie, au bord du Guadayra et du Guadalquivir, a gardé la tour crénelée qui l'abritait autrefois des incursions de l'ennemi.

quérir Grenade à la mort de Henri IV, qu'ils ne l'étaient à celle de saint Ferdinand, dans le XIII[e] siècle. Avant d'entrer dans le récit de cette conquête, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, il convient de signaler l'influence que les Arabes d'Espagne exercèrent probablement sur la civilisation européenne.

Malgré les grands progrès faits par les musulmans dans presque toutes les branches des connaissances humaines et le caractère libéral de certains mots, que l'on prête à Mahomet, l'esprit de leur religion était très opposé à la cause des lumières. Le Coran, quel que soit le mérite de son exécution littéraire, ne renferme pas, à notre connaissance, un seul précepte en faveur de l'instruction [1]. Aussi, pendant les cent premières années qui suivirent la promulgation de leur livre sacré, les Sarrasins témoignèrent le même dédain pour les lettres que dans leurs « jours d'ignorance, » comme on appelle par mépris le temps qui précéda la venue de l'apôtre [2]. Mais, lorsque la nation se reposa des fatigues de son orageuse vie militaire, elle commença à s'inspirer de ce goût des plaisirs raffinés, qui naît naturellement au milieu de l'opulence et des loisirs; elle entra dans une nouvelle carrière avec l'enthousiasme qui la distinguait et parut ambitionner

[1] D'Herbelot, entre autres traditions authentiques de Mahomet, cite ces mots comme un encouragement aux lettres : « L'encre des docteurs et le sang des martyrs ont le même prix. » M. Œlsner a recueilli plusieurs autres sentences d'un esprit également libéral. Mais ces traditions ne peuvent être admises comme l'expression de la doctrine originale du prophète; elles sont rejetées comme apocryphes par les Persans et par toute la secte des Shiites, et n'ont guère de valeur aux yeux d'un Européen.

[2] Lorsque le calife Al Mamoun encouragea, par son exemple ainsi que par son patronage, une politique plus éclairée, les musulmans les plus orthodoxes l'accusèrent de vouloir renverser la religion.

d'atteindre dans la science à cette supériorité qu'elle avait déjà dans les armes.

C'est au commencement de cette ère de fermentation intellectuelle que le dernier des Omeyades, fuyant en Espagne, fonda le califat de Cordoue et y apporta cet amour des lettres et du luxe, qui venait de s'éveiller dans les cités de l'Orient. Ses successeurs héritèrent de son esprit généreux, et, lors du partage de l'empire, les différentes capitales, Séville, Murcie, Malaga, Grenade, et d'autres qui s'élevèrent sur ses ruines, devinrent des foyers d'activité intellectuelle, qui continuèrent de briller d'un vif éclat au milieu des épaisses ténèbres des siècles suivants. Cette époque de civilisation, qui ne finit que fort avant dans le XIVe siècle, comprend un espace de six cents années; il n'y en a pas d'aussi longue dans l'histoire d'aucune littérature, ancienne ou moderne.

Plusieurs causes concouraient heureusement à placer les musulmans de la péninsule dans des conditions différentes de celles où se trouvaient leurs frères, au delà de la Méditerranée. Le climat tempéré de l'Espagne était bien plus propre à donner de la vigueur et de la souplesse à l'esprit que le ciel brûlant de l'Arabie ou de l'Afrique. Une longue ligne de côtes, garnies de ports commodes, ouvrait la voie à un commerce immense. La division du pays en petits États rivaux entretenait une généreuse émulation, semblable à celle dont la Grèce ancienne et l'Italie moderne offrirent le spectacle, et était infiniment plus favorable au développement des facultés intellectuelles que la léthargie où l'on voyait plongés les gigantesques empires d'Asie. Enfin leurs relations ordinaires avec les Européens détachèrent les Arabes de quelques-unes des superstitions les plus dégra-

dantes, propres à leur religion, et leur inspirèrent des sentiments d'indépendance et de dignité morale, que l'on voit rarement chez les peuples soumis au despotisme oriental.

Dans ces circonstances heureuses, les établissements d'instruction se multiplièrent; les colléges, les académies, les gymnases surgirent spontanément, non seulement dans les principales cités, mais dans les plus obscurs villages. On ne comptait pas moins de cinquante de ces académies ou écoles dans les faubourgs et dans la populeuse plaine de Grenade. Il paraît que chaque ville de quelque importance fournit des pages à une future histoire littéraire. L'Escurial renferme de volumineux catalogues d'auteurs, qui prouvent jusqu'à quel point la science était étudiée, même dans ses plus petites subdivisions, et une biographie des aveugles qui se firent remarquer en Espagne par leurs connaissances, montre que l'enthousiasme éveillé partout triomphait des obstacles qui peuvent le mieux amener le découragement chez l'homme.

Les Arabes rivalisèrent d'ardeur avec leurs compatriotes de l'Orient dans les sciences naturelles et mathématiques; ils pénétrèrent dans les régions les plus reculées de l'Afrique et de l'Asie, et transmirent à leurs académies nationales des relations fidèles de leurs excursions. Ils contribuèrent aux progrès de l'astronomie par le grand nombre et l'exactitude de leurs observations, par le perfectionnement des instruments et par l'érection d'observatoires, dont un des plus anciens fut fondé dans la belle tour de Séville. Ils cultivèrent surtout l'histoire qui, d'après un auteur arabe cité par D'Herbelot, compta treize cents écrivains. Les traités sur la logique et la métaphysique forment le neuvième des précieux manuscrits qui ont échappé à la destruction et sont

conservés à l'Escurial. Enfin, pour finir cet aride exposé, certains savants arabes paraissent avoir parcouru tout le cercle de connaissances que peut comprendre une encyclopédie moderne [1].

Les résultats, il faut l'avouer, ne semblent pas avoir répondu à l'attente que devaient faire naitre ces magnifiques manifestations et cette prodigieuse activité. Le génie de l'Arabe se distinguait par les qualités les plus opposées, qui parfois même se neutralisaient mutuellement. Souvent le mysticisme et un penchant à l'abstraction obscurcissaient un jugement fin et subtil. A l'habitude de classifier et de généraliser, le musulman joignait un étrange amour des détails; doué d'une imagination vive, il s'appliquait à l'étude avec une patience qu'un Allemand de nos jours pourrait envier, et tandis que, dans la fiction, il poursuivait hardiment l'originalité et tombait même dans l'extravagance, il se contentait, dans la philosophie, de marcher servilement sur les traces des anciens maîtres. Il puisa sa science dans des traductions des philosophes grecs, mais, comme son éducation première ne l'avait pas préparé à la recevoir, il se montra plutôt accablé que stimulé à la vue de ces grands travaux. Il pouvait accumuler à l'infini dans sa mémoire les notions exposées, mais on le voyait rarement s'élever aux principes généraux ou présenter des vérités nouvelles et importantes; il en est, du moins, certainement ainsi pour ses recherches sur la métaphysique.

Aussi Aristote, qui apprit aux musulmans à mettre en ordre les connaissances qu'ils avaient déjà acquises, plutôt

[1] Casiri mentionne un de ces génies universels, qui ne publia pas moins de mille cinquante traités sur différents sujets de morale, d'histoire, de droit, de médecine, etc.

qu'à faire de nouvelles découvertes, devint pour eux l'objet d'un culte idolâtre. Ils entassèrent commentaire sur commentaire, et, dans leur aveugle admiration pour son système, on peut presque dire qu'ils se montrèrent plus péripatéticiens que le chef même de cette école. Averroës de Cordoue fut le plus éminent des commentateurs arabes de ce philosophe, et, sans aucun doute, il contribua plus que tout autre écrivain à établir l'autorité d'Aristote sur la raison humaine, qui lui fut soumise pendant tant de siècles; cependant ses nombreux éclaircissements ont servi, dans l'opinion des critiques européens, à augmenter plutôt qu'à dissiper l'obscurité du texte original, et ont même donné lieu de croire qu'il ne connaissait pas du tout le grec.

Les Sarrasins transformèrent complétement la pharmacie et la chimie; ils portèrent en Europe un grand nombre de médicaments salutaires. Sprengel loue particulièrement les Arabes d'Espagne au dessus de leurs frères pour leurs observations sur la pratique de la médecine. Mais, quelles que fussent leurs connaissances réelles, ils les gâtaient par leur penchant vers les sciences mystiques et occultes. Ils ne consumaient que trop souvent leur fortune et leur santé à la vaine poursuite de l'élixir de vie et de la pierre philosophale. Leurs prescriptions médicales variaient d'après l'aspect des planètes; leur physique était souillée de magie, leur chimie dégénéra en alchimie et leur astronomie en astrologie.

Les musulmans parcoururent, avec un succès encore plus douteux, le domaine de l'histoire. Ils paraissent avoir manqué complétement de l'esprit philosophique qui donne la vie à ce genre de compositions. Ils étaient les disciples du fatalisme et les sujets d'un gouvernement despotique; l'homme ne leur apparaissait que sous les traits opposés du maître et

de l'esclave. Pouvaient-ils connaître des rapports moraux plus élevés ou ces forces supérieures de l'âme, qui se développent sous des institutions libres et bienfaisantes? S'ils avaient même été capables d'atteindre à une pareille conception, auraient-ils osé l'exprimer? C'est la raison pour laquelle leurs écrits historiques ne sont presque jamais qu'une suite de détails arides présentés dans un ordre chronologique, ou de fastidieux panégyriques de leurs princes, où l'on ne trouve aucun aperçu philosophique ni critique.

Quoique les Arabes d'Espagne n'aient pas droit à l'honneur d'avoir opéré une révolution importante dans la science, un critique sévère les loue d'avoir exposé, dans leurs écrits, « les germes de nombreuses théories qui ont été reproduites plus tard comme des découvertes. » Ils perfectionnèrent silencieusement plusieurs de ces arts utiles, qui ont influé sensiblement sur le bonheur et l'amélioration de l'espèce humaine. L'algèbre et les mathématiques supérieures étaient enseignées dans leurs écoles et se répandirent de là en Europe. La fabrication du papier qui, depuis l'invention de l'imprimerie, a contribué si essentiellement à la diffusion rapide des connaissances, leur a été empruntée. Casiri a découvert dans l'Escurial plusieurs manuscrits sur papier de coton, qui remontent à l'année 1009, et sur papier de toile, avec la date de 1106. Tiraboschi a attribué l'invention de ce dernier papier à un Italien de Trévise, qui commença à le fabriquer vers le milieu du XIVe siècle. Enfin, les Sarrasins ont les premiers fait usage de la poudre à canon, qui a opéré une révolution également importante, quoique d'une nature plus douteuse, dans la condition de la société [1].

[1] La bataille de Crécy fournit le plus ancien exemple connu de l'emploi

On reconnaît l'influence des Arabes d'Espagne, moins aux progrès de la science qu'à l'élan imprimé, en Europe, aux esprits longtemps plongés dans la léthargie. L'invasion musulmane coïncida avec le commencement de cette sombre nuit qui sépare le monde ancien du monde moderne. Le sol avait été appauvri par une longue et constante culture. Les Sarrasins vinrent comme un torrent, balayant et effaçant même les vestiges de civilisation qui restaient encore, mais apportant avec eux un principe fertilisant qui, à mesure que les eaux se retiraient, donna une vie et une animation nouvelles au paysage. Leurs écrits furent traduits et circulèrent partout; leurs écoles furent visitées par des disciples, qui, sortis de leur torpeur, partagèrent, dans une certaine mesure, l'enthousiasme de leurs maîtres, et une impulsion vigoureuse fut donnée à l'esprit de l'Européen qui, mal dirigé d'abord, fut toutefois préparé à tenter les efforts plus judicieux et plus heureux, qui signalèrent les siècles suivants.

Il est, jusqu'à un certain point, facile de fixer la valeur des travaux scientifiques d'un peuple, car la vérité est la même dans toutes les langues; mais les lois du goût varient tant de nation à nation qu'il faut un jugement plus délicat pour

de l'artillerie dans l'Europe chrétienne; cependant Du Cange, qui donne plusieurs autres exemples, fait remonter l'origine de cette arme à l'année 1338. L'histoire des Arabes d'Espagne la reporte à une époque bien plus reculée. L'artillerie fut employée par le roi de Grenade au siége de Baza en 1312 et en 1325; il en est fait distinctement mention dans un traité arabe de 1249. Enfin Casiri cite un passage d'un auteur espagnol de la fin du XI[e] siècle, dont le manuscrit, quoique bien connu des érudits, d'après Nic. Antonio, est encore enseveli dans la poussière des bibliothèques; ce passage montre l'artillerie employée dans un combat naval entre les Mores de Tunis et de Séville.

apprécier les œuvres qui sont soumises à ces règles. Rien n'est plus commun que de voir condamner la poésie orientale comme ampoulée, raffinée à l'excès, surchargée de faux ornements, déparée par des pensées fausses, en un mot, comme enfreignant tous les principes du goût. Parmi les critiques qui rendent cet arrêt sévère, il y en a peu qui soient capables de lire une ligne de l'original. Cependant toute composition poétique doit une si grande partie de son mérite à son exécution littéraire, qu'il faudrait, pour bien la juger, une connaissance parfaite du génie de la langue dans laquelle elle est écrite. Le style de la poésie et même de toute production élégante, en prose ou en vers, doit s'élever au dessus du langage ordinaire, celui-ci fût-il même aussi imagé, aussi coloré qu'il l'est chez les Arabes, qui font un fréquent usage de la métaphore. Aussi voit-on chez les différentes nations, même celles d'Europe, qui se rapprochent le plus sous le rapport du goût, le ton de la littérature varier au point qu'il est difficile, sinon impossible, de faire passer d'une langue dans une autre les chefs-d'œuvre les plus admirés. Une page de Boccace ou de Bembo, par exemple, traduite littéralement en anglais, aurait un air d'artifice et de verbiage intolérable; les plus beaux morceaux de Massillon, de Bossuet ou du rhéteur Thomas paraîtraient pleins d'enflure, et comment pourrions-nous atteindre à la hauteur où s'élève le Castillan? Assurément nous ne voulons pas, en parlant ainsi, faire une critique de ces différents peuples, qui attachent beaucoup plus d'importance que les Anglais aux simples beautés du style et les recherchent avec bien plus de soin; il en est du moins ainsi pour les Français et les Italiens.

Si les Arabes ont péché, à ce point de vue, ce n'est pas

certainement par la négligence. Ceux d'Espagne, en particulier, étaient cités pour la pureté et l'élégance de leur idiome, tellement que Casiri prétend reconnaître au style d'un poète le pays où il est né. Leurs volumineux traités sur la philologie et la rhétorique, leurs poétiques, leurs grammaires, leurs dictionnaires des rimes, prouvent le zèle excessif avec lequel ils s'attachèrent à perfectionner l'art d'écrire. Des académies, bien plus nombreuses que celles d'Italie, auxquelles elles servirent plus tard de modèle, ouvraient des concours de poésie et d'éloquence, dont les prix étaient disputés par une foule de rivaux. C'est surtout à la poésie sentimentale que les musulmans paraissent s'être adonnés avec autant d'ardeur que les Italiens, du temps de Pétrarque, et il n'y avait guère parmi eux un personnage, occupant une position dans l'Église ou dans l'État, qui, dans certains moments, ne brûlât un encens amoureux sur l'autel de la muse [1].

Malgré ce sentiment du beau, les Arabes n'étudièrent jamais les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité grecque, exposés à leurs yeux; il ne paraît pas qu'ils aient traduit un seul poète, un seul orateur éminent de la Grèce [2]; le ton calme de l'Hellène semblait glacial à l'imagination brûlante des Orientaux. Ils n'essayèrent pas de gravir les degrés supérieurs de l'art pour l'Européen, ils ne s'élevèrent ni au drame ni à l'épopée. Aucun de leurs écrivains, en prose ou en vers, ne s'est attaché à développer, à analyser des caractères; leur

[1] Pétrarque se plaint dans une de ses lettres écrites d'Italie que « les jurisconsultes et les théologiens et jusqu'à son propre valet se mêlent de rimer; » il craignait que « les bêtes mêmes ne se missent à parler en vers. »

[2] Cette opinion populaire est toutefois contredite par Reinesius, qui établit qu'Homère et Pindare furent tous deux traduits en arabe, vers le milieu du VIIIe siècle.

inspiration les entraînait vers l'ode, l'élégie, l'épigramme, l'idylle. Quelquefois, comme les Italiens, ils se servaient du vers pour populariser des sciences sérieuses et profondes. Leur poésie est, en général, hardie, fleurie, exaltée, colorée, imagée, pleine de pensées et de métaphores brillantes; parfois elle respire une profonde sensibilité, comme dans quelques-uns des chants plaintifs que Conde attribue aux poètes royaux de Cordoue. Il ne paraît pas que les productions de l'âge d'or des Abassides et de l'époque précédente, aient été infectées de cette teinte d'exagération, qui nous déplaît tant et qui dépare les écrits parus plus tard, lors de la décadence de l'empire.

Quoi que l'on pense de l'influence exercée par les Arabes sur la littérature de l'Europe, en général, on ne peut douter qu'elle fut considérable sur celle de la Provence et de la Castille. Dans ce dernier pays surtout, loin de se borner à la langue ou aux formes extérieures de la composition, il semble qu'elle ait pénétré profondément jusque dans le génie de la nation, et on la distingue parfaitement dans ce style pompeux et hyperbolique, qui caractérise même de nos jours les écrivains espagnols; dans cette recherche des subtilités dont l'ancienne poésie castillane fournit tant d'exemples; dans cette manie des proverbes et des maximes de sagesse pratique, si générale en Espagne qu'on peut l'y considérer comme faisant partie du caractère national[1].

[1] Il faudrait beaucoup plus de science que nous n'en possédons pour entrer dans l'examen de la question, qui a été soulevée au sujet de l'influence probable des Arabes sur la littérature de l'Europe. M. Schlegel, dans un ouvrage de grande valeur sous un mince volume, en réfutant avec sa vivacité ordinaire la théorie extravagante d'Andrès, a été conduit à des conclusions tout à fait opposées, qui ne sembleront peut-être guère moins extravagantes.

Un effet marqué a été produit sur la littérature romantique de l'Europe par ces contes féeriques, qui dépeignent si bien le génie de l'Orient et où il paraît s'être plu avec délices. Ces contes, dans lesquels les musulmans trouvaient leur principale distraction, furent portés par les Sarrasins en Espagne, et les princes de Cordoue charmaient leurs loisirs, en écoutant leurs *rawis* ou conteurs qui chantaient :

« L'amour et la guerre, les aventures et la valeur des chevaliers. »

Cet esprit de fiction, pénétrant en France, éveilla l'imagination moins vive des trouvères, et, à une époque plus récente et plus civilisée, il provoqua les créations impérissables du génie italien [1].

Il est malheureux pour les Arabes que le caractère et la langue de leur littérature opposent de si grands obstacles aux Européens qui voudraient l'étudier. Leur poésie, où brille une sauvage imagination et qu'il est presque impossible de faire passer dans une langue étrangère, ne nous est connue que par de sèches traductions en prose, et leurs traités scientifiques ont été traduits en latin avec une inexactitude qui fait penser au mot des Italiens : « *traduttore, traditore.* » Qu'il nous est dès lors difficile de nous former une opinion exacte de leur mérite littéraire ! Il est également malheureux que les Turcs, qui, par l'identité de leur religion et de leur gouvernement avec ceux des Arabes, ainsi que par leur impor-

[1] D'après Sismondi, la jalousie, les idées d'honneur et l'implacable esprit de vengeance qui distinguèrent les nations de l'Europe méridionale, au XVe et au XVIe siècle, viendraient des Arabes ; quoi que l'on pense de la jalousie, on pourrait supposer que les principes d'honneur et les sentiments de vengeance étaient, sans qu'on cherche plus loin, fondés, comme maint exemple le prouve, dans les habitudes et les institutions féodales de nos ancêtres européens.

tance politique, paraissent représenter ceux-ci sur la scène de l'Europe moderne, se soient montrés un peuple si dégradé, un peuple qui, vivant, depuis cinq siècles, sous le plus beau ciel, au milieu des monuments de l'antiquité, a rarement déployé un génie littéraire et n'a guère augmenté la valeur des trésors dont il avait reçu le dépôt. Cependant ce Turc, sensuel et indolent, nous sommes tentés de le confondre dans notre imagination avec l'Arabe, intelligent et plein de feu. Tous les deux ont été soumis à l'influence dégradante des mêmes institutions politiques et religieuses; celle-ci a eu sur l'un l'effet qu'il en fallait naturellement attendre. Les Arabes, au contraire, présentent le phénomène extraordinaire d'une nation qui, en dépit de tous les obstacles, s'est élevée à un haut degré de civilisation.

L'empire qui embrassait jadis plus de la moitié de l'ancien monde, est aujourd'hui rentré dans ses limites primitives, et le Bédouin parcourt le désert, où il est né, aussi libre et presque aussi peu civilisé qu'il l'était avant la venue de son apôtre. La langue qui était autrefois parlée sur les rivages méridionaux de la Méditerranée et sur les bords de l'océan Indien, a fait place à un grand nombre de dialectes différents. Les ténèbres ont de nouveau couvert ces régions de l'Afrique, qui ont été éclairées des lumières de la science. L'élégant idiome, dans lequel est écrit le Coran, est étudié comme une langue morte, dans la patrie même du prophète. On ne trouverait pas aujourd'hui une seule presse à imprimer dans toute la péninsule d'Arabie. Même en Espagne, dans l'Espagne chrétienne, hélas! le contraste est à peine moins saisissant. Une torpeur, qui est l'image de la mort, a succédé à l'activité intellectuelle des siècles précédents. Les villes ont perdu la population qui s'y pressait, aux jours du

royaume musulman. Le beau climat n'a pas changé, mais les campagnes n'étalent plus les productions riches et variées d'une agriculture savante. Les monuments les plus intéressants que le pays renferme sont l'œuvre des Arabes, et le voyageur, errant au milieu de ces ruines désolées, mais magnifiques, médite sur les destinées d'un peuple, dont l'existence même paraît aujourd'hui presque aussi imaginaire que celle des êtres enchantés qui vivent dans ses contes féeriques [1].

[1] Voir l'Appendice, à la fin du volume, note I.

CHAPITRE IX.

GUERRE DE GRENADE.

(1481-1482)

Prise de Zahara par les Mores. — Le marquis de Cadix. — Son expédition contre Alhama. — Bravoure des habitants. — Lutte désespérée. — Chute d'Alhama. — Consternation des Mores. — Mesures énergique prises par la reine.

Dès que Ferdinand et Isabelle eurent rétabli la tranquillité dans leurs États et affermi la puissance nouvelle qu'ils devaient à leur union, ils tournèrent les yeux vers ces belles régions de la péninsule où le croissant était arboré triomphalement, depuis près de huit siècles. Un acte d'agression, commis par les Mores, leur fournit un prétexte pour mettre à exécution, au moment où ils étaient mûrs, leurs projets de conquête. Aben Ismaël, qui avait gouverné Grenade, pendant la dernière partie du règne de Jean II et au commencement de celui de Henri IV, avait dû en partie au premier de ces monarques son élévation au trône, et des sentiments de reconnaissance, joints à un caractère naturellement doux, l'avaient porté à entretenir avec les princes chrétiens

des relations aussi amicales que le permettait la jalousie de deux nations, qui se considéraient comme des ennemies nées. Aussi, malgré des incursions occasionnelles sur les frontières et la prise de quelque forteresse, située sur les confins de l'un ou de l'autre pays, les deux peuples vivaient en si bonne intelligence que l'on voyait souvent les nobles castillans se rendre à la cour de Grenade, et là, oubliant leurs anciennes querelles, ils prenaient part avec les cavaliers mores aux généreux passetemps de la chevalerie.

Muley Abul Hacen, qui succéda à son père en 1466, possédait un caractère tout différent. Son tempérament ardent l'avait poussé, très jeune encore, à rompre la trêve par une invasion sans prétexte en Andalousie, et, bien qu'après son avénement au trône il fût trop occupé des troubles intérieurs de son royaume pour pouvoir s'engager dans une guerre étrangère, il continua de nourrir en secret les mêmes sentiments d'animosité contre les chrétiens. Lorsque les souverains espagnols réclamèrent, en 1476, comme la condition du renouvellement de la trêve sollicité par lui-même, le paiement du tribut annuel imposé à ses prédécesseurs, il répondit fièrement que « les monnayeurs de Grenade ne battaient plus de l'or mais de l'acier. » La suite de sa vie ne démentit pas le ton de cette réponse de Spartiate.

A la fin, vers les derniers jours de 1481, l'orage qui s'amassait depuis longtemps fondit sur Zahara, petite ville fortifiée, située sur la frontière de l'Andalousie, au sommet d'une haute colline, baignée au pied par le Guadalète et presque inaccessible à l'ennemi. La garnison, se fiant sur ces défenses naturelles, se laissa surprendre, dans la nuit du 26 décembre, par Abul Hacen, lequel, escaladant les murs à la faveur d'une furieuse tempête qui empêcha de l'entendre

approcher, passa au fil de l'épée les soldats qui offrirent de la résistance et emmena tous les habitants, hommes, femmes, enfants, en esclavage à Grenade.

La nouvelle de ce désastre frappa douloureusement les souverains espagnols, surtout Ferdinand, dont le grand-père avait conquis Zahara sur les Mores. Des mesures furent prises pour fortifier toute la ligne de frontières et l'on chercha, avec la plus grande vigilance, à découvrir chez les musulmans quelque point vulnérable, pour exercer heureusement des représailles envers eux. Le peuple de Grenade ne montra pas, en apprenant le succès de ses armes, la joie à laquelle on pouvait s'attendre; les présages qui se lisaient dans le ciel annonçaient, disait-on, des malheurs. L'avenir était plus sûrement prédit par le mécontentement des hommes sensés, qui maudissaient la témérité avec laquelle leur roi s'attirait la colère d'un ennemi vindicatif et puissant. « Malheur à moi! » s'écria un ancien alfaki, en sortant de la salle d'audience; « les ruines de Zahara retomberont sur nos têtes; les jours de la domination musulmane en Espagne sont désormais comptés [1]! »

L'occasion si désirée de se venger ne tarda pas de s'offrir aux Espagnols. Il y avait dans leur armée un certain Juan de Ortega, capitaine des *escaladores*, ainsi nommés à cause du service particulier auquel ils étaient employés, au siége des villes; cet officier, qui avait acquis quelque réputation sous Jean II, dans les guerres du Roussillon, informa Diego de Merlo, assistant de Séville, que la forteresse d'Alhama,

[1] D'après Lebrija, les revenus de Grenade, au commencement de cette guerre, s'élevaient à un million de ducats d'or; cette ville tenait à sa solde 7,000 cavaliers en temps de paix et pouvait faire sortir de ses portes 21,000 guerriers; cette dernière estimation ne paraît pas exagérée.

située au cœur du territoire musulman, était gardée avec tant de négligence qu'il serait facile de s'en emparer, si l'on en approchait adroitement. Cette forteresse, ainsi que la ville du même nom, qu'elle commandait, avait été bâtie, comme tant d'autres dans ce temps de troubles, sur la crête d'un rocher entouré d'une rivière à sa base, et pouvait, à cause des avantages naturels de sa position, passer pour imprenable. La force de cette position, qui rendait en apparence toutes les autres précautions superflues, avait endormi la garnison dans une sécurité semblable à celle qui venait d'être si fatale aux défenseurs de Zahara. Alhama, comme l'indique ce nom arabe, était fameux par ses bains dont le produit annuel s'élevait, dit-on, à cinq cent mille ducats; les souverains de Grenade, partageant le goût commun aux peuples orientaux, aimaient à visiter avec leur cour cet endroit, pour se rafraîchir dans les eaux délicieuses qui en avaient fait la réputation. Cette ville reçut ainsi les magnifiques embellissements qui signalent une résidence royale; elle s'enrichit davantage encore par l'indemnité qui lui était accordée et qui constituait sa principale branche de revenus, comme lieu de dépôt des recettes des taxes publiques, ainsi que par ses nombreuses manufactures de drap, qui la rendaient célèbre dans tout le royaume.

Si Diego de Merlo eut l'esprit frappé de l'importance de cette conquête, il ne se dissimula pas les difficultés dont elle était entourée; Alhama était, en effet, abrité, pour ainsi dire, sous les murs de Grenade, dont il était tout au plus éloigné de huit lieues, et l'on ne pouvait y arriver qu'en traversant la partie la plus peuplée du territoire more, ou en franchissant une sierra escarpée, qui couvrait la ville au nord. Néanmoins il communiqua, sans retard, les renseignements qu'il

avait reçus à don Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, comme à l'homme le plus propre par ses talents et son courage à se charger d'une pareille entreprise. Ce seigneur qui, par la mort de son père, le comte d'Arcos, était devenu, en 1469, le chef de la grande famille de Ponce de Léon, était, à cette époque, âgé d'environ trente-neuf ans; enfant naturel et le plus jeune des fils du comte, il avait été préféré à ses frères, à cause des promesses extraordinaires qu'il avait données de très bonne heure. A peine âgé de dix-sept ans, il avait remporté une victoire sur les Mores et déployé, en cette occasion, une rare intrépidité [1]. Plus tard, il avait épousé la fille du marquis de Villena, le ministre factieux de Henri IV, et avait été élevé, par l'influence de son beau-père, à la dignité de marquis de Cadix. Cette alliance l'avait attaché à la fortune de Henri, dans les démêlés de ce prince avec son frère Alphonse et plus tard avec Isabelle, que don Rodrigue avait vue avec déplaisir monter sur le trône; il ne posa toutefois aucun acte de résistance ouverte au nouveau gouvernement, mais, ranimant une vieille querelle que lui avaient léguée ses ancêtres, il engagea une lutte avec le duc

[1] Ce fut à la bataille de Madrono, où Rodrigue, s'étant arrêté pour rattacher son bouclier, se vit tout à coup entouré d'une troupe de Mores; il arracha une fronde à l'un d'eux et fit un si bon usage de cette arme, qu'après en avoir mis plusieurs hors de combat, il réussit à les chasser. A la suite de cet exploit, le roi, dit Zuniga, le salua du nom de « jeune David. »

Don Juan, comte d'Arcos, n'eut pas d'enfants de sa femme, mais en eut beaucoup de ses maîtresses, parmi lesquelles se trouvait dona Leonora Nunez de Prado, mère de don Rodrigue. Les qualités brillantes et séduisantes de ce jeune homme lui gagnèrent à un tel point l'affection de son père, que celui-ci obtint l'autorisation royale de lui léguer ses titres et ses biens, au préjudice d'héritiers plus légitimes. De semblables autorisations étaient souvent accordées dans un temps où les lois de la succession étaient mal fixées.

de Medina Sidonia, chef de la famille de Guzman, qui, depuis des siècles, disputait à la sienne la prééminence en Andalousie. L'acharnement avec lequel cette querelle fut poursuivie et la désolation qu'elle répandit non seulement à Séville, mais dans toute la province, ont déjà été retracés. Isabelle, par des mesures vigoureuses, réprima ces désordres, et, après avoir restreint la puissance excessive des deux seigneurs rivaux, effectua entre eux une réconciliation apparente. Le bouillant marquis de Cadix, dont l'ardeur ne pouvait plus s'échapper dans des dissensions intérieures, chercha à se distinguer dans une guerre plus honorable, et, à l'époque où nous sommes arrivés, il était dans son château d'Arcos, surveillant attentivement les frontières et guettant, comme le lion en embuscade, le moment où il pourrait s'élancer sur sa victime.

Le marquis se chargea, sans hésiter, de l'entreprise qui lui était proposée par Diego de Merlo et fit part de son projet à don Pedro Henriquez, *adelantado* d'Andalousie et parent du roi, ainsi qu'aux alcades de deux ou trois forteresses voisines. Avec l'aide de ces amis, il réunit une petite armée, forte, y compris les soldats marchant sous la bannière de Séville, de deux mille cinq cents hommes de cavalerie et de trois mille d'infanterie. Sa propre ville de Marchena fut fixée comme le lieu de rendez-vous de ces troupes. Le marquis se proposait de suivre la route d'Antequera, qui passe à travers les sauvages sierras d'Alzerifa. Les défilés des montagnes, difficiles à franchir dans un moment où leurs nombreux ravins étaient comblés par les torrents de l'hiver, devenaient plus effrayants encore par les ténèbres de la nuit, pendant laquelle l'armée marchait, faisant halte le jour, afin de cacher ses mouvements. Laissant leurs bagages sur les bords de la

Yeguas, pour pouvoir déployer une plus grande célérité, les Espagnols, après une marche rapide et des plus pénibles, arrivèrent enfin, la troisième nuit après leur départ, dans une vallée profonde, à une demi-lieue environ d'Alhama. Là, leur commandant leur révéla pour la première fois le but réel de l'expédition; les soldats, qui avaient supposé qu'il s'agissait simplement d'une incursion sur la frontière, furent transportés de joie à la pensée du riche butin qui leur était promis et qui se trouvait placé à leur portée.

Le lendemain matin, 28 février, un petit détachement partit, deux heures avant le lever du jour, sous la conduite de Juan de Ortega, pour escalader la citadelle; le gros de l'armée suivait plus lentement, prêt à soutenir cette avant-garde. La nuit, sombre et orageuse, comme celle qui livra Zahara aux Mores, couvrit l'approche des Espagnols; après avoir gravi le rocher que couronnait la citadelle, ils placèrent silencieusement leurs échelles contre les murs, et Ortega réussit à monter sur les créneaux, avec une trentaine de soldats, sans avoir été aperçu. Ayant égorgé une sentinelle, qu'ils trouvèrent endormie à son poste, les Castillans, s'avançant avec prudence dans l'intérieur du fort, passèrent la petite garnison au fil de l'épée, après avoir rencontré la vaine et courte résistance que pouvaient opposer des hommes surpris au milieu de leur sommeil. L'alarme était donnée dans la ville, mais trop tard; les portes qui donnaient sur la campagne avaient déjà été ouvertes au marquis de Cadix, qui, entrant dans la forteresse, avec son armée, au son des trompettes et bannières déployées, en avait pris possession.

Après avoir donné à ses troupes fatiguées le temps de reprendre des forces, le marquis se proposa d'attaquer la ville, avant que les habitants ne se fussent réunis en assez

grand nombre pour lui opposer une résistance sérieuse. Mais les Mores d'Alhama, montrant une résolution qu'on eût attendue plutôt de soldats aguerris que de paisibles bourgeois d'une cité manufacturière, avaient couru aux armes, dès le premier moment, et, pressés en foule dans la rue étroite sur laquelle s'ouvrait la porte du château, ils en défendirent vigoureusement l'entrée, avec leurs arquebuses et leurs arbalètes. Les Espagnols, après avoir tenté vainement de s'ouvrir un passage, furent forcés de reculer, au milieu d'une grêle de balles et de javelots, qui tua, entre autres, deux de leurs principaux alcades.

Un conseil de guerre fut alors réuni et quelques-uns y émirent l'avis que la forteresse fût démantelée et abandonnée comme intenable, étant menacée à la fois par les habitants d'Alhama et par les troupes que Grenade enverrait bientôt au secours de ceux-ci. Cette proposition fut rejetée avec indignation par le marquis de Cadix, dont l'ardeur s'exaltait avec les circonstances; elle ne plaisait guère d'ailleurs à la plupart des Castillans, dont la cupidité était plus que jamais enflammée à la vue du riche butin qui, après tant de fatigues, s'offrait à leur portée. On résolut donc de démolir les fortifications du côté de la ville et d'entrer, à tout prix, dans celle-ci. Cette décision fut mise immédiatement à exécution, et le marquis, s'élançant, à la tête de ses hommes d'armes, par la brèche que l'on venait de pratiquer, se jeta au milieu des ennemis, en poussant son cri de guerre: « Saint Jacques et la Vierge! » D'autres Espagnols, descendant les remparts qui touchaient aux maisons de la ville, se précipitèrent dans la rue où ils rejoignirent leurs compagnons, pendant que d'autres encore franchissaient les portes d'Alhama, ouvertes une seconde fois.

Les Mores soutinrent sans se troubler cet assaut furieux et reçurent les assaillants par une grêle de balles et de flèches, tandis que les femmes et les enfants faisaient pleuvoir, du haut des toits et des balcons, de l'huile bouillante, de la poix et toute espèce de projectiles. Mais l'armure qui couvrait les Espagnols était pour eux une utile protection, et, d'un autre côté, les musulmans, à peine vêtus, s'étant habillés précipitamment dans le désordre de la nuit, étaient exposés sans défense aux coups de l'ennemi. Cependant ils continuèrent à opposer une vigoureuse résistance aux Castillans, qu'ils tenaient arrêtés devant des barricades construites en toute hâte avec des troncs d'arbres, et, voyant emporter successivement leurs retranchements, ils disputaient chaque pouce de terrain avec l'énergie désespérée de gens qui combattent pour la vie, la fortune, la liberté, pour tout ce qui leur est le plus cher. La lutte ne se ralentit que vers la chute du jour, lorsque le sang coulait à flots dans les ruisseaux et que les rues étaient jonchées de monceaux de cadavres. A la fin cependant, la bravoure espagnole l'emporta partout, excepté dans un quartier où une petite troupe de Mores, échappés au massacre, ayant réuni autour d'eux leurs femmes et leurs enfants, choisirent pour dernier refuge une grande mosquée, près des murs de la ville. Ils entretinrent de là un feu nourri contre les rangs serrés des Espagnols. Ceux-ci, après avoir subi quelques pertes, réussirent à s'abriter sous un toit fait avec leurs boucliers, comme c'était l'usage avant que l'on se servît exclusivement des armes à feu; ils parvinrent ainsi à s'approcher de la mosquée et y mirent le feu. Les malheureux qui s'y étaient renfermés, se voyant sur le point d'y périr étouffés, firent une sortie furieuse dans laquelle un grand nombre furent tués; les autres se rendirent à discré-

tion. Les prisonniers furent tous massacrés sur place, sans distinction de sexe ni d'âge; c'est du moins ce qu'ont rapporté les Sarrasins, mais les écrivains castillans ne renferment aucune mention de ce fait, et, comme les Espagnols n'étaient pas encore animés de ces passions sanguinaires, qu'ils révélèrent plus tard dans leurs guerres d'Amérique, et que cette atrocité est en désaccord avec l'esprit chevaleresque qui caractérisait leurs luttes avec les Mores, il est permis de supposer que ceux-ci ont calomnié leurs ennemis.

Alhama fut alors mis à sac. Un immense butin tomba aux mains de la soldatesque : vaisselle d'or et d'argent, perles, joyaux, riches étoffes de soie et de drap, meubles rares et précieux, enfin tout ce que renferme une ville riche et adonnée au luxe; en outre, les magasins étaient remplis de blé, d'huile et d'autres provisions, plus utiles dans ce moment. Près d'un quart de la population avait, dit-on, péri dans les différents combats de ce jour; le reste, d'après l'usage du temps, devint la proie des vainqueurs. Un nombre considérable de captifs chrétiens, que l'on trouva renfermés dans les prisons publiques, furent rendus à la liberté et ajoutèrent à la joie générale par leurs cris de reconnaissance. Les chroniqueurs castillans du temps rapportent aussi, avec une satisfaction marquée, la découverte d'un renégat, fameux par ses actes de brigandage envers ses compatriotes; le marquis de Cadix récompensa les exploits de ce misérable, en le faisant pendre au dessus des créneaux de la forteresse, à la vue de toute la ville. Ainsi tomba l'antique cité d'Alhama, première conquête des Espagnols, accomplie avec une valeur et une audace qui ne furent pas surpassées dans le cours de cette guerre mémorable.

Le bruit de ce désastre frappa les habitants de Grenade,

comme un pressentiment du sort qui les attendait eux-mêmes; il semblait que la main de la Providence se fût levée pour frapper la fastueuse cité qui, reposant, pour ainsi dire, à l'ombre des murs de la capitale et au cœur d'un pays populeux et paisible, avait été tout à coup noyée dans le sang et réduite en un monceau de cendres. C'était l'accomplissement des présages et des prédictions sinistres qui avaient suivi la prise de Zahara. On a la preuve du profond abattement où tomba la nation, dans la mélancolique ballade qui se termine par le célèbre refrain : « *Ay de mi, Alhama!* » « Malheur à moi, Alhama ! » qui fut probablement composée peu de temps après cet événement. Cependant le vieux roi, Abul Hacen, loin de s'abandonner à de vaines lamentations, s'efforça de réparer cette défaite par les mesures les plus vigoureuses; il envoya un corps de mille cavaliers pour reconnaître la place, et se prépara à le suivre avec toutes les troupes qu'il pourrait lever dans le royaume.

La nouvelle de la conquête d'Alhama causa une joie générale dans la Castille et fut surtout agréable aux souverains, qui l'accueillirent comme un heureux augure du succès promis à leurs futures entreprises contre les Mores. Ils assistaient à la messe dans leur palais royal de Medina del Campo, lorsqu'ils reçurent la dépêche dans laquelle le marquis de Cadix leur annonçait l'issue de son expédition. « Pendant tout le diner, » dit un minutieux chroniqueur du temps, « le prudent monarque réfléchit au meilleur parti qu'il avait à prendre; » convaincu que les Castillans seraient bientôt assiégés par des forces écrasantes, venues de Grenade, il résolut de les secourir à tout prix. Il donna donc l'ordre de faire immédiatement les préparatfs de départ, mais il accompagna auparavant la reine qui, suivie de la

cour et du clergé, se rendit en procession solennelle à l'église cathédrale de Saint-Jacques, où un *Te Deum* fut chanté et où des actions de grâces furent offertes au Dieu des armées, pour le remercier de l'éclatante victoire dont il venait de couronner les armes castillanes. Dans la soirée, Ferdinand partit pour le sud de son royaume, sous l'escorte des nobles et des cavaliers attachés à sa personne; la reine devait le suivre plus lentement, après avoir réuni les renforts et les approvisionnements nécessaires pour la continuation de la guerre.

Le 5 mars, le roi de Grenade parut devant Alhama, avec une armée forte de trois mille hommes de cavalerie et cinquante mille d'infanterie. Le premier objet qui frappa ses yeux furent les restes mutilés de ses infortunés sujets; les chrétiens, qui auraient cru souiller leurs mains en rendant les honneurs de la sépulture à des infidèles, avaient, de peur d'infection, jeté ces cadavres par dessus les murs dans la plaine, où ils gisaient à moitié dévorés par les chiens et par les oiseaux de proie. Les musulmans, transportés d'horreur et d'indignation à cet affreux spectacle, demandèrent à grands cris d'être menés à l'attaque. Ils étaient partis de la capitale avec une telle précipitation que, malgré leur habileté, rare pour l'époque, dans l'usage de cette arme, ils avaient oublié d'emporter leur artillerie, dont ils avaient d'autant plus besoin que les Espagnols, maîtres de la place depuis peu de jours, avaient travaillé sans relâche à réparer les fortifications et à les mettre dans un bon état de défense. Mais les Mores comptaient dans leurs rangs l'élite de leur chevalerie, et leur immense supériorité numérique leur permettait d'attaquer simultanément les quartiers les plus éloignés de la ville, avec une vigueur si soutenue que la petite garnison, pou-

vant à peine prendre un instant de repos, était presque épuisée de fatigue [1].

Cependant Abul Hacen, après avoir perdu plus de deux mille de ses meilleurs soldats dans ces attaques précipitées, finit par se convaincre de l'impossibilité de forcer l'ennemi dans une position, dont la force naturelle était si bien secondée par la valeur de ses défenseurs, et il résolut de réduire la place, au moyen plus lent mais plus sûr du blocus. Une ou deux circonstances favorisaient cette opération. La ville, qui ne renfermait dans ses murs qu'une seule citerne, s'approvisionnait d'eau presque exclusivement à la rivière qui coulait à ses pieds; les assiégeants, à force de travail, réussirent à détourner le cours de cette rivière, de façon que les assiégés n'y avaient plus accès qu'au moyen d'une galerie souterraine, creusée probablement en vue d'une nécessité pareille par les anciens habitants. L'entrée de ce passage était gardée par un corps d'archers mores, avec lesquels il fallait engager des escarmouches continuelles; aussi pouvait-on dire que chaque goutte d'eau était achetée avec le sang des chrétiens, qui, « s'ils n'avaient pas été doués du courage des Espagnols, » dit un écrivain castillan, « auraient été réduits à la dernière extrémité. » Pour comble de calamité, la garnison commençait à manquer de vivres, par l'imprévoyance de la soldatesque qui avait gaspillé les provisions, croyant que la cité, après avoir été pillée, serait rasée jusqu'à terre et abandonnée.

Dans ce moment critique, les assiégés reçurent la fâcheuse nouvelle de l'échec d'une expédition entreprise pour les

[1] Bernaldez porte l'armée musulmane à 5,500 hommes de cavalerie et 80,000 d'infanterie; mais nous avons préféré adopter l'estimation plus modérée et plus vraisemblable des écrivains arabes.

secourir par Alonso de Aguilar. Ce cavalier, chef d'une illustre maison que son frère cadet, Gonsalve de Cordoue, couvrit d'un éclat immortel, avait, en apprenant la prise d'Alhama, réuni un corps de troupes considérable, pour soutenir son ami et compagnon d'armes, le marquis de Cadix. En arrivant à la Yeguas, il apprit qu'une armée formidable assiégeait la ville et lui ôtait tout espoir d'y entrer, avec des forces bien inférieures en nombre; se bornant donc à reprendre les bagages que le marquis avait, dans sa marche rapide, laissés, comme on l'a vu, au bord de la rivière, il reprit la route d'Antequera.

Dans cette situation pénible, le marquis de Cadix paraissait communiquer à ses soldats son énergie indomptable; toujours présent au poste du danger, il partageait les privations du dernier d'entre eux; il les engageait à se reposer avec une inébranlable confiance sur les sympathies que leur cause éveillerait dans le cœur de leurs compatriotes. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé dans son espoir. Peu de jours après l'occupation d'Alhama, le général, prévoyant les difficultés de sa position, avait écrit aux principaux seigneurs et aux cités les plus importantes de l'Andalousie, pour leur demander du secours; il avait excepté le duc de Medina Sidonia, qui devait être offensé d'avoir été exclu de toute participation à son entreprise. Henrique de Guzman, duc de Medina Sidonia, était le seigneur le plus puissant du midi de l'Espagne; son revenu annuel s'élevait à près de soixante mille ducats, et il pouvait, dit-on, mettre sur pied, avec ses seules ressources, une armée à peine inférieure à celle d'un prince souverain. Il avait hérité de son patrimoine, en 1468, et s'était, dès le commencement, rangé du parti d'Isabelle. Malgré son inimitié mortelle contre

le marquis de Cadix, il eut la générosité, au début même de cette guerre, de venir au secours de la marquise, assiégée, pendant l'absence de son mari, par une troupe de Mores de Ronda, dans son château d'Arcos; il se montra, en cette circonstance, aussi prompt à immoler tout sentiment de rivalité personnelle à la voix du patriotisme.

Le duc ne fut pas plus tôt instruit de la situation périlleuse de ses compatriotes, qu'il leva tous ses vassaux qui, joints à ceux du marquis de Villena et du comte de Cabra, ainsi qu'à la milice de Séville, où la famille des Guzman avait longtemps exercé une espèce d'influence héréditaire, formèrent une armée, forte de cinq mille hommes de cavalerie et de quarante mille d'infanterie. Se mettant lui-même à la tête de ces forces redoutables, il commença sans retard son expédition.

Comme le roi Ferdinand, poursuivant son voyage dans le sud, était entré dans la petite ville d'Adamuz, à cinq lieues environ de Cordoue, il apprit que la chevalerie andalouse l'avait devancé et il ordonna immédiatement au duc de s'arrêter, parce qu'il se proposait lui-même de venir en personne prendre le commandement; mais celui-ci, s'excusant respectueusement de sa désobéissance, représenta à son maître l'extrémité à laquelle les assiégés étaient déjà réduits et, sans lui donner le temps de répondre, avança rapidement vers Alhama. Le roi de Grenade, alarmé à l'approche d'un renfort aussi puissant, se vit en danger d'être enfermé entre la garnison et ces nouveaux ennemis. Sans attendre que ceux-ci apparussent sur le sommet des hauteurs qui le séparaient d'eux, il leva précipitamment le camp, le 29 mars, après un siége de plus de trois semaines, et se retira sur sa capitale.

Les assiégés virent avec surprise le brusque départ des

Mores, mais leur étonnement fit place à la joie lorsqu'ils aperçurent les armes et les bannières de leurs compatriotes, brillant dans les montagnes. Ils sortirent en désordre à la rencontre de leurs libérateurs, auxquels ils témoignèrent leur reconnaissance par des acclamations joyeuses, tandis que les deux chefs, s'embrassant en présence de leurs armées unies, se juraient mutuellement l'oubli de tous leurs griefs passés et donnaient ainsi à la nation la meilleure garantie de l'extinction volontaire d'une querelle qui l'avait désolée pendant des siècles.

Malgré les sentiments d'amitié qui existaient entre les Castillans, une dispute faillit éclater au sujet du butin dont les derniers venus réclamaient une part, comme ayant contribué à consolider la conquête que les autres, plus heureux, avaient accomplie. Mais ces mécontents furent calmés, quoique avec une certaine difficulté, par leur magnanime commandant, qui les adjura de ne pas ternir les lauriers qu'ils avaient cueillis, en souillant par une honteuse cupidité les motifs généreux qui les avaient engagés dans cette expédition. Après avoir donné à leurs troupes le temps de se rafraichir et de se reposer, les deux chefs évacuèrent Alhama et, y laissant en garnison don Diego Merlo, avec un détachement de la milice de l'hermandad, retournèrent en Castille.

Le roi Ferdinand, après avoir reçu la réponse du duc de Medina Sidonia, avait poussé en avant sur la route de Cordoue, jusqu'à Lucena, décidé à se jeter, à tout hasard, dans Alhama; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les seigneurs de sa suite parvinrent à le détourner de sa résolution, en lui représentant la témérité de cette entreprise sans issue, réussit-il même à s'introduire dans la place avec le faible renfort qu'il y amenait. En apprenant la levée du siége, le

monarque retourna à Cordoue et y fut rejoint, vers la fin d'avril, par la reine. Isabelle s'était occupée à faire de vigoureux préparatifs pour continuer les hostilités, à lever les subsides nécessaires et à sommer les vassaux de la couronne, ainsi que les principaux seigneurs du nord, de se tenir prêts à se ranger sous l'étendard royal, en Andalousie; elle s'était ensuite rendue rapidement à Cordoue, malgré son état de grossesse avancé.

Les souverains reçurent dans cette ville la fâcheuse nouvelle que le roi de Grenade, après la retraite des Espagnols, avait de nouveau reparu devant Alhama, emmenant avec lui de l'artillerie, pour éviter la faute dont il avait tant souffert pendant le siége précédent. Les Castillans se montrèrent alors découragés et un grand nombre conseillèrent l'évacuation totale d'une place, « qui, » disaient-ils, « par sa proximité de Grenade, devait être constamment exposée à de brusques et dangereuses attaques, tandis qu'elle entrainerait pour les Castillans, par la difficulté d'y arriver, une perte incalculable de sang et d'or. C'était l'expérience de ces graves inconvénients qui avait fait abandonner autrefois cette ville par les Espagnols, après qu'ils l'avaient reprise sur les Sarrasins. »

Isabelle ne fut pas ébranlée par ces arguments. « La gloire, » dit-elle, « ne s'achetait pas sans danger; la guerre présente était pleine de difficultés et de périls, mais on les avait mûrement calculés avant de s'engager dans cette entreprise. Par sa position forte et centrale, Alhama avait une extrême importance, puisqu'il pouvait être regardé comme la clef du pays ennemi. C'était le premier coup porté aux Mores, et l'honneur, d'accord avec la politique, défendait de prendre une mesure qui devait infailliblement éteindre l'ardeur de la

nation. » L'opinion de la reine, exprimée aussi catégoriquement, trancha la question, et il sembla qu'une étincelle du feu dont brûlait la souveraine, eût passé dans le cœur des plus timides [1].

Il fut décidé que Ferdinand marcherait au secours des assiégés, emmenant avec lui des fourrages et des provisions en abondance, et des forces suffisantes pour forcer les Mores à la retraite. Le roi partit sans retard, et, Abul-Hacen ayant une seconde fois levé le siége, à la nouvelle de l'approche des Castillans, ceux-ci entrèrent dans Alhama, sans opposition, le 14 mai. Le roi était accompagné d'une suite brillante de prélats et de grands seigneurs, et il se prépara, aidé de ceux-ci, à consacrer sa nouvelle conquête au service de la croix, avec toutes les formalités en usage dans l'Église romaine. Après les rites de la purification, les trois principales mosquées de la ville furent affectées par le cardinal d'Espagne à l'exercice du culte catholique. La reine fournit généreusement des cloches, des croix, un somptueux service d'argenterie et d'autres objets sacrés; on put voir longtemps dans la principale église de Santa Maria de la Encarnacion, un couvre-autel, richement brodé de ses mains. Isabelle ne perdait aucune occasion de montrer qu'elle s'était engagée dans la guerre, moins par ambition que par zèle pour le triomphe de la vraie foi. Ces cérémonies terminées, Ferdinand, après avoir renforcé la garnison avec de nouvelles recrues sous les ordres de Portocarrero, seigneur de Palma,

[1] Pulgar rapporte que Ferdinand prit une route plus au sud, celle d'Antequera, où il apprit la retraite du roi more. Le désaccord n'est pas d'une grande importance, mais, comme Bernaldez, que nous avons suivi, vivait en Andalousie, sur le théâtre même des opérations, on peut supposer qu'il eut des renseignements plus exacts.

et l'avoir ravitaillée pour trois mois, se prépara à faire une incursion dans la *vega* de Grenade. Il exécuta ce projet dans le véritable esprit qui présidait à cette guerre impitoyable et qui est si opposé à l'usage plus humain suivi de nos jours; il détruisit les moissons avant leur maturité, abattit les arbres, arracha les vignes, puis, sans avoir rompu une seule lance dans cette expédition, il retourna en triomphe à Cordoue [1].

Pendant ce temps, Isabelle s'occupait à prendre des mesures vigoureuses pour la poursuite de la guerre. Elle écrivit aux différentes villes des royaumes de Castille et de Léon, jusqu'aux frontières des provinces de Biscaye et de Guipuscoa, fixant le *repartimiento* ou subside de vivres, et le contingent de soldats que chaque district devait fournir, avec des munitions et de l'artillerie en proportion. Tout était prêt devant Loja, le 1er juillet; Ferdinand devait ouvrir en personne la campagne, à la tête de sa chevalerie, et assiéger cette forte place. Comme on avait appris que les Mores de Grenade sollicitaient vivement leurs frères d'Afrique de soutenir le royaume musulman d'Espagne, la reine fit équiper une flotte sous le commandement de deux de ses meilleurs amiraux, chargés de croiser dans la Méditerranée jusqu'au détroit de Gibraltar et de couper ainsi aux ennemis toute communication avec la côte de Barbarie.

[1] Pendant ce second siége, une quarantaine de chevaliers mores réussirent à escalader de nuit les murs de la ville, et ils étaient presque arrivés aux portes, dans l'intention de les ouvrir à leurs compatriotes, lorsqu'ils furent écrasés, après une résistance désespérée, par les chrétiens, qui firent un riche butin, un grand nombre de ces chevaliers étant des personnages de haut rang. Les auteurs diffèrent considérablement sur la date de l'occupation d'Alhama par Ferdinand; nous avons, comme auparavant, pris Bernaldez pour guide.

CHAPITRE X.

DÉROUTE DE L'AXARQUIA.

(1482-1483)

Attaque infructueuse sur Loja. — Révolution à Grenade. — Forces des Espagnols. — Préparatifs des Mores. — Combat sanglant dans les montagnes. — Retraite des Espagnols. — Fuite du marquis de Cadix.

A quelques lieues d'Alhama, sur les bords du Xenil qui roule ses eaux limpides à travers une vallée émaillée de vignes et d'oliviers, s'élève la ville de Loja, profondément encaissée entre des montagnes dont le rude aspect justifiait la devise inscrite sur les armes de cette cité : « Une fleur parmi des épines. » Du temps des Mores, la ville était défendue par une forteresse importante, et le Xenil, qui la baignait, comme un large fossé, du côté du sud, la couvrait contre l'approche d'une armée ennemie, car la rivière n'était guéable qu'en un seul endroit et n'offrait qu'un seul point, que les assiégés auraient pu commander facilement. En outre, le roi de Greuade, instruit par le sort d'Alhama, avait renforcé la garnison de la place au moyen de trois mille

guerriers d'élite, placés sous le commandement d'un officier brave et expérimenté, nommé Ali Atar.

Le succès n'avait pas couronné les efforts tentés par les souverains espagnols pour réunir les forces qu'exigeait une attaque contre Loja. Les villes et les districts, auxquels des réquisitions avaient été adressées, avaient montré la lenteur habituelle à ces corps; d'ailleurs, éloignés du théâtre de la guerre, ils ne prenaient à celle-ci qu'un faible intérêt. Le roi, en rassemblant son armée vers la fin de juin, trouva qu'elle ne dépassait pas quatre mille hommes de cavalerie et douze mille, ou même, d'après certains rapports, huit mille d'infanterie; ces troupes, mauvaises recrues pour la plupart, mal pourvues de munitions et d'artillerie, étaient évidemment insuffisantes pour accomplir la grande entreprise que Ferdinand méditait; aussi quelques-uns de ses conseillers l'engagèrent à tourner ses armes contre une place moins forte et moins difficile à prendre que Loja. Mais le monarque brûlait du désir de se distinguer dans la nouvelle guerre et son ardeur pour cette fois l'emporta sur sa prudence. La défiance manifestée par les chefs se communiqua, paraît-il, aux soldats, qui eurent l'esprit rempli des plus sinistres présages, en remarquant l'air morne et soucieux de ceux qui portèrent l'étendard royal à la cathédrale de Cordoue, pour recevoir la bénédiction de l'Église avant de s'engager dans l'expédition.

Ferdinand, passant le Xenil à Ecija, arriva de nouveau sur les bords de cette rivière, devant Loja, le 1er juillet. L'armée campa dans les montagnes, dont les ravins profonds coupaient les communications entre les différents corps de troupes, tandis que les plaines basses, qui s'étendaient au dessous, entrecoupées de nombreux canaux, étaient également

défavorables aux manœuvres des hommes d'armes. Le duc de Villa Hermosa, frère du roi et capitaine-général de l'hermandad, engagea Ferdinand à essayer d'approcher de la ville, de l'autre côté, en jetant des ponts sur la rivière au dessous du courant; mais le conseil de ce guerrier expérimenté fut rejeté par les officiers castillans qui avaient été chargés de choisir l'emplacement du camp; ceux-ci négligèrent, d'après Zurita, de se concerter avec les chefs andalous, bien plus familiarisés qu'eux avec la stratégie des Mores.

Un gros détachement de l'armée avait reçu ordre d'occuper une éminence peu éloignée, appelée la hauteur d'Albohacen, et d'y monter quelques canons pour incommoder les assiégés. Cette mission avait été confiée aux marquis de Cadix et de Villena, ainsi qu'au grand-maître de Calatrava; ce dernier seigneur avait amené avec lui environ quatre cents hommes de cavalerie et un nombreux corps d'infanterie, tirés des places appartenant à son ordre en Andalousie. Avant que les retranchements de l'ennemi fussent complétement terminés, Ali Atar, comprenant l'importance de cette position, fit une sortie pour déloger les chrétiens; ceux-ci abandonnèrent leurs ouvrages pour aller au devant de lui, mais le général musulman, évitant une rencontre, rappela ses escadrons autour de lui et battit précipitamment en retraite. Les Espagnols le poursuivirent avec ardeur, mais, lorsqu'ils furent à une certaine distance de leur redoute, une troupe de *ginetes* ou chevau-légers mores, qui avaient passé la rivière sans être aperçus, pendant la nuit, et se tenaient en embuscade, selon les traditions de la tactique rusée des Mores, sortirent de leur cachette et, galopant vers le camp désert, y prirent tout ce qu'il renfermait, y

compris les lombards ou petites pièces d'artillerie. Les Castillans, reconnaissant trop tard leur faute, arrêtèrent leur poursuite et rebroussèrent chemin en toute hâte. Ali Atar, se retournant également, les serra de près et, arrivés au sommet de la colline, les chrétiens se trouvèrent enfermés entre les deux divisions de l'armée musulmane. Une lutte ardente s'engagea alors et dura plus d'une heure; enfin l'arrivée de détachements de l'armée espagnole, retardés par la distance et par les difficultés du chemin, força les assaillants de se retirer promptement, mais en bon ordre, dans la ville. Les Castillans perdirent un grand nombre d'hommes et, entre autres, Rodrigue Tellez Giron, grand-maître de Calatrava; il avait été percé de deux flèches, dont la dernière, le frappant au défaut de la cuirasse, au moment où il levait le bras, le blessa mortellement; il mourut au bout de quelques heures, dit un vieux chroniqueur, après s'être confessé et avoir rempli les derniers devoirs d'un bon et fidèle chrétien. Bien qu'âgé à peine de vingt-quatre ans, ce seigneur avait donné des preuves d'une valeur si extraordinaire, qu'on le regardait comme un des meilleurs chevaliers de la Castille, et sa mort répandit la tristesse dans toute l'armée.

Ferdinand se convainquit enfin des inconvénients d'une position, qui l'empêchait d'établir des communications faciles entre les différentes parties de son armée et d'intercepter les convois de vivres que les assiégés recevaient journellement. Il se trouvait encore aux prises avec d'autres difficultés; ses soldats étaient si mal pourvus des instruments nécessaires pour apprêter leurs aliments, qu'ils devaient manger de la viande crue ou à moitié cuite. Comme la plupart de ces soldats étaient de nouvelles recrues, peu habituées à supporter les privations de la guerre, et qu'un grand nombre étaient

épuisés de fatigue par la longue marche qu'ils avaient faite pour rejoindre l'armée, ils commencèrent à murmurer ouvertement et même à déserter en masse. Le roi résolut donc de reculer jusqu'au Rio Frio et d'y attendre patiemment l'arrivée de renforts qui le missent en état de bloquer plus étroitement la ville.

Les cavaliers qui occupaient la hauteur d'Albohacen reçurent alors l'ordre de lever leur camp et de se retirer sur le gros de l'armée. Ils exécutèrent ce mouvement, le lendemain matin, 4 juillet, avant le jour. Dès que les musulmans de Loja se furent aperçus que l'ennemi abandonnait cette forte position, ils sortirent en grand nombre pour en prendre possession. Les Castillans, qui n'avaient pas été instruits de la manœuvre projetée, en voyant les Mores apparaître sur la cime de la montagne, tandis que leurs compatriotes descendaient rapidement, s'imaginèrent que ceux-ci avaient été surpris dans leurs retranchements, pendant la nuit, et qu'ils fuyaient devant leurs agresseurs. L'alarme se répandit aussitôt dans le camp; au lieu de songer à se défendre, chacun ne pensa plus qu'à se sauver par une fuite précipitée. En vain Ferdinand, parcourant les rangs en désordre, s'efforça de ranimer le courage de ses soldats et de rétablir l'ordre. Il eût été tout aussi facile de calmer une tempête que de guérir de sa folle panique cette foule indisciplinée et inexpérimentée. L'œil exercé d'Ali Atar distingua facilement la confusion qui régnait dans l'armée chrétienne; sans perdre de temps, le général musulman s'élança hors de la ville, à la tête de toutes ses troupes, et convertit ce danger imaginaire en un danger réel.

Dans cet instant critique, le sang-froid de Ferdinand put seul préserver l'armée d'une destruction totale. A la tête de

la garde royale, le monarque, accompagné d'une vaillante troupe de cavaliers qui préféraient l'honneur à la vie, opposa une si ferme résistance aux Mores, qu'Ali Atar dut s'arrêter. Un combat furieux s'engagea entre cette poignée de guerriers voués à la mort et les forces musulmanes tout entières. Le roi fut plusieurs fois exposé à un péril imminent et faillit un moment tomber dans les mains de l'ennemi; mais le marquis de Cadix, chargeant celui-ci avec une soixantaine de lances, enfonça les rangs serrés de la colonne assaillante et, la forçant de reculer, réussit à délivrer son souverain. Le marquis fut lui-même sur le point de périr en cette occasion, son cheval ayant été tué sous lui, au moment où il venait de laisser sa lance dans le corps d'un musulman. Jamais les chevaliers espagnols ne versèrent aussi généreusement leur sang. Le connétable, comte de Haro, reçut trois blessures à la face; le duc de Medina Cœli fut démonté, couché à terre, et ses soldats ne le sauvèrent qu'avec peine. Le comte de Tendilla, logé le plus près de la ville, fut grièvement blessé en plusieurs endroits et aurait été fait prisonnier, sans le secours que lui porta fort à propos son ami, le jeune comte de Zuniga.

Les Mores, rebutés par la difficulté de rompre le mur de fer que leur opposait cette petite troupe de héros, commencèrent à ralentir leurs efforts et finirent par permettre à Ferdinand de se retirer paisiblement avec le reste de son armée. Le monarque recula sans s'arrêter jusqu'au site romantique du *Pena de los Enamorados*, à sept lieues environ de Loja; puis, abandonnant l'idée de poursuivre les opérations pour le moment, il retourna bientôt après à Cordoue. Le lendemain, Muley Abul Hacen arriva de Grenade avec un puissant renfort et balaya le pays jusqu'au Rio Frio. S'il était venu quelques

heures plus tôt, il serait resté peu d'Espagnols pour raconter la défaite de Loja [1].

Les pertes des chrétiens durent être très considérables; ils laissèrent aux mains de l'ennemi la plus grande partie de leurs bagages et de leur artillerie. La reine fut profondément affectée de ce revers, mais, si la leçon était rude, elle fut utile; elle montra l'importance de faire des préparatifs plus étendus pour une guerre qui devait nécessairement être une suite de siéges, et elle apprit aux Espagnols à respecter davantage un ennemi, qui, quelle que fût sa force naturelle, pouvait, armé de l'énergie du désespoir, devenir redoutable.

Sur ces entrefaites, des divisions qui éclatèrent parmi les Mores firent plus pour les chrétiens que n'eussent fait des succès militaires. Ces dissensions sortirent du détestable système de la polygamie, qui sème les germes de la discorde entre ceux que la nature et nos institutions meilleures unissent par les liens les plus étroits. Le vieux roi de Grenade s'était si passionnément épris d'une esclave grecque,

[1] Le *Pena de los Enamorados* dut son nom à un dramatique épisode de l'histoire des Mores. Un esclave chrétien réussit à inspirer une passion à la fille de son maître, riche musulman de Grenade. Les deux amants, après quelque temps, craignant qu'on ne découvrît leurs relations, résolurent de s'enfuir sur le territoire espagnol; mais, vivement poursuivis par le père de la jeune fille, à la tête d'une troupe de cavaliers, ils furent rejoints près d'un précipice qui s'ouvre entre Arcbidona et Antequera. Les malheureux fugitifs, qui avaient grimpé au sommet d'un rocher, reconnurent l'impossibilité de fuir plus loin; après s'être tendrement embrassés, ils se précipitèrent la tête en avant dans l'abîme, préférant cette mort terrible au châtiment qu'ils pouvaient attendre de Mores vindicatifs. L'endroit où se passa ce tragique événement reçut le nom de *Rocher des amants*. Cette histoire est bien racontée par Mariana, qui conclut par cette charitable réflexion « qu'une pareille fermeté eût été réellement admirable, si elle avait été déployée pour la défense de la vraie foi, plutôt que pour la satisfaction d'appétits déréglés. »

que la sultane Zoraya, craignant de voir la couronne échapper à son propre fils et passer à celui de sa rivale, instigua secrètement un esprit de mécontentement contre l'administration de son époux. Celui-ci, informé de ses intrigues, la fit enfermer dans la forteresse de l'Alhambra; mais la sultane, se faisant une échelle des écharpes et des voiles de ses suivantes, réussit, par ce moyen dangereux, à s'évader, avec ses enfants, des chambres supérieures de la tour où elle avait été emprisonnée. Elle fut reçue avec joie par sa faction. Bientôt le peuple, cédant à ce sentiment de pitié et d'indignation qu'excite naturellement le récit d'un acte de persécution, se révolta, et les insurgés virent encore grossir leurs rangs par l'arrivée d'un grand nombre de personnages de haute condition, qui avaient différents sujets de se plaindre du gouvernement oppresseur d'Abul Hacen [1]. La puissante forteresse de l'Alhambra resta toutefois fidèle au souverain légitime. La capitale devint le théâtre d'une guerre civile, qui inonda les rues de sang. A la fin la sultane l'emporta, et le vieux monarque, expulsé de Grenade, se réfugia à Malaga, qui, avec Baza, Guadix et quelques autres places importantes, lui garda l'obéissance, tandis que Grenade et la plus grande partie du royaume proclamaient son fils aîné, Abu Abdallah ou Boabdil, comme les écrivains castillans l'appellent ordinairement. Les souverains espagnols assistèrent avec un vif intérêt au spectacle de cette lutte imprudemment engagée

[1] D'après Bernaldez, une grande cause de mécontentement fut l'ascendant que le roi de Grenade laissa prendre sur lui à un certain Vinegas, d'origine chrétienne. Pulgar fait allusion à l'horrible massacre des Abencerrages, massacre qui, sans autorité meilleure à notre connaissance, forme le sujet de mainte ballade ancienne et n'a rien perdu de ses couleurs romantiques sous la plume de Ginés Perez de Hyta.

entre les Mores au profit de leurs adversaires; les offres de secours qu'ils avaient faites aux factions ennemies ayant été sagement refusées par toutes deux, malgré la haine qu'elles se portaient mutuellement, il ne leur restait qu'à attendre avec patience l'issue d'un différend, qui, de quelque manière qu'il se terminât, ne pouvait manquer de faciliter le succès de leurs armes [1].

Il n'y eut pas, dans le reste de la campagne, d'opérations militaires dignes d'être signalées, sauf certaines *cavalgadas* ou incursions, dans lesquelles les chrétiens et les musulmans, après s'être livrés, comme toujours, à d'impitoyables dévastations, emmenaient des troupeaux entiers et une foule de misérables captifs, arrachés aux travaux de la campagne. La quantité de butin fréquemment pris dans ces occasions, au rapport des auteurs des deux nations, qui parlent de vingt, de trente et même de cinquante mille têtes de bétail enlevées, prouve l'étendue et la fécondité des pâturages situés dans les régions méridionales de la péninsule. Ces terribles

[1] Boabdil fut surnommé « *el Chico*, » le petit, par les écrivains espagnols, pour le distinguer d'un oncle du même nom, et « *el Zogoybi*, » l'infortuné, par les Mores, pour indiquer qu'il fut le dernier de sa race destiné à porter la couronne de Grenade. Les Arabes choisissent souvent avec bonheur des noms exprimant une qualité des objets qu'ils représentent; on en trouvera facilement des exemples dans les parties méridionales de la péninsule, où ils séjournèrent le plus longtemps. L'étymologie de Gibraltar, *Gebal Tarik*, « montagne de Tarik, » est bien connue. C'est ainsi qu'Algeziras vient d'un mot arabe signifiant *île;* Alpuxarras, d'un autre signifiant *herbe* ou *pâturage;* Arrecife, d'un autre signifiant *chaussée* ou *grand'route*, etc. Le mot arabe *wad* veut dire *rivière;* il s'est changé sans grand effort en *guad* et est entré dans la composition du nom de plusieurs rivières du midi, telles que Guadalquivir, *grande rivière;* Guadiana, *étroite* ou *petite rivière;* Guadalete, etc. De même Medina, en arabe *ville*, est resté la préfixe des noms de plusieurs villes d'Espagne, telles que Medina Cœli, Medina del Campo, etc.

incursions désolèrent surtout le royaume de Grenade, à cause de l'exiguité de son territoire et de sa position isolée, qui l'empêchait de communiquer avec le dehors.

Vers la fin d'octobre, la cour se rendit de Cordoue à Madrid, dans l'intention d'y rester l'hiver suivant; nous ferons observer en passant que Madrid, loin d'être reconnu comme la capitale du royaume, à cette époque, était inférieur en population et en prospérité à plusieurs cités espagnoles; d'autres villes, Valladolid, par exemple, servaient même plus souvent de résidence royale.

Le 1er juillet, lorsque la cour était encore à Cordoue, mourut Alphonse de Carillo, le factieux archevêque de Tolède, qui contribua plus qu'aucun autre à élever Isabelle sur le trône et qui, du même bras avec lequel il l'y avait portée, faillit l'en renverser. L'archevêque avait passé la fin de sa vie dans la retraite et dans la disgrâce à Alcara de Henarès, ville qui faisait partie de ses domaines; il s'y adonnait à la science, surtout à l'alchimie, et avait, dit-on, dans des recherches chimériques, dissipé si follement sa fortune princière, qu'il laissa ses biens grevés d'une dette énorme. Il eut pour successeur dans la primatie son ancien rival, don Pedro Gonzalez de Mendoza, cardinal d'Espagne, prélat qui, par ses vues larges et sa sagacité, avait acquis un grand ascendant sur l'esprit des souverains.

L'importance des affaires intérieures du royaume n'empêchait pas Ferdinand et Isabelle de surveiller attentivement ce qui se faisait au dehors. Les conflits perpétuels nés du système féodal occupèrent trop la plupart des princes, jusqu'à la fin du xve siècle, à l'intérieur de leurs États, pour leur permettre souvent de porter leurs regards au delà de leurs frontières. A l'époque de ce récit, l'édifice féodal, il est

vrai, tombait rapidement en ruines; mais on doit peut-être regarder Louis XI comme le premier roi qui suivit avec un intérêt marqué le mouvement de la politique européenne; ce monarque se faisait instruire de ce qui se passait dans la plupart des cours voisines, par des agents secrets qu'il y entretenait. Ferdinand obtint le même résultat par un moyen plus honorable; c'est lui qui, dit-on, introduisit l'usage d'accréditer auprès des cours étrangères des ministres résidents [1], usage qui, en facilitant considérablement les relations commerciales, a servi à maintenir les princes dans des rapports bienveillants, en les habituant à régler leurs contestations par la voie de la diplomatie plutôt que par celle des armes.

La situation des États italiens dans ce temps où de mesquines querelles semblaient les aveugler sur le danger de l'invasion dont ils étaient menacés par l'empire ottoman, était bien faite pour intéresser vivement la chrétienté et surtout Ferdinand, en sa qualité de souverain de la Sicile. Le roi réussit, au moyen de ses ambassadeurs auprès du saint-siége, à ouvrir des négociations entre les parties belligérantes et enfin à régler les conditions d'une pacification générale, qui fut signée le 12 décembre 1482. La cour d'Espagne, à la suite de cette médiation amicale, reçut trois ambassades différentes, qui lui apportèrent les remerciements du pape, Sixte IV, du collége des cardinaux et de la ville de Rome; le pontife accorda aux envoyés castillans certaines marques de distinction, dont ne jouissaient ceux d'aucun autre potentat. Ce fait mérite d'être cité comme

[1] M. de Wicquefort fait dériver le mot *ambassadeur* (anciennement *embassador* en anglais) du verbe espagnol *embiar*, « envoyer. »

le premier exemple d'une intervention de Ferdinand dans la politique italienne, où il devait jouer plus tard un rôle si éminent.

Les affaires de Navarre, à cette époque, étaient de nature à préoccuper plus sérieusement encore les souverains espagnols. Par la mort de Léonore, la criminelle sœur de Ferdinand, la couronne de ce royaume avait passé au petit-fils de cette princesse, François Phébus, dont la mère, Madeleine de France, avait tenu les rênes du gouvernement, pendant la minorité de son fils [1]. La proche parenté de Madeleine avec Louis XI avait donné à ce monarque une influence absolue dans les conseils de la Navarre. Il avait usé de cet ascendant pour amener un mariage entre le jeune roi, François Phébus, et Jeanne Beltraneja, l'ancienne rivale d'Isabelle, quoique cette princesse eût depuis longtemps pris le voile dans le couvent de Sainte-Claire à Coimbre. Il n'est pas facile de sonder les vues tortueuses de Louis XI; les écrivains castillans lui attribuent l'idée d'avoir voulu, par cette union, donner à Jeanne les moyens de soutenir ses prétentions à la couronne de Castille ou, du moins, de donner assez d'occupation aux maîtres de ce royaume pour les empêcher de le troubler dans la possession du Roussillon. Quoi qu'il en soit, Ferdinand fut informé des intri-

[1] Le fils de Léonore, Gaston de Foix, prince de Viana, fut tué accidentellement d'un coup de lance, à Lisbonne, dans un tournoi, en 1469. Il eut de sa femme, la princesse Madeleine, sœur de Louis XI, deux enfants, un fils et une fille, qui héritèrent successivement de la couronne de Navarre. François Phébus monta sur le trône, en 1479, à la mort de son aïeule, Léonore; il se faisait remarquer par sa grâce, sa beauté et surtout par sa chevelure dorée, à laquelle il dut son nom de Phébus, d'après Aleson; comme ce nom avait été porté par ses ancêtres, cette explication est probablement imaginaire.

gues du roi de France avec le Portugal par certains seigneurs de la cour de Lisbonne, avec lesquels il était en correspondance secrète. Les souverains espagnols, dans le but de déranger ce projet, offrirent la main de leur propre fille, Jeanne, plus tard mère de Charles-Quint, au roi de Navarre; mais toutes les négociations relatives à ce sujet furent rompues par la fin soudaine de ce jeune prince, dont la mort donna lieu à de violents soupçons d'empoisonnement. Il eut pour successeur sa sœur Catherine; Ferdinand et Isabelle proposèrent alors de marier cette princesse, âgée de treize ans, avec leur fils, tout jeune encore, Jean, héritier présomptif de leurs royaumes unis [1]. Cette alliance, qui devait réunir sous un seul sceptre des nations qui avaient de commun l'origine, la langue, les mœurs, les intérêts locaux, présentait de grands et évidents avantages. La reine-douairière, qui continuait d'occuper la régence, n'accepta pas cependant la proposition, sous prétexte de l'inégalité d'âge entre les parties. Isabelle, ayant appris bientôt après que Louis XI prenait des mesures pour se rendre maître des places fortes de la Navarre, transféra sa résidence dans la ville-frontière de Logrono; elle était décidée à s'opposer par les armes, s'il le fallait, à l'occupation de ce pays par son insidieux et puissant voisin. La mort du roi de France, qui arriva sur ces entrefaites, délivra les souverains de toute crainte de ce côté, pour le moment.

Au milieu de leurs nombreuses occupations, Ferdinand et Isabelle tenaient leurs regards fixés avec inquiétude sur

[1] Ferdinand et Isabelle avaient, à cette époque, quatre enfants : le prince Jean qui, alors âgé de quatre ans et demi, ne vécut pas assez longtemps pour monter sur le trône, et les infantes Isabelle, Jeanne et Marie; cette dernière était née à Cordoue, dans l'été de 1482.

leur grande entreprise, la conquête de Grenade. Dans un congrès général des députés de l'hermandad, réuni, au commencement de 1483, dans la ville de Pinto, à l'effet de réformer certains abus qui s'étaient introduits dans cette institution, ils obtinrent un subside de huit mille hommes et de treize mille bêtes de charge, pour secourir la garnison d'Alhama. Mais le manque d'argent occasionna aux souverains de grands embarras. Il n'y a probablement pas d'époque où les princes européens se trouvèrent dans une détresse plus cruelle qu'à la fin du xv[e] siècle, où, tandis que les domaines de la couronne avaient été généralement dissipés par des rois prodigues ou imbéciles, on n'avait pas encore remédié au mal par ce système savant et bien réglé d'impôts, que nous voyons établi partout aujourd'hui. Les souverains espagnols, malgré l'économie qu'ils avaient introduite dans l'administration des finances, eurent à lutter, particulièrement en ce moment, contre de grandes difficultés. L'entretien de la garde royale et de la vaste police nationale de l'hermandad, les opérations militaires qui avaient rempli la dernière campagne, ainsi que l'équipement d'une marine, organisée non seulement en vue de la guerre, mais de découvertes maritimes, étaient autant de lourdes charges pour le trésor [1]. Dans ces circonstances, ils obtinrent du pape l'autorisation de lever cent mille ducats sur les revenus du clergé en Castille et en Aragon; le pontife publia également une bulle de croisade, accordant de nombreuses indulgences à ceux qui porteraient les armes contre l'infidèle ou qui préféreraient, au lieu de

[1] Outre la flotte de la Méditerranée, une escadre, sous les ordres de Pedro de Vera, poursuivait un voyage de découvertes et de conquête dans les Canaries; nous aurons plus loin l'occasion de parler de cette expédition.

servir, payer une somme d'argent. Outre ces ressources, le gouvernement, grâce au crédit dont il jouissait et que justifiait la ponctualité avec laquelle il s'était acquitté de ses anciens engagements, parvint à conclure des emprunts considérables avec plusieurs riches particuliers.

Pourvus de ces fonds, les souverains firent de grands préparatifs pour la campagne prochaine ; ils firent fondre à Huesca des canons grossiers, comme ils l'étaient à cette époque, et fabriquer dans la *sierra* de Constantina une immense quantité de boulets de pierre, alors en usage, tandis que les magasins se remplissaient de munitions et de vivres.

Pulgar rapporte un fait qui se passa vers ce temps et qui mérite d'être signalé. Un simple soldat, nommé Jean de Corral, réussit par un subterfuge à obtenir du roi de Grenade une forte somme d'argent et un certain nombre de captifs chrétiens, avec lesquels il s'enfuit en Andalousie. Corral fut arrêté par les troupes qui gardaient la frontière de la province de Jaën, et les souverains, informés de l'affaire, exigèrent la restitution de l'argent et offrirent de payer la rançon que le roi de Grenade demanderait pour les prisonniers. On se rappellera que cet acte de justice fut posé dans un siècle où l'Église elle-même était prompte à sanctionner tout manque de foi, si éclatant qu'il fût, envers les hérétiques et les infidèles [1].

[1] Juan de Corral trompa le roi de Grenade au moyen de lettres de créance qu'il avait obtenues des souverains espagnols, sans que ceux-ci fussent instruits de la fourberie projetée. Le fait est rapporté par Pulgar dans des termes très ambigus.

C'est peut-être ici l'occasion de mentionner un exploit d'un autre envoyé castillan, d'un rang bien plus élevé, don Juan de Vera; celui-ci, causant avec certains cavaliers mores dans l'Alhambra, fut si indigné de la

Pendant leur séjour dans le nord du royaume, les souverains apprirent que leurs armes venaient de subir un revers qui consterna la nation plus que ne l'avait fait la défaite de Loja. La défense de la frontière d'Ecija avait été confiée à don Alonso de Cardenas, grand-maître de Saint-Jacques, ancien et fidèle serviteur de la couronne; ce seigneur avait été vivement engagé par ses *adalides* ou coureurs à tenter une incursion aux environs de Malaga. Ces *adalides* étaient pour la plupart des déserteurs ou renégats mores, chargés par les chefs, commandant sur les frontières, de reconnaître le pays ennemi ou de les guider dans leurs incursions [1]. Le district qui s'étendait autour de Malaga était fameux, du temps des Sarrasins, par ses manufactures de soie, produit qui s'en exportait, en très grande quantité, tous les ans. On ne pouvait y arriver qu'en traversant une sauvage *sierra* ou chaîne de montagnes, appelée l'Axarquia, dont les con-

liberté avec laquelle l'un d'eux parlait de l'immaculée conception, qu'il donna un démenti à ce *chien de circoncis* et lui fendit la tête d'un coup de sabre. Ferdinand, dit Bernaldez de qui nous tenons le fait, se montra charmé de cet acte et combla d'honneurs le bon chevalier.

[1] L'*adalid* était un guide ou éclaireur, chargé de reconnaître le pays ennemi et d'y conduire les envahisseurs. On a beaucoup discuté sur l'autorité et les fonctions de cet officier; quelques écrivains le regardent comme un chef ou commandant indépendant; c'est la définition donnée par le dictionnaire de l'Académie. Mais les *Siete Partidas* exposent tout au long les devoirs particuliers de l'*adalid*, tels que nous les avons marqués plus haut. Bernaldez, Pulgar et les autres chroniqueurs de la guerre de Grenade parlent souvent de cet officier dans le même sens; lorsqu'il est désigné comme capitaine ou chef, par ceux-ci ou par d'autres écrivains anciens, son autorité, croyons-nous, ne devait s'étendre qu'aux personnes qui l'aidaient à remplir sa charge. — Les grands seigneurs, vivant sur les frontières, avaient l'habitude de tenir à leur solde un certain nombre de ces *adalides*, pour les informer du temps et de l'endroit convenables pour une incursion. C'était, on le comprend, un poste de confiance qui exposait à bien des dangers.

fins, offrant çà et là de bons pâturages, étaient parsemés de villages moresques. On proposait, après avoir franchi les défilés de l'Axarquia, de retourner par un chemin découvert qui côtoyait l'extrémité méridionale de la *sierra*, en longeant le bord de la mer; on ne devait guère craindre d'être poursuivi dans cette direction, Malaga manquant tout à fait de cavalerie.

Le grand-maître, approuvant la proposition, la communiqua aux principaux commandants des frontières, et, entre autres, à don Pedro Henriquez, *adelantado* d'Andalousie, à don Juan de Silva, comte de Cifuentes, à don Alonso de Aguilar et au marquis de Cadix. Ces seigneurs, réunissant leurs vassaux, se rendirent à Antequera, où ils furent bientôt rejoints par des soldats, venus de Cordoue, de Séville, de Xérès et d'autres cités andalouses, dont les chevaliers étaient toujours prêts à prendre part à une incursion [1].

Cependant le marquis de Cadix avait reçu de ses *adalides* des informations qui lui faisaient regarder comme dangereuse une marche à travers d'inextricables défilés, habités par des montagnards pauvres et intrépides; il conseillait donc fortement de diriger l'expédition contre la ville voisine d'Almojia; mais ce conseil fut rejeté par le grand-maître et par les autres

[1] Le titre d'*adelantado* signifie quelqu'un placé avant d'autres; il est d'origine très ancienne; d'après certains écrivains, il aurait été créé sous le règne de saint Ferdinand, au XIIIe siècle, mais Mendoza a prouvé qu'il existait à une époque bien plus reculée. L'*adelantado* était revêtu de pouvoirs judiciaires très étendus dans la province ou le district qui lui était confié, et, en temps de guerre, il possédait le commandement militaire supérieur. Ses fonctions cependant, ainsi que le territoire qu'il gouvernait, ont varié en différents temps. Il paraît qu'il y avait généralement un *adelantado* établi dans chaque province-frontière, telle que l'Andalousie, par exemple.

partisans de son entreprise, dont un grand nombre, avec la téméraire confiance de la jeunesse, étaient excités plutôt qu'intimidés à la vue des dangers qui les attendaient.

Le mercredi, 19 mars, la petite et vaillante armée sortit d'Antequera. L'*adelantado* Henriquez et don Alonso de Aguilar conduisaient l'avant-garde; le marquis de Cadix et le comte de Cifuentes commandaient au centre, et le grand-maître de Saint-Jacques, à l'arrière-garde. Il paraît que le nombre, d'ailleurs incertain, des hommes de pied était bien inférieur à celui des cavaliers, qui étaient environ trois mille, comprenant l'élite de la chevalerie andalouse et les membres de la communauté de Saint-Jacques, le plus riche et le plus puissant des ordres militaires de l'Espagne. Jamais, dit un historien aragonais, on ne vit en ce temps une aussi brillante troupe de chevaliers, et telle était, ajoute-t-il, l'assurance de ces guerriers qu'ils se regardaient comme invincibles, quelques forces que les musulmans pussent leur opposer. Les chefs, pour faciliter la marche, n'avaient pris ni artillerie, ni équipage de campagne, ni même, en grande quantité, du fourrage et des provisions, qu'ils comptaient trouver sur le territoire ennemi. Cependant l'armée traînait à sa suite un certain nombre de gens qui, avides de gain plutôt que de gloire, étaient venus avec de l'argent et des commissions de leurs amis pour acheter le riche butin, les esclaves, les étoffes, les joyaux, qu'ils s'attendaient à voir enlevés par leurs vaillants compagnons, comme dans Alhama.

Après avoir voyagé presque sans s'arrêter, pendant la nuit, l'armée entra dans les défilés sinueux de l'Axarquia, où la nature du terrain ralentit sa marche, au point que les habitants des villages où elle passa eurent pour la plupart le

temps de s'enfuir, avec la plus grande partie de leurs effets, dans les retraites inaccessibles des montagnes. Les Espagnols, après avoir pillé des hameaux abandonnés, y mirent le feu et emmenèrent les hommes et les troupeaux qui y étaient restés; ils continuèrent d'avancer, signalant leur passage par les dévastations ordinaires dans ces incursions sauvages, jusqu'au moment où les colonnes de fumée et de feu qui s'élevaient au dessus des montagnes annoncèrent à Malaga l'approche de l'ennemi.

Le vieux roi, Muley Abul Hacen, qui occupait en ce moment la ville avec une cavalerie nombreuse et bien équipée, contrairement au rapport des *adalides*, voulait attaquer immédiatement les Castillans, mais il fut détourné de ce projet par son jeune frère Abdallah, mieux connu dans l'histoire sous le nom d'El Zagal ou le Vaillant, qu'on lui avait donné pour le distinguer de son neveu, le roi régnant de Grenade. Abul Hacen confia à ce prince le commandement de la cavalerie légère, en le chargeant de traverser la *sierra* et de tomber sur les chrétiens embarrassés dans les défilés, tandis qu'une autre division, composée principalement d'arquebusiers et d'archers, tournerait l'ennemi en gagnant les hauteurs au pied desquelles il défilait. Cette division fut placée sous les ordres de Reduan Benegas, officier d'extraction chrétienne, d'après Bernaldez; c'est peut-être le Reduan que les ballades moresques célèbrent comme la personnification de l'amour et de l'héroïsme.

Cependant l'armée castillane avançait avec une téméraire confiance et en désordre; les soldats placés à l'avant-garde et au centre, déçus dans leur espoir de s'enrichir par le pillage, s'étaient écartés et dispersés par petites bandes dans le voisinage, à la recherche du butin qu'ils s'étaient promis;

quelques jeunes cavaliers, pleins de fougue, avaient même eu l'audace de venir défier les musulmans, aux portes de Malaga. Le grand-maître de Saint-Jacques était le seul chef qui maintint la discipline dans sa division, rangée en ordre de bataille. Les choses étaient dans cet état, lorsque la cavalerie more, commandée par El Zagal, sortant tout à coup d'un défilé, parut devant l'arrière-garde des chrétiens surpris et fondit sur elle. Les chevaliers bien disciplinés de Saint-Jacques soutinrent intrépidement le choc ; dans la lutte acharnée qui s'engagea alors, les Andalous, resserrés dans un espace étroit, manœuvraient difficilement, tandis que les Mores, familiarisés avec la tactique particulière en usage dans la guerre des montagnes, accomplissaient leurs évolutions ordinaires, se retiraient et revenaient à la charge avec une rapidité qui déconcertait leurs adversaires, parmi lesquels un certain désordre finit par se manifester. Le grand-maître dépêcha donc un message au marquis de Cadix, pour lui demander du secours ; ce seigneur, se mettant à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir aussitôt, s'empressa d'arriver et, reconnaissant à son approche la cause des embarras de Cardenas, il chargea l'ennemi et le refoula jusque dans une plaine découverte, où la cavalerie andalouse put se mouvoir librement ; elle tomba alors sur les musulmans avec tant de vigueur, que ceux-ci furent bientôt forcés de se réfugier dans les profondeurs des montagnes.

Pendant ce temps, les soldats de l'avant-garde qui s'étaient dispersés aux environs, alarmés du bruit du combat, étaient accourus se ranger sous leurs drapeaux et avaient reculé sur l'arrière-garde. On tint alors un conseil de guerre. L'armée ne pouvait avancer plus loin ; les chemins étaient gardés et partout le pays s'était levé en armes. Elle pouvait tout au

plus espérer qu'on la laisserait tranquillement retourner avec le butin qu'elle avait déjà pris. Elle avait le choix entre deux routes; l'une était large et unie, mais tortueuse, longeait la mer et offrait une entrée étroite, commandée par la forteresse de Malaga; l'autre, malheureusement préférée pour ce dernier motif, était celle que les Castillans avaient suivie ou plutôt une autre plus courte, par laquelle les *adalides* entreprirent de les conduire à travers les sinuosités des montagnes.

La petite armée commença sa retraite, sans perdre courage; mais, chargée de butin, elle devait encore lutter contre les obstacles qu'opposait à sa marche la *sierra*, dont elle gravissait les flancs, couverts partout de fourrés impénétrables et profondément sillonnés par des ravins formidables, creusés par les torrents. Les Mores se pressaient en foule sur les hauteurs, et, comme ils étaient d'excellents tireurs, familiarisés dès l'enfance avec l'usage de leurs armes, leurs arquebuses et leurs arbalètes maltraitaient cruellement les hommes d'armes espagnols, malgré leur armure. A la fin, les Castillans, par la trahison ou l'ignorance de leurs guides, se virent tout à coup forcés de s'arrêter dans une vallée, enfermée entre des rochers escarpés, à peine praticables pour l'infanterie, bien loin de l'être pour la cavalerie; pour ajouter à leur détresse, le jour baissait et la lumière, sans laquelle ils ne pouvaient espérer de sortir de leur position, était près de leur manquer.

Dans cette extrémité, il ne leur restait, paraissait-il, qu'à essayer de regagner la route dont ils s'étaient écartés. Comme, en ce moment, toutes les autres considérations s'effaçaient devant l'importance de sauver l'armée, on décida d'abandonner le butin que l'on avait pris et qui gênait les mouvements.

Les chrétiens revinrent péniblement sur leurs pas, tandis qu'au milieu des ténèbres de la nuit, des feux allumés sur les hauteurs pour éclairer la marche, leur montraient les musulmans courant çà et là comme des fantômes; il semblait, dit Bernaldez, qu'il y eût dix mille torches brûlant dans les montagnes. A la fin les Espagnols, exténués de fatigue et de faim, arrivèrent au bord d'un ruisseau, dans une vallée dont les avenues étaient déjà occupées par l'ennemi, qui, maître également des hauteurs, fit pleuvoir sur la tête des envahisseurs une grêle de balles, de pierres et de flèches. Les Mores tiraient à coup sûr dans la masse compacte que leur présentaient leurs adversaires, tandis qu'eux-mêmes, dispersés et couverts par des plis de terrain, n'étaient guère maltraités; ils faisaient aussi glisser des quartiers de roc, qui, roulant avec un bruit terrible, causaient d'effroyables ravages parmi les Castillans.

Les ténèbres de la nuit et les clameurs sauvages poussées de tous côtés par les Mores ajoutaient à l'horreur de cette scène, et l'on vit les chefs se troubler, aussi bien que les soldats. Malheureusement pour les chrétiens, il y avait peu d'accord entre leurs différents commandants ou, du moins, il n'y avait point parmi ceux-ci un homme qui fût assez élevé au dessus des autres pour s'emparer, dans ce moment critique, de l'autorité suprême. Sans tenter de s'échapper, les Espagnols restèrent jusqu'à minuit dans leur dangereuse position, ne sachant quel parti prendre; à la fin, après avoir vu tomber au milieu d'eux leurs plus braves compagnons, ils résolurent de franchir à tout prix la *sierra*, en face des assaillants. « Perdons plutôt la vie, » dit le grand-maître de Saint-Jacques à ses frères d'armes, « en essayant de nous ouvrir un passage à travers l'ennemi, que de nous laisser

égorger sans résistance, comme un troupeau dans une bergerie. »

Le marquis de Cadix, guidé par un fidèle *adalid* et accompagné de soixante ou soixante-dix lances, fut assez heureux pour trouver un chemin sinueux, moins bien gardé par les musulmans, dont l'attention se portait sur les mouvements du gros de l'armée castillane; après une marche pénible, pendant laquelle son cheval, couvert de blessures et excédé de fatigue, tomba sous lui, il parvint à gagner une vallée, à quelque distance du lieu de l'action; il s'y arrêta, attendant ses amis dont il se croyait snivi.

Mais le grand-maître et ses compagnons, perdant la trace du marquis dans l'obscurité ou préférant prendre un autre chemin, commencèrent à gravir la montagne dans un endroit où l'ascension était des plus difficiles. A chaque pas que faisaient les Espagnols, la terre s'éboulait sous leurs pieds, et, les fantassins essayant de se retenir à la queue ou à la crinière des chevaux, ces animaux, à bout de forces et entraînés par ce poids, tombaient, avec leurs cavaliers, sur les soldats qui s'avançaient derrière eux ou étaient précipités au fond des ravins qui s'ouvraient partout. Pendant tout ce temps, les Mores, évitant d'en venir aux prises avec leurs adversaires, se bornèrent à faire pleuvoir au milieu d'eux, sans interruption, une grêle de projectiles de toute espèce [1].

Ce ne fut que le lendemain matin que les Castillans, parvenus au sommet de la montagne, commencèrent à descendre, de l'autre côté, dans la vallée, qu'ils eurent la dou-

[1] Washington Irving, dans sa « *Conquête de Grenade*, » nous apprend que l'endroit où se fit le plus grand carnage dans cette déroute, est connu aujourd'hui encore des habitants de l'Axarquia sous le nom de *La Cuesta de la Matanza*, « la colline du massacre. »

leur de voir gardée par leur vigilant ennemi, qui semblait se multiplier pour les combattre. Le jour qui se levait leur apprit toute l'étendue de leurs malheurs. Quel contraste entre la magnifique armée, sortie d'Antequera, il y avait deux jours à peine, avec tant d'espoir et d'assurance, et ces rangs décimés, ces armes brisées, ces visages pâlis par la terreur, la fatigue, la faim, et ces bannières déchirées ou perdues, comme l'avait été, pendant la nuit, celle de Saint-Jacques, avec son brave *alferez*, Diego Becerra ! Le désespoir se lisait dans tous les yeux; toute discipline était oubliée. Nul, dit Pulgar, ne répondait plus à l'appel de la trompette, nul ne gardait plus ses drapeaux; chacun ne pensait qu'à se sauver, sans s'occuper de ses compagnons. Quelques-uns jetèrent leurs armes, pour fuir plus rapidement, et ne firent qu'aggraver leur position, en restant exposés sans défense aux coups de l'ennemi; d'autres, épuisés de fatigue et paralysés par la terreur, tombèrent et moururent sans avoir même été blessés. La panique fut si grande que l'on vit plus d'une fois deux ou trois musulmans arrêter une dizaine d'Espagnols. Des Castillans, perdant leur route, s'enfuirent vers Malaga et furent faits prisonniers par des femmes dans les campagnes; d'autres se réfugièrent dans Alhama et dans certaines villes éloignées, après avoir erré, pendant sept ou huit jours, au milieu des montagnes, se nourrissant d'herbes et de fruits sauvages et se cachant pendant le jour. Un plus grand nombre de chrétiens, et parmi eux la plupart des chefs de l'expédition, réussirent à gagner Antequera. Le grand-maître de Saint-Jacques, l'*adelantado* Henriquez et don Alonso de Aguilar, s'échappèrent en gravissant un sentier périlleux où l'on n'osa pas les suivre. Le comte de Cifuentes fut moins heureux; la division commandée par ce

seigneur avait été, dit-on, plus cruellement maltraitée que les autres. Le matin, après le sanglant passage de la montagne, le comte se vit tout à coup séparé de ses compagnons et entouré de six cavaliers mores, contre lesquels il se défendait avec le courage du désespoir, lorsque leur chef, Reduan Benegas, indigné à la vue de ce combat inégal, s'avança en criant : « Arrêtez! ce que vous faites là est indigne de braves chevaliers! » Les assaillants se retirèrent, honteux d'avoir mérité ce reproche, et laissèrent le comte aux prises avec leur commandant; une lutte ardente s'engagea alors, mais les forces de l'Espagnol trahirent son courage et, après une courte résistance, il dut se rendre à son généreux ennemi [1].

Le marquis de Cadix eut un meilleur sort. Après avoir vainement attendu ses amis, jusqu'au point du jour, il supposa qu'ils avaient fui par une autre route, et ne pensa plus qu'à se sauver lui-même, avec ses compagnons. Monté sur un cheval frais, il franchit les défilés les plus sauvages de l'Axarquia et, après avoir marché pendant quatre heures, sans avoir été beaucoup retardé par les musulmans, il parvint à Antequera. Mais, s'il échappa lui-même aux désastres de cette journée, il fut cruellement éprouvé dans sa famille, car deux de ses frères furent tués à ses côtés et un troisième, ainsi qu'un de ses neveux, tomba aux mains de l'ennemi.

Les écrivains espagnols admettent que, pendant ces deux jours de combat, leurs compatriotes perdirent plus de huit cents hommes tués et un nombre double de prisonniers. Les

[1] Le comte, d'après Oviedo, resta longtemps prisonnier à Grenade, jusqu'à ce qu'il eût payé pour sa rançon plusieurs milliers de *doblas* d'or.

Mores étaient, dit-on, peu nombreux et leurs pertes durent être insignifiantes en comparaison. Les calculs des historiens castillans semblent, comme toujours, manquer de précision, et nous ne pouvons les vérifier à l'aide du récit trop peu détaillé que les Arabes font de cet événement ; il n'y a toutefois pas de motifs pour les croire exagérés.

La noblesse andalouse arrosa de son sang ce funeste champ de bataille ; d'après Bernaldez, deux cent cinquante et, d'après Pulgar, quatre cents nobles restèrent au nombre des morts, avec trente commandeurs de l'ordre militaire de Saint-Jacques. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas une famille dans le sud du royaume, qui n'eût à pleurer quelqu'un de ses membres, tué ou fait prisonnier, et cette douleur était augmentée par l'ignorance où l'on était du sort des absents, qui avaient été tués, ou erraient encore dans les montagnes, ou peut-être gémissaient dans les cachots de Grenade et de Malaga.

Quelques-uns attribuèrent l'échec de l'expédition à la trahison des *adalides*, d'autres au défaut d'entente des commandants. Le digne curé de Los Palacios termine le récit de cette déroute, par ces réflexions : « Les Mores qui firent subir aux chrétiens cette terrible défaite étaient en petit nombre. C'était là évidemment un fait miraculeux et nous pouvons y reconnaître une intervention spéciale de la Providence, justement courroucée contre la plupart des guerriers qui s'étaient engagés dans cette entreprise ; en effet, ceux-ci, au lieu de se confesser, de communier et de faire leurs testaments, comme il convient à de bons chrétiens et à des hommes qui prennent les armes pour la défense de la sainte foi catholique, avaient montré qu'ils n'étaient pas animés d'un bon esprit et que, peu attentifs au service de

Dieu, ils n'avaient d'autre mobile que la cupidité et la convoitise de richesses mondaines [1]. »

[1] Pulgar a consacré un grand nombre de pages à la désastreuse expédition de l'Axarquia; intimement lié avec les principaux personnages de la cour, il put, sans doute, vérifier la plupart des faits qu'il rapporte; on peut supposer aussi que le curé de los Palacios, résidant à proximité du théâtre de la guerre, put se procurer des renseignements exacts. Cependant il n'est pas toujours facile de concilier ces deux histoires, quoiqu'elles ne se contredisent pas positivement; la relation d'opérations militaires compliquées ne tend pas à se simplifier sous la plume d'écrivains ecclésiastiques. Nous avons essayé de présenter un récit complet, en comparant les autorités castillanes et arabes; mais ici les lacunes des annales musulmanes nous ont fait regretter la mort prématurée de Conde. On ne devait pas s'attendre à voir les musulmans s'arrêter longtemps sur cette période humiliante pour eux, mais on ne peut guère douter que des relations arabes, bien plus détaillées que celles qui ont été publiées, existent dans les bibliothèques espagnoles, et il est à désirer qu'un orientaliste, remplaçant Conde, recherche les souvenirs authentiques de l'époque la plus glorieuse de l'histoire de l'Espagne chrétienne.

CHAPITRE XI.

ADMINISTRATION MILITAIRE DES SOUVERAINS.

(1483-1487)

Défaite et captivité d'Abdallah. — Politique des souverains. — Force de l'artillerie. — Description des canons. — Construction de routes prodigieuses. — Sollicitude d'Isabelle pour les soldats. — Persévérance de la reine. — Discipline de l'armée. — Les mercenaires suisses. — Lord Scales. — Magnificence des nobles. — Visite d'Isabelle au camp. — Cérémonial observé lors de l'occupation d'une ville conquise.

La nouvelle de la victoire de l'Axarquia fut reçue à Grenade avec une joie qu'Abu Abdallah seul ne partagea peut-être pas. Le jeune monarque voyait avec de secrètes inquiétudes les lauriers que venait de cueillir le vieux roi, son père, ou plutôt son oncle, l'ambitieux El Zagal, acclamé partout comme l'heureux champion du croissant. Il comprit la nécessité d'accomplir une entreprise brillante, pour maintenir son ascendant même sur la faction qui l'avait élevé au trône; il projeta donc une expédition, mais, au lieu de faire une simple incursion sur les frontières, il se proposa de s'illustrer par quelque conquête durable.

Abdallah n'eut pas de peine, dans ce moment où les esprits étaient surexcités, à lever neuf mille hommes d'infanterie et sept cents de cavalerie, l'élite de la chevalerie more; il confia le commandement de ces troupes à Ali Atar, le défenseur de Loja, soldat qui avait blanchi sur les champs de bataille et par ses exploits s'était élevé du rang le plus obscur à la plus haute position militaire; ce plébéien avait même fini par donner sa sœur en mariage au jeune Abdallah.

Le roi de Grenade quitta sa capitale, à la tête de cette vaillante armée. Au moment où il franchissait la porte d'Elvire, ainsi nommée encore aujourd'hui, il en toucha par mégarde la voûte avec sa lance, dont le fer se brisa. Ce sinistre présage fut suivi d'un autre, plus alarmant. Un corbeau, qui traversait la route, vola dans les rangs des Mores et, malgré une nuée de flèches lancées contre lui, s'échappa sans blessure. Les conseillers du prince l'engagèrent à abandonner ou, au moins, à remettre une entreprise, commencée sous de si mauvais auspices; mais Abdallah, moins superstitieux ou s'obstinant peut-être, comme il arrive d'ordinaire chez les hommes d'un caractère faible, qui ont pris enfin une résolution, refusa de rien entendre et continua d'avancer.

Les précautions prises pour couvrir du secret la marche de l'armée, ne trompèrent pas la vigilance de don Diego Fernandez de Cordova, *alcayde de los donzeles* ou capitaine des gardes royaux [1]. Cet officier commandait dans la ville de Lucena, et supposa avec raison que cette place serait l'objet de la principale attaque; il transmit la nouvelle à son

[1] Les *donzeles*, dont Diego de Cordova était *alcayde* ou capitaine, étaient une troupe de jeunes cavaliers, qui avaient commencé par être pages dans la maison royale et formaient un corps particulier de milice.

oncle, le comte de Cabra, seigneur qui portait le même nom que lui, et lui demanda du secours; le comte habitait en ce moment Baena, ville qui faisait partie de ses domaines. Diego de Cordova s'occupa en toute hâte à réparer les fortifications de Lucena, dont les ouvrages de défense, considérables et forts autrefois, s'étaient détériorés avec le temps; puis, ayant donné à ceux des habitants que l'âge ou les infirmités accablaient, l'ordre de se retirer à l'intérieur de la place, il attendit l'arrivée de l'ennemi.

Les Mores, après avoir franchi la frontière, commencèrent à signaler leur passage sur le territoire espagnol par les dévastations ordinaires, et, ravageant les environs de Lucena, ils s'avancèrent dans la riche *campina* de Cordoue, jusque sous les murs d'Aguilar, et revinrent, chargés de butin, mettre le siége devant Lucena, vers le 21 avril.

Sur ces entrefaites, le comte de Cabra, qui n'avait pas perdu de temps pour réunir des troupes, arriva au secours de son neveu, avec une armée peu nombreuse mais bien équipée, composée d'infanterie et de cavalerie; il marchait si rapidement qu'il faillit surprendre les assiégeants. Tant que les Espagnols traversèrent la *sierra*, qui couvrait le flanc de l'armée musulmane, les inégalités du terrain dissimulèrent leur infériorité numérique, et le bruit des armes et de la musique, grossi par l'écho des montagues, les fit croire plus nombreux qu'ils ne l'étaient. En même temps, l'*alcayde de los donzeles* faisait une sortie vigoureuse contre les Mores. L'infanterie musulmane, ne pensant qu'à sauver son précieux butin, attendit à peine l'attaque et battit honteusement en retraite, laissant le combat à la cavalerie; celle-ci, composée, comme nous l'avons dit, de l'élite des cavaliers mores, soldats habitués à croiser la lance avec les meilleurs

chevaliers de l'Andalousie, fit preuve de sa bravoure ordinaire. La victoire, chaudement disputée, resta douteuse pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fût décidée par la mort d'Ali Atar, « la meilleure lance de la Mauritanie, » comme l'appelle un écrivain castillan; le vieux guerrier tomba, après avoir reçu deux blessures, et une mort honorable lui épargna la douleur d'assister à l'humiliation de son pays.

Les Mores, découragés par la perte de leur chef, commencèrent bientôt à lâcher pied, mais, quoique serrés de près par les Espagnols, ils se retirèrent en assez bon ordre jusqu'au Xenil; une foule de fantassins se pressaient au bord de cette rivière, grossie par des pluies excessives, et tentaient vainement de la passer. Le désordre alors devint général, la cavalerie et l'infanterie se mêlèrent; chacun, ne pensant plus qu'à sauver sa vie, oublia son butin. Un grand nombre de cavaliers, lançant leurs chevaux dans le Xenil, furent entraînés par le courant et se noyèrent; un plus grand nombre de musulmans, qui opposaient à peine une ombre de résistance à leurs adversaires, furent impitoyablement taillés en pièces par les chrétiens. Le jeune roi Abdallah, qui s'était fait remarquer au fort du combat, monté sur un cheval blanc richement caparaçonné, vit tomber autour de lui cinquante de ses gardes; comme le noble coursier était trop fatigué pour pouvoir le porter de l'autre côté de la rivière, il mit pied à terre et se cacha parmi les roseaux qui croissaient au bord de l'eau, en attendant que la bataille eût cessé; il fut aperçu par un simple soldat, du nom de Martin Hurtado, qui, sans l'avoir reconnu, l'attaqua aussitôt. Le prince se défendit avec son cimeterre, mais Hurtado, aidé de deux de ses compatriotes qui étaient accourus, réussit à le faire prisonnier. Les soldats, auxquels Abdallah avait révélé son

rang, pour faire respecter sa personne, le conduisirent, pleins de joie, à leur général, le comte de Cabra. Ce dernier reçut le monarque avec cette généreuse courtoisie, qui est le plus sûr indice d'une éducation supérieure; cette courtoisie, qui était une des qualités distinctives du chevalier, présentait un contraste agréable avec le caractère féroce des guerres de ce temps. Le comte offrit à l'infortuné prince toutes les consolations que comportait son malheur, et le logea plus tard dans son château de Baena, où le royal captif fut l'objet des plus grands égards.

Presque toute la cavalerie musulmane fut taillée en pièces ou prise dans cette fatale journée; un grand nombre de prisonniers de distinction promettaient aux vainqueurs de riches rançons. L'infanterie aussi avait été très maltraitée et elle perdit tout le butin qui lui avait coûté si cher. Neuf, et même, prétend-on, vingt-deux drapeaux tombèrent aux mains des Castillans. En souvenir de cette victoire, les souverains espagnols accordèrent au comte de Cabra et à son neveu, l'*alcayde de los donzeles*, le privilége de porter sur leur écusson autant de bannières, avec la tête d'un roi more, ayant une couronne d'or sur la tête et une chaîne du même métal autour du cou.

Quand les habitants de Grenade virent arriver les fuyards, ils furent profondément consternés, et dans toutes les rues on n'entendit plus que de bruyantes lamentations, car plus d'une noble famille pleurait son humiliation et, pour la première fois depuis l'existence de la monarchie, le roi était prisonnier en pays chrétien. « La mauvaise étoile de l'Islam, » s'écrie un écrivain arabe, « faisait sentir son influence maligne en Espagne et la chute de l'empire musulman était décrétée. »

Mais la sultane Zoraya n'était pas d'un caractère à se consumer en regrets inutiles; elle comprenait qu'un prince captif, aussi mal affermi sur le trône que l'était son fils, devait bientôt cesser de régner, même de nom. Elle envoya donc une nombreuse ambassade à Cordoue, pour solliciter la délivrance d'Abdallah et offrir une rançon qu'un despote seul pouvait promettre et que peu de despotes auraient pu payer.

Le roi Ferdinand était avec la reine à Vittoria, lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire de Lucena; il partit aussitôt pour le sud, afin de décider sur le sort de son prisonnier. Il refusa, avec une certaine magnanimité, de voir celui-ci, avant d'avoir consenti à lui rendre la liberté. Un débat assez animé eut lieu dans le conseil royal, à Cordoue, au sujet du parti qu'il convenait de prendre. Quelques-uns des conseillers furent d'avis qu'il ne fallait pas laisser échapper facilement une proie aussi précieuse que celle dont on venait de s'emparer; les musulmans, découragés par la perte de leur chef, se rallieraient avec peine autour d'un autre et s'entendraient difficilement pour agir en commun avec vigueur. D'autres, et surtout le marquis de Cadix, voulaient qu'on délivrât le prince et même qu'on soutînt ses prétentions contre son rival, le vieux roi de Grenade; la puissance des Mores serait plus fortement ébranlée par des divisions intestines que par les efforts d'un ennemi extérieur. Ces considérations furent soumises à la reine, qui tenait sa cour dans le nord, et elle se prononça pour la délivrance d'Abdallah, mesure qu'elle jugea à la fois la plus politique et la plus généreuse [1].

[1] Il ne paraît pas que Charles-Quint ait montré autant de délicatesse

Les conditions du traité, quelque humiliantes qu'elles fussent pour le prisonnier, ne différaient pas essentiellement de celles qui avaient été proposées par la sultane Zoraya. Il fut convenu qu'une trêve de deux ans serait accordée au jeune prince et aux villes qui reconnaissaient son autorité dans le royaume de Grenade. Abdallah, pour prix de cette faveur, s'engageait à rendre sans rançon quatre cents captifs chrétiens, à payer aux souverains espagnols un tribut annuel de douze mille *doblas* d'or, à laisser passer librement sur son territoire, en les fournissant même de vivres, les troupes envoyées contre les places restées fidèles à son père. Le monarque musulman s'obligeait encore à se rendre auprès de Ferdinand, lorsque celui-ci l'appellerait, et devait livrer son propre fils et les fils de ses principaux sujets comme otages, pour répondre de la fidèle exécution de ses engagements. Ainsi ce malheureux prince sacrifiait son honneur et la liberté de son pays à l'ambition d'exercer une autorité précaire, qu'il ne pouvait espérer de conserver au delà du temps où elle cesserait d'être utile au maître qui la lui donnait.

Les articles du traité ayant été définitivement réglés, une entrevue eut lieu entre les deux monarques, à Cordoue. Les nobles castillans désiraient que leur souverain, en signe de suzeraineté, donnât sa main à baiser à Abdallah, mais Ferdinand leur dit : « Si le roi de Grenade était dans ses États, il pourrait me rendre cet hommage, mais il est dans les miens et prisonnier. » Le prince more entra à Cordoue, escorté de ses chevaliers et d'une foule brillante de cavaliers

que son aïeul, ni dans son entrevue avec son royal captif, François Ier, ni dans sa conduite envers celui-ci.

espagnols, qui s'étaient avancés à sa rencontre. Arrivé devant Ferdinand, il voulut se prosterner, mais celui-ci, l'en empêchant, l'embrassa avec toute espèce de marques de respect. Un interprète arabe, chargé de prendre la parole en cette circonstance, s'étendit alors, dans un langage hyperbolique, sur la magnanimité et les qualités princières du roi d'Espagne et sur la loyauté, la bonne foi de son propre maître; Ferdinand l'interrompit en disant que « ce panégyrique était inutile et qu'il ne doutait nullement qu'Abdallah ne tînt sa parole, en vrai chevalier et en souverain. » Après des cérémonies aussi humiliantes pour le prisonnier, malgré le soin pris pour en déguiser le caractère blessant, celui-ci partit avec sa suite pour Grenade, escorté jusqu'à la frontière par un corps de cavalerie andalouse, chargé de riches présents par le roi d'Espagne et méprisé de toute sa cour.

Malgré l'importance des résultats obtenus dans la guerre de Grenade, un récit détaillé des événements militaires auxquels ceux-ci furent dus, serait fastidieux et inutile. Pendant près de quatre ans, jusqu'en 1487, on ne vit pas un seul siége, un seul combat quelque peu mémorable; cependant les Espagnols prirent sur les Mores, dans cet intervalle, un grand nombre de forteresses et de petites villes, ainsi qu'une étendue considérable de pays. Sans suivre l'ordre chronologique, nous atteindrons probablement mieux le but de l'histoire, en exposant rapidement les mesures générales prises par les souverains, dans le cours de la guerre.

Sous les rois précédents, les hostilités contre les Mores s'étaient réduites à des *cavalgadas* ou des incursions sur le territoire ennemi [1], où les agresseurs passaient comme un

[1] Le mot *cavalgada* était, paraît-il, employé indifféremment par les

torrent, détruisant tout ce qu'ils rencontraient, mais lui laissant ses ressources essentielles. La fécondité de la nature réparait bientôt les ravages de l'homme et, l'année suivante, la terre, engraissée de sang, portait des moissons plus abondantes. On adopta alors un système plus vigoureux de dévastation ; l'armée, au lieu de se borner à une campagne, envahit le royaume de Grenade, au printemps et dans l'automne, ne se reposant que pendant les chaleurs intolérables de l'été, de sorte qu'avant d'avoir eu le temps de mûrir, les vertes moissons étaient foulées aux pieds par de farouches soldats.

Jamais encore les dévastations n'avaient été commises sur une aussi vaste échelle. Dès la seconde année de la guerre, l'œuvre de la destruction avait été spécialement confiée à trente mille fourrageurs, qui rasaient les fermes, les magasins, les moulins, très nombreux dans un pays arrosé par tant de petits cours d'eau, arrachaient les vignes et détruisaient les plantations d'oliviers, d'orangers, d'amandiers, de mûriers et d'arbres de tant d'espèces, qui croissaient abondamment dans ces régions favorisées. Ces impitoyables dévastations couvraient un espace de plus de deux lieues, de chaque côté de la route suivie par les envahisseurs. En même temps, la flotte de la Méditerranée coupait toutes les communications avec la côte de Barbarie, et l'on pouvait dire que le royaume tout entier était constamment bloqué. La disette produite par cet état de choses était si grande et si générale, que les Mores rendaient volontiers leurs prisonniers chrétiens pour obtenir des provisions; les souverains

anciens écrivains espagnols, pour désigner une troupe de maraudeurs, la maraude elle-même ou le butin pris en cette occasion.

finirent par interdire cet échange, qui tendait à déjouer leurs mesures.

Cependant il y avait dans le royaume de Grenade plus d'une verte vallée, qui échappait à la fureur de l'ennemi et récompensait les peines du laboureur; parfois aussi le butin pris dans une incursion sur les frontières venait remplir les magasins des musulmans. Ceux-ci d'ailleurs, malgré leurs instincts luxueux, supportaient les souffrances et savaient endurer de grandes privations. Il devint donc nécessaire de recourir pour les soumettre à des moyens plus terribles encore, joints à ce rigoureux système de blocus.

Les villes moresques étaient pour la plupart bien défendues, et, comme nous l'avons déjà dit, il y avait, dans le royaume de Grenade, dix fois plus de places fortes que n'en renferme aujourd'hui la péninsule entière. Ces villes s'élevaient sur la cime d'un rocher taillé à pic ou d'une montagne escarpée, et la force naturelle de cette position était augmentée par les murs solides dont elles étaient entourées et qui, s'ils n'auraient pu résister à l'artillerie moderne, défiaient tous les instruments de destruction connus avant le xv[e] siècle. Protégée par ces ouvrages de défense et par sa position, souvent une faible garnison bravait tous les efforts des plus redoutables armées castillanes.

Les souverains espagnols étaient convaincus qu'il fallait demander à l'artillerie les moyens de réduire ces forteresses, et leur artillerie, aussi bien que celle des Mores, était extrêmement défectueuse, quoique l'Espagne paraisse avoir fourni les premiers exemples de l'emploi du canon en Europe. Isabelle, qui, à ce qu'il semble, s'était spécialement chargée de ce département, appela de France, d'Allemagne, d'Italie, les ingénieurs et les ouvriers les plus habiles; des forges furent

construites dans le camp et l'on réunit tout ce qu'il fallait pour fabriquer des canons, des boulets et de la poudre; on fit également venir de la poudre, en grande quantité, de la Sicile, des Flandres et du Portugal. On nomma des commissaires, qui devaient veiller à ce que rien ne manquât pour les différents travaux, dont la surveillance générale fut confiée à don Francisco Ramirez, hidalgo de Madrid, homme très expérimenté et très versé pour l'époque dans la science militaire. Grâce à ces mesures, poursuivies sans relâche pendant tout le cours de la guerre, Isabelle finit par réunir une puissante artillerie, qu'aucun potentat européen ne possédait probablement, de ce temps.

La construction grossière de ces pièces révélait cependant l'enfance de l'art. On en a conservé plus de vingt qui servirent, pendant cette guerre, au siége de Baza; on peut les voir dans cette ville, où elles figurent, en guise de colonnes, sur la place publique. Le plus grand de ces lombards, c'est le nom qu'elles portaient, est long d'environ douze pieds; il consiste en des barres de fer, larges de deux pouces, reliées ensemble par des lames et des anneaux du même métal; ces canons étaient solidement attachés à leurs affûts, de manière à ne pouvoir être dirigés dans un sens horizontal ou vertical. C'est cette construction grossière qui conduisit Machiavel, une trentaine d'années plus tard, à révoquer en doute l'utilité de l'artillerie dans les batailles, et il recommande particulièrement, dans son traité de la guerre, pour échapper au feu de l'ennemi, de laisser des espaces vides dans les rangs, en face des batteries.

Les boulets dont on faisait usage étaient quelquefois en fer et plus souvent en pierre. On a ramassé dans les campagnes, autour de Baza, des centaines de ces boulets de

pierre; plusieurs ont un diamètre de quatorze pouces et pèsent cent soixante-quinze livres. Cependant ces projectiles, si lourds, si énormes, prouvent que l'art avait fait des progrès considérables, depuis le commencement du siècle, car, d'après Zurita, les boulets de pierre employés au siége de Balaguer ne pesaient pas moins de cinq cent cinquante livres. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on connut exactement les proportions requises pour obtenir la plus grande force d'impulsion [1].

Cette artillerie grossière était mal servie; on rapporte, comme un fait remarquable, que deux batteries, au siége d'Albahar, tirèrent cent quarante coups en un jour [2]. Les Espagnols lançaient aussi, à l'aide de ces mortiers, des espèces de bombes énormes, remplies de matières inflammables mêlées de poudre, qui, « traçant dans les airs de longs sillons de feu, » dit un témoin oculaire, répandaient partout la terreur, et, tombant sur les édifices, allumaient souvent de vastes incendies [3]. »

[1] D'après Gibbon, les canons employés par Mahomet, au siége de Constantinople, une trentaine d'années avant cette époque, lançaient des boulets de pierre pesant plus de six cents livres; le calibre mesurait douze palmes. — *Déclin et chute de l'empire romain*, chap. LXVIII.

[2] Nous avons une preuve plus palpable de l'inhabileté avec laquelle l'artillerie était servie, à cette époque d'enfance de l'art, dans ce fait, rapporté par la chronique de Jean II, qu'au siége de Setenil, en 1407, cinq lombards ne tiraient ensemble que quarante coups en un jour. Nous avons été témoin d'une invention de notre temps, celle de notre ingénieux compatriote, Jacob Perkins, par laquelle un canon, à l'aide de cette vapeur qui enfante des miracles, peut lancer mille boulets en une minute.

[3] Quelques écrivains, entre autres l'abbé Mignot, ont rapporté l'invention des bombes au siége de Ronda. Cette assertion ne repose, à notre connaissance, sur aucune autorité. Pulgar s'exprime ainsi : « On fit beaucoup de boulets de fer, grands et petits, dont on jeta quelques-uns dans

Le transport de ces lourdes machines n'était pas la moindre difficulté que les chrétiens durent surmonter dans cette guerre. Les forteresses moresques s'élevaient fréquemment au fond d'un dédale de montagnes, dont les défilés raboteux étaient à peine accessibles à la cavalerie. Un corps immense de pionniers fut donc employé constamment à la construction de routes pour l'artillerie, à travers ces *sierras;* on aplanit les montagnes, on combla les vallées au moyen de quartiers de roc, de troncs de liéges et d'autres arbres, qui croissaient en abondance dans ces solitudes, enfin on jeta des ponts au dessus des torrents et des *barrancos* escarpés. Pulgar eut la curiosité d'examiner une chaussée qui fut faite de cette manière au siége de Cambil; bien que six mille ouvriers y travaillassent constamment, elle n'était longue que de trois lieues, au bout de douze jours, tant l'œuvre était difficile; il fallut, dit l'historien, raser entièrement une des parties les plus rudes de la *sierra*, entreprise dont nul n'aurait cru que l'industrie humaine eût jamais pu venir à bout.

Les musulmans, retranchés dans leurs forteresses, bâties, comme l'aire de l'aigle, sur la cime de montagnes que l'on eût dit inaccessibles à l'homme, voyaient avec stupeur ces lourds mortiers sortir de défilés où le chasseur osait à peine s'aventurer. Les murs qui entouraient leurs villes, malgré leur situation élevée, n'étaient pas assez épais pour résister longtemps aux formidables machines qui les battaient en brèche. Les Mores manquaient de grosse artillerie; les armes dont ils se servaient principalement pour frapper l'ennemi à

un moule, après avoir réduit le fer à un état de fusion tel, qu'il coulait comme les autres métaux. »

distance, étaient l'arquebuse et surtout l'arbalète, à laquelle ils s'exerçaient dès l'enfance ; aussi ne manquaient-ils jamais leur but. Chose qui s'est vue rarement chez des peuples civilisés, ils empoisonnaient leurs flèches, à l'aide du suc de l'aconit, plante qui croissait dans la *Sierra Nevada* ou montagnes de neige, aux environs de Grenade; ils trempaient dans ce jus un morceau d'étoffe, qu'ils liaient autour du fer de la flèche, et la blessure que celle-ci faisait, quelque légère qu'elle fût en apparence, était toujours mortelle. Un écrivain espagnol assure même que, — si une seule goutte de ce venin subtil se mêlait au sang que perdait un blessé, elle remontait le cours du sang et y portait la mort [1].

Ferdinand, qui parut, pendant toute la guerre, à la tête de ses armées, poursuivit une politique habile à l'égard des villes assiégées ; il était toujours prêt à accueillir, avec la plus grande générosité, les offres de reddition qui lui étaient faites; il prenait les musulmans sous sa protection, leur permettait d'emporter leurs biens et leur assignait une résidence dans ses États, s'ils préféraient venir s'y établir. Aussi en vit-on un grand nombre émigrer à Séville et dans d'autres cités andalouses, où on leur donna des habitations confisquées plus tard par les inquisiteurs, qui, sans doute, prévoyaient, avec une douce satisfaction, le temps où ils pourraient porter la hache aux racines de l'hérésie nouvelle dont les germes étaient semés dans les cendres des anciens bûchers. Ceux qui continuaient d'habiter le territoire conquis, en qualité de sujets castillans, étaient maintenus dans la jouissance de leurs droits personnels, de leur fortune, et

[1] D'après Mendoza, le jus de coing était le meilleur antidote connu contre ce poison.

étaient autorisés à exercer leur culte; la loyauté avec laquelle le roi tint ses engagements et punit toute infraction commise aux traités par les Espagnols, engagea un grand nombre de vaincus, particulièrement dans les campagnes, à rester dans leurs anciennes demeures, au lieu de se retirer à Grenade ou dans d'autres villes soumises à la domination musulmane. Ce fut peut-être dans la même politique que Ferdinand réprima avec une impitoyable rigueur, qui mérite le nom de cruauté, toute tentative de révolte de la part de ses nouveaux sujets, les *Mudejares*, comme on les appelait; c'est ainsi que la cité de Benemaquez s'étant révoltée, il fit pendre sur les murs de la place cent et six des principaux habitants, puis, emmenant en esclavage le reste de la population, hommes, femmes et enfants, il fit raser la ville. L'humanité que le roi montrait d'ordinaire paraît lui avoir gagné l'esprit des vaincus, tandis que cet acte de vengeance féroce eut pour effet de les exaspérer, plutôt que de les intimider [1].

La grandeur des autres préparatifs de guerre répondait à celle des efforts tentés, comme on l'a vu, en ce qui concernait l'artillerie. Les forces rassemblées à Cordoue s'élevaient à dix ou douze mille hommes de cavalerie et vingt, ou même quarante mille d'infanterie, non compris les fourrageurs; dans une occasion, elles se montèrent à quatre-vingt mille hommes, avec les soldats d'artillerie et les personnes qui suivaient l'armée. On avait réuni le même nombre de bêtes de somme pour transporter les vivres nécessaires à ces

[1] Pulgar, qui n'est nullement fanatique pour son temps, paraît se croire obligé constamment de chercher des excuses pour les conditions généreuses accordées par Ferdinand aux ennemis de la foi.

troupes immenses et ravitailler les villes conquises, situées au milieu d'un pays désolé. La reine, à qui ces soins étaient particulièrement confiés, parcourait les frontières, restant toujours à proximité du théâtre des opérations, et, au moyen d'un service de poste régulièrement établi, elle recevait d'heure en heure les nouvelles des événements; en même temps, elle envoyait aux Castillans des convois de vivres, placés sous une escorte assez forte pour les défendre contre les attaques d'un ennemi rusé.

Isabelle, dont la sollicitude se portait sur tout ce qui touchait au bien-être de son peuple, visitait quelquefois le camp en personne, encourageant les soldats à supporter les fatigues de la guerre et leur faisant distribuer des vêtements et de l'argent. Elle donna l'ordre de réserver constamment pour les malades et les blessés un certain nombre de vastes tentes, que l'on nomma les « hôpitaux de la reine, » et fit soigner ces malheureux, à ses propres frais. C'est dans l'histoire le premier essai d'établissement d'une ambulance militaire.

On peut regarder Isabelle comme l'âme de cette guerre; elle s'y engagea avec enthousiasme, moins en vue d'agrandir son royaume que de relever l'empire de la croix sur une terre autrefois chrétienne; elle concentra sur ce point toute l'énergie de sa grande âme et ne se laissa jamais détourner de ce grand et glorieux projet par des considérations inférieures. Lorsque le roi, en 1484, voulut cesser momentanément les hostilités contre les Mores, afin de soutenir contre les Français, à la mort de Louis XI, ses droits sur le Roussillon, la reine combattit vivement cette idée; mais, voyant l'inutilité de ses représentations, elle laissa son époux en Aragon, se rendit à Cordoue, plaça le cardinal d'Espagne à

la tête de l'armée et se prépara à ouvrir la campagne de la manière la plus vigoureuse. Elle fut bientôt rejointe dans cette ville par Ferdinand, qui, après un examen plus réfléchi, avait jugé prudent de différer son entreprise.

Dans une autre occasion, la même année, les nobles, fatigués du service, ayant engagé le roi à se retirer plus tôt qu'à l'ordinaire, la reine mécontente adressa à son mari une lettre, dans laquelle, après avoir fait ressortir la disproportion qui se trouvait entre les résultats obtenus et les grands préparatifs qui avaient été faits, elle le suppliait de poursuivre les hostilités, jusqu'à la fin de la campagne. « Les grands, » dit Lebrija, « rougissant de voir une femme surpasser leur zèle, dans cette sainte guerre, s'empressèrent de réunir leurs troupes, qu'ils avaient déjà licenciées en partie, et retournèrent combattre l'ennemi sur son territoire. »

Les plus brillantes expéditions, tentées sous les rois précédents, avaient souvent échoué, à cause des rivalités de ces puissants vassaux, qui, indépendants l'un de l'autre et presque soustraits à l'autorité de la couronne, parvenaient rarement à rester longtemps d'accord pour agir en commun et se retiraient avec leur suite, dès que leur jalousie était excitée. Ferdinand fit l'expérience de ces dispositions de la noblesse, quand, ayant donné l'ordre au duc de Medina Cœli de détacher une partie de ses troupes au secours du comte de Benavente, il éprouva un refus, accompagné de ces mots que le duc chargea le courrier de porter au roi : « Dites à votre maître que je suis venu ici pour le servir, à la tête de mes propres soldats, et qu'ils ne vont jamais nulle part sans leur chef. » Les souverains ménagèrent cette fierté avec la plus grande adresse, et, au lieu de vouloir la briser, ils cherchèrent à l'utiliser pour faire naître une généreuse émula-

tion. Isabelle, à qui les nobles castillans témoignaient plus de déférence qu'à Ferdinand, parce qu'elle était leur reine héréditaire, leur écrivait souvent à l'armée, pour complimenter les uns sur leurs exploits et d'autres, moins heureux, sur leur bonne volonté; elle ranimait ainsi le courage de tous, dit le chroniqueur, et les poussait à des actes héroïques. Elle récompensait les plus dignes par ces honneurs qui coûtent peu et sont reçus avec tant de satisfaction. Le marquis de Cadix, qui se distingua au dessus de tous les autres capitaines, dans cette guerre, par son habileté et sa conduite, reçut, après la prise de Zahara, cette ville en présent, avec les titres de marquis de Zahara et de duc de Cadix; il ne voulut pas cependant abandonner le nom sous lequel il avait gagné ses lauriers, et, par la suite, il se fit toujours appeler marquis duc de Cadix [1]. Le comte de Cabra, qui avait fait Abdallah prisonnier, fut l'objet de marques de distinction plus pompeuses encore; lorsqu'il se présenta devant les souverains, à Vittoria, le clergé et la noblesse de la ville allèrent à sa rencontre, hors des portes, et il entra solennellement dans la place, à la droite du grand cardinal d'Espagne; quand il parut dans la salle d'audience du palais royal, le roi et la reine s'avancèrent au devant de lui; ils le firent asseoir à leur table, en disant que « le vainqueur d'un roi pouvait bien prendre place à côté de rois. » Ils lui constituèrent également une rente de cent mille maravédis, « riche présent, » dit un vieux chroniqueur, « pour un trésor aussi bas. » Le jeune *alcayde de los donzeles* fut l'objet

[1] Après un autre exploit, les souverains lui accordèrent, à lui et à ses héritiers, le costume porté par les rois de Castille, le jour de l'annonciation, présent, dit Abarca, qu'il ne faut pas estimer d'après sa valeur intrinseque.

d'une réception tout aussi flatteuse, le lendemain. Ces marques de courtoisie étaient particulièrement agréables à la noblesse d'une cour, soumise à une étiquette sévère et pointilleuse que l'on ne connaissait pas ailleurs.

La guerre de Grenade dura assez longtemps pour élever la milice du royaume presque au niveau des troupes réglées. Un grand nombre de ces miliciens étaient, au début même des hostilités, aussi bien exercés que ces dernières; tels étaient ceux de l'Andalousie, aguerris par de continuelles escarmouches avec leurs voisins musulmans; on pouvait y ajouter les chevaliers des ordres militaires, les agents de l'hermandad, qui fournit, en plusieurs occasions, un corps de dix mille hommes, et cette foule brillante de cavaliers et d'hidalgos, qui grossissaient la suite du roi et des grands seigneurs; le roi amenait avec lui, sur les champs de bataille, une garde du corps de mille chevaliers, armés, la moitié pesamment, la moitié à la légère, tous équipés et montés parfaitement et exercés, dès l'enfance, sous les yeux du monarque.

Quoique l'Andalousie, voisine du théâtre des événements, eût à supporter la plus grande partie du fardeau de la guerre, cependant on faisait de nombreuses recrues dans les provinces les plus éloignées, dans la Galice, dans la Biscaye, dans les Asturies, dans l'Aragon et jusque dans l'île de Sicile. Les souverains appelèrent même dans les rangs de leur armée les malfaiteurs, qui, dans les dernières années, s'étaient enfuis du pays en grand nombre, pour échapper à la justice; ils leur offrirent un pardon complet, s'ils voulaient porter les armes contre les Mores. La plus stricte discipline régnait dans cette réunion mêlée d'hommes; les Espagnols n'avaient jamais été enclins à l'intempérance,

mais il fallut leur défendre, sous les peines les plus sévères, de jouer, surtout aux dés; car il paraît qu'ils aimaient passionnément le jeu.

Les brillants succès des souverains espagnols furent accueillis avec joie dans toute la chrétienté, et de France, d'Angleterre et d'autres parties de l'Europe, une foule de volontaires accoururent, brûlant du désir d'avoir leur part dans les glorieux triomphes de la croix. On vit arriver, entre autres, un corps de mercenaires suisses, que Pulgar décrit dans ces termes simples : « Une troupe de soldats venant de Suisse, pays de la haute Allemagne, rejoignirent l'étendard royal; c'étaient des guerriers intrépides, qui combattaient à pied. Comme ils étaient résolus de ne jamais tourner le dos à l'ennemi, ils ne portaient pas d'armure défensive, sauf sur le devant du corps, et étaient moins gênés ainsi pour se battre. Ils faisaient de la guerre un métier, vendaient leurs services, mais n'épousaient jamais qu'une cause juste, car ils étaient de bons et fidèles chrétiens et surtout ils avaient horreur du pillage comme d'un grand péché. » Les Suisses avaient récemment fondé leur réputation militaire par la défaite de Charles le Téméraire, laquelle avait établi pour la première fois la supériorité de l'infanterie sur la meilleure chevalerie européenne; cet exemple, sans doute, contribua à la formation de cette invincible infanterie espagnole, qui, sous le Grand Capitaine et ses successeurs, décida, on peut le dire, des destinées de la chrétienté, pendant plus d'un demi-siècle.

Parmi les étrangers, il y en avait un, venu des côtes lointaines de l'Angleterre, le comte de Rivers ou *conde de Escalas*, comme l'appellent les écrivains castillans, d'après son nom de famille, Scales. « Alors arriva de la Grande-Bretagne, »

dit Pierre Martyr, « un jeune cavalier, riche et de haute naissance, allié à la famille royale d'Angleterre ; il était accompagné d'une magnifique suite de vassaux, au nombre de trois cents, armés, à la mode de leur pays, d'arcs et de haches. » Ce seigneur se distingua particulièrement par sa bravoure, au second siége de Loja, en 1486 ; après avoir demandé la permission de combattre selon les règles usitées dans sa patrie, ainsi parle un chroniqueur andalous, il descendit de cheval et, se mettant à la tête de ses vassaux, armés comme lui *en blanco,* l'épée au côté et la hache à la main, il porta à droite et à gauche des coups si terribles, qu'il stupéfia même les hardis montagnards du nord. Malheureusement pour le brave chevalier, au moment où les Espagnols emportaient les faubourgs de la place et où lui-même montait à l'escalade, il fut frappé d'une pierre, qui lui cassa deux dents et le renversa de l'échelle, privé de sentiment. On le porta dans sa tente, où il fut soumis, pendant quelque temps, à un traitement médical ; lorsqu'il commença à se rétablir, il reçut la visite du roi et de la reine, qui le complimentèrent sur ses exploits et exprimèrent l'intérêt qu'ils prenaient à son malheur. « C'est peu, » répondit-il, « de perdre quelques dents au service de celui qui me les a données toutes. Dieu, » ajouta-t-il, « qui a fabriqué cette boîte n'a fait qu'y ouvrir une fenêtre, afin de mieux voir ce qui se passe au dedans. » Cette réponse facétieuse, dit Pierre Martyr, fit éprouver aux souverains une singulière satisfaction.

La reine, peu de temps après, se montra reconnaissante envers le comte, en lui offrant de magnifiques présents et, entre autres choses, douze chevaux andalous, deux lits avec de riches tentures et des couvertures en drap d'or, avec une

grande quantité de fine toile et de somptueux pavillons pour lui-même et sa suite. Il paraît que le brave chevalier trouva l'épreuve suffisante, car il cessa de faire la guerre aux Mores et retourna en Angleterre; en 1488, il passa en France et son ardeur le poussa à s'engager dans les querelles féodales de ce pays; il perdit la vie en se battant pour le duc de Bretagne.

La pompe déployée pendant les expéditions militaires aurait pu faire croire que l'on assistait au spectacle d'une cour en fête et non d'une rude guerre. Cette guerre, qui faisait appel aux sentiments religieux et patriotiques de l'Espagne, était bien faite pour enflammer l'imagination des jeunes nobles, et ils volaient sur les champs de bataille, brûlant de se distinguer sous les yeux de leur illustre reine, qui, montée sur un cheval ardent et revêtue d'une armure complète, parcourait leurs rangs, comme le génie de la chevalerie. Les riches et puissants barons étalaient dans les camps un faste royal; leurs tentes, surmontées de pennons aux vives couleurs et ornées des écussons des anciennes familles, brillaient d'une splendeur qu'un écrivain castillan compare à celle de Séville[1]. Les grands seigneurs se montraient en public, entourés d'une foule de pages somptueusement vêtus et, la nuit, ils se faisaient précéder de torches qui répandaient une clarté semblable à la lumière du jour; ils rivalisaient de magnificence dans leurs vêtements, dans leur équipage, dans leur vaisselle, et leurs tables étaient couvertes des plats les plus variés et les plus délicats.

Ferdinand et Isabelle voyaient avec regret cette ruineuse

[1] Cette ville, même avant que le nouveau monde y eût versé ses richesses, se faisait remarquer par sa magnificence, comme le prouve l'ancien proverbe.

ostentation et ils reprochèrent en particulier à certains nobles de donner un funeste exemple à la petite noblesse, tentée de faire des dépenses au dessus de ses moyens. Ces sybarites ne perdaient toutefois rien de leur ardeur martiale; on les voyait se disputer, dans toutes les occasions, le poste du danger. Le duc de l'Infantado, chef de la puissante famille de Mendoza, se faisait surtout remarquer par la magnificence de son train de maison. Au siége d'Illora, en 1486, il obtint la permission de diriger l'assaut. Comme ses soldats montaient impétueusement à la brèche, ils furent reçus par une grêle de projectiles qui leur fit éprouver un moment d'hésitation. « Quoi, » leur cria-t-il, « m'abandonnerez-vous maintenant? Pourra-t-on nous dire que nous avons plus de clinquant sur nos habits que de courage au cœur? Nous laisserons-nous, par Dieu, huer comme des soldats de parade? » Les vassaux du duc, honteux de ces reproches, se rallièrent et, s'élançant par la brèche dans la place, s'en rendirent maîtres, à la suite d'un combat furieux [1].

[1] Ce seigneur, qui se nommait Inigo Lopez de Mendoza, était fils du premier duc de l'Infantado, Diego Hurtado, qui soutint les prétentions d'Isabelle à la couronne. Oviedo, qui était présent au siége d'Illora, décrit minutieusement l'arrivée de ce personnage. « Il vint, » dit-il, « suivi d'une nombreuse troupe de cavaliers et de gentilshommes, ainsi qu'il convenait à un si grand seigneur. Il déploya tout le luxe qui appartient à un temps de paix; ses tables, qui étaient servies avec soin, étaient chargées d'une riche vaisselle, artistement ciselée; aucun autre grand du royaume n'en possédait une aussi nombreuse. » Il dit ailleurs : « Le duc Inigo était un véritable Alexandre pour la libéralité, princier dans toutes ses actions, généreux sans bornes pour ses vassaux et tous ceux qui dépendaient de lui, et s'était fait aimer de toute l'Espagne. Ses palais étaient garnis des tapisseries les plus précieuses, de joyaux, de riches étoffes d'or et d'argent. Sa chapelle était remplie de chanteurs et de musiciens accomplis; ses faucons, ses chiens et tout son établissement de chasse, y compris de magnifiques chevaux, surpassaient tout ce que l'on pouvait voir chez d'autres

Tout ennemis qu'ils fussent de ce luxe ruineux, les souverains ne manquaient pas d'étaler un faste, une magnificence vraiment royale, dans toutes les grandes occasions. Le curé de Los Palacios décrit, avec le soin le plus minutieux, une entrevue entre le roi et la reine, devant Moclin, en 1486; Isabelle avait été invitée à se rendre au camp, pour concerter avec son époux un plan d'opérations. Nous empruntons à ce récit quelques détails, au risque d'intéresser médiocrement certains de nos lecteurs.

Sur les bords de la Yeguas, la jeune souveraine vit venir à sa rencontre le marquis duc de Cadix, à la tête d'un corps de troupes, et, à une lieue et demie de Moclin, elle trouva le duc de l'Infantado, qui l'attendait avec les principaux nobles et leurs vassaux, somptueusement vêtus. La milice de Séville était rangée en ordre de bataille, à la gauche de la route; la reine lui donna l'ordre de passer à sa droite, témoignant ainsi le respect dont elle était pénétrée à la vue de la bannière de cette illustre cité. Les bataillons saluèrent successivement Isabelle, à mesure qu'elle avançait, en inclinant les drapeaux devant elle, et une foule joyeuse annonça par de bruyantes acclamations qu'elle approchait de la ville conquise.

La reine était accompagnée de sa fille, l'infante Isabelle, et d'une suite brillante de dames, montées sur des mules richement caparaçonnées. Elle-même était assise sur une mule bai-châtain, dans une espèce de fauteuil chargé d'ornements en or et en argent; la housse était en drap cramoisi, et la bride en satin, orné de lettres en or. L'infante portait

nobles. J'ai été moi-même témoin, » ajoute le chroniqueur, « de tout ce que je dis et assez de gens peuvent le confirmer. » Oviedo a donné la généalogie des Mendoza et des Mendozino, dans leurs ramifications sans fin.

une jupe de velours au dessus d'autres de brocart, une mantille écarlate, dans le goût moresque, et un chapeau noir brodé d'or. Le roi s'avança, suivi de sa cour, pour recevoir sa jeune épouse; il portait un pourpoint de drap cramoisi, avec des hauts-de-chausses de satin jaune; un riche manteau de brocart était jeté sur ses épaules et une sousveste de la même étoffe cachait sa cuirasse. Une ceinture moresque pendait à sa ceinture et ses cheveux étaient renfermés dans une magnifique coiffe, recouverte par son chapeau.

Ferdinand montait un cheval ardent, de couleur bai-brun. Bernaldez se plaît à décrire le costume de lord Scales, qui attira particulièrement son attention parmi la foule brillante de chevaliers qui accompagnaient la souveraine. Ce seigneur était suivi de cinq pages richement habillés; il était vêtu d'une armure complète, au dessus de laquelle il avait passé un justaucorps français en brocart. Un bouclier était attaché à son bras par des boucles d'or, et sa tête était couverte d'un chapeau blanc à plumes, selon la mode de France. Le caparaçon de son cheval était en soie bleue; il était doublé de soie violette et parsemé d'étoiles d'argent; on le voyait flotter jusqu'à terre, tandis que le brillant cavalier conduisait le fougueux animal avec une adresse qui provoquait l'admiration générale.

Le roi et la reine, en approchant, se saluèrent trois fois cérémonieusement; en même temps, Isabelle ôta son chapeau qui recouvrait sa coiffe et resta la figure découverte; Ferdinand, s'avançant, l'embrassa affectueusement sur la joue, puis, comme le rapporte minutieusement le chroniqueur, il témoigna de la même manière sa tendresse à l'infante sa fille, après lui avoir donné sa bénédiction paternelle. Les royaux époux se rendirent ensuite au camp, où

des logements avaient été préparés pour la reine et sa suite[1].

On peut croire que les souverains n'oubliaient pas, dans une pareille guerre, de s'adresser aux sentiments religieux si profondément enracinés chez l'Espagnol. Dans tous leurs actes publics, ils prenaient soin de faire ressortir avec éclat le caractère pieux de l'entreprise dans laquelle ils s'étaient engagés. Ils se faisaient suivre, dans leurs expéditions, d'ecclésiastiques du plus haut rang, qui n'avaient pas seulement voix dans les conseils, mais qui, s'armant de toutes pièces, comme le vieil évêque de Jaën ou le grand cardinal Mendoza, conduisaient leurs soldats sur les champs de bataille[2]. La reine célébrait, à Cordoue, la nouvelle de chaque succès remporté sur les musulmans, par des processions solennelles et par des actions de grâces, qu'elle offrait au ciel, entourée de toute sa maison, des nobles castillans, des ambassadeurs étrangers et des fonctionnaires municipaux. Lorsque Ferdinand retournait de ses campagnes, il était reçu aux portes de la ville sous un dais magnifique et conduit ainsi en pompe jusqu'à la cathédrale, où il se prosternait, plein de recon-

[1] L'auteur de ce livre intéressant, « *A Year in Spain*, » décrit, entre autres armures conservées dans le musée de Madrid, celles de Ferdinand et d'Isabelle. « Dans un des endroits les mieux exposés est l'armure portée d'ordinaire par Ferdinand le Catholique; on le voit bien assis à cheval, en culottes de velours rouge à la moresque, la visière baissée et la lance en arrêt. Il y a plusieurs armures du roi et de la reine, laquelle n'était pas étrangère aux dangers de la guerre; en les mesurant, on s'aperçoit qu'Isabelle était plus grande, comme elle était incontestablement meilleure que son mari. »

[2] Dans la campagne de 1485, le cardinal Mendoza offrit à la reine de lever un corps de 3,000 cavaliers, pour marcher à sa tête au secours d'Alhama, et de lui fournir en même temps tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin en ce moment.

naissance, devant le Dieu des armées. Les souverains informaient soigneusement le pape du progrès de leurs armes victorieuses, et le pontife leur envoyait sa bénédiction, accompagnée de preuves plus solides de sa bienveillance, telles que des bulles de croisade et des taxes sur les revenus du clergé[1].

Le cérémonial observé, lors de l'occupation d'une ville nouvellement conquise, était propre à faire impression sur les cœurs autant que sur les imaginations. « L'*alferez* royal, » dit Marineo, « plantait l'étendard de la croix, signe de notre rédemption, sur le sommet des principales forteresses, et tous, agenouillés et les yeux fixés sur cette sainte bannière, priaient Dieu en silence, tandis que les prêtres chantaient le glorieux hymne, *Te Deum laudamus*. On déployait alors l'enseigne ou le penuon de Saint-Jacques, le chevaleresque patron de l'Espagne, dont le nom était invoqué par la foule. Enfin on élevait dans les airs la bannière des souverains, aux armes royales, et l'armée entière s'écriait d'une seule voix : « Castille, Castille! » Ces solennités finies, un évêque s'avançait en procession vers la principale mosquée, qu'il consacrait au service de la vraie foi, après avoir accompli les rites de la purification. »

L'étendard de la croix, dont il est ici question, était d'argent massif et avait été donné en présent par le pape, Sixte IV, à Ferdinand, qui le porta avec lui dans toutes ses campagnes. Il y avait toujours, parmi les bagages de l'armée, des cloches, des vases, des missels, de l'argenterie et toute espèce d'objets servant au culte; Isabelle offrait ces dons aux mosquées purifiées.

[1] Nous voyons Ferdinand et Isabelle accomplir, en 1486, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

De tous les incidents qui suivaient d'ordinaire la reddition des villes moresques, le plus touchant était la délivrance des captifs chrétiens, plongés dans les cachots des musulmans. A la prise de Ronda, en 1486, on rendit à la lumière du jour plus de quatre cents prisonniers, dont un grand nombre étaient des cavaliers de haute naissance; plusieurs d'entre ceux-ci avaient perdu la liberté dans la funeste déroute de l'Axarquia. Amenés en présence de Ferdinand, les malheureux se jetèrent à ses genoux et les arrosèrent de leurs larmes ; en voyant leurs figures pâles et amaigries, leurs cheveux en désordre, leurs barbes qui descendaient jusqu'à la ceinture et leurs membres chargés de lourdes chaînes, personne ne put s'empêcher de pleurer. On les invita à se présenter, à Cordoue, devant la reine, qui soulagea généreusement leur misère, et, après la célébration de prières publiques, les fit reconduire dans leurs foyers. Les fers qu'avaient portés ces captifs furent suspendus aux murs des églises, où les générations suivantes vinrent les contempler avec respect, comme les trophées de cette guerre religieuse.

Depuis la victoire de Lucena, les souverains n'avaient cessé, avec une adroite politique, de fomenter des dissensions parmi leurs ennemis. Le jeune roi Abdallah, après son humiliant traité avec Ferdinand, avait perdu toute la considération dont il avait jamais joui. Quoique la sultane Zoraya eût, grâce à son adresse et à de nombreuses largesses, réussi à retenir un certain nombre de Mores dans le parti d'Abdallah, les meilleurs citoyens méprisaient celui-ci qu'ils traitaient de renégat et de vassal des chrétiens. Leur vieux roi, accablé d'années et devenu aveugle, étant incapable de remplir les devoirs de sa position, dans un temps

de danger, ils tournèrent les yeux sur son frère Abdallah, surnommé El Zagal ou « le Vaillant, » qui avait joué un si grand rôle dans la défaite de l'Axarquia. Les Castillans dépeignent ce chef sous les couleurs les plus sombres, ils lui reprochent son ambition et sa cruauté, mais les musulmans se taisent à cet égard et les éminentes qualités de ce prince, comme général, paraissent avoir justifié, dans une certaine mesure, son élévation au trône, dans ce moment critique.

Sur sa route, en se rendant à Grenade, El Zagal rencontra et tailla en pièces une troupe de chevaliers de Calatrava, qui venait d'Alhama; il signala son entrée dans la capitale par un spectacle barbare, qui avait été souvent offert dans ces guerres [1] : des têtes sanglantes, hideux trophées de sa victoire, pendaient à l'arçon de sa selle. On remarqua que le vieux roi, Abul-Hacen, ne survécut pas longtemps à l'avénement de son frère [2]. Le jeune Abdallah vint solliciter, à Séville, la protection des souverains espagnols, qui, fidèles à leur politique, lui donnèrent les moyens de rentrer dans ses États et de tenir tête à son rival. Les *alfakis* et d'autres personnages considérables, voyant avec peine ces funestes dissensions, effectuèrent une réconciliation entre les deux princes, au moyen d'un partage du royaume. Mais des blessures aussi profondes ne pouvaient se cicatriser pour longtemps. La situation de la capitale était favorable à l'exis-

[1] Une guirlande de têtes chrétiennes paraissait au cavalier more un présent digne d'être offert à sa dame; les chevaliers espagnols portaient aussi ce sanglant trophée. On en eut des exemples jusqu'à l'époque même du siége de Grenade.

[2] Les historiens arabes font allusion au bruit populaire d'après lequel le vieux roi aurait été assassiné par son frère, mais ne font pas connaître leur opinion à ce sujet.

tence de factions, Grenade étant bâtie en amphithéâtre sur deux collines, séparées par le Douro, fleuve large et profond; les deux partis s'emparèrent, chacun, d'une de ces collines. Abdallah ne rougit pas d'enrôler sous ses drapeaux des mercenaires chrétiens, et, durant cinquante jours et cinquante nuits, la ville fut le théâtre d'une effroyable lutte, dans laquelle fut répandu à flots un sang qui n'eût dû être versé que pour la défense du pays.

Malgré ces circonstances propices, les progrès des chrétiens furent comparativement lents; chaque rocher était, pour ainsi dire, couronné d'une forteresse et chacune de ces forteresses était défendue avec le courage du désespoir, par des hommes décidés à s'enterrer sous les ruines de la place. Souvent, au commencement d'un siége, on envoyait dans la capitale les vieillards, les femmes et les enfants. Telle était la résolution ou plutôt la férocité des Mores, que les habitants de Malaga fermèrent leurs portes aux fuyards arrivant d'Alora, qui venait de se rendre, et en massacrèrent même quelques-uns de sang-froid. On eût dit qu'El Zagal embrassait d'un coup d'œil toute l'étendue de son petit territoire et découvrait tous les points vulnérables chez l'ennemi, qu'il attaquait au moment où celui-ci s'y attendait le moins, interceptant ses convois, surprenant ses maraudeurs et dévastant ses frontières, en guise de représailles [1].

Cependant une résistance longue et efficace ne pouvait être opposée aux terribles instruments de destruction employés par les chrétiens. Tours et places fortes tombaient l'une après l'autre au pouvoir de ceux-ci. Outre les villes

[1] Entre autres faits d'armes, Zagal surprit et défit le comte de Cabra dans une attaque de nuit contre Moclin, et faillit prendre ce seigneur qui avait fait Abdallah prisonnier.

principales de Cartama, Coin, Setenil, Ronda, Marbella, Illora, appelée par les Mores « l'œil droit de Grenade, » Moclin, « le bouclier de Grenade, » et Loja, qui se rendit après un siége et une lutte désespérée, au printemps de 1486, Bernaldez cite plus de soixante-dix places de moindre importance, prises dans le val de Cartama, et treize autres dont la chute suivit celle de Marbella. Les Espagnols avancèrent ainsi jusqu'à plus de vingt lieues au delà des frontières du royaume musulman, à l'ouest. Ils couvrirent cette grande étendue de pays au moyen de forts et le peuplèrent, en partie de chrétiens, en partie de Mores qui l'habitaient auparavant et auxquels ils garantirent la libre possession de leurs anciennes terres.

Ainsi les positions que l'on pouvait considérer comme les boulevards de Grenade, avaient été successivement enlevées par l'ennemi; il en restait peu qui pussent arrêter les envahisseurs. Entre ces places, la plus considérable était Malaga, qui, par sa situation au bord de la mer, donnait aux habitants la faculté de conserver avec leurs frères de la côte de Barbarie des communications, que la vigilance des croiseurs castillans ne pouvait couper entièrement. On décida pour ce motif de porter toutes les forces de l'Espagne sur ce point et d'investir cette ville, par terre et par mer, dans la campagne de 1487 [1].

[1] Voyez l'Appendice à la fin du volume, note II.

CHAPITRE XII.

L'INQUISITION EN ARAGON.

(1483-1487)

Exécution des lois sous Isabelle. — Punition de certains prêtres. — L'inquisition en Aragon. — Représentations des cortès.—Conspiration. — Assassinat de l'inquisiteur Arbues. — Cruelles persécutions. — Établissement de l'inquisition dans les États de Ferdinand.

Dans les moments de loisir que leur laissaient les opérations militaires, Ferdinand et Isabelle s'occupaient avec zèle du gouvernement intérieur du royaume et spécialement de la bonne administration de la justice, tâche surtout difficile dans une société imparfaitement civilisée. La reine, sous ce rapport, ne manqua pas de sujets pour exercer son activité, dans les provinces du nord, dont les rudes habitants n'étaient guère façonnés à l'obéissance. Elle força les grands seigneurs de déposer les armes et de porter leurs différends devant les juges; elle fit raser des forteresses devenues, daus les mains des nobles, des repaires de bandits, et punir, avec la plus grande sévérité, les coupables de moindre rang.

Les immunités du clergé même, qui, dans la plupart des

pays, à cette époque, protégeaient si efficacement les criminels, ne purent les soustraire au châtiment; on cite, à cet égard, un fait remarquable qui se passa, en 1486, à Truxillo. Un habitant de cette ville, ayant commis une infraction aux lois, avait été arrêté par ordre des magistrats civils. Certains prêtres, unis à l'accusé par des liens de parenté, le réclamèrent, soutenant que celui-ci, par sa profession religieuse, ne relevait que de la juridiction ecclésiastique, et, comme les autorités refusaient de le livrer, ils ameutèrent la populace qui, furieuse de l'insulte faite à l'Église, força la prison et délivra non seulement cet individu, mais tous les malfaiteurs qui s'y trouvaient renfermés. A la nouvelle de cet outrage à son autorité, Isabelle envoya à Truxillo un détachement de sa garde, qui s'empara des principaux émeutiers, dont quelques-uns furent condamnés à mort; les prêtres, auteurs de la sédition, furent bannis du royaume. Tout en donnant l'exemple du plus profond respect pour le clergé, la reine s'opposa constamment, avec fermeté, à ses empiétements sur la prérogative royale, et, comme nous aurons l'occasion de mieux le voir, elle se proposa de restreindre la puissance que ce corps avait usurpée dans l'ordre civil, sous les règnes précédents [1].

[1] On en eut la preuve, en décembre 1485, à Alcala de Henarès, où la cour fut retenue par la maladie de la reine, qui y donna le jour à son dernier enfant, dona Catalina, si célèbre plus tard dans l'histoire d'Angleterre, sous le nom de Catherine d'Aragon. Un conflit eut lieu en cette ville entre les juges royaux et ceux de l'archevêque de Tolède, dans le diocèse duquel Alcala était compris. Ceux-ci maintinrent obstinément les prétentions de l'Église; Isabelle, de son côté, soutint aussi opiniâtrement la suprématie de la juridiction royale sur toute autre, séculière ou ecclésiastique. Le différend fut enfin soumis à l'arbitrage de certains hommes éclairés, nommés conjointement par les deux parties; cependant il ne fut pas réglé alors et Pulgar a omis de nous dire comment il se termina.

Aucun fait intéressant ne se produisit dans les relations extérieures du royaume, pendant tout ce temps, excepté peut-être, en 1484, le mariage de Catherine, la jeune reine de Navarre, avec Jean d'Albret, seigneur français, dont les vastes domaines, situés au sud-ouest de la France, touchaient à cette province. Cette union déplaisait extrêmement aux souverains espagnols et à un grand nombre de Navarrois, qui désiraient une alliance avec la Castille; mais la reine-mère, princesse artificieuse, issue du sang des Valois, était naturellement disposée en faveur du mariage français. Ferdinand eut soin d'entretenir des intelligences avec les seigneurs mécontents, afin d'être en état de lutter contre le roi de France, maître des passages qui conduisaient en Castille.

Vers cette époque, deux événements, qui méritent d'être signalés, eurent lieu en Aragon. Il y avait, dans la Catalogne, une classe de paysans, les serfs *de remenza*, vivant sous un régime féodal fort ancien, qui n'avait subi aucune modification, tandis que, dans le reste de l'Europe, les manants s'étaient peu à peu tranformés en hommes libres. Plusieurs fois, sous les règnes précédents, on avait vu ces serfs se révolter, pour se soustraire à un joug trop pesant. A la fin, le roi, après s'être vainement interposé, à différentes reprises, entre ces malheureux et leurs maîtres arrogants, obtint de ceux-ci, en 1486, plus par son autorité que par la persuasion, l'abandon des droits extraordinaires dont ils jouissaient, en échange d'un tribut annuel que leurs vassaux s'obligeaient à leur payer.

Le second fait que l'histoire doit rappeler, mais non, comme le premier, à l'honneur de Ferdinand, est l'établissement de l'inquisition moderne dans l'Aragon. Comme nous l'avons vu plus haut, ce tribunal existait dans ce royaume,

depuis le milieu du XIIIe siècle, mais il s'était, paraît-il, humanisé, dans l'atmosphère de ce libre pays ; sa juridiction n'était guère plus étendue que celle d'une cour ecclésiastique ordinaire. Mais, aussitôt que l'institution eut été organisée en Castille, sur de nouvelles bases, le roi résolut de l'introduire dans ses États, sous une forme semblable.

Des mesures furent prises à cet effet, dans un conseil privé réuni par le monarque, à Taraçona, pendant la session des cortès en cette ville, au mois d'avril 1484, et l'ordre fut donné aux autorités constituées, dans toute l'étendue du royaume, de prêter main-forte au nouveau tribunal, dans l'exercice de ses fonctions. Un moine dominicain, Fray Gaspard Juglar, et Pedro Arbues de Epila, chanoine de l'église métropolitaine, furent nommés par le général Torquemada, inquisiteurs dans le diocèse de Saragosse, et, au mois de septembre suivant, le juge suprême et les autres grands officiers de la couronne prêtèrent les serments prescrits [1].

L'institution nouvelle, opposée aux idées d'indépendance communes à tous les Aragonais, excita particulièrement l'indignation des classes supérieures, parmi lesquelles un grand nombre d'individus et même des personnages occupant les plus hautes positions officielles, étaient d'extraction juive et

[1] Dans ces cortès, réunies à Taraçona, Ferdinand et Isabelle éprouvèrent la hauteur de leurs sujets catalans, qui refusèrent de s'y rendre, alléguant qu'on enfreignait leurs libertés en les convoquant dans une ville située hors de leur principauté. Les députés de Valence déclarèrent aussi que leur assistance ne pourrait être invoquée comme un précédent à leur préjudice. Il était d'usage de convoquer des cortès centrales ou générales à Fraga, à Monzon ou dans quelque autre ville, choisie sur le territoire des Catalans, qui étaient particulièrement jaloux de leurs priviléges ; plus souvent, les cortès des trois royaumes se réunissaient simultanément, dans trois villes différentes, assez rapprochées pour que le souverain pût assister aux délibérations de chacune.

se trouvaient ainsi plus menacés que les autres par l'inquisition. Aussi décida-t-on sans peine les cortès, l'année suivante, à envoyer une députation auprès de la cour de Rome et une autre à Ferdinand, pour leur exposer que les libertés de la nation, ses mœurs, son esprit, repoussaient ce tribunal, et pour demander que l'on suspendit momentanément les poursuites commencées par celui-ci, au moins en ce qui concernait la confiscation des biens, regardée avec raison comme le moteur de cette terrible machine. Le pape et le roi fermèrent également l'oreille à ces représentations. Pendant ce temps, l'inquisition s'était mise à l'œuvre et, dans les mois de mai et de juin 1485, des auto-da-fé furent célébrés à Saragosse, avec tout le cortége d'horreurs qui accompagnait ces cérémonies. Les Aragonais mécontents, désespérant d'avoir justice par la voie régulière, résolurent d'intimider leurs oppresseurs par un acte de violence; ils tramèrent l'assassinat d'Arbues, celui des deux inquisiteurs qui s'était fait le plus haïr. Dans cette conspiration, ourdie par quelques-uns des principaux nobles, entrèrent la plupart des nouveaux chrétiens ou des descendants des juifs. Une somme de dix mille réaux fut réunie pour couvrir les frais de l'entreprise. Celle-ci n'était toutefois pas facile à exécuter, car Arbues, qui se savait en butte à la haine du peuple, portait sous ses vêtements monastiques une cotte de mailles, pour protéger sa personne, et même un casque sous son capuchon. Une active surveillance s'exerçait également autour de sa chambre à coucher.

A la fin, les conspirateurs parvinrent à surprendre Arbues, en prières devant le grand autel de la cathédrale; il était près de minuit. Les conjurés, qui étaient entrés dans l'église, en deux troupes, entourèrent tout à coup leur ennemi, et l'un

d'eux lui porta un coup de dague dans le bras, tandis qu'un autre le frappait mortellement à la nuque. Les prêtres, qui se préparaient à célébrer les matines dans le chœur, accoururent, mais déjà les assassins avaient pris la fuite. L'inquisiteur, qui perdait tout son sang, fut transporté dans sa chambre, où il expira, deux jours après, remerciant Dieu de lui avoir permis de consacrer par sa mort une aussi bonne cause. Le lecteur, familiarisé avec l'histoire de l'Angleterre, se rappellera l'assassinat de Thomas à Becket.

L'événement ne répondit pas à l'attente des conspirateurs. L'esprit d'hostilité qui existait entre les sectes l'emporta sur la haine vouée à l'inquisition. Le peuple, ignorant l'étendue ou le but de la conspiration, était tourmenté par de vagues appréhensions, supposant que les nouveaux chrétiens, si souvent maltraités, étaient près de se révolter, et il fallut, pour dissiper ces craintes, que l'archevêque de Saragosse parcourût les rues à cheval, proclamant sur son passage que l'on ne perdrait pas de temps pour découvrir et punir les assassins.

Cette promesse ne fut que trop fidèlement tenue, et l'infatigable ardeur avec laquelle les limiers de l'inquisition suivirent les coupables à la piste fut féconde en calamités. Dans le cours de ces persécutions, deux cents individus périrent sur le bûcher, et un nombre plus grand encore, dans les cachots de l'inquisition; il n'y eut guère de famille noble en Aragon, qui ne vit un ou plusieurs de ses membres condamnés à une pénitence humiliante, dans les auto-da-fé. Les assassins furent tous pendus, après avoir subi l'amputation de la main droite; un d'entre eux, à qui l'on avait promis sa grâce, s'il voulait accuser ses complices, obtint, par faveur spéciale, de n'avoir la main coupée qu'après avoir été pendu.

C'est ainsi que le saint-office interprétait ses promesses de pardon [1].

Arbues reçut tous les honneurs accordés aux martyrs. Il fut enterré à la place même où il avait été assassiné [2]. On érigea sur sa tombe un magnifique mausolée; au dessous de son effigie, un bas-relief sculpté représentait sa mort tragique, avec une inscription qui dévouait naturellement les israélites à l'exécration des chrétiens. Lorsque, deux siècles plus tard, un assez grand nombre de miracles eurent été opérés en ce lieu, l'inquisition d'Espagne eut la gloire de donner un nouveau saint au calendrier; Arbues fut canonisé, en 1664, sous le pape Alexandre VII [3].

L'échec de cette tentative pour renverser le tribunal servit, comme il arrive d'ordinaire en de pareilles circonstances, à l'affermir davantage. La résistance qu'il rencontra par la suite dans d'autres parties de l'Aragon, dans les provinces de Valence et de Catalogne, ne put l'ébranler; il s'établit, en 1487, dans la Catalogne, et, quelques années plus tard, en Sicile, en Sardaigne et dans les îles Baléares. Ainsi Ferdinand eut le triste plaisir de charger des chaînes les plus lourdes qu'imagina jamais le fanatisme, un peuple qui, jusqu'alors, avait probablement joui d'une liberté constitutionnelle, inconnue dans le reste de l'Europe.

[1] Parmi ceux qui, après un long emprisonnement, furent condamnés à faire pénitence dans un auto-da-fé, il y avait un neveu du roi Ferdinand, don Jacques d'Aragon.

[2] D'après Paramo, lorsque le cadavre de l'inquisiteur fut porté à l'endroit où celui-ci avait été assassiné, le sang figé sur les dalles de l'église se liquéfia miraculeusement et se mit à bouillir et à fumer.

[3] La France et l'Italie, d'après Llorente, peuvent se féliciter aussi d'avoir donné le jour à un saint inquisiteur; mais la gloire de leur illustre maître, saint Dominique, éclipse celle de ces disciples,

« Fils inconnus d'un si glorieux père. »

CHAPITRE XIII.

CONQUÊTE DE MALAGA.

(1487)

Danger couru par Ferdinand devant Velez. — Investissement de Malaga par terre et par mer. — Brillant spectacle. — Visite de la reine au camp. — Tentative d'assassinat sur les souverains. — Détresse et résolution des assiégés. — Enthousiasme des chrétiens. — Prise des ouvrages extérieurs de la place. — Offres de capitulation. — Hauteur de Ferdinand. — Reddition de Malaga sans conditions. — Cruauté des vainqueurs.

Avant de commencer les opérations contre Malaga, les Espagnols jugèrent nécessaire de s'emparer de Velez Malaga, situé à environ cinq lieues de là. Cette forte place, par sa position sur les confins méridionaux d'une chaîne de montagnes qui s'allonge vers Grenade, communiquait facilement avec cette capitale et offrait les moyens d'inquiéter un ennemi, placé entre elle et la cité voisine de Malaga. On décida donc d'ouvrir la campagne par l'attaque de Velez.

Les forces assemblées à Cordoue se composaient principalement de la milice des villes andalouses, des vassaux servant sous la bannière des grands seigneurs et des cheva-

liers accourus en foule de tous les points du royaume; elles se montaient à douze mille hommes de cavalerie et quarante mille d'infanterie, nombre qui atteste suffisamment l'infatigable ardeur avec laquelle la nation poursuivait la guerre. Le 7 avril 1487, Ferdinand, à la tête de cette formidable armée, sortit de la belle cité de Cordoue, aux acclamations de la foule, qui d'ailleurs paraissait tourmentée par de vagues inquiétudes, car, la nuit précédente, un tremblement de terre, funeste présage, avait détruit, avec d'autres édifices, une partie du palais royal. La route, suivie par les Castillans, après avoir traversé la Yeguas et la vieille ville d'Antequera, s'enfonçait dans une contrée sauvage et montagneuse qui s'étend vers Velez. Les rivières, grossies par des pluies excessives, et les défilés, raboteux et difficiles, retardèrent la marche des Espagnols, qui, pendant quelque temps, ne firent qu'une lieue par jour; il y eut un moment où, n'ayant pas trouvé, sur un espace de cinq lieues, un endroit propre à un campement, les soldats tombèrent, excédés de fatigue, et les chevaux furent étouffés dans leur harnais. Enfin, le 17 avril, les chrétiens arrivèrent devant Velez Malaga, où ils furent rejoints, quelques jours après, par leur artillerie légère; malgré de prodigieux efforts, les routes étaient restées impraticables pour les grosses pièces [1].

Les Mores comprenaient l'importance de Velez pour la sûreté de Malaga; la nouvelle du danger qui menaçait cette place causa, dans la capitale, une telle sensation que le

[1] Dans la convocation générale faite à Alava pour la campagne de cette année, nous voyons un appel particulier fait aux *cavalleros* et *hidalgos*, auxquels on promettait une paie pour toute la durée de leur service, en les menaçant de leur ôter leur privilége d'exemption de l'impôt, s'ils ne se rendaient pas à cet appel.

vieux chef, El Zagal, jugea nécessaire de tenter un effort pour délivrer les assiégés, malgré la situation critique dans laquelle son absence devait laisser son parti à Grenade. On voyait tout le jour l'ennemi, en masses sombres, se mouvoir sur les hauteurs, éclairées la nuit par des centaines de feux. Ferdinand eut besoin d'une extrême vigilance pour se protéger contre les embuscades et les sorties nocturnes de ses rusés ennemis. A la fin cependant, El Zagal, ayant échoué dans une tentative bien conçue pour surprendre, pendant la nuit, les Espagnols dans leur camp, fut repoussé dans les montagnes par le marquis de Cadix et forcé de se retirer vers sa capitale, déçu de toutes ses espérances. La nouvelle de ce désastre l'avait précédé à Grenade, et la populace inconstante, qui fait un crime du malheur, oubliant les premiers succès du prince, se hâta de reconnaître son rival Abdallah et ferma les portes à El Zagal. Le malheureux chef se retira à Guadix, qui, avec Almeria, Baza et quelques places moins considérables, continua de lui rester fidèle.

Ferdinand conduisit le siége avec son énergie habituelle, sans craindre les dangers ou les fatigues. Dans une occasion, voyant une troupe de soldats fuir en désordre devant un escadron de Mores, qui les avaient surpris au moment où ils fortifiaient une hauteur près de la ville, le roi, qui dînait dans sa tente, s'élança au dehors, sans autre armure que sa cuirasse, et, sautant à cheval, se jeta au milieu de l'ennemi; il réussit à rallier les fuyards, mais, ayant perdu sa lance dans le combat, il ne put tirer son épée du fourreau pendu à l'arçon de sa selle. Dans cet instant, il fut attaqué par plusieurs musulmans, et il eût infailliblement été pris ou tué, sans l'aide du marquis de Cadix et d'un brave cavalier, Garcilasso de la Vega, qui, accourant avec leur suite, par-

vinrent, après une chaude escarmouche, à repousser les assaillants. Les nobles reprochèrent à Ferdinand l'imprudence avec laquelle il exposait sa personne et lui représentèrent qu'il les servait bien mieux avec sa tête qu'avec sa main. Le roi répondit « qu'il ne pouvait calculer les chances lorsque ses sujets risquaient leur vie pour lui; » réponse, dit Pulgar, qui le rendit plus cher encore à toute l'armée [1].

A la fin, les habitants de Velez, voyant leur cité menacée de destruction par le bombardement des chrétiens, qui la bloquaient par terre et par mer, lui ôtant tout espoir de recevoir du secours, consentirent à capituler aux conditions ordinaires : respect pour les personnes, pour les biens et pour la religion. La capitulation de cette place, le 27 avril 1487, fut suivie de celle de plus de vingt autres, moins importantes, situées entre Velez et Malaga; les Espagnols victorieux étaient maîtres des abords de cette dernière ville.

L'antique cité de Malaga, qui, sous les Arabes d'Espagne, au XIIe et au XIIIe siècle, avait été la capitale d'une cité indépendante, ne le cédait en importance qu'à Grenade même, dans le royaume des Mores. Ses environs fertiles fournissaient en abondance à l'exportation toute espèce de produits, et son port commode sur la Méditerranée la mettait en relation avec les différents pays dont cette mer intérieure baigne les côtes, ainsi qu'avec les régions les plus lointaines de l'Inde. Grâce à ces avantages, les habitants étaient parvenus à un haut degré d'opulence, qui se manifestait dans les embellissements de leur ville, dont les édifices, aux formes légères, entremêlés, dans le goût oriental, de jardins

[1] En commémoration de cet événement, la ville fit peindre sur ses armes un roi à cheval, perçant un More de sa javeline.

odoriférants et de jets d'eau, charmaient la vue dans ce climat brûlant [1].

La place était entourée de murs solides et parfaitement entretenus; elle était dominée par une citadelle, reliée par un chemin couvert à une seconde forteresse, imprenable par sa position, qui portait le nom de Gebalfaro et s'élevait sur la pente de la haute *sierra* de l'Axarquia, dont les défilés avaient été si funestes aux chrétiens. La ville s'étendait entre deux vastes faubourgs, dont l'un, du côté de la terre, était également défendu par de formidables remparts, et l'autre, bâti en pente au bord de la mer, offrait aux regards une foule de jardins d'oliviers, d'orangers et de grenadiers, entremêlés de ces riches vignobles, dont les produits fameux étaient exportés au loin.

Malaga était bien préparée à soutenir un siége; elle ne manquait ni d'artillerie ni de munitions. Sa garnison ordinaire avait été renforcée par des volontaires venus des villes voisines, et par un corps de mercenaires africains, que l'on nommait les *Gomeres,* soldats féroces, mais admirablement disciplinés et d'une valeur éprouvée. El Zagal avait confié le commandement de ce poste important à un noble more, Hamet Zeli, qui avait établi sa réputation, dans cette guerre, par son énergique défense de Ronda.

Devant Velez, le roi avait appris qu'un grand nombre de riches bourgeois de Malaga étaient disposés à capituler sans délai, plutôt que de courir le risque de voir leur ville détruite après une résistance acharnée. Il chargea donc le marquis de Cadix d'ouvrir des négociations avec Hamet Zeli,

[1] Conde doute si le nom de Malaga vient du grec μαλακή, « agréable, » ou de l'arabe *malka*, « royal. » Les deux étymologies sont également bonnes.

l'autorisant à offrir les meilleures conditions au commandant, à ses troupes et aux principaux habitants, s'ils consentaient à se rendre sur-le-champ. Mais l'opiniâtre guerrier repoussa ces propositions avec mépris, déclarant qu'il avait reçu de son maître l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité et que le roi chrétien n'était pas assez riche pour payer son déshonneur. Ferdinand, perdant l'espoir de fléchir ce spartiate, quitta Velez, le 7 mai, et s'avança, avec toute son armée, jusqu'à Bezmillana, ville maritime, à deux lieues environ de Malaga.

L'armée espagnole devait traverser une vallée, commandée à l'extrémité la plus rapprochée de la ville par deux hauteurs, l'une au bord de la mer, l'autre en face de la forteresse de Gebalfaro, faisant partie de la sauvage *sierra* qui couvrait Malaga au nord. L'ennemi occupait ces deux positions importantes. Un corps de Galiciens fut envoyé en avant pour le déloger de la première ; mais ils échouèrent dans cette tentative, et, ramenés au combat par le commandeur de Léon et par le brave Garcilasso de la Vega [1], ils furent, pour la seconde fois, repoussés par leurs intrépides adversaires.

Les troupes de la maison du roi, chargées de l'attaque du côté de la *sierra*, ne furent pas plus heureuses ; elles furent rejetées sur l'avant-garde, qui s'était arrêtée dans la vallée, sous le commandement du grand-maître de Saint-Jacques, prête à soutenir les assaillants. Ayant reçu du renfort, les Espagnols retournèrent à la charge, avec une héroïque résolution, mais ils rencontrèrent chez les Mores un courage

[1] Ce cavalier, qui prit une part signalée aux événements de l'ordre civil et militaire, sous ce règne, descendait d'une des plus anciennes et plus honorables familles de la Castille.

égal au leur; ceux-ci, jetant leurs lances, se précipitèrent sur les Castillans et, sans autre arme que leur dague, engagèrent avec eux une lutte corps à corps, dans laquelle on vit chrétiens et musulmans rouler, étroitement enlacés, au fond des précipices. Nul ne demandait ni ne faisait grâce; nul ne pensait au pillage, car la haine, dit le chroniqueur, l'emportait sur la cupidité. Pendant ce temps, le gros de l'armée était condamné à rester dans la vallée, et les soldats étaient forcés d'assister au spectacle de cette sanglante mêlée et d'entendre, au milieu du tumulte du combat, les cris stridents poussés par les Mores, sans pouvoir secourir leurs compatriotes. Ceux-ci durent de nouveau se retirer devant leurs fougueux adversaires et reculèrent sur l'avant-garde que commandait le grand-maître de Saint-Jacques. Ils se rallièrent bientôt et, renforcés, revinrent sur les musulmans, avec une irrésistible ardeur; les Mores, à bout de forces ou plutôt accablés par le nombre, durent abandonner la position. En même temps, la hauteur qui s'élevait au bord de la mer était enlevée par les Espagnols, sous les ordres du commandeur de Léon et de Garcilasso de la Vega, qui, partageant leurs troupes en deux corps, chargèrent l'ennemi par devant et par derrière, avec une telle fureur, qu'il fut forcé de se retirer dans la forteresse voisine de Gebalfaro.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue, et l'armée ne descendit dans les plaines qui entourent Malaga, que le lendemain matin, lorsque toutes les dispositions eurent été prises pour le campement. La hauteur qui, dans la *sierra,* avait été si chaudement disputée, la veille, fut assignée au marquis duc de Cadix comme le poste le plus dangereux; elle était protégée par des ouvrages solides, garnis d'artillerie, et un corps de deux mille cinq cents hommes de cavalerie et de

quatorze mille d'infanterie fut placé sous les ordres de ce seigneur. Une ligne de défense fut tracée sur la pente de la montagne, depuis cette redoute jusqu'au bord de la mer. Devant le camp espagnol, qui s'étendait tout autour de la ville, on creusa de profondes tranchées, on éleva des palissades et, dans les endroits où le terrain était de roche, des remparts de terre; une flotte de vaisseaux armés en guerre, de galères et de caravelles, qui croisait devant le port, sous le commandement de l'amiral catalan, Requesens, complétait le blocus de la place et lui coupait toute communication par eau.

Le vieux chroniqueur Bernaldez s'enthousiasme au spectacle de la belle cité de Malaga, environnée par les légions chrétiennes, dont les rangs serrés, couvrant au loin les collines et les vallées, embrassaient la mer dans leur cercle. Au centre de ce camp magnifique, on remarquait le pavillon royal, surmonté fièrement des bannières unies de Castille et d'Aragon, point de mire pour l'artillerie ennemie, dont le feu bien dirigé, après avoir fait courir à Ferdinand de grands dangers, le força de porter sa tente plus loin. Les Castillans ne perdirent pas de temps pour dresser des contre-batteries, mais ils durent y travailler la nuit pour s'abriter contre le canon.

Les Espagnols commencèrent leurs opérations par l'attaque du faubourg situé du côté de la terre. Le comte de Cifuentes, qui avait été fait prisonnier dans la déroute de l'Axarquia et remis ensuite en liberté, moyennant rançon, fut chargé de conduire l'assaut. L'artillerie, parfaitement servie, eut bientôt ouvert dans les murs une brèche praticable; les combattants échangèrent alors, par cette ouverture, un feu meurtrier, puis ils en vinrent aux prises sur les décombres

fumants. Après une lutte acharnée, les Mores plièrent et les chrétiens, s'élançant dans la place, se logèrent sur les remparts, dont une partie minée par l'ennemi s'écroula avec un bruit horrible; les assaillants restèrent toutefois maîtres de la position, et à la fin ils repoussèrent les musulmans, qui défendaient pied à pied le terrain, jusque dans la ville, que les Castillans investirent plus étroitement; ils gardèrent avec vigilance tous les abords et se préparèrent à réduire Malaga, au moyen d'un blocus régulier.

Outre les canons venus par mer de Velez, les assiégeants reçurent en ce moment leur grosse artillerie, qu'ils avaient dû laisser à Antequera, à cause de la difficulté du transport; il avait fallu aplanir les montagnes et construire des routes tout exprès pour l'y faire passer. On fit également venir d'Algeziras, antique cité, alors dépeuplée, une grande quantité de boulets de pierre qui s'y trouvaient depuis la conquête de cette ville, dans le siècle précédent, par Alphonse XI. Le camp était rempli d'ouvriers, occupés à fabriquer des boulets et de la poudre, que l'on conservait dans des magasins souterrains, et à construire les différentes machines de guerre dont on continua à se servir dans les siéges, longtemps après l'invention de la poudre à canon.

Dans les premiers temps, les Espagnols éprouvèrent quelquefois des inquiétudes, en voyant manquer les convois qu'ils attendaient par mer; le bruit de l'apparition de la peste dans quelques villages voisins augmenta leur trouble. Des déserteurs, qui s'enfuirent à Malaga, y portèrent cette nouvelle, avec l'exagération ordinaire, et encouragèrent les assiégés à la résistance, en leur assurant que le roi ne pourrait plus tenir longtemps la campagne et que la reine lui

avait écrit pour l'engager à lever le camp. Ferdinand jugea la présence d'Isabelle nécessaire pour détruire les illusions de l'ennemi et ranimer le courage de ses soldats; il lui envoya donc un message à Cordoue pour l'inviter à quitter cette ville, avec sa cour, et à se rendre auprès de lui.

La reine s'était proposée de rejoindre son époux devant Velez; en apprenant qu'El Zagal était parti de Grenade, elle avait levé, en Andalousie, tous les hommes en état de porter les armes, de vingt à soixante ans, et les avait ensuite licenciés, après la défaite du prince more. A la réception de la lettre de Ferdinand, elle se mit en route sans hésiter, accompagnée du cardinal d'Espagne et d'autres dignitaires de l'Église, ainsi que de l'infante Isabelle et d'une suite de dames et de cavaliers, faisant partie de sa maison. Elle fut reçue, à peu de distance du camp, par le marquis de Cadix et le grand-maître de Saint-Jacques, et conduite aux quartiers qui lui avaient été destinés, au milieu des acclamations enthousiastes de l'armée. L'espoir brillait dans tous les yeux; il semblait que la rude physionomie de cette guerre se fût adoucie, et l'on voyait accourir, de tous côtés, de jeunes gentilshommes, avides d'une récompense que leur valeur attendait des mains de la beauté.

Jusque-là, pour épargner les magnifiques édifices de la ville, le roi n'avait fait usage que de son artillerie légère; il fit alors pointer les plus grosses pièces contre les murs de la place. Toutefois, avant d'ouvrir le feu, il somma de nouveau les habitants de se rendre, leur offrant les meilleures conditions et jurant qu'en cas de refus, « avec l'aide de Dieu, il les réduirait tous en esclavage. » Mais le cœur du commandant more, dit le chroniqueur andalous, était endurci comme celui de Pharaon, et les musulmans, séduits par de

vaines espérances, fermèrent l'oreille à ces propositions; ils défendirent même, sous peine de mort, d'entrer en pourparlers avec les assiégeants. Ils répondirent à la sommation par une canonnade plus furieuse qu'auparavant; les canons qui garnissaient les remparts et les forts tonnèrent à la fois. Ils firent également des sorties, jour et nuit, attaquant les chrétiens sur les points les plus faibles et les entretenant dans de continuelles alarmes.

Dans une de ces sorties nocturnes, un corps de deux mille hommes, faisant partie de la garnison du Gebalfaro, parvint à surprendre les quartiers du marquis de Cadix, qui, épuisé de fatigue, ainsi que ses soldats, après deux jours de veilles, était plongé dans un profond sommeil. Les Espagnols, réveillés en sursaut, furent mis dans le plus grand désordre, et leur général, qui s'était élancé hors de sa tente, à demi armé, ne réussit qu'avec peine à les rallier et à repousser les assaillants; atteint d'une flèche au bras, il faillit être blessé plus grièvement par une balle d'arquebuse, qui, traversant son bouclier, le frappa sous la cuirasse, mais sans lui faire aucun mal, le coup ayant été heureusement amorti.

Les Mores appréciaient l'importance de Malaga et le courage des assiégés; ils firent plusieurs tentatives pour les délivrer, mais toutes échouèrent, moins par la vigilance de l'ennemi que par la trahison et par leurs malheureuses querelles intestines. Un détachement de cavalerie, qu'El Zagal avait expédié de Guadix pour jeter du secours dans la place, fut rencontré et taillé en pièces par un corps de troupes plus nombreux, enrôlé sous la bannière du jeune Abdallah. Celui-ci, pour comble de bassesse, envoya au camp espagnol une ambassade, chargée d'offrir à Ferdinand des chevaux arabes richement caparaçonnés, et à la reine

des étoffes de soie et des parfums orientaux de grande valeur; les envoyés félicitèrent les souverains sur le succès de leurs armes et les prièrent, au nom de leur maître, de lui continuer leur bienveillance. Ferdinand et Isabelle, en retour de cette démarche humiliante, garantirent aux sujets de ce monarque le droit de cultiver paisiblement leurs terres et de trafiquer librement avec les Espagnols; le commerce des objets servant à la guerre fut seul interdit. A ce prix, le lâche Abdallah consentit à laisser son épée dans le fourreau, au moment où il eût pu la tirer utilement pour la défense de son pays [1].

Une autre tentative, faite par des Mores de Guadix pour forcer les lignes des assiégeants, faillit avoir des suites plus sérieuses que la première. Une partie des musulmans réussit à s'introduire dans la place; les autres furent taillés en pièces; un seul, qui ne faisait pas de résistance, fut fait prisonnier, sans avoir subi aucun mal. Amené en présence du marquis de Cadix, il déclara à ce seigneur qu'il avait d'importantes révélations à faire aux souverains. On le conduisit donc à la tente royale; mais, comme Ferdinand faisait la sieste, pendant la chaleur du jour, la reine, obéissant, selon l'historien castillan, à une inspiration divine, remit l'audience jusqu'au moment où son époux s'éveillerait, et fit enfermer le prisonnier dans la tente voisine, où dona Béa-

[1] Pendant ce siége, arrivèrent à la cour des ambassadeurs d'un potentat africain, le roi de Tlemecen, apportant un magnifique présent aux souverains castillans; ils venaient intercéder en faveur des habitants de Malaga et demander en même temps protection pour les sujets de ce prince contre les croiseurs espagnols de la Méditerranée. Les souverains agréèrent gracieusement cette dernière demande et remirent aux envoyés pour leur maître un plat d'or, sur lequel les armes royales étaient artistement gravées en relief.

trix de Bobadilla, marquise de Moya et l'amie d'enfance d'Isabelle, se trouvait en ce moment engagée en conversation avec un seigneur portugais, don Alvare, fils du duc de Bragance [1].

Le More ne comprenait pas l'espagnol; trompé par le riche costume et le noble maintien des interlocuteurs, il les prit pour les souverains. Il se rafraîchissait en buvant un verre d'eau, quand tout à coup, tirant une dague de dessous son *albornoz* ou manteau moresque à larges plis, que l'on avait eu l'imprudence de lui laisser, et s'élançant sur le prince portugais, il lui fit une blessure profonde à la tête, puis, se tournant vers la marquise, avec la rapidité de l'éclair, il la frappa, mais sans la blesser, la pointe de l'arme ayant glissé sur les épaisses broderies de la robe. Avant d'avoir pu recommencer, le Scévola musulman, avec un sort bien différent de celui du Romain, fut percé de coups par les gardes, accourus aux cris de la marquise, et, bientôt après, ses restes mutilés furent lancés dans la place, au moyen d'une catapulte; folle bravade, à laquelle les assiégés répondirent en égorgeant un gentilhomme galicien et en plaçant ce cadavre sur une mule qu'ils chassèrent vers le camp espagnol.

Cet audacieux attentat sur la vie des souverains répandit une consternation générale dans l'armée; on prit des précautions pour l'avenir, en défendant de laisser entrer dans

[1] Don Alvaro de Portugal s'était enfui de son pays natal et réfugié en Castille, pour se soustraire aux vengeances de Jean II, qui avait fait périr le duc de Bragance, son frère aîné; il fut reçu avec bonté par Isabelle, dont il était proche parent, et fut plus tard élevé à plusieurs positions importantes. Son fils, le comte de Gelves, épousa une petite-fille de Christophe Colomb.

les quartiers du roi des inconnus armés ou des Mores, quels qu'ils fussent, et l'on renforça la garde du corps de deux cents hidalgos, castillans et aragonais, qui devaient veiller jour et nuit, avec leur suite, sur la personne des royaux époux.

Pendant ce temps, la disette commençait à se faire sentir à Malaga, dont la population ordinaire avait été considérablement grossie par l'arrivée des auxiliaires étrangers, et la détresse des assiégés était augmentée par le spectacle de l'abondauce dans laquelle vivaient les Espagnols. Cependant le peuple, intimidé par les soldats, n'éclatait pas en murmures et continuait de résister avec la même opiniâtreté; ceux qui commençaient à se décourager étaient soutenus par les promesses d'un fanatique : ils devaient, d'après celui-ci, manger le blé qu'ils voyaient dans le camp ennemi. Cette prédiction vint à se vérifier, comme tant d'autres, mais non de la manière dont on l'entendait.

La canonnade incessante entretenue par les assiégeants avait tellement épuisé leurs provisions, qu'ils furent forcés d'en faire venir des parties les plus éloignées du royaume et même de pays étrangers. En ce moment, deux transports flamands, envoyés par l'empereur d'Allemagne, qui s'intéressait à la croisade, arrivèrent fort à propos pour les Castillans, auxquels ils apportaient un secours de munitions.

La défense obstinée de Malaga avait rendu ce siége si fameux qu'une foule de volontaires, brûlant d'y prendre part, accoururent de tous les points de la péninsule se ranger sous l'étendard royal. Le duc de Medina Sidonia, qui avait fourni son contingent d'hommes, au début de la campagne, arriva en personne avec un renfort, cent galères chargées de provisions et vingt mille *doblas* d'or qu'il prêta aux souve-

rains, pour les aider à couvrir les frais de la guerre. La nation tout entière prenait le plus vif intérêt à cette entreprise et chacun acceptait volontiers sa part du lourd fardeau qu'elle imposait à tous.

L'armée castillane, grossie chaque jour, s'élevait, d'après différents calculs, de soixante à quatre-vingt-dix mille hommes. Une parfaite discipline régnait dans cette immense multitude. Des ordonnances, prohibant les dés et les cartes, réprimaient la passion du jeu, puissante surtout dans les classes inférieures. Le blasphème était sévèrement puni. Les filles perdues, fléau ordinaire des camps, avaient été chassées, et la subordination était telle que, selon les historiens, il n'y eut pas un seul couteau tiré ni une seule querelle engagée, dans cette réunion mêlée de soldats. Outre les ecclésiastiques de haut rang qui suivaient la cour, il y avait, dans l'armée, une foule de religieux, de prêtres, de moines et de chapelains des grands seigneurs, qui célébraient le service divin dans leurs différents quartiers, avec toute la pompe, toute la splendeur en usage dans l'Église romaine; ils exaltaient l'imagination des Castillans et leur inspiraient l'enthousiasme que devaient éprouver des soldats qui se battaient pour la foi.

Jusque-là, Ferdinand, comptant sur le blocus et déférant à la reine qui voulait épargner le sang de ses sujets, n'avait pas encore formé un plan régulier d'attaque contre la ville; mais, comme la saison se passait sans que les Mores parussent disposés à se soumettre, il résolut de donner l'assaut à Malaga, pour ajouter à la détresse des assiégés, s'il ne remportait pas un succès plus décisif, et hâter le dénouement. Il fit donc construire de grandes tours de bois, garnies de ponts-levis et d'échelles; ces tours mobiles devaient être

approchées des murs et donner aux Castillans les moyens de s'introduire dans la ville. On creusa également des galeries, dont les unes devaient ouvrir un chemin aux assiégeants, et les autres, miner les remparts. François Ramirez, le célèbre ingénieur de Madrid, dirigea ces travaux.

Mais, avant que ces formidables préparatifs fussent achevés, les musulmans firent une sortie vigoureuse et bien concertée contre les lignes espagnoles; ils firent des contremines, et, rencontrant les assaillants sous terre, les repoussèrent et détruisirent les galeries. En même temps, une petite escadre de navires armés en guerre, qui mouillait dans le port, sous la protection des canons de la place, en sortit et attaqua la flotte ennemie. De tous côtés, sur terre et sous terre, sur les remparts, sur l'océan, une lutte ardente était engagée. Pulgar lui-même ne peut s'empêcher d'admirer l'indomptable valeur d'adversaires, à demi morts de faim et de fatigue. « Qui ne serait émerveillé, » dit-il, « de l'intrépidité de ces infidèles dans les combats, de leur prompte obéissance à leurs chefs, de leur esprit rusé, de leur patience au milieu des privations et de leur inflexible constance? »

On cite, à l'honneur d'un musulman, un trait de générosité qui mérite d'être rappelé. Dans une sortie faite par les assiégeants, un More de haut rang, nommé Abrahen Zenete, rencontra une bande d'enfants chrétiens, qui s'étaient aventurés hors du camp. Zenete les toucha légèrement du bois de sa lance, en leur disant : « Retournez auprès de vos mères, » et, comme ses compagnons lui reprochaient d'avoir laissé échapper cette proie, il leur répondit : « Ces enfants n'avaient pas de barbe au menton. » « Exemple de magnanimité, vraiment admirable chez un païen, » dit le curé de Palacios, « et digne d'un chevalier chrétien! »

Mais rien ne pouvait défendre les infortunés habitants de Malaga contre le nombre immense de leurs adversaires, qui, les repoussant sur tous les points, les forcèrent, après une lutte acharnée qui dura six heures, à se retirer dans l'intérieur de la ville. Les Espagnols poursuivirent leur succès; ils firent sauter une mine près d'une tour reliée par un pont de quatre arches aux principaux ouvrages de la place. Les Mores, décimés et effrayés par l'explosion, reculèrent au delà du pont, et les Castillans, s'emparant de la tour, dont les canons enfilaient celui-ci, restèrent maîtres de ce passage important, qui leur donnait accès dans la ville. En récompense des services signalés qu'il avait rendus ce jour-là et pendant tout le siége, François Ramirez, grand-maître de l'artillerie, fut créé chevalier de la main de Ferdinand [1].

Les habitants de Malaga, terrifiés à la vue de l'ennemi qui se logeait dans leurs fortifications et succombant aux fatigues d'un siége qui avait déjà duré plus de trois mois,

[1] Il n'y a pas de document authentique qui, à notre connaissance, montre la poudre à canon employée avant ce jour, dans les guerres européennes, pour faire sauter les mines. Tiraboschi cite, il est vrai, sur l'autorité d'un autre écrivain, un ouvrage, existant dans la bibliothèque de l'académie de Sienne et composé, vers 1480, par un certain Francisco Giorgio, architecte du duc d'Urbin, qui réclame l'honneur de cette invention; mais cette assertion est évidemment trop vague pour qu'on puisse en tirer une pareille conclusion. Les historiens italiens signalent l'emploi de la poudre dans les mines, au siége de la petite ville de Serezanello, en Toscane, par les Génois, l'année même du siége de Malaga, 1487; cette coïncidence singulière, chez des nations qui avaient peu de relations entre elles, à cette époque, peut faire supposer une origine commune, très ancienne. Quoi qu'il en soit, les écrivains castillans et italiens s'accordent sur ce point, que la poudre à canon fut employée pour la première fois dans ce but, avec succès et sur une grande échelle, par le célèbre ingénieur espagnol, Pedro Navarro, dans les campagnes de Gonsalve de Cordoue en Italie, au commencement du XVI[e] siècle.

commencèrent alors à murmurer de l'obstination de la garnison et à demander une capitulation. Les magasins de blé étaient vides, et, depuis quelques semaines, les assiégés étaient réduits à manger des chevaux, des chiens, des chats, dont ils faisaient même bouillir la peau, ou, à défaut d'autres aliments, des feuilles de vigne apprêtées à l'huile, et des feuilles de palmier pilées, dont ils faisaient une espèce de gâteau. Cette nourriture nauséabonde et malsaine avait engendré des maladies; des foules de mourants encombraient les rues. Un grand nombre de Mores, vendant leur liberté pour un morceau de pain, s'étaient enfuis dans le camp espagnol, et la ville éprouvait toutes les horreurs de la famine et de la peste, décimant une nombreuse population. Ce spectacle adoucit enfin le cœur du commandant, Hamet Zeli, qui, touché par les supplications de ces malheureux, se retira dans le Gebalfaro et leur permit de traiter, comme ils le pourraient, avec le vainqueur.

Une députation des principaux habitants, ayant à sa tête un marchand estimé, du nom d'Ali Dordux, fut alors envoyée, avec mission de capituler aux conditions que les Castillans avaient généreusement faites jusque-là; mais le roi refusa de recevoir les envoyés et leur fit répondre arrogamment par le commandeur de Léon, « que ces conditions avaient été offertes deux fois et deux fois repoussées; qu'il était trop tard pour les proposer et qu'il ne leur restait qu'à se soumettre à celles que le vainqueur voudrait leur accorder. »

Cette réponse plongea la population de Malaga dans une profonde consternation; évidemment elle n'avait rien à espérer d'un appel à des sentiments d'humanité. Après des discussions tumultueuses, il fut convenu que les députés

retourneraient dans le camp espagnol, avec des propositions mêlées de menaces. Ils représentèrent à Ferdinand que la dureté avec laquelle il leur avait parlé avait réduit leurs compatriotes au désespoir; toutefois, ceux-ci étaient disposés à lui livrer leurs fortifications, leur cité, en un mot, tous leurs biens, s'il s'engageait à leur laisser la vie et la liberté. Sinon, ils tireraient leurs prisonniers castillans, au nombre de cinq ou six cents, des cachots où ils les avaient enfermés, et les pendraient, comme des chiens, au haut de leurs murs; puis, plaçant les vieillards, les femmes, les enfants, dans la forteresse, ils mettraient le feu à la ville et s'ouvriraient un chemin à travers l'ennemi ou succomberaient dans cette tentative. « Ainsi, » disaient les envoyés, « si vous emportez la victoire, le nom de Malaga retentira dans le monde et traversera les siècles! » Ferdinand, insensible à ces menaces, répondit froidement qu'il ne voyait pas de motif pour changer de détermination et qu'ils pouvaient être sûrs que, s'ils touchaient à un seul cheveu d'un chrétien, il les passerait tous, hommes, femmes et enfants, au fil de l'épée.

Les malheureux habitants, qui attendaient, dans une pénible anxiété, le retour de la députation, reçurent avec abattement la fatale nouvelle. Leur sort était fixé désormais; tout espoir leur semblait interdit par la dure réponse d'un vainqueur impitoyable; cependant une faible espérance survivait encore dans leurs cœurs, et, s'il y avait parmi eux des frénétiques qui voulaient exécuter les menaces faites aux Castillans, la plupart, entre autres les gens les plus considérés par leur fortune et par leur influence, préféraient la douteuse clémence de Ferdinand à des désastres certains et irréparables.

Les députés se rendirent donc, une troisième fois, au camp espagnol, porteurs d'une supplique que leurs compatriotes adressaient aux souverains et dans laquelle, après avoir regretté leur aveugle obstination et cherché à conjurer la colère de leurs ennemis, ils rappelaient les conditions généreuses que les rois précédents avaient accordées à Cordoue, à Antequera et à d'autres places, qui leur avaient résisté aussi opiniâtrément que Malaga. Ils s'étendaient sur la gloire que les royaux époux avaient acquise jusque-là par leur conduite envers des ennemis vaincus, et, faisant appel à leur magnanimité, ils finissaient par déclarer qu'ils se mettaient, avec leurs familles et leurs biens, à la merci du vainqueur. Vingt habitants notables furent alors livrés comme otages pour répondre de la tranquillité de la ville, jusqu'à son occupation par les chrétiens. « Ainsi, » dit le curé de Los Palacios, « Dieu voulut endurcir les cœurs de ces païens, comme ceux des Égyptiens, afin de venger pleinement son peuple des tourments sans nombre qu'ils lui avaient infligés, depuis le temps de Roderic jusqu'à celui-ci [1]. »

Au jour fixé, le commandeur de Léon entra dans Malaga, à la tête d'une troupe de chevaliers, et prit possession de l'*alcazaba* ou citadelle basse. Les soldats castillans occupèrent ensuite les fortifications, et les bannières de l'Espagne

[1] Les historiens arabes disent que Malaga fut trahi par Ali Dordux, qui reçut les Espagnols dans le château, pendant que les habitants débattaient les conditions avec Ferdinand. La lettre de ceux-ci, reproduite tout au long par Pulgar, paraîtrait réfuter cette assertion. Cependant il y a de bonnes raisons de soupçonner Ali Dordux, puisque les écrivains castillans reconnaissent qu'il fut soustrait, avec quarante de ses amis, à la peine de l'esclavage et de la confiscation des biens, prononcée contre tous ses compatriotes.

chrétienne flottèrent triomphalement sur les tours où l'on avait vu le croissant arboré depuis près de huit siècles.

On commença par enlever les nombreux cadavres et toutes les ordures qui s'étaient amoncelées dans les rues, pendant ce long siége, et empoisonnaient l'air. On dédia ensuite la principale mosquée à Santa Maria de la Encarnacion; on distribua à profusion des croix et des cloches, symboles du culte catholique, dans les édifices sacrés, où, dit le pieux chroniqueur cité plus haut, « les sons divins du carillon, qu'ils entendaient à toute heure du jour et de la nuit, causaient aux infidèles des tourments perpétuels [1]. »

Le 18 août, un peu plus de trois mois après l'ouverture des tranchées, Ferdinand et Isabelle firent leur entrée dans la cité conquise, suivis de la cour, du clergé et de toute l'armée; ils s'avancèrent solennellement par les rues principales, désertes et silencieuses, jusqu'à la nouvelle cathédrale de Sainte-Marie, où une messe fut célébrée. Au moment où, pour la première fois, le *Te Deum* résonna sous ces voûtes antiques, les souverains et tous les assistants se prosternèrent, rendant grâce au Dieu des armées, qui les avait ramenés dans le pays de leurs ancêtres.

Un spectacle émouvant attendait les vainqueurs; on amena devant eux une foule de prisonniers chrétiens, arrachés aux cachots. En voyant venir ces malheureux, traînant de lourdes chaînes, la barbe descendant jusqu'à la ceinture, le visage hâve et creusé par les tortures de la famine et de la captivité, nul ne put rester les yeux secs. Un grand nombre

[1] Le lecteur se rappellera la sortie de don Quichotte contre le malheureux bateleur, maître Pierre, qui avait manqué à l'exactitude historique, en introduisant des cloches dans sa pantomime moresque. — *Don Quichotte*, part. II, ch. XXVI.

d'Espagnols retrouvèrent parmi eux des amis, dont ils ignoraient le sort depuis longtemps. Quelques-uns de ces infortunés avaient langui dans les fers, durant dix ou quinze ans, et plusieurs appartenaient aux familles les plus distinguées de l'Espagne. En approchant, ils voulurent témoigner leur reconnaissance en se jetant aux pieds des souverains; mais ceux-ci, les relevant et mêlant leurs larmes à celles des prisonniers, firent briser leurs chaînes et, après avoir soulagé leur misère, les renvoyèrent comblés de présents.

La forteresse de Gebalfaro se rendit le lendemain de l'entrée des Espagnols dans Malaga Le vaillant chef Zegri, Hamet Zeli, fut chargé de chaînes, et, comme on lui demandait pourquoi il avait persisté si opiniâtrément dans sa *rébellion*, il répondit fièrement : « Parce que j'avais l'ordre de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité, et, si j'avais été bien soutenu, je serais mort plutôt que de me rendre! »

Il s'agissait de prononcer sur le sort des vaincus. On avait défendu aux soldats, sous les peines les plus sévères, d'attenter à la personne ou aux biens des habitants; on avait ordonné à ceux-ci de se tenir renfermés dans leurs maisons, où on leur avait fait porter des vivres pour calmer leur faim; des sentinelles veillaient à leur sûreté. A la fin, on leur enjoignit de se rendre tous, sans distinction de sexe ni d'âge, dans la grande cour de l'*alcazaba*, dominée de tous côtés par de hauts remparts, garnis de troupes. Les habitants de Malaga se dirigèrent vers ce lieu, théâtre de maint triomphe de leurs pères, qui souvent y avaient apporté le butin pris dans leurs incursions sur les frontières et suspendu les bannières enlevées aux chrétiens. Les rues étaient pleines d'une foule agitée par de sinistres pressentiments;

ces malheureux se tordaient les mains et, les yeux levés vers le ciel, se répandaient en lamentations déchirantes. « O Malaga, » criaient-ils, « belle et glorieuse cité, tes fils vont-ils te perdre! Cette terre, où ils ont vu le jour, ne pourra-t-elle recouvrir leurs cendres! Où sont maintenant tes fortes tours, où sont tes magnifiques édifices! Hélas! ces fortes tours n'ont pu sauver tes enfants, parce qu'ils avaient offensé leur créateur! Que deviendront tes vieillards, tes femmes, tes jeunes filles, délicatement élevées dans tes palais, quand elles sentiront le joug de fer imposé aux esclaves! Les barbares conquérants peuvent-ils briser sans remords les liens les plus doux de la vie! » Tel est le chant plaintif dans lequel le chroniqueur castillan exprime les douleurs du peuple vaincu [1].

On proclama alors devant la multitude assemblée l'arrêt cruel qui la condamnait à l'esclavage; un tiers de la population devait être transporté en Afrique, pour être échangé contre un nombre égal de chrétiens retenus prisonniers sur les côtes de Barbarie; tous ceux qui avaient des parents ou des amis parmi ces captifs, étaient invités à faire une déclaration à ce sujet. Le deuxième tiers devait être vendu pour indemniser l'État des frais de la guerre; le reste devait être donné en présent à des Espagnols ou à des étrangers. C'est ainsi qu'une centaine de guerriers d'élite, originaires de l'Afrique, furent envoyés au pape, qui les fit entrer dans sa

[1] Comme un contraste à la scène précédente, douze renégats chrétiens, trouvés dans la ville, furent transpercés avec des roseaux, supplice barbare en usage chez les Mores; des cavaliers, courant au galop, lançaient des roseaux garnis d'une pointe contre le condamné, jusqu'à ce qu'il expirât, criblé de blessures. On brûla en même temps un certain nombre de juifs relaps. « Ce furent là, » dit le père Abarca, « les fêtes et les illuminations les plus agréables à la piété catholique de nos souverains! »

garde et, en un an, les convertit tous en de très bons catholiques, selon le curé de Los Palacios. Cinquante jeunes filles, choisies parmi les plus belles, furent offertes par Isabelle à la reine de Naples, trente autres à la reine de Portugal, et un certain nombre aux dames de la cour; les Mores restants, des deux sexes, furent partagés entre les nobles, les cavaliers et les soldats, d'après le rang de ceux-ci et l'importance de leurs services.

Les habitants de Malaga, réduits au désespoir par la perspective d'une captivité sans fin, auraient pu détruire ou cacher les bijoux, l'argenterie et les objets précieux que la ville renfermait en grand nombre, pour les empêcher de tomber aux mains de leurs vainqueurs. Ferdinand, agité de cette crainte, recourut à la ruse pour prévenir cette résolution; il annonça qu'il accepterait une certaine somme, à payer dans les neuf mois, pour la rançon de la population entière, et déclara que celle-ci pourrait faire en partie ce paiement, au moyen des biens qu'elle possédait. Cette somme s'élevait à environ trente *doblas* par tête, en comprenant dans le calcul tous ceux qui pouvaient mourir avant l'expiration du délai fixé. On demandait à ces malheureux plus d'argent qu'il ne leur fut possible d'en réunir, soit parmi eux, soit chez leurs frères de Grenade et d'Afrique, auxquels ils envoyèrent des agents pour leur demander du secours; d'un autre côté, ces infortunés, séduits par leurs illusions, remirent au trésor un inventaire complet de leurs biens. Par ce moyen, le roi resta maître de la personne et de la fortune de ses victimes [1].

[1] Les historiens castillans ne disent pas un mot de cette impitoyable rigueur du vainqueur envers les vaincus; il est évident que Ferdinand ne faisait pas violence aux sentiments de ses pieux sujets. *Tacendo clamant.*

Malaga, à l'époque de la reddition, renfermait, dit-on, de onze à quinze mille habitants, non compris plusieurs milliers d'auxiliaires étrangers. On ne peut aujourd'hui lire les lamentables détails de cet événement, sans frémir d'horreur et d'indignation. Il est impossible de justifier l'affreuse condamnation portée contre un peuple, pour avoir déployé un héroïsme qui devait provoquer l'admiration dans un cœur généreux. Cette impitoyable rigueur était, sans doute, opposée à la bonté native d'Isabelle, et, il faut le dire, elle a imprimé une tache indélébile à la mémoire de cette princesse; cependant celle-ci a pour excuse, jusqu'à un certain point, le fanatisme du temps, fanatisme plus pardonnable à une femme, habituée par son éducation, par l'exemple général et par une défiance naturelle d'elle-même, à laisser diriger sa conscience par des guides spirituels, que leur piété et leur instruction religieuse recommandaient à sa confiance. Dans cette occasion même, la reine repoussa les instances de quelques-uns de ses conseillers, qui la pressaient de faire passer toute la population, sans exception, au fil de l'épée; ce serait, affirmaient-ils, un juste châtiment de sa *rébellion* et un salutaire avertissement pour les autres! On ne dit pas qui étaient ces conseillers, mais l'histoire entière de ce règne démontre que nous ne faisons pas injure au clergé, en portant nos soupçons sur lui. Que les prêtres aient pu, en cette circonstance, égarer un esprit aussi éclairé que celui de la pieuse Isabelle, qu'ils aient pu le faire dévier des principes naturels de la justice et de l'humanité, c'est là certainement une preuve éclatante de l'ascendant qu'ils avaient su prendre sur les plus belles intelligences et du monstreux abus qu'ils faisaient de cette influence, avant que la réforme, brisant les sceaux apposés sur le livre saint, vînt

ramener les hommes à la source incorruptible de la vérité divine [1].

La chute de Malaga entraînait, on peut le dire, celle de Grenade. Cette ville avait perdu les ports les plus importants de la côte et elle était, de tous côtés, entourée par de belliqueux ennemis; tout ce qu'elle pouvait espérer, quelque vigoureux efforts qu'elle fit et quelque unis que fussent ses citoyens, c'était de retarder l'heure d'une catastrophe inévitable. Le sort cruel infligé aux habitants de Malaga était le prélude de la longue série de persécutions qui attendaient les malheureux musulmans sur la terre de leurs ancêtres, dans ce pays où, pour employer leur langage métaphorique, on avait vu, durant près de huit siècles, briller du plus vif éclat « l'étoile de l'islamisme, » qui maintenant disparaissait à l'horizon, au milieu des nuages et de la tempête.

Les souverains s'occupèrent d'abord de repeupler la cité déserte au moyen de leurs propres sujets; ils offrirent des maisons et des terres à ceux qui voudraient s'y fixer. Un grand nombre de villes et de villages, avec un vaste territoire, furent placés sous la juridiction de Malaga, qui devint le chef-lieu d'un diocèse embrassant la plupart des terres récemment conquises au sud et à l'ouest de Grenade. Ces

[1] Environ quatre cent cinquante juifs mores furent rachetés par un riche Israélite de Castille, pour la somme de 27,000 *doblas* d'or; preuve que la race des fils de Juda prospérait au milieu des persécutions. Il est presque impossible que le minutieux Pulgar eût omis de rapporter un fait aussi important que le projet de rachat de la population more, s'il avait eu réellement lieu, et, d'un autre côté, il est encore plus invraisemblable que l'honnête curé de Los Palacios ait inventé ce fait. Tous ceux qui s'efforcent de concilier entre eux, même les historiens contemporains, auront dix fois par jour présente à l'esprit l'exclamation de lord Oxford à son fils Horace : « Oh! ne me lisez pas l'histoire, car je sais que ce sont des mensonges! »

motifs, joints aux avantages naturels de la position et du climat, firent bientôt affluer les chrétiens dans cette ville, mais il s'écoula bien du temps avant qu'elle atteignît au degré d'importance commerciale, auquel elle s'était élevée sous les Mores [1].

Ces sages arrangements pris, les souverains ramenèrent triomphalement leurs légions victorieuses à Cordoue et licencièrent leurs soldats, qui, rentrant dans leurs foyers, se préparèrent, par un repos de plusieurs mois d'hiver, à de nouvelles campagnes, signalées par des conquêtes plus brillantes.

[1] En juillet 1501, une ordonnance royale accorda aux habitants de Malaga et de son territoire, pour favoriser l'accroissement de la population, l'exemption de différentes taxes, avec d'autres priviléges importants.

CHAPITRE XIV.

CONQUÊTE DE BAZA.

(1487-1489)

Voyage des souverains en Aragon. — Siége de Baza par Ferdinand. — Force de cette place. — Déboisement de la plaine. — Découragement de l'armée espagnole, ranimée par Isabelle. — Sacrifices patriotiques de la reine. — Suspension d'armes. — Reddition de Baza. — Traité avec Zagal. — Difficultés de la campagne. — Popularité et influence d'Isabelle.

Dans l'automne de 1487, Ferdinand et Isabelle, accompagnés des jeunes princes de la famille royale, visitèrent l'Aragon pour y faire reconnaître par les cortès les droits de leur fils Jean, alors dans sa dixième année, et mettre un terme aux désordres qui s'étaient déclarés dans ce royaume, pendant leur longue absence. Les principales villes et communes de l'Aragon avaient récemment adopté l'institution de l'hermandad, organisée de la même manière qu'elle l'était en Castille; Ferdinand, en arrivant à Saragosse, dans le mois de novembre, approuva cette association et lui assigna une durée de cinq ans; acte qui mécontenta la grande noblesse féodale, dont cette milice populaire restreignait considérablement la puissance ou plutôt réprimait les abus de pouvoir.

Les royaux époux, après avoir rempli l'objet de leur voyage et obtenu des cortès un subside pour la guerre contre les Mores, passèrent dans la province de Valence, où ils prirent des mesures également efficaces pour rétablir l'autorité de la loi, si souvent violée à cette époque d'anarchie, même sous les gouvernements les mieux constitués, qu'il fallait, pour la faire respecter, toute la vigilance du pouvoir exécutif. De Valence la cour se rendit à Murcie, où Ferdinand prit, au mois de juin 1488, le commandement d'une armée de moins de vingt mille hommes, faible armée en comparaison de celles qu'on levait habituellement, dans ces occasions; mais on voulait donner à la nation le temps de respirer, après les efforts continuels dans lesquels elle s'était épuisée, pendant tant d'années.

Le roi, franchissant, à l'ouest, les frontières du royaume de Grenade, à peu de distance de Vera, qui lui ouvrit bientôt ses portes, longea la côte, au midi, jusqu'à Almeria, dont la garnison maltraita ses troupes dans une sortie; puis, se détournant vers le nord, il se dirigea sur Baza, pour reconnaître cette place, n'ayant pas de forces suffisantes pour en faire le siége. Un détachement, sous les ordres du marquis duc de Cadix, se laissa attirer dans une embuscade par le vieux et rusé monarque, El Zagal, qui se tenait dans Baza avec une forte armée. Ayant tiré avec peine ses soldats de cette position dangereuse et subi d'assez grandes pertes, Ferdinand rentra par la route d'Huescar dans ses États, et, après avoir licencié ses troupes, fit un pèlerinage à la croix de Caravaca. Dans le cours de cette campagne, que ne signala aucune victoire éclatante et où il éprouva quelques légers revers, le roi avait reçu la soumission d'un nombre considérable de forteresses et de places de peu d'importance.

El Zagal, enflé de ses succès, fit alors de fréquentes incursions sur le territoire ennemi, emmenant les troupeaux et enlevant les moissons, tandis que les garnisons d'Almeria et de Salobrena, et les hardis montagnards de la vallée de Purchena, dévastaient les confins de la province de Murcie, à l'est de Grenade. Pour repousser ces agressions, les souverains envoyèrent sur les frontières des renforts, commandés par Juan de Benavides et Garcilasso de la Vega; en même temps, on voyait accourir en foule sur le théâtre de la guerre des chevaliers chrétiens, dont mainte ballade moresque atteste la valeur.

Pendant l'été précédent, Ferdinand et Isabelle s'étaient occupés du gouvernement intérieur de la Castille et particulièrement de l'administration de la justice. Une commission fut nommée pour surveiller la conduite des corrégidors et des magistrats inférieurs, « de sorte que chacun, » dit Pulgar, « s'efforçait de remplir fidèlement ses devoirs, pour se soustraire au châtiment réservé infailliblement au coupable [1]. »

A Valladolid, les souverains avaient reçu une ambassade envoyée par Maximilien, fils de l'empereur Frédéric IV

[1] Pendant l'année précédente, la cour étant à Murcie, nous trouvons un exemple de justice prompte et sévère, tel qu'on en vit quelquefois sous ce règne. Un des collecteurs royaux ayant été repoussé et maltraité par l'*alcayde* de Salvatierra, ville appartenant à la couronne, et par l'alcade d'une cour territoriale du duc d'Albe, la reine ordonna à un des juges royaux de pénétrer secrètement dans la ville et de prendre connaissance de l'affaire. Celui-ci, après une courte enquête, fit pendre l'*alcayde* dans sa propre forteresse et livra l'alcade à la cour de la chancellerie à Valladolid, qui lui fit couper la main droite et le bannit du royaume. Cette justice sommaire était peut-être nécessaire dans un pays qui passait de l'état de barbarie à celui de civilisation, et eut un effet salutaire en prouvant au peuple qu'il n'y avait pas de rang assez élevé pour placer un coupable au dessus de la loi.

d'Allemagne; Maximilien leur demandait de l'aider dans ses projets contre la France, qu'il voulait forcer à lui restituer le duché de Bourgogne, patrimoine de sa défunte femme, Marie; il s'engageait, en retour, à soutenir leurs prétentions sur le Roussillon et la Cerdagne. Les royaux époux avaient depuis longtemps de nombreux motifs de mécontentement contre la France, au sujet du Roussillon engagé et de la Navarre; ils voyaient avec inquiétude s'accroître chaque jour, sur leurs frontières, la puissance de leur formidable voisin. L'été précédent, ils avaient équipé une flotte sur les côtes de la Biscaïe et du Guipuscoa, pour secourir le duc de Bretagne, dans ses guerres contre la régente de France, la célèbre Anne de Beaujeu. Cette expédition désastreuse fut suivie d'une autre, au printemps suivant [1]. Mais, s'ils se laissèrent quelquefois distraire de la grande œuvre qu'ils poursuivaient, les souverains n'eurent pas assez de loisir pour pousser leurs opérations plus loin, et, quoiqu'ils eussent conclu le traité d'alliance proposé par Maximilien, ils ne paraissent pas avoir projeté une entreprise importante, avant la fin de la guerre des Mores. Les ambassadeurs flamands, après avoir passé quarante jours au milieu de fêtes qui témoignaient de la magnificence de la cour espagnole et de ses dispositions amicales envers leur maître, furent congédiés, avec de riches présents, et retournèrent dans leur pays.

[1] Dans la première de ces expéditions, plus de mille Espagnols furent tués ou faits prisonniers à la désastreuse bataille de Saint-Aubin, en 1488, la même où lord Rivers, le noble Anglais qui s'était si bravement montré au siége de Loja, perdit la vie. Dans l'été de 1489, les troupes envoyées en France se montaient à deux mille hommes. Ces efforts à l'étranger, simultanément avec les grandes opérations de la guerre de Grenade, témoignent des ressources ainsi que de l'énergie des souverains.

Ces négociations révèlent les rapports plus intimes établis entre les gouvernements européens, qui, n'ayant plus leur attention absorbée par des querelles féodales, pouvaient surveiller ce qui se passait au dehors et entrer dans le vaste champ de la politique internationale. La teneur de ce traité montre aussi la voie dans laquelle devaient entrer les grandes puissances, lorsqu'elles se trouveraient engagées dans une lutte sur un théâtre commun.

La guerre contre les Mores préoccupait tous les esprits; on résolut de faire de plus vastes préparatifs que jamais, pour la poursuivre avec vigueur, malgré l'effroyable peste qui avait désolé le pays, l'année précédente, et une extrême disette causée par des inondations dues à des pluies excessives, dans les fertiles provinces du midi. Le but principal que l'on se proposait dans cette campagne, était de réduire Baza, capitale du royaume d'El Zagal. Outre cette forte place, les États de ce prince renfermaient encore l'opulente cité maritime d'Almeria, Guadix, et un grand nombre de villes et de villages moins importants, ainsi que la région sauvage des Alpujarras, riche en produits minéraux et habitée par des montagnards, non moins renommés par leur habileté dans la fabrication de la soie que par leur hardiesse et leur courage. El Zagal régnait sur la partie la plus puissante et la plus prospère de l'empire arabe d'Espagne [1].

Au printemps de 1489, la cour se rendit à Jaën, où la reine

[1] La disette fut si grande que les prix de 1489, cités par Bernaldez, sont le double de ceux de l'année précédente. — Abarca et Zurita rapportent tous deux que les quatre cinquièmes de la population furent enlevés par la peste de 1488; Zurita a plus de peine à admettre ce chiffre monstrueux, que le père Abarca, qui paraît avoir aimé le merveilleux tout autant que la plupart des ecclésiastiques de son pays.

voulait fixer sa résidence, pour pouvoir communiquer facilement avec le camp espagnol. Ferdinand s'avança jusqu'à Sotogardo, et là, le 27 mai, il prit le commandement d'une nombreuse armée, qui s'élevait à environ quinze mille hommes de cavalerie et quatre-vingt mille d'infanterie, en y comprenant toute espèce d'individus. On remarquait comme toujours, parmi ces troupes, une foule de nobles et de chevaliers, habitués à suivre le roi dans ces croisades, avec une suite brillante et bien armée[1].

On commença par attaquer Cuxar, à deux lieues de Baza; les défenseurs de cette forte position, après une courte mais vive résistance, tombèrent au pouvoir des assaillants. La prise de Cuxar et de quelques forteresses voisines laissait

[1] Nous donnons ci-dessous une liste des cavaliers les plus distingués qui accompagnaient habituellement le roi dans les guerres contre les Mores; plus d'une famille noble de l'Espagne est fière de descendre de ces héroïques ancêtres.

Alonso de Cardenas, grand-maître de Saint-Jacques; Juan de Zuniga, grand-maître d'Alcantara; Juan Garcia de Padilla, grand-maître de Calatrava; Rodrigue Ponce de Léon, marquis duc do Cadix; Enrique de Guzman, duo de Medina Sidonia; Pedro Manrique, duc de Najera; Juan Pacheco, duo d'Escalona, marquis de Villena; Juan Pimentel, comte de Benavente; Fadrique de Tolède, fils du duo d'Albe; Diego Fernandez de Cordoue, comte de Cabra; Gomez Alvarez de Figueroa, comte de Feria; Alvaro Tellez Giron, comte d'Urena; Jnan de Silva, comte de Cifuentes; Fadrique Enriquez, *adelantado* d'Andalousie; Alonso Fernandez de Cordoue, seigneur d'Aguilar; Gonzalve de Cordoue, frère du précédent, connu depuis sous le nom de Grand Capitaine; Louis Porto-Carrero, seigneur de Palma; Gutierre de Cardenas, premier commandeur de Léon; Pedro Fernandez de Velasco, comte de Haro, connétable de Castille; Beltran de la Cueva, dno d'Albuquerqne; Diogo Fernandez de Cordoue, *alcayde* des pages royaux, plus tard marquis de Comaras; Alvaro de Zuniga, duc de Bejar; Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, plus tard marquis de Mondejar; Louis de Cerda, duc de Medina Cœli; Inigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, deuxième duo de l'Infantado; Garcilasso de la Vega, seigneur de Batras.

libres les approches de la capitale d'El Zagal. Lorsque les chrétiens gravirent péniblement les flancs de la chaîne de montagnes qui domine Baza, à l'ouest, ils virent au dessus de leurs têtes des nuées de Mores, qui les reçurent par une grêle de balles et de flèches, mais furent bientôt dispersés par l'avant-garde castillane. Arrivés au terme de leur ascension, les Espagnols aperçurent la magnifique cité, reposant à l'ombre de la haute *sierra*, qui s'allonge vers la côte, au fond d'une fertile vallée, longue de huit lieues et large de trois; à travers cette vallée coulent le Guadalentin et le Guadalquiton, dont les eaux étaient distribuées par mille canaux sur toute la surface de la *vega*. Au centre de la plaine, près des faubourgs de la ville, s'étendait le verger ou jardin de Baza, comme on l'appelait, long d'une lieue et couvert d'un bois épais; là de riches bourgeois avaient fait élever des villas nombreuses, maintenant converties en forteresses. Les faubourgs étaient entourés de mauvais remparts, mais la ville elle-même était très bien fortifiée et renfermait, outre dix mille guerriers recrutés dans la population, dix mille soldats d'élite, venus d'Almeria et commandés par le prince more, Cidi Yahye, parent d'El Zagal, qui s'était retiré à Guadix, prêt à repousser toute agression de la part de son rival, le roi de Grenade. Cidi Yahye avait reçu ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Comme les assiégés avaient eu le temps de faire leurs préparatifs de résistance, ils s'étaient approvisionnés pour quinze mois et avaient même enlevé les moissons aux alentours, avant leur maturité, pour ne pas les laisser au pouvoir de l'ennemi.

Aussitôt après avoir assis leur camp devant Baza, les chrétiens reconnurent la nécessité de s'emparer du jardin de la ville, qui, ouvrant aux habitants de nombreuses et faciles

communications avec les environs, empêchait un blocus complet de la place. Le grand-maître de Saint-Jacques, avec les cavaliers les plus distingués et le roi lui-même, conduisit l'attaque; la réception que les Mores firent aux Castillans leur donna une idée des dangers et de l'opiniâtre résistance qu'ils auraient à surmonter dans ce siége. Le terrain accidenté, sillonné par d'inextricables défilés, et couvert d'arbres et de maisons, se prêtait aux évolutions d'un ennemi rusé. La cavalerie espagnole dut s'arrêter tout à coup, les chemins ayant cessé d'être praticables pour elle, mit pied à terre et continua d'avancer; mais bientôt les soldats se trouvèrent dispersés, loin de leurs bannières et de leurs officiers. Ferdinand, qui, au centre de la plaine, surveillait la bataille, prêt à se porter partout où son assistance serait nécessaire, perdit de vue ses colonnes, qui disparurent dans des ravins escarpés et derrière d'épais fourrés d'arbres. On lutta corps à corps, dans le plus grand désordre; cependant les assaillants avançaient toujours, et, après un combat qui dura douze heures et dans lequel un grand nombre de braves tombèrent, de part et d'autre, les musulmans, avec leur chef, Reduan Zafarga, qui eut plusieurs chevaux tués sous lui, furent repoussés dans les retranchements qui couvraient les faubourgs; les chrétiens, élevant en toute hâte des palissades pour se protéger, dressèrent leurs tentes sur le champ de bataille[1]. »

Le lendemain matin, Ferdinand remarqua avec déplaisir que le terrain inégal et couvert d'arbres était mal choisi pour y asseoir un camp; mais il n'était pas facile d'évacuer la plaine, sous les yeux de l'ennemi, sans subir des pertes

[1] Pulgar rapporte ces détails avec une clarté qu'on trouve rarement dans son récit embarrassé de quelques-unes des opérations précédentes; il assista avec Pierre Martyr au siége de Baza.

considérables. Le roi eut alors recours à un stratagème qui fut couronné de succès; il donna l'ordre de laisser debout les tentes les plus rapprochées de la ville, et réussit ainsi à retirer la plus grande partie de son armée, avant que les assiégés se fussent aperçus de cette manœuvre.

Ayant repris sa première position, Ferdinand tint un conseil de guerre où l'on délibéra sur le parti qu'il convenait de prendre. Les chefs, qui comprenaient les difficultés de leur situation, se montrèrent découragés; il leur semblait presque impossible de bloquer une place dont les défenseurs avaient de si grands avantages sur eux; s'ils parvenaient même à l'investir, ils étaient, dirent-ils, exposés, d'un côté, aux sorties d'une garnison poussée au désespoir, et, de l'autre, aux attaques des habitants de Guadix, ville populeuse, dont vingt milles à peine les séparaient. Un seul revers de fortune devait vraisemblablement changer les dispositions amicales du roi de Grenade à leur égard, et d'assiégeants ils deviendraient alors assiégés. En outre, l'hiver était souvent fort rigoureux dans ces régions; les torrents, descendant des montagnes, pouvaient faire déborder les cours d'eau qui arrosaient la vallée et, en cas d'une inondation, si les Espagnols échappaient à la mort, ce ne serait que pour éprouver les tortures de la famine, puisque toute communication avec le dehors leur serait coupée. Devant cette sombre perspective, un grand nombre d'officiers engagèrent Ferdinand à se retirer sur-le-champ et à différer le siége de Baza jusqu'à ce que la conquête du territoire environnant eût rendu plus facile celle de cette place. Le marquis de Cadix lui-même partageait cette opinion, et Gutierre de Cardenas, commandeur de Léon, cavalier très haut placé dans la confiance du monarque, fut presque le seul person-

nage considérable qui la combattit [1]. Dans cette perplexité, le roi, selon son habitude en de pareilles occasions, résolut de prendre conseil de la reine.

Isabelle reçut la lettre de son époux, peu d'heures après qu'elle avait été écrite, au moyen du service régulier de poste établi entre le camp et la ville de Jaën. La reine fut douloureusement affectée à cette lecture; elle ne voyait que trop clairement à quel échec allaient aboutir les immenses préparatifs qu'elle avait faits. Sans prendre toutefois la responsabilité de trancher la question qui lui était soumise, elle conjura Ferdinand de ne pas douter de la Providence, qui les avait déjà conduits, à travers tant de périls, à la réalisation de leurs vœux; jamais la puissance des Mores n'avait été aussi près de sa chute, et probablement jamais les souverains espagnols ne pourraient recommencer la guerre, avec des forces aussi formidables ou sous de plus heureux auspices que dans ce moment, où aucun revers important n'avait encore terni leurs armes. Isabelle déclarait enfin que, si ses soldats étaient fidèles à leur devoir, ils pouvaient être sûrs qu'elle ferait le sien et leur fournirait tous les secours dont ils auraient besoin.

[1] Don Gutierre de Cardenas, si haut placé dans la confiance des souverains, occupait, comme on l'a vu, une charge dans la maison de la reine, à l'époque de son mariage avec Ferdinand; grâce à sa prudence et à son habileté, il conserva l'influence qu'il avait acquise de bonne heure. Fray Mortero était don Alonso de Burgos, évêque de Palencia et confesseur des souverains. Don Juan Chacon était le fils de Gonsalve, qui eut la garde de don Alphonse et de la reine encore mineure; Jean II d'Aragon, à force de largesses, l'engagea à favoriser le mariage de cette princesse avec son fils Ferdinand. Les royaux époux témoignèrent toujours beaucoup de respect et de déférence au vieux Chacon, qu'ils appelaient ordinairement « mon père; » après sa mort, ils eurent les mêmes égards pour son fils aîné, don Juan, héritier de ses dignités et de ses vastes domaines.

Cette lettre encourageante produisit aussitôt le meilleur effet; l'opposition des plus timides cessa, la confiance des autres fut ranimée; ceux particulièrement qui avaient appris à regret ce qui s'était passé dans le conseil, firent alors éclater leur enthousiasme, et chacun sembla prêt à justifier l'attente de son héroïque souveraine, en poursuivant le siége avec la plus grande vigueur.

Deux camps furent établis devant Baza: l'un sous les ordres du marquis de Cadix, avec l'artillerie; l'autre, du côté opposé de la ville, sous le commandement du roi. Entre ces deux camps s'étendait le jardin ou verger dont il a été déjà question, long d'une lieue; il fallait, pour relier ensemble les ouvrages des assiégeants, s'emparer de ce terrain disputé et le dégarnir des arbres dont il était couvert. Cette tâche difficile fut confiée au commandeur de Léon, et les travailleurs furent abrités derrière un corps de sept mille hommes, posté de manière à empêcher les sorties de la garnison. Quoiqu'il y eût quatre mille *taladores* ou pionniers constamment occupés, le bois était si épais et les attaques des assiégeants incommodaient tant les chrétiens qu'ils n'avançaient pas de dix pas, en un jour; l'œuvre de dévastation ne fut complète qu'au bout de sept semaines. Lorsque les anciens bosquets, qui avaient si longtemps servi à l'embellissement et à la défense de la cité, eurent disparu, on entreprit de relier les deux camps au moyen d'une profonde tranchée, dans laquelle on fit couler les eaux des montagnes et qu'on garnit de palissades construites avec les arbres que l'on venait d'abattre, ainsi que de fortes tours en argile, placées à des distances régulières. La place était complétement investie en face de la *vega*.

Comme les assiégés conservaient encore des communica-

tions avec le dehors, au moyen de la *sierra*, qui se dressait de l'autre côté de la ville, les Castillans construisirent deux solides murs de pierres, qui longeaient les flancs abruptes et les ravins des montagnes, et se rattachaient aux fortifications élevées dans la plaine. Ainsi Baza était entouré d'une ligne continue de circonvallation.

Pendant les deux mois qui s'écoulèrent au milieu de ces pénibles travaux, exécutés par dix mille hommes, sous les ordres de l'infatigable commandeur de Léon, il eût été facile aux habitants de Guadix ou de Grenade de mettre les Espagnols dans un grand danger, en secondant les sorties des assiégeants. Ceux de Guadix manifestèrent des velléités de secourir leurs frères, mais cette tentative fut aisément déjouée; El Zagal était, en effet, retenu par la crainte de laisser son propre royaume ouvert à son rival, tandis qu'il marcherait contre les Castillans. D'un autre côté, Abdallah restait dans l'inaction à Grenade, s'attirant la haine et le mépris de ses sujets, qui l'accusaient d'être chrétien au fond du cœur et vendu aux souverains espagnols. Leur mécontentement alla au point d'amener une révolte, qui fut étouffée avec une extrême rigueur, et les musulmans finirent par se résigner en silence à vivre sous le sceptre d'un prince dont le règne sans gloire leur donnait au moins une sécurité temporaire.

Ferdinand reçut, devant Baza, une singulière ambassade envoyée par le soudan d'Égypte, invité par les Mores de Grenade à s'interposer en leur faveur auprès de leur ennemi. Deux moines franciscains, appartenant à un des ordres religieux de la Palestine, avaient été chargés d'apporter une lettre du soudan, dans laquelle ce prince, après avoir opposé aux persécutions subies par les Mores la protection dont il

couvrait les chrétiens établis dans ses États, menaçait de traiter ceux-ci par voie de représailles avec la même sévérité, si l'on ne faisait la paix avec les musulmans d'Espagne.

Du camp, les deux ambassadeurs se rendirent à Jaën, où la reine les reçut avec toute la déférence due à leur profession, qui semblait emprunter un surcroît de sainteté au lieu où elle était exercée. Les menaces du soudan ne purent cependant ébranler la résolution de Ferdinand et d'Isabelle, qui répondirent qu'ils avaient constamment observé la même politique à l'égard de leurs sujets, mahométans ou chrétiens, mais qu'ils ne pouvaient consentir à voir plus longtemps leur antique et légitime patrimoine aux mains de l'étranger; si les Mores voulaient se soumettre sincèrement, loyalement, ils seraient l'objet de la bienveillance paternelle qui avait été déjà témoignée à leurs frères. Les moines repartirent, avec cette réponse, pour la Palestine, après avoir reçu des témoignages de la faveur royale; la reine assigna à leur couvent une rente annuelle et perpétuelle de mille ducats et leur remit un voile richement brodé de ses propres mains, pour être suspendu au dessus du saint sépulcre. Les souverains envoyèrent plus tard au soudan le savant Pierre Martyr, pour donner des explications plus étendues et prévenir les conséquences désastreuses que leur refus pouvait avoir pour les résidents chrétiens.

Pendant ce temps, le siége était poursuivi avec vigueur; chaque jour, des escarmouches et des rencontres avaient lieu entre les intrépides cavaliers des deux armées. Ferdinand désapprouvait ces combats chevaleresques; il voulait se borner à maintenir strictement le blocus autour de la place et éviter une effusion inutile de sang, d'autant plus que, dans ces engagements, l'avantage restait presque toujours aux

Mores, familiarisés avec les ruses de guerre. Quelques mois s'étaient passés, et les assiégés rejetaient avec mépris toutes les propositions de se rendre, comptant sur leurs propres ressources et plus encore sur l'automne qui approchait, saison orageuse qui, si elle ne décidait pas les Espagnols à se retirer, devait au moins, en gâtant les routes, leur couper toute communication.

Afin de se garantir contre des maux imminents, le roi fit élever plus de mille maisons ou plutôt de huttes, avec des murs de terre ou d'argile et des toits de bois ou de tuiles; les soldats se construisirent des cabanes avec des pieux et des branches d'arbres entrelacées. Tout fut fini au bout de quatre jours, et les habitants de Baza virent avec stupeur une ville remplie d'édifices solides, avec des rues et des places régulières, sortir de terre comme par enchantement, sur l'emplacement où s'élevaient auparavant les tentes légères du camp. Grâce à la sollicitude de la reine, les Espagnols n'étaient pas seulement pourvus des choses qui sont nécessaires à la vie, mais de celles qui servent à l'embellir; des marchands y affluaient de tous côtés, comme à une foire; ils arrivaient d'Aragon, de Valence, de Catalogne et même de Sicile, chargés de riches marchandises, de bijoux et d'autres objets de luxe, qui, dans le langage indigné d'un vieux chroniqueur, « ne corrompent que trop souvent l'âme du soldat et amènent les excès et la dissipation dans les camps. »

Tel ne fut pas toutefois l'effet produit en cette circonstance, si l'on consulte plusieurs historiens et, entre autres, le savant italien déjà cité, Pierre Martyr, qui assistait au siége. Cet écrivain admire l'ordre parfait et la discipline sévère qui régnaient dans cette armée formée d'éléments hétérogènes : « Qui aurait jamais cru, » dit-il, « que le Galicien,

le farouche Asturien et les rudes montagnards des Pyrénées, gens familiarisés avec la violence, toujours prêts à se quereller et à se battre daus leur pays, pour le motif le plus futile, se mêleraient paisiblement, non seulement entre eux, mais avec les habitants de Tolède, de la Manche, avec l'Andalous, jaloux et rusé; tous vivant en harmonie, soumis à une seule autorité, comme les membres d'une famille, parlant la même langue et astreints à une règle commune, de manière à offrir le spectacle d'une communauté fondée sur le modèle de la république de Platon! » Plus loin, dans cette lettre adressée à un prélat milanais, Pierre Martyr vante l'ambulance de la reine, création nouvelle alors, qui, dit-il, « est abondamment pourvue de tout ce qui peut servir au soulagement ou à la guérison des malades; elle n'est guère surpassée, à cet égard, par les magnifiques établissements de Milan [1]. »

Pendant les cinq premiers mois, le temps, presque constamment doux et égal, avait été extraordinairement favorable aux Espagnols; des pluies fraîches et légères avaient tempéré les chaleurs brûlantes de l'été. Mais l'automne approchait et de sombres nuages s'amoncelaient à l'horizon. A la fin, un des orages prédits par les habitants de Baza éclata avec une incroyable furie; les torrents, se précipitant du haut des montagnes, firent déborder les ruisseaux qui sillonnaient la *vega*, inondèrent le camp des chrétiens et balayèrent la plupart des frêles cabanes habitées par les soldats. Une

[1] Il ne paraît pas que la peste, qui désola cette année quelques parties de l'Andalousie, ait sévi dans le camp, ce que Bleda attribue à l'influence salutaire des souverains, « dont la loyauté, la dévotion et la vertu bannirent la contagion de leur armée, où elle eût autrement régné. » Le bien-être et la propreté des soldats furent peut-être une cause tout aussi efficace, quoique bien moins miraculeuse.

calamité plus grande encore accabla les Castillans; les chemins, rompus ou entrecoupés de ravins profonds, étaient devenus impraticables; toute communication avec Jaën avait été coupée, et les assiégeants consternés cessèrent de recevoir des vivres. La reine toutefois répara promptement ce désastre; avec cette énergie qui se montrait toujours à la hauteur des circonstances, elle mit six mille pionniers à l'œuvre, fit jeter des ponts sur les rivières, tracer des chaussées et pratiquer deux chemins séparés dans les montagnes, afin que les convois pussent aller au camp et en revenir sans se rencontrer. En même temps, elle fit acheter dans toute l'Andalousie une immense quantité de blé, qu'elle fit moudre dans ses propres moulins, et, lorsque les routes, qui étaient longues de plus de sept lieues, furent achevées, on vit chaque jour passer dans la *sierra* quatorze mille mules, chargées de vivres; depuis ce temps, l'armée assiégeante fut régulièrement et parfaitement approvisionnée.

Isabelle prit soin ensuite de lever de nouvelles troupes pour secourir ou renforcer celles qui se trouvaient devant Baza; toutes les classes de la nation, dans tout le royaume, répondirent avec empressement à son appel. Mais la reine s'occupa surtout à chercher les moyens de couvrir les frais énormes de cette longue campagne; elle emprunta sans peine, car nul ne se défiait d'elle, de l'argent à des particuliers et à des corporations religieuses. Les fonds qu'elle se procura ainsi étant insuffisants, si considérables qu'ils fussent pour l'époque, elle s'adressa à de riches bourgeois, leur donnant en hypothèque les domaines royaux, et, pour combler le déficit, elle engagea, comme dernière ressource, les diamants de la couronne et ses propres joyaux à des marchands de Barcelone et de Valence, pour la somme qu'ils voulurent

lui prêter[1]. Tels étaient les efforts que cette courageuse princesse faisait pour accomplir sa patriotique entreprise; s'ils furent couronnés d'un succès extraordinaire, elle le dut moins au prestige de la puissance qu'à la parfaite confiance que sa sagesse et ses vertus avaient inspirée à son peuple, dont le concours empressé ne lui fit jamais défaut. Le rang le plus élevé, l'autorité la plus despotique ne pourraient donner à personne l'empire qu'elle exerçait sur des sujets, dont elle possédait le cœur.

Malgré la vigueur avec laquelle on poussait le siége, Baza ne paraissait pas près de se soumettre. La garnison avait beaucoup souffert, les munitions étaient presque épuisées, mais les magasins étaient encore remplis de vivres et le peuple ne se montrait nullement découragé. Les femmes même, avec un héroïsme égal à celui dont leur sexe donna jadis l'exemple à Carthage, avaient vendu leurs bijoux, leurs bracelets, leurs colliers, tous ces ornements qu'elles recherchaient passionnément, pour payer les mercenaires.

Cependant la maladie et la guerre avaient exercé de terribles ravages dans les rangs des Espagnols. Un grand nombre de soldats, reculant devant des dangers et des fatigues dont ils ne voyaient pas la fin, voulaient, même à cette heure suprême, abandonner le siége et formaient des vœux ardents pour l'arrivée de la reine, dans l'espoir que, témoin de leurs souffrances, elle recommanderait cette mesure. D'autres, et

[1] La ville de Valence prêta 35,000 florins sur la couronne et 20,000 sur un collier de rubis; ces objets ne furent pas entièrement rachetés avant 1495. Clemencin a donné une liste des joyaux de la couronne, qui étaient, paraît-il, fort précieux et nombreux pour une époque antérieure à la découverte du nouveau monde, dont les mines ont depuis fourni à l'Europe sa bijouterie. Isabelle attachait si peu de valeur à ces joyaux, qu'elle en donna la plupart à ses filles.

ils étaient de beaucoup les plus nombreux, souhaitaient également de voir leur souveraine, qui, selon leur attente, presserait le siége et le conduirait promptement à bonne issue. Il semblait que la courageuse princesse fût douée d'une vertu mystérieuse, qui, pour l'une ou l'autre cause, fit désirer sa présence à tous.

Isabelle se rendit à ces prières et, le 7 novembre, elle arriva devant Baza, accompagnée de l'infante Isabelle, du cardinal d'Espagne, de son amie, la marquise de Moya, et d'autres dames de la cour. Les assiégés, dit Bernaldez, réunis en foule sur les remparts et sur les toits des maisons, virent la brillante cavalcade sortir des profondeurs des montagnes, bannières flottantes et au son d'une musique guerrière, tandis que les cavaliers castillans s'avançaient en corps pour recevoir leur souveraine bien-aimée et lui faire l'accueil le plus enthousiaste. « Elle vint, » dit Martyr, « entourée d'une troupe de nymphes, comme s'il se fût agi de célébrer l'hymen de sa fille; sa vue parut soudain réjouir et ranimer les cœurs languissants, après tant de veilles, de fatigues et de dangers. » Un autre écrivain, également présent, fait remarquer que, dès ce moment, la scène parut changer d'aspect; on ne vit plus ces sanglantes escarmouches qui avaient lieu auparavant, tous les jours; on n'entendit plus ni les détonations de l'artillerie, ni le fracas des armes, ni les bruits horribles de la guerre; tout faisait présager la réconciliation et la paix.

Les Mores interprétèrent probablement la visite d'Isabelle comme le signe que l'armée chrétienne ne se retirerait pas avant d'avoir pris Baza. L'espoir qu'ils avaient nourri jusqu'à ce jour de fatiguer les assiégeants se dissipa entièrement, et, peu de jours après, ils demandaient à entrer en

pourparlers avec les Espagnols, pour régler les conditions d'une capitulation.

Le troisième jour après son arrivée, la reine passa en revue ses troupes, rangées en ordre de bataille sur le flanc des montagnes, à l'ouest de la ville; puis elle alla, avec le roi et le cardinal d'Espagne, suivis d'une brillante escorte de chevaliers espagnols, reconnaître la place. Le même jour, le commandeur de Léon eut une conférence avec l'ennemi, et l'on convint d'un armistice qui devait durer jusqu'à ce que le vieux monarque El Zagal, retiré à Guadix, eût été informé de la situation réelle des assiégés, et que l'on eût reçu ses instructions au sujet de la conduite qu'ils devaient suivre.

L'*alcayde* de Baza représenta à son souverain le déplorable état dans lequel se trouvait la garnison, décimée dans les combats et manquant de munitions; il avait cependant assez de confiance encore dans le courage du peuple, pour entreprendre de prolonger la résistance, s'il pouvait s'attendre à recevoir du secours; sinon, il ne ferait que sacrifier inutilement des hommes et perdre l'avantage qu'il avait et dont il pouvait profiter pour proposer une capitulation honorable. Le prince musulman se rendit à la justesse de ces observations; il paya un tribut d'éloges bien mérités à son brave parent, Cidi Yahye, pour sa fidélité et sa courageuse défense, mais s'avouant impuissant à le secourir, il l'autorisa à traiter avec les Espagnols, aux meilleures conditions qu'il pourrait obtenir pour la ville et pour lui-même.

Un désir mutuel de mettre fin à de longues hostilités inspirait aux deux parties un esprit de modération, qui facilita considérablement la tâche des négociateurs. Ferdinand ne montra pas cette arrogance avec laquelle il avait traité les malheureux défenseurs de Malaga, soit parce que cette con-

duite eût été impolitique, soit, comme il est plus probable, parce que les Mores de Baza auraient pu se faire mieux respecter. Les principales stipulations du traité portaient que les mercenaires étrangers, employés à la défense de la place, en sortiraient avec les honneurs de la guerre; que la ville serait remise aux chrétiens, et que les habitants pourraient choisir, ou de se retirer, avec leurs effets, dans quel lieu il leur plairait, ou d'habiter les faubourgs de leur cité, comme sujets du roi de Castille, payant le tribut qu'exigeaient leurs anciens princes et conservant leurs biens, leur religion, leurs lois et leurs usages.

Le 4 décembre 1489, Ferdinand et Isabelle, à la tête de leurs légions victorieuses, prirent possession de Baza, où ils entrèrent, au son des cloches, aux détonations de l'artillerie et dans tout l'appareil usité dans cette pompeuse cérémonie; l'étendard de la croix, flottant sur les antiques remparts de la ville, annonçait au loin le triomphe des armes chrétiennes. Le brave *alcayde*, Cidi Yahye, reçut de la part des souverains un accueil bien différent de celui qui avait été fait au courageux défenseur de Malaga. Il fut comblé d'égards et de présents, et cette réception gracieuse fit sur lui un tel effet qu'il exprima le désir d'entrer au service de ses vainqueurs. « Isabelle, » dit sèchement l'historien arabe, « fut bien payée de sa politesse. »

Cidi Yahye se décida, peu de temps après, sur les sollicitations qui lui furent faites, à visiter son royal parent, El Zagal, à Guadix, pour l'engager à faire sa soumission. Dans son entrevue avec ce prince, il lui représenta l'inutilité de toute tentative de résistance aux forces combinées de l'Espagne; le roi verrait tomber aux mains de l'ennemi, l'une après l'autre, ses places fortes, jusqu'au moment où,

expulsé de ses États, il ne pourrait plus traiter avec le vainqueur. Cidi Yahye rappela au vieillard que le lamentable horoscope d'Abdallah avait prédit la chute de Grenade et que l'expérience avait suffisamment démontré l'impossibilité de changer le cours de la destinée. L'infortuné monarque l'écoutait, dit l'annaliste arabe, sans que sa physionomie impassible trahît ses sentiments; enfin, après une longue et profonde méditation, il répondit avec cette résignation qui caractérise le musulman : « Ce qu'Allah veut, il l'exécute selon ses voies. S'il n'avait pas décrété la chute de Grenade, cette épée eût pu la sauver; mais que sa volonté soit faite! » Il fut alors convenu qu'El Zagal remettrait les villes principales d'Almeria, de Guadix et leurs dépendances, constituant son royaume, aux souverains espagnols, qui se mettraient aussitôt en marche, avec leurs troupes, pour en prendre possession.

Le 7 décembre, Ferdinand et Isabelle, sans donner à leurs soldats fatigués et sans prendre eux-mêmes le temps de se reposer, partirent pour Baza; le roi conduisait l'avant-garde; la reine, l'arrière-garde. Les Castillans traversèrent les parties les plus sauvages de la longue *sierra* qui s'étend vers Almeria; ils s'engagèrent dans plus d'un étroit défilé, où, selon un témoin oculaire, une poignée de guerriers déterminés auraient pu arrêter toute l'armée chrétienne; ils franchirent des montagnes dont les cimes se perdaient dans les nuages et des vallées dont le soleil n'éclairait jamais les profondeurs. Un vent glacial souffla constamment et le temps ne cessa d'être détestable; les hommes, aussi bien que les chevaux, excédés de fatigue après une longue campagne, étaient engourdis par ce froid intense, et beaucoup furent gelés. Un plus grand nombre encore de chrétiens,

s'égarant dans les inextricables sentiers de la *sierra*, auraient éprouvé le même sort, sans le marquis de Cadix, qui fit dresser sa tente sur un des sommets les plus élevés et allumer tout autour des feux pour éclairer les traîneurs.

A peu de distance d'Almeria, Ferdinand vit venir à sa rencontre, ainsi qu'il avait été convenu, El Zagal, escorté d'une troupe nombreuse de cavaliers musulmans. Le roi ordonna aux nobles qui l'entouraient de prendre les devants et de recevoir le prince more. « En le voyant, » dit Martyr, qui était de la suite royale, « je me sentis ému de pitié, car, s'il était un barbare sans loi, il était roi et s'était signalé par des traits d'héroïsme. » El Zagal, sans s'arrêter pour recevoir les hommages des seigneurs castillans, mit pied à terre et s'avança vers Ferdinand, afin de lui baiser la main; mais celui-ci, reprochant à ses courtisans leur « grossièreté, » pour avoir souffert que le malheureux monarque s'humiliât ainsi, le força de remonter à cheval et tous deux se dirigèrent, côte à côte, vers Almeria.

Cette cité était un des plus beaux fleurons de la couronne de Grenade; un commerce actif avec la Syrie, l'Égypte et l'Afrique y avait amassé de grandes richesses, et les corsaires d'Almeria avaient été, pendant des siècles, la terreur des marins catalans et pisans. Cette place eût pu soutenir un siége aussi long que celui de Baza, mais elle se rendait, en ce moment, sans coup férir, aux mêmes conditions que cette ville. Après avoir laissé reposer, pendant quelques jours, leurs troupes dans ces riantes campagnes, qui, abritées contre l'âpre vent du nord de la *sierra* et rafraichies par la brise légère de la Méditerranée, rappelaient à Martyr le jardin des Hespérides, les souverains, y laissant une forte garnison sous les ordres du commandeur de Léon et

s'enfonçant de nouveau dans les profondeurs des montagnes, marchèrent sur Guadix, qui, après quelques velléités de résistance de la part de la populace, leur ouvrit ses portes. La reddition de ces villes principales fut suivie de celle de tout le reste du royaume, y compris une foule de hameaux épars sur le versant de la chaine de montagnes qui s'étend de Grenade vers la côte. Partout les habitants furent maintenus, comme ceux de Baza, dans la jouissance de leurs droits et de leurs biens.

Pour l'indemniser de la cession de ces vastes domaines, les souverains espagnols donnèrent à El Zagal le *taha* ou district d'Andaraz, la vallée d'Alhaurin et la moitié des salines de Maleha, avec un revenu considérable; il devait recevoir le titre de roi d'Andaraz et rendre l'hommage à la couronne de Castille.

Cette ombre de royauté ne put flatter longtemps l'esprit de l'infortuné prince; il éprouvait des tourments continuels à la vue des lieux où il avait régné, et, ayant eu à réprimer l'insubordination de ses nouveaux sujets, il résolut de renoncer à sa petite principauté et de dire adieu pour toujours à son pays natal. Ayant cédé tous ses droits et toutes ses possessions à Isabelle pour une forte somme d'argent, il passa en Afrique, où, ainsi qu'on l'assure, il fut dépouillé de toute sa fortune par les barbaresques et condamné à languir, le reste de ses jours, dans une profonde misère.

Les soupçons qui planèrent sur l'avénement de ce prince au trône ont jeté une ombre sinistre sur sa réputation, qui autrement, en ce qui concerne du moins sa vie publique, ne fut souillée d'aucun acte infamant. Avec l'énergie, le talent, la science militaire qu'il possédait, il eût pu retarder de plusieurs années la chute de Grenade, s'il avait été assez heureux

pour réunir toute la nation sous ses lois, en vertu d'un droit incontestable; mais ses brillantes qualités même, qui amenèrent la division du royaume en lui donnant des partisans, ne firent que précipiter la catastrophe.

Les souverains espagnols étaient arrivés heureusement au terme de leur campagne; après avoir laissé une partie de leurs troupes en garnison dans différentes places, pour veiller sur leurs conquêtes, ils ramenèrent le reste à Jaën, où ils licencièrent leur armée, le 4 janvier 1490. Les pertes subies par les Castillans, pendant cette longue guerre, excédaient considérablement celles de l'année précédente et de toute autre année; il n'était pas mort moins de vingt mille hommes, dont la plupart, dit-on, avaient succombé à des maladies, causées par des fatigues excessives et le manque de repos.

Ainsi finit la huitième année de la guerre de Grenade, année beaucoup plus glorieuse pour les chrétiens et plus importante par ses résultats qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Une armée de quatre-vingt mille hommes était restée sous les armes, pendant plus de sept mois, en dépit des rigueurs de l'hiver, fait presque sans exemple à cette époque, où le nombre des soldats levés et le temps de service étaient fixés d'après les exigences des guerres féodales [1]. Malgré la famine qui avait désolé l'Espagne, en 1488, malgré les obstacles de toute nature qu'il fallut surmonter, l'absence de rivières navigables, la difficulté de franchir une *sierra* sauvage, cette immense armée fut toujours approvisionnée régulièrement.

[1] La cité de Séville seule entretint 600 hommes de cavalerie et 8,000 d'infanterie, sous le commandement du comte de Cifuentes, pen dant les huit mois que dura ce siége.

L'histoire de cette campagne témoigne, sans doute, du courage, de la constance et de la parfaite discipline du soldat espagnol, ainsi que du patriotisme et de la puissance de la nation, mais elle fait surtout honneur à Isabelle. C'est elle qui raffermit le cœur des chefs, après le désastre dont la plaine de Baza fut le théâtre, et qui les encouragea à poursuivre le siége. Elle réunit les approvisionnements, fit pratiquer les routes, prit soin des malades, et, au prix de grands sacrifices personnels, se procura les sommes énormes dont on avait besoin; à la fin, lorsque les soldats, à la suite de longues souffrances, tombèrent dans l'abattement, elle parut au milieu d'eux, comme une vision céleste, ranimant les courages languissants et communiquant son énergie à tous. On eût dit que l'affection dont la reine était l'objet de la part de la nation entière était le mobile supérieur qui donnait l'impulsion à celle-ci et imprimait un cachet d'unité à tous ses mouvements. Son sexe, comme son caractère, expliquait cette popularité. L'intérêt, la tendre sollicitude qu'il inspirait à sa souveraine étaient connus du peuple, qui les payait naturellement de retour; et, quand il la voyait, dirigeant les conseils, partageant les dangers et les fatigues des soldats, déployant toute la force d'esprit qui appartient à l'homme, il la regardait comme un être supérieur et lui vouait un amour plus exalté que celui du sujet simplement fidèle. Les chevaleresques Castillans l'honoraient comme leur sainte tutélaire, et Isabelle exerça sur eux un empire que jamais un homme n'eût pu posséder et que ne posséda jamais, sans doute, aucune femme, à une époque et dans un pays moins romanesques[1].

[1] Voyez l'Appendice à la fin du volume, note 3.

CHAPITRE XV.

CONQUÊTE DE GRENADE.

(1490-1492)

Fiançailles de l'infante Isabelle avec le prince de Portugal. — Déposition des membres de la chancellerie de Valladolid par la reine. — Arrivée des Espagnols devant Grenade. — Visite d'Isabelle au camp. — Chevaliers musulmans et chrétiens. — Incendie du camp espagnol. — Érection de Santa-Fé. — Capitulation de Grenade. — Résultats de la guerre. — Influence morale. — Influence au point de vue militaire. — Destinée des Arabes d'Espagne. — Mort et caractère du marquis de Cadix.

Au printemps de 1490, des ambassadeurs arrivèrent de Lisbonne pour régler les préliminaires du mariage convenu entre Alonso, l'héritier présomptif du trône de Portugal, et l'infante de Castille, Isabelle. Une alliance avec ce royaume qui, à proximité de l'Espagne, avait tant de moyens d'inquiéter ce pays, comme il l'avait prouvé en soutenant les prétentions de Jeanne Beltraneja, avait une extrême importance pour les souverains espagnols. Nulle autre considération n'eût pu décider la reine à se séparer de sa fille aînée, de cette douce et aimable Isabelle que ses parents chérissaient, paraît-il, plus que tous leurs autres enfants.

La cérémonie des fiançailles eut lieu à Séville, au mois d'avril, don Fernando de Silveira représentant le prince portugais, et fut suivie de fêtes splendides et de tournois. A quelque distance de la ville, sur les bords du Guadalquivir, on prépara des lices, entourées de galeries tendues de soie et de drap d'or et protégées contre l'ardeur du soleil par des dais richement brodés aux armes des anciennes familles de la Castille. L'éclat de ce spectacle fut rehaussé par la présence de toutes les beautés de la cour, ayant au milieu d'elles l'infante, suivie de soixante-dix dames nobles et de cent pages de la maison royale. Jeunes et vieux, tous les intrépides cavaliers que renfermait l'Espagne accoururent à ce tournoi, aussi fiers du triomphe remporté sur ce théâtre et devant cette brillante assemblée, que des lauriers péniblement cueillis sur les champs de bataille. Ferdinand, qui rompit plusieurs lances en cette occasion, se fit remarquer entre tous les combattants par son adresse et par sa bonne grâce à cheval. A ces mâles exercices succédèrent dans la soirée d'autres divertissements, des danses et des concerts; chacun, après cette longue guerre, pleine de fatigues, semblait heureux de voir revenir le temps des plaisirs.

Dans l'automne de la même année, la princesse fut conduite en Portugal par le cardinal d'Espagne et le grand-maître de Saint-Jacques; une suite nombreuse et magnifique l'accompagnait. Sa dot excédait de cinq cents marcs d'or et de mille marcs d'argent celle qui était habituellement assignée aux infantes de Castille, et sa garde-robe était évaluée à cent vingt mille florins d'or. Les chroniqueurs contemporains s'étendent avec complaisance sur ces détails qui témoignent de la richesse et de la splendeur de la cour castillane. Malheureusement les espérances éveillées par ces

brillants auspices, devaient être bientôt détruites par la mort du prince portugais.

A la fin de la campagne qui avait signalé l'année précédente, Ferdinand et Isabelle avaient envoyé une ambassade au roi de Grenade, pour l'inviter à leur ouvrir les portes de sa capitale, conformément à la convention de Loja, par laquelle il s'était obligé à la leur livrer, après la reddition de Baza, d'Almeria et de Guadix. Le temps était venu d'exécuter ce traité; néanmoins Abdallah répondit qu'il ne pouvait satisfaire à cette demande, qu'il n'était plus maître d'agir comme il le voulait; tout prêt à tenir ses engagements, il en était empêché par la population qui, considérablement accrue en ce moment, était fermement décidée à se défendre [1].

Il est probable que le prince more ne faisait guère violence à ses sentiments, lorsqu'il éludait ainsi une promesse qui lui avait été arrachée dans sa captivité; c'est du moins ce que font supposer les actes d'hostilité qui suivirent de près cette réponse. Les habitants de Grenade, recouvrant tout à coup leur ancienne ardeur, entrèrent sur le territoire espagnol, surprirent Alhendin et quelques places de moindre importance; enfin ils excitèrent à la révolte Guadix et d'autres villes conquises. Grenade, qui avait sommeillé au milieu de la lutte furieuse engagée sous ses murs, se réveillait au moment même où toute résistance était devenue vaine.

Ferdinand ne tarda pas à user de représailles; au prin-

[1] Ni les écrivains arabes ni les castillans ne contestent la légitimité de la sommation faite à Abdallah; nous ne voyons pas cependant que l'obligation imposée à celui-ci fût fondée sur autre chose que sur la convention par laquelle, pendant sa captivité à Loja, en 1486, il s'était engagé à livrer sa capitale en échange de Guadix, si cette dernière place était prise dans les six mois par les Espagnols.

temps de 1490, il envahit, avec une forte armée, la plaine cultivée de Grenade, enlevant, comme d'ordinaire, les troupeaux et les récoltes, et portant la dévastation jusqu'aux portes mêmes de la capitale. Il conféra, dans cette campagne, l'ordre de la chevalerie à son fils, le prince Jean, alors âgé de douze ans, qu'il avait amené avec lui, d'après un ancien usage observé par les nobles castillans, qui se faisaient suivre de leurs fils, encore enfants, dans les guerres contre les Mores. La cérémonie fut accomplie sur les bords du grand canal, presque au pied des remparts de la cité assiégée; les ducs de Cadix et de Medina Sidonia furent les parrains du prince, et le nouveau chevalier conféra ensuite l'ordre qu'il venait de recevoir à plusieurs de ses jeunes compagnons d'armes.

L'automne suivant, le roi fit une nouvelle incursion dans la *vega* et, paraissant devant Guadix avec des forces suffisantes pour intimider la population qui se montrait prête à se soulever, se proposa d'ouvrir immédiatement une enquête sur cette conspiration. Il jura qu'il ferait prompte justice de tous ceux qui y avaient trempé, mais, dans sa clémence, il permit aux habitants de se retirer avec leurs effets partout où ils le voudraient, pour prévenir un examen de leur conduite. Cette offre politique eut l'effet attendu. Il y avait peu de Mores, si même il y en avait, qui ne se sentissent coupables à quelque degré; tous préférèrent donc se condamner à l'exil plutôt que de compter sur la pitié de leurs juges. C'est ainsi, dit le curé de Palacios, que, par un mystérieux décret de la Providence, l'antique cité de Guadix fut ramenée dans le giron de l'Église; les mosquées furent transformées en temples chrétiens, remplis des sons religieux de l'orgue, et la croix fut de nouveau plantée sur cette terre riante, qui avait

été foulée aux pieds par l'infidèle, pendant près de huit siècles.

Le même moyen fut employé, avec un égal succès, à Almeria et à Baza, dont les habitants, abandonnant leurs anciennes demeures, émigrèrent, avec tout ce qu'ils purent emporter, dans la ville de Grenade, sur la côte d'Afrique. Le vide fait par le départ des musulmans fut bientôt rempli par l'arrivée d'une multitude d'Espagnols.

On ne peut aujourd'hui voir ces faits des mêmes yeux que les chroniqueurs contemporains, qui les rapportent avec des transports de joie. Que les Mores fussent coupables sans l'être toutefois jusqu'au dernier, la chose n'est pas improbable et est même établie par les témoignages des écrivains arabes. Mais il n'y avait aucune proportion entre la punition et le crime; la justice eût été certainement satisfaite par le châtiment des chefs d'un complot qui, paraît-il, n'avait pas été suivi d'un commencement d'exécution; la cupidité étouffa la voix de la justice, et l'on peut considérer cet acte de violence, parfaitement conforme à la politique systématiquement suivie plus tard par les rois d'Espagne, pendant plus d'un siècle, comme un des premiers anneaux de la longue chaine de persécutions que couronna l'expulsion des Mores.

L'année suivante, en 1491, un fait mit dans tout son jour la ligne de conduite adoptée par le gouvernement relativement aux affaires ecclésiastiques. La chancellerie de Valladolid ayant appelé au pape dans un cas réservé exclusivement à sa propre juridiction, Isabelle déposa le président de la cour, Alonso de Valdivieso, évêque de Léon, ainsi que tous les auditeurs, et nomma de nouveaux juges, avec l'évêque d'Oviédo à leur tête. C'est là, entre beaucoup d'autres, une preuve de la fermeté avec laquelle la reine, malgré tout son

respect pour la religion et ses ministres, refusait d'abdiquer son indépendance, en reconnaissant à un degré quelconque les usurpations de Rome; elle garda, pendant tout son long règne, cette attitude pleine de dignité, qui fut abandonnée par ses successeurs.

L'hiver de 1490 se passa au milieu des préparatifs de la dernière campagne contre Grenade. Au mois d'avril 1491, Ferdinand prit le commandement de l'armée, avec la résolution bien arrêtée de mettre le siége devant la capitale des Mores et de ne pas le lever avant d'être maître de la place. La plupart des historiens évaluent les troupes réunies dans le val de Velillos, à cinquante mille hommes d'infanterie et de cavalerie, bien que Martyr, qui servait en qualité de volontaire, en porte le nombre à quatre-vingt mille hommes. Ces soldats avaient été fournis par les différentes villes du pays et surtout de l'Andalousie, qui, dans le cours de cette longue guerre, avait fait des efforts gigantesques [1], et par les nobles, dont plusieurs, fatigués de cette interminable lutte, s'étaient bornés à envoyer leurs contingents; un grand nombre d'autres, tels que les marquis de Cadix, de Villena, les comtes de Tendilla, de Cabra, d'Urena et Alonso de Aguilar, voulurent, ayant joué jusque-là un rôle dans le drame, en voir le dénouement et partager la gloire du triomphe.

Le 26 avril, les Espagnols vinrent camper près de la fontaine d'Ojos de Huescar, dans la *vega*, à deux lieues environ

[1] D'après Zuniga, le contingent fourni cette année par Séville s'élevait à 6,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, qui furent remplacés jusqu'à cinq fois par des troupes fraiches, pendant la campagne. On ne tira des provinces septentrionales de Guipuscoa et d'Alava que 1,000 hommes d'infanterie, 450 arbalétriers et 550 lanciers, qui devaient servir pendant soixante jours.

de Grenade. Ferdinand commença par charger le marquis de Villena, qu'il soutint plus tard avec le reste de son armée, d'aller, avec un gros détachement de troupes, ravager les fertiles vallées des Alpujarras, qui étaient le grenier de la capitale; cet ordre fut rigoureusement exécuté, et il n'y eut pas moins de vingt-quatre villes et hameaux saccagés et rasés jusqu'à terre dans les montagnes. Le roi retourna ensuite, chargé de butin, et reprit sa première position sur les bords du Xenil, en vue de la cité moresque, restée seule debout, comme un chêne qui a vu tomber autour de lui tous les arbres de la forêt et continue de braver fièrement l'orage.

Privée de toutes les ressources qu'elle trouvait au dehors, Grenade était encore formidable par sa position et par ses défenses. A l'est, elle était protégée par des montagnes sauvages, la *Sierra Nevada*, dont les cimes couvertes de neige faisaient régner dans la ville une délicieuse fraîcheur au milieu des chaleurs étouffantes de l'été; du côté de la *vega*, en face du camp espagnol, s'élevaient des tours et des murailles massives, d'une grande force. La population, grossie jusqu'au chiffre de deux cent mille âmes par l'émigration qui s'était faite aux alentours, devait être un embarras dans un long siége, mais dans ce nombre étaient compris vingt mille guerriers, l'élite de la chevalerie musulmane, échappés au fer des chrétiens. Devant la ville, sur une étendue de près de dix lieues, se déroulait la magnifique *vega*,

« Fresca y regalada vega,
Dulce recreacion de damas
Y de hombres gloria immensa, »

cette *vega* dont les mille beautés ne pouvaient guère être exagérées par la brillante poésie des Arabes, et qui conti-

nuait de fleurir, en dépit des fréquentes dévastations qu'elle avait subies l'année précédente [1].

Les habitants de Grenade voyaient avec indignation l'ennemi campé à leurs portes; ils sortirent de la ville par petits détachements ou même seuls parfois, défiant les Espagnols en combat singulier. A chaque instant d'intrépides cavaliers, mores et chrétiens, se rencontraient dans la plaine, devenue une espèce de lice où ils déployaient leur valeur sous les yeux des chevaliers et des belles dames, leurs compatriotes; la reine Isabelle et les infantes étaieut venues d'Alcala la Real, avec leur suite, pour ranimer par leur présence l'ardeur des assiégeants. Les ballades castillanes rappellent dans un style pittoresque ces tournois chevaleresques, dont la description donne tant d'intérêt à cette poésie romantique, qui, célébrant les exploits des guerriers des deux armées, éclaire de glorieux rayons la chute de Grenade [2].

Au milieu des fêtes dont son arrivée dans le camp donna le signal, la reine n'oublia pas les rudes travaux de la guerre; elle surveillait les préparatifs militaires et inspectait tout par elle-même. On la voyait paraître, à cheval, revêtue d'une armure complète; quand elle visitait les différents quartiers et passait la revue des troupes, elle adressait à chaque soldat des mots d'encouragement ou d'affection, selon son rang.

Isabelle exprima un jour le désir de voir la ville de plus

[1] Martyr rapporte que les marchands génois, « voyageant dans tous les climats, déclaraient Grenade la plus grande ville forte qu'il y eût au monde. » Casiri a extrait de différents auteurs arabes une foule de détails intéressants sur l'opulence, la population et les mœurs de Grenade.

[2] Un chevalier chrétien ayant défait avec une poignée d'hommes une troupe bien plus nombreuse de cavaliers mores, Abdallah, admirant sa bravoure, lui envoya le lendemain un magnifique présent, avec sa propre épée richement garnie.

près. On choisit à cet effet, dans le petit village de Zubia, à peu de distance de Grenade, une maison d'où la vue s'étendait au loin. Les royaux époux se placèrent devant une fenêtre qui donnait sur l'Alhambra et la plus belle partie de la cité. Des forces considérables, sous le commandement du marquis duc de Cadix, avaient, pour protéger la personne des souverains, pris position entre le village et la capitale, avec défense formelle d'en venir aux mains avec l'ennemi, car Isabelle ne voulait pas que les plaisirs de cette journée fussent gâtés par une inutile effusion de sang.

Cependant les assiégés n'eurent pas la patience d'endurer la présence et, comme ils le pensaient, les bravades de leurs adversaires. Ils sortirent de la place, emmenant avec eux plusieurs pièces d'artillerie, et attaquèrent impétueusement les Espagnols; ceux-ci soutinrent le choc avec fermeté, jusqu'au moment où le marquis de Cadix, voyant le désordre se mettre parmi eux, jugea nécessaire de prendre l'offensive; réunissant ses soldats autour de lui, il fit une de ces charges désespérées qui avaient si souvent enfoncé les rangs de l'ennemi. La cavalerie musulmane plia, mais elle se fût maintenue, si l'infanterie, recrutée parmi la populace de la ville, ne se fût débandée précipitamment, l'entraînant dans sa fuite. La déroute alors devint générale; les cavaliers castillans, emportés par leur ardeur, poursuivirent les fuyards jusqu'aux portes de la capitale; « il n'y eut pas de lance, » dit Bernaldez, « qui, ce jour-là, ne fut pas trempée dans le sang de l'infidèle. » Deux mille Mores furent tués ou pris dans ce combat de courte durée; le massacre ne cessa que lorsque les musulmans furent rentrés dans la ville [1].

[1] Isabelle fit plus tard, en commémoration de cet événement, bâtir un

Vers le milieu du mois de juillet, un accident arriva dans le camp espagnol et faillit avoir des suites funestes. La reine était logée dans un magnifique pavillon, appartenant au marquis de Cadix, auquel il servait d'habitation pendant les guerres contre les Arabes. Une nuit, par suite d'une imprudence, une lampe, placée trop près des draperies, agitées peut-être par le vent, y mit le feu et aussitôt tout le pavillon fut en flammes. L'incendie se communiqua, avec une effrayante rapidité, aux tentes voisines, faites en matériaux légers et combustibles, et bientôt le camp fut menacé d'un embrasement général. Les soldats dormaient; il n'y avait en ce moment que les sentinelles d'éveillées. La reine et ses enfants, dont les appartements touchaient aux siens, se trouvèrent dans un grand danger et n'y échappèrent qu'avec peine, sans souffrir aucun mal. L'alarme fut donnée; les trompettes sonnèrent; on croyait à une surprise de l'ennemi. Le roi, sautant sur ses armes, se mit à la tête des troupes, mais il ne tarda pas à reconnaître la vérité et se contenta de placer le marquis de Cadix, avec un nombreux corps de cavalerie, en avant de la ville, pour repousser toute attaque de ce côté. Aucune sortie ne fut tentée par les Mores, et l'incendie fut enfin étouffé, sans avoir fait de victimes, mais après avoir détruit une foule d'objets de valeur; les nobles perdirent, en grande partie, leurs joyaux, leur vaisselle, le brocart et les étoffes précieuses qui ornaient leurs tentes.

Pour empêcher le retour de pareils accidents et pour loger commodément l'armée pendant l'hiver, si le siége se prolongeait jusqu'à cette saison, on décida de bâtir une ville

couvent de franciscains à Zubia, où, d'après Irving, on voit encore aujourd'hui la maison où elle assista à ce combat.

sur l'emplacement où s'élevait le camp. Ce projet fut mis immédiatement à exécution; la tâche fut proportionnellement répartie entre la milice des villes et les vassaux des seigneurs. Le soldat se transforma tout à coup en ouvrier et les bruits pacifiques du travail succédèrent au fracas de la guerre.

Cette œuvre prodigieuse fut achevée en moins de trois mois; le terrain, récemment couvert de légers pavillons, porta de solides maisons de pierre et de mortier, outre des écuries pour mille chevaux. La ville formait un carré, traversé par deux larges rues qui se coupaient à angles droits au centre, en forme de croix, avec de magnifiques portes à chacune des quatre extrémités. Des inscriptions sur des blocs de marbre, dans les différents quartiers, rappelaient la part prise par chaque cité espagnole à cette entreprise. La ville construite, les Castillans voulurent lui donner le nom de leur illustre reine, mais celle-ci, déclinant modestement cet honneur, l'appela Santa Fé, en souvenir de l'inébranlable confiance que son peuple, pendant cette guerre, avait placée dans la Providence. La ville porte encore aujourd'hui le nom qu'elle reçut, lors de sa fondation, en 1491, monument de la constance et de l'inépuisable patience des Espagnols; c'est, pour emprunter le langage d'un écrivain castillan, « la seule cité d'Espagne que l'hérésie musulmane n'ait jamais infectée. »

L'érection de Santa Fé découragea les assiégés plus que ne l'eût fait une brillante victoire de leurs adversaires. Ils voyaient l'ennemi s'établir sur leur territoire, avec la ferme résolution de ne plus en sortir; ils commençaient déjà à souffrir de la famine; étroitement bloqués, ils avaient perdu toute communication avec le dehors et avec l'Afrique. Des

symptômes d'insubordination se manifestaient dans une population trop nombreuse, qui ressentait les atteintes de la faim. Dans cette situation critique, l'infortuné Abdallah et ses principaux conseillers se convainquirent de l'inutilité d'une plus longue résistance, et, à la fin, au mois d'octobre, ils chargèrent le vizir Abul Cazim Abdelmalic de s'entendre avec les Castillans pour la reddition de la place. L'affaire devait être conduite avec une extrême prudence, car les habitants de Grenade, malgré leur sort précaire et leurs inquiétudes, étaient le jouet d'une illusion qui leur faisait constamment attendre des secours d'Afrique ou d'ailleurs.

Les souverains espagnols confièrent les négociations à leur secrétaire, Fernando de Zafra, et à Gonsalve de Cordoue; celui-ci, doué d'une habileté extraordinaire et familiarisé avec la langue et avec les mœurs des Arabes, semblait bien choisi pour s'acquitter de cette tâche difficile. Ainsi la capitulation de Grenade fut l'œuvre de l'homme qui avait acquis, dans les guerres contre les Mores, la science militaire dont il profita plus tard pour triompher des généraux les plus distingués de l'Europe.

Les conférences eurent lieu de nuit, dans le plus grand secret, tantôt dans la ville même, tantôt dans le petit hameau de Churriana, qui en est éloigné d'une lieue. A la fin, après que l'on eut beaucoup discuté de part et d'autre, les conditions de la capitulation furent définitivement arrêtées et ratifiées par les deux rois, le 25 novembre 1491.

Les conditions ressemblaient à celles qui avaient été faites aux défenseurs de Baza, mais elles étaient un peu plus larges. Les habitants de Grenade devaient garder leurs mosquées et pouvaient y exercer librement leur culte, avec ses rites et ses cérémonies; ils devaient être jugés, d'après leurs

propres lois, par leurs cadis ou magistrats, soumis à l'autorité du gouverneur castillan. Ils conservaient leurs anciens usages, leurs mœurs, leur langue et leur costume; ils jouissaient pleinement de leurs biens, avec le droit d'en disposer comme ils l'entendraient, et d'émigrer où et quand ils le voudraient; enfin on leur fournirait des vaisseaux pour les transporter en Afrique, s'ils le désiraient, dans un laps de trois années. Ils ne paieraient aucun impôt, pendant ces trois années, et, à l'expiration de ce terme, on n'augmenterait pas celui qu'ils payaient habituellement à leurs souverains. Le roi Abdallah devait régner sur une partie des Alpujarras et se reconnaître vassal de la couronne de Castille. L'artillerie et les fortifications seraient livrées aux chrétiens, et la ville se rendrait, soixante jours après la signature du traité. Telles étaient les principales conditions de la capitulation, telles que les rapportent les auteurs castillans et arabes les plus dignes de foi; nous les avons rappelées avec soin, parce qu'elles montrent jusqu'où les Espagnols poussèrent plus tard la perfidie envers les vaincus [1].

Les conférences ne pouvaient être conduites si secrètement que le bruit ne s'en répandit dans la population de la ville, qui voyait avec mécontentement les relations d'Abdallah avec les chrétiens. Lorsque le fait de la capitulation fut connu, l'agitation dégénéra rapidement en une révolte

[1] Martyr ajoute que les principaux nobles mores devaient quitter la ville. Pedraza, qui a consacré un volume à l'histoire de Grenade, ne paraît pas croire que les conditions de la capitulation valussent la peine d'être connues; la plupart des écrivains castillans modernes en parlent à peine : elles sont une critique trop sanglante de la conduite des rois d'Espagne. Marmol et le judicieux Zurita s'accordent sur chaque point avec Conde, et l'on peut considérer cet accord comme établissant les articles du traité.

ouverte, qui menaça la sûreté de la capitale et la personne du roi. Dans cet état de choses alarmant, les conseillers du prince jugèrent sage de devancer le jour fixé pour la reddition de la place, que l'on fixa au 2 janvier 1492.

Les Espagnols se préparèrent à donner à ce dernier acte du drame un caractère imposant et majestueux. La cour quitta le deuil qu'elle avait pris pour le prince Alonso de Portugal, mort des suites d'une chute de cheval, peu de mois après son mariage avec l'infante Isabelle, et les vêtements sombres qu'elle portait firent place à des costumes splendides. Dans la matinée du 2 janvier, le camp espagnol offrit le spectacle d'une animation extraordinaire. Le grand cardinal Mendoza parut à la tête d'un fort détachement de troupes, comprenant ses propres vassaux et des vétérans blanchis dans les guerres contre les Mores; il devait prendre possession de l'Alhambra, avant l'entrée des souverains dans la capitale [1]. Ferdinand se plaça un peu plus loin, à l'arrière-garde, près d'une mosquée arabe qui devint par la suite l'hermitage de Saint-Sébastien; il était entouré de ses courtisans, accompagnés des gens de leur suite, magnifiquement vêtus, armés de toutes pièces et déployant fièrement l'antique bannière de leurs maîtres. Plus loin encore, la reine s'était arrêtée au village d'Armilla.

Lorsque la colonne conduite par le grand cardinal gravit

[1] Oviedo, dont le récit contredit souvent ceux des autres contemporains, donne cet honneur au comte de Tendilla, le premier capitaine général de Grenade; mais, comme cet auteur, quoique témoin oculaire, n'avait que treize ou quatorze ans, à l'époque de la conquête, et qu'il écrivit une soixantaine d'années plus tard, d'après ses souvenirs, on ne peut avoir autant de confiance dans son témoignage que dans celui d'écrivains tels que Martyr, qui rapportaient les événements au fur et à mesure qu'ils se passaient sous leurs yeux.

la colline des martyrs, sur laquelle on avait pratiqué une route pour le passage de l'artillerie, elle vit venir à sa rencontre, suivi de cinquante cavaliers, le roi Abdallah qui, descendant la colline, s'avança vers l'endroit où se tenait Ferdinand, sur les bords du Xenil. Arrivé près de Ferdinand, le prince more voulut descendre de cheval et baiser la main du roi, en signe d'hommage, mais celui-ci l'en empêcha et l'embrassa avec toute espèce de marques d'estime et de sympathie. Abdallah remit alors au vainqueur les clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles sont à toi, puisque telle est la volonté d'Allah ; use de ta victoire avec clémence et modération. » Ferdinand voulut lui dire quelques mots de consolation, mais l'infortuné prince, s'avançant d'un air morne vers Isabelle, renouvela ces actes de soumission, puis s'éloigna pour rejoindre sa famille qui, emportant les objets les plus précieux, avait déjà pris la route des Alpujarras.

Les souverains attendaient avec impatience le signal qui devait leur annoncer l'occupation de la ville par les soldats du cardinal; celui-ci, longeant lentement l'enceinte extérieure de la place, ainsi qu'il avait été convenu, pour ménager autant que possible les sentiments des habitants, devait entrer par la porte de Los Molinos, comme on l'appelle aujourd'hui. Bientôt on vit briller aux rayons du soleil la grande croix d'argent, portée par Ferdinand pendant toute la croisade, tandis que les étendards de Castille et de Saint-Jacques flottaient triomphalement sur les rouges tours de l'Alhambra. A ce glorieux spectacle, les chanteurs de la chapelle royale entonnèrent solennellement le *Te Deum*, et les Espagnols, pénétrés d'une profonde émotion, se prosternèrent, adorant le Dieu des armées, qui avait enfin comblé leurs désirs en faisant triompher la croix de ses

ennemis. Les grands qui entouraient Ferdinand s'avancèrent alors vers la reine, et, s'agenouillant, lui baisèrent la main, en signe d'hommage à la reine de Grenade. Le cortége se mit ensuite en marche vers la ville; on voyait au milieu, dit un historien, « les souverains, brillant d'un éclat royal; tous deux, au printemps de la vie, venant d'achever cette glorieuse conquête, semblaient avoir revêtu un nouveau caractère de majesté; égaux entre eux, ils s'élevaient bien au dessus des autres hommes; on eût dit des êtres immortels, envoyés par Dieu pour le salut de l'Espagne [1]. »

Pendant ce temps, le prince more, traversant les Alpujarras, avait gravi un rocher d'où il pouvait voir une dernière fois Grenade; il arrêta son cheval et, comme il tournait les yeux vers le théâtre de sa grandeur passée, il sentit son cœur se serrer et fondit en larmes. « Vous faites bien, » dit sa virile mère, « de pleurer comme une femme, vous qui n'avez pas su vous battre comme un homme. » « Hélas! » s'écria-t-il, « quels malheurs ont jamais égalé les miens! » Les gens du pays montrent encore aujourd'hui au voyageur le lieu où se passa cette scène, et le rocher du haut duquel le monarque déchu fit ses tristes adieux au palais où

[1] L. Marineo et la plupart des écrivains espagnols rapportent que les souverains retardèrent leur entrée dans la ville jusqu'au 5 ou 6 janvier. Dans la pittoresque traduction des ballades moresques, par M. Lockhart, on trouvera une description animée de l'entrée triomphale de l'armée chrétienne dans Grenade :

« Il y eut des cris à Grenade, au coucher du soleil,
Les uns invoquant la Trinite, les autres Mahomet;
Ici passait le Coran, là était portee la croix,
Ici l'on entendait la cloche chrétienne, là le cor moresque,
On chantait le *Te Deum* au haut de l'Alcala,
Et le croissant disparaissait des minarets de l'Alhambra,
Où se deployaient les bannières d'Aragon et de Castille;
Un roi vient en triomphe, l'autre s'en va en pleurant.

s'était écoulée son enfance, est connu sous le nom poétique d'*El Ultimo Sospiro del Moro*, « le dernier soupir du More. »

Le reste de l'histoire d'Abdallah est raconté en peu de mots. Comme son oncle, El Zagal, il languit de douleur dans son petit royaume des Alpujarras, qui touchait à ses anciens domaines; l'année suivante, il émigra à Fez, avec sa famille, ayant vendu ses droits aux souverains espagnols pour une somme d'argent considérable, et bientôt après il tomba sur un champ de bataille, en portant les armes au service d'un prince africain, son parent. « Malheureux homme, » s'écrie amèrement un chroniqueur de sa nation, « qui perdit la vie en défendant la cause d'un autre et ne sut pas mourir pour la sienne! Tel était, » ajoute-t-il avec la résignation caractéristique de l'Arabe, « le décret immuable de la destinée. Béni soit Allah, qui élève et abaisse les rois de la terre, selon sa divine volonté, principe de l'éternelle justice qui règle toutes les choses humaines. » La porte par laquelle Abdallah sortit pour la dernière fois de sa capitale, fut murée à sa demande, afin que nul n'y pût plus passer, et l'est restée jusqu'aujourd'hui, pour rappeler le sort lamentable du dernier roi de Grenade [1].

[1] Washington Irving, dans son beau journal de voyage en Espagne, *l'Alhambra*, consacre un chapitre tout entier à Boabdil; il y retrace minutieusement la route que le monarque déchu suivit après sa sortie de sa capitale. Le même écrivain, dans l'appendice de sa Chronique de Grenade, après avoir fait connaître le sort d'Abdallah, trace le portrait suivant de ce prince : « Il y a dans la galerie de tableaux du Généralife un portrait de Boabdil *el chico*. Il a la figure belle et douce, le teint clair, les cheveux dorés; il est vêtu de brocart jaune, relevé par du velours noir; il porte un bonnet de velours noir, surmonté d'une couronne. Le musée de Madrid renferme deux armures qui, dit-on, lui appartinrent, l'une d'acier solide, peu ornée, le casque fermé. A en juger d'après ces armures, Boabdil devait être grand et vigoureux. »

La chute de Grenade causa une profonde sensation dans toute la chrétienté, qui la considéra comme compensant, en quelque sorte, la perte de Constantinople, conquis, il y avait près d'un demi-siècle, par les Turcs. A Rome, le pape et les cardinaux se rendirent en procession solennelle à l'église de Saint-Pierre, où une grand'messe fut célébrée en l'honneur de cette victoire; les réjouissances publiques durèrent plusieurs jours [1]. La nouvelle de cet événement ne fut pas reçue avec moins de satisfaction en Angleterre, où régnait Henri VII; les détails que rapporte à cet égard lord Bacon ne manquent pas d'intérêt [2].

[1] Cet événement forma le sujet d'une pièce de théâtre, représentée, la même année, devant la cour de Naples. Ce drame ou *farça*, comme l'appela son illustre auteur, Sannazar, est une œuvre allégorique, dans laquelle la Foi, la Joie et le faux prophète Mahomet jouent les principaux rôles. La difficulté de classer cette pièce a donné lieu, parmi les critiques italiens, à une discussion plus vive qu'on n'eût dû s'y attendre.

[2] « Environ vers ce temps arrivèrent des lettres de Ferdinand et d'Isabelle, roi et reine d'Espagne, notifiant la conquête définitive de Grenade, événement glorieux que le roi Ferdinand rapportait tout au long dans ses lettres, avec le détail de toutes les cérémonies religieuses observées lors de la reprise de ce royaume; on y lisait, entre autres choses, que le roi n'avait pas voulu absolument entrer dans la ville, avant qu'il n'eût vu la croix arborée sur la plus haute tour de Grenade, devenue terre chrétienne. On y lisait également qu'avant d'entrer il rendit hommage à Dieu, faisant proclamer par un héraut du haut de cette tour qu'il reconnaissait avoir reconquis ce royaume, avec l'aide du Dieu tout-puissant, de la glorieuse Vierge, du vertueux apôtre saint Jacques, du saint père Innocent VIII, ainsi que des prélats, de la noblesse et des communes de son royaume. Avant d'être sorti de son camp, il avait vu défiler sous ses yeux une petite armée de chrétiens martyrs, au nombre de sept cents et plus, qui avaient vécu dans la servitude comme esclaves des Mores, et qui chantaient des psaumes de délivrance; en donnant des aumônes et des secours à tous, il avait payé tribut à Dieu pour l'avoir laissé entrer dans la ville. Ces détails se trouvaient dans les lettres, avec beaucoup d'autres sur des cérémonies religieuses de grand apparat. Le roi, qui voulait toujours prendre part à tous

Ainsi finit la guerre de Grenade, que les chroniqueurs castillans ont souvent comparée, pour sa durée, avec le siége de Troie, et qui égala celui-ci par le grand nombre d'incidents pittoresques et romantiques qui la signalèrent, ainsi que par les péripéties pleines d'un intérêt poétique, dont elle offrit le spectacle. La chute de cette capitale mit fin à la domination des Arabes dans la péninsule, sept cent quarante et un ans après la conquête de l'Espagne. Ce triomphe eut pour les

les actes religieux et qui aimait beaucoup le roi d'Espagne, autant qu'un roi peut en aimer un autre, en partie à cause de ses vertus, en partie comme contre-poids à la France, envoya, à la réception de ces lettres, tous les nobles et les prélats de la cour, avec le maire et les aldermen de Londres, solennellement à l'église Saint-Paul, pour y entendre une déclaration du lord-chancelier, aujourd'hui cardinal. Lorsqu'ils y furent réunis, le cardinal, se tenant debout à l'endroit le plus élevé devant le chœur, tandis que les nobles, les prélats et les gouverneurs de la cité se pressaient au pied des autels, s'adressa à eux et leur apprit qu'ils étaient assemblés dans ce lieu consacré pour entonner un nouveau chant en l'honneur de Dieu. Depuis de longues années, dit-il, les chrétiens n'avaient pas conquis de terrain sur les infidèles, ni élargi et reculé les bornes du monde chrétien; mais cela venait d'être fait par la bravoure et la piété de Ferdinand et d'Isabelle, souverains d'Espagne, qui avaient, à leur immortel honneur, repris sur les Mores, qui l'avaient eu en leur possession durant plus de sept siècles, le grand et riche royaume de Grenade, avec la populeuse et puissante cité de ce nom. C'est pourquoi cette assemblée et tous les chrétiens devaient rendre grâces à Dieu et célébrer ce noble acte du roi d'Espagne, qui ne s'était pas seulement montré un vainqueur ordinaire, mais un prince apostolique, en ajoutant de nouvelles provinces à l'empire de la foi chrétienne; et l'on devait se féliciter d'autant plus que cette victoire et cette conquête avaient été obtenues sans grande effusion de sang. On pouvait espérer que ce n'était pas seulement un nouveau territoire donné à l'Église du Christ, mais une infinité d'âmes que le Tout-Puissant devait, semblait-il, se plaire à voir converties. Après quoi, le cardinal rapporta quelques-uns des détails les plus mémorables de la guerre et de la victoire. Lorsqu'il eut fini de parler, toute l'assemblée se forma en procession solennelle et l'on chanta le *Te Deum.* » Lord Bacon, *Histoire du règne de Henri VII.*

Espagnols les résultats les plus importants; le plus évident fut de les remettre en possession d'un vaste territoire, occupé jusqu'alors par un peuple qu'une différence de religion, de langue et de mœurs empêchait de se fondre jamais avec leurs voisins chrétiens, dont elle les rendait, au contraire, presque des ennemis nés; d'un autre côté, les musulmans étaient placés de manière à séparer les grands États de la péninsule et à laisser la porte ouverte à une invasion africaine. Les Espagnols recouvrèrent une grande étendue de pays, réunissant toutes les conditions requises pour produire beaucoup : fécondité naturelle du sol, douceur du climat, perfectionnement de la culture dû aux anciens occupants; sur les côtes, des ports commodes ouvraient des débouchés au commerce. Les débris épars de l'ancien empire des Visigoths se trouvaient réunis, à l'exception de la petite province de Navarre; le grand royaume, créé par la nature, était reconstitué. L'Espagne chrétienne agrandie allait s'élever bientôt de son humble rang à celui d'une des premières puissances de l'Europe.

Cette croisade eut une influence profonde sur le caractère même du peuple espagnol. Les habitants des différents États qui se partageaient la péninsule avaient, comme presque partout dans les temps féodaux, été trop souvent en lutte entre eux pour que le sentiment national pût se développer; il en avait surtout été ainsi en Espagne, où des royaumes indépendants s'étaient peu à peu formés des fragments de territoire reconquis sur les envahisseurs. Le même mobile tout-puissant agit sur tous ces chrétiens, qui s'unirent devant un ennemi dont les institutions et le caractère étaient si différents des leurs, et ce contraste nourrit chez eux l'esprit de nationalité. C'est ainsi que le feu du patriotisme

fut allumé dans tous les cœurs et que les provinces les plus éloignées de la péninsule furent rattachées l'une à l'autre par un lien indissoluble.

Ces guerres eurent également des résultats remarquables au point de vue militaire. Jusqu'à cette époque, on n'avait levé que des troupes irrégulières; ces soldats, en petit nombre et servant peu de temps, n'étaient guère soumis qu'à leurs chefs immédiats, et manquaient absolument de tout ce qu'exigent des opérations prolongées. Les Castillans étaient même inférieurs à la plupart des nations européennes, sous le rapport de la science militaire, comme on le voit par les efforts que fit Isabelle pour réformer l'état de choses existant, en profitant des ressources qu'elle trouvait à l'étranger. Pendant la croisade, on la vit mettre sur pied des armées considérables, bien supérieures en nombre à celles que l'on avait réunies jusque-là, en Europe. Ces hommes étaient retenus sous les drapeaux, non seulement pendant de longues campagnes, mais en hiver même, chose sans précédent; ils agissaient de concert, et leurs nombreux petits chefs étaient soumis à l'autorité d'un seul commandant, respecté autant à cause de son caractère que de son rang. Enfin ils étaient munis de tout ce dont ils avaient besoin, grâce à la sollicitude de la reine, qui fit venir les plus habiles ingénieurs des autres pays et prit à sa solde des corps de mercenaires, tels que les Suisses, par exemple, réputés les soldats les plus disciplinés de ce temps. L'Espagnol, élevé à cette école, se fit peu à peu remarquer par sa patience, son courage et sa parfaite subordination; à cette école aussi se formèrent ces célèbres capitaines et cette invincible infanterie qui, au commencement du XVI[e] siècle, répandirent au loin le nom de l'Espagne.

Mais, malgré toutes nos sympathies pour les vainqueurs, nous ne pouvons nous défendre d'un profond sentiment de regret, en voyant tomber et disparaître ces Arabes qui avaient fait de si grands progrès dans la civilisation, en les voyant chassés des somptueux palais qu'ils avaient élevés de leurs mains, errant exilés sur la terre que leur industrie avait fait fleurir, et décimés par les persécutions, jusqu'au jour où le nom même de leur nation fut effacé des pages de l'histoire [1]. Il faut toutefois reconnaître qu'ils avaient depuis longtemps atteint à leur plus haut degré de perfectionnement, comme peuple; leur gloire datait de loin. Vers les derniers temps de leur existence, ils paraissent avoir langui dans une torpeur et dans une mollesse, qui semblent prouver que, cessant d'être excités par des causes étrangères, ils furent victimes des vices inhérents à leurs institutions sociales et frappés d'impuissance. Dès lors il fut heureux que leur territoire fût occupé par un peuple, que sa religion et une forme plus libérale de gouvernement, malgré des erreurs et des abus fréquents, rendaient plus capable de servir la cause de l'humanité.

Nous ne laisserons pas ce sujet sans dire quelques mots de Rodrigue Ponce de Léon, marquis duc de Cadix, qui fut le héros de cette guerre, dont il signala le début par la prise d'Alhama et à laquelle il assista jusqu'à la chute de Grenade. Nous devons à la plume de son digne compatriote, le curé andalous de Los Palacios, un récit détaillé de la mort de ce

[1] Les Africains qui descendent des Mores d'Espagne, ne pouvant renoncer à l'espoir de retourner dans le délicieux pays de leurs ancêtres, continuèrent pendant plusieurs générations et continuent peut-être encore aujourd'hui à réciter dans leurs mosquées, tous les vendredis, une prière pour obtenir leur rentrée en Espagne.

brave guerrier. Il survécut peu de temps à cette dernière campagne et succomba, le 28 août 1492, dans son palais de Séville, à une maladie causée par des fatigues excessives. Il avait atteint sa quarante-neuvième année, et, quoiqu'il eût été marié deux fois, ne laissa pas d'enfants légitimes. Le marquis était de taille moyenne, avait le corps robuste et bien proportionné, un beau teint et des cheveux clairs légèrement roux. Habile écuyer, il excellait dans la plupart des exercices chevaleresques; il unissait, mérite rare, la prudence dans le conseil à l'intrépidité dans l'action, et, bien qu'il fût assez prompt à s'emporter et lent à pardonner, il était franc et généreux, ami dévoué et un bon maître pour ses vassaux [1].

Le marquis était un fils zélé de l'Église, il observait scrupuleusement les jours de fêtes et les faisait observer par ses vassaux; en guerre, il était un ardent champion de la Vierge. Il aimait à agrandir ses domaines, mais était prodigue de sa fortune, surtout pour embellir et fortifier ses villes et ses châteaux; Alcala de Guadaira, Xérès et Alanis lui coûtèrent la somme énorme de dix-sept millions de maravédis. Il était galant envers les dames, ainsi qu'il convenait à un bon chevalier. A sa mort, le roi et la reine, ainsi que toute la cour, prirent le deuil, « car il était fort aimé, » dit le curé, « et estimé, comme le Cid, à la fois de ses amis et de ses ennemis; nul musulman n'osait se montrer dans les lieux où sa bannière était déployée. »

Le héros, après avoir été exposé pendant plusieurs jours dans son palais de Séville, ayant à son côté la bonne épée

[1] Don Henrique de Guzman, duc de Medina Sidonia, l'ancien ennemi et, depuis le commencement de la guerre des Mores, le fidèle ami du marquis de Cadix, mourut le même jour que celui-ci, le 28 août.

qui avait brillé dans tant de combats, fut solennellement porté en procession, la nuit, par les rues de la ville, au milieu des lamentations du peuple, jusqu'à la grande chapelle de l'église des Augustins; là il fut déposé dans le caveau de ses ancêtres; dix étendards, pris sur les Mores, avant la guerre de Grenade, ornèrent ses funérailles et, dit Bernaldez, « ils flottent encore sur son tombeau, souvenir de ses exploits immortels comme son âme. » Ces étendards sont depuis longtemps tombés en poussière; des mains sacriléges ont détruit la tombe qui renfermait les cendres du héros, mais le nom du marquis de Cadix vivra en Espagne, aussi longtemps qu'on y respectera la valeur, la magnanimité, l'honneur et les autres vertus chevaleresques [1].

[1] Le marquis laissa trois filles illégitimes, qu'il avait eues d'une noble dame espagnole et qui épousèrent des grands seigneurs. Avec l'autorisation de Ferdinand et d'Isabelle, il laissa ses titres et ses biens à don Rodrigue Ponce de Léon, fils de sa fille aînée, qui avait épousé un de ses parents. Cadix fut plus tard réuni par les souverains au domaine de la couronne, dont il avait été détaché du temps de Henri IV, et la famille de Ponce de Léon reçut en compensation des terres considérables, avec le titre de duc d'Arcos.

CHAPITRE XVI.

CHRISTOPHE COLOMB A LA COUR DE CASTILLE.

(1492)

Premières découvertes des Portugais et des Espagnols. — Christophe Colomb. — Son arrivée à la cour de Castille. — Rejet de ses demandes. — Reprise des négociations. — Dispositions favorables de la reine. — Arrangement conclu avec Christophe Colomb. — Premier voyage de découvertes. — Indifférence témoignée pour l'entreprise. — Éloges dus à Isabelle.

A Santa Fé, Ferdinand et Isabelle signèrent une convention qui leur livra un empire immense, auprès duquel disparaissaient leurs récentes conquêtes et leurs royaumes même. L'extraordinaire activité intellectuelle des Européens, au xve siècle, après une longue léthargie, avait eu pour résultats de grands progrès dans toutes les branches de la science, et surtout dans la marine; c'est ainsi que ce siècle est particulièrement signalé comme celui des découvertes maritimes. La situation politique de l'Europe moderne était des plus favorables à ces progrès. Aux temps de l'empire romain, le commerce avec l'Orient avait naturellement son centre à

Rome, la métropole commerciale de l'Ouest. Après le démembrement de l'empire, il continua à prendre pour canaux les ports de l'Italie, d'où il se dirigeait vers les autres pays de la chrétienté; mais ces pays, élevés du rang de provinces subordonnées à celui d'États indépendants, voyaient avec jalousie les cités italiennes grandir rapidement, grâce à ce monopole, en puissance et en prospérité. Il en était surtout ainsi pour le Portugal et la Castille [1], qui, situés à l'extrémité du continent européen, loin des grandes routes du commerce asiatique, n'avaient pas un territoire assez étendu pour se faire respecter, comme certains royaumes chrétiens, aussi peu favorisés qu'eux-mêmes sous le rapport commercial. Cette considération engagea donc la Castille et le Portugal à tourner les yeux vers le grand océan qui baignait leurs côtes, dans l'espoir d'y trouver des terres inconnues pour agrandir leurs domaines, et peut-être de découvrir une voie nouvelle vers les opulentes régions de l'Orient.

L'esprit d'entreprise maritime fut encouragé par l'invention de l'astrolabe, qui aida puissamment aux progrès de la navigation, et par l'importante découverte de la polarité de l'aimant; c'est au XVe siècle que l'on commença, paraît-il, à faire un grand usage de la boussole [2]. Les Portugais entrè-

[1] L'Aragon ou plutôt la Catalogne entretint, pendant le moyen âge, un commerce étendu avec le Levant et l'extrême Orient, par le port de la florissante cité de Barcelone.

[2] Un conseil de mathématiciens réuni à la cour de Jean II de Portugal découvrit pour la première fois l'application de l'ancien astrolabe à la navigation, procurant ainsi au marin les avantages essentiels de la boussole moderne. La découverte de la polarité de l'aiguille, attribuée à Flavio Gioja d'Amalfi par une tradition populaire que Robertson a sanctionnée sans scrupule, remonte à plus d'un siècle avant cette époque, comme il a été clairement prouvé. Tiraboschi, examinant ce sujet avec son érudition ordinaire, sans s'arrêter au rapport peu sûr de Guiot de Provins, dont on

rent les premiers dans la carrière qui venait de s'ouvrir et y persévérèrent sous l'infant don Henri avec une telle activité que déjà, dans la première moitié du xve siècle, ils avaient, doublant plus d'un périlleux promontoire qui avait arrêté jusque-là de timides marins, pénétré jusqu'au cap Vert. Enfin, en 1486, ils reconnurent le promontoire élevé qui termine l'Afrique au sud et qui, regardé alors comme le chemin longtemps cherché des Indes, reçut du roi, Jean II, le nom de cap de Bonne-Espérance.

De leur côté, les Espagnols ne restaient pas inactifs. En 1393, des aventuriers des provinces du nord, de la Biscaye et du Guipuscoa, s'étaient emparés de la plus petite des îles que l'on supposait être les îles Fortunées des anciens et que l'on appelle aujourd'hui Canaries. D'autres aventuriers de Séville, au commencement du siècle suivant, poussèrent plus loin ces conquêtes, qui furent achevées au profit de la couronne par Ferdinand et Isabelle, qui équipèrent plusieurs flottes pour réduire ces îles, dont l'Espagne prit enfin possession, après la prise de Ténériffe, en 1495[1]. Les souverains

conteste le siècle et même l'identité, se fonde sur un passage du cardinal Vitri, qui mourut en 1244, pour affirmer que, déjà dans la première moitié du XIIIe siècle, on se servait généralement de l'aiguille aimantée, et, à l'appui de cette assertion, il cite plusieurs autres auteurs de ce temps. Capmany n'a pas trouvé mention de l'emploi de la boussole par les navigateurs castillans avant 1403. Ce ne fut que bien plus tard, dans le XVe siècle, que les Portugais, se fiant à ce guide, se hasardèrent à s'éloigner de la Méditerranée et des côtes de l'Afrique, pour s'avancer jusqu'à Madère et aux îles Açores.

[1] Quatre de ces îles furent conquises pour le compte d'aventuriers, principalement venus d'Andalousie, avant l'avénement de Ferdinand et d'Isabelle au trône, et, sous le règne de ce prince, furent possédées par une noble famille castillane, du nom de Peraza. Les souverains firent partir de Séville, en 1480, une flotte considérable, qui soumit la grande Canarie;

avaient de bonne heure cherché à encourager ces entreprises, comme le prouvent un grand nombre de règlements qui, malgré leur imperfection, due à l'ignorance des vrais principes suivis, de nos jours, en cette matière, témoignent suffisamment des bonnes dispositions du gouvernement [1]. Sous leur règne et même sous celui de leurs prédécesseurs, en remontant jusqu'à Henri III, l'Espagne entretint des relations suivies avec la côte occidentale de l'Afrique, qui envoyait à Séville de la poudre d'or et des esclaves. L'annaliste de cette cité rappelle que la reine, s'intéressant à ces malheureux esclaves, rendit plusieurs ordonnances tendant à leur assurer la protection des lois ou simplement à adoucir la rigueur de leur sort. Peu à peu une mésintelligence s'éleva entre la Castille et le Portugal, au sujet de leurs droits respectifs de découverte et de commerce sur la côte d'Afrique; on pouvait s'attendre à des conflits perpétuels, lorsque ce différend fut heureusement réglé par un article du traité de 1479, qui mit fin à la guerre de la succession. Il fut stipulé que les droits contestés seraient reconnus exclusivement aux Portugais, lesquels, en échange, se désisteraient de toute prétention sur les Canaries. L'Espagne renonçait ainsi à s'étendre vers le sud, et la route du grand océan occidental,

une autre, en 1493, fit la conquête de Palma et de Ténériffe, après une opiniâtre résistance de la part des indigènes. D'après Bernaldez, cette dernière île n'aurait été prise qu'en 1495.

[1] Parmi les lois rendues antérieurement à cette époque par les souverains, nous pouvons citer celles qui se rapportaient aux poids et monnaies, au libre échange entre l'Aragon et la Castille, à la sûreté des vaisseaux marchands de Gênes et de Venise, à la liberté des marins et des pêcheurs, aux priviléges des marins de Palos, à la défense de piller les vaisseaux échoués sur la côte. Une ordonnance de 1492 obligea les étrangers à se charger, à leur retour, des produits du pays.

encore inexploré, lui resta seule ouverte. En ce moment, parut un homme, qui, rêvant cette héroïque entreprise et capable de l'accomplir glorieusement, s'offrit pour la tenter.

Christophe Colomb était né à Gênes, dans une famille humble mais bien estimée peut-être [1]. Il fit ses premières études à Pavie, où il révéla une forte vocation pour les mathématiques, science dans laquelle il excella plus tard. A quatorze ans, il embrassa la daugereuse profession de marin, qu'il exerça presque sans interruption jusqu'en 1470, où, probablement âgé d'un peu plus de trente ans, il arriva en Portugal, théâtre des entreprises maritimes, vers lequel se dirigeaient de tous côtés les hommes d'imagination aventureuse. Après son arrivée dans ce pays, il continua à faire des voyages dans les parties du monde alors connues, et, à son retour, il faisait et vendait des cartes. Ses recherches géographiques furent considérablement facilitées par les papiers qu'il hérita d'un éminent navigateur portugais, parent de sa femme. Muni de tous les renseignements que pouvaient lui fournir la science nautique de ce temps et son expérience personnelle, Colomb, doué d'un esprit réfléchi, se trouva naturellement amené à soupçonner que des pays inconnus

[1] Il est généralement admis que le père de Colomb exerçait la profession de cardeur de laine ou de tisserand. Le fils de l'amiral, Fernando, après quelques recherches sur la généalogie de l'illustre navigateur, finit en déclarant qu'après tout il serait moins glorieux pour lui de descendre de nobles aïeux que d'être né d'un pareil père ; réflexion philosophique révélant assez clairement qu'il n'avait guère à se vanter de l'origine de sa famille. Fernando trouve quelque chose de très mystérieux et d'emblématique dans le nom de son père, Colomb ou *colombe*, signifiant qu'il avait reçu l'ordre « de porter la branche d'olivier et l'huile du baptême par delà l'Océan, comme la colombe de Noé, pour montrer les païens en paix et unis avec l'Église, après avoir été enfermés dans l'arche de ténèbres et de confusion. »

existaient au delà de l'océan occidental, et il conçut la possibilité d'arriver, par une route plus directe et plus commode que celle de l'Orient, jusqu'à ces provinces de Zipango et du Cathay, à l'est de l'Asie, décrites sous de si brillantes couleurs par Mandeville et Polo [1].

L'existence d'une terre au delà de l'Atlantique, supposition accréditée par quelques-uns des esprits les plus éclairés de l'antiquité, était devenue un sujet de préoccupation générale, à la fin du xv[e] siècle; à cette époque, d'intrépides aventuriers sondaient chaque jour les mystères de l'abîme et révélaient au jour des régions nouvelles, jusque-là purement imaginaires. On a la preuve de cette croyance populaire dans un passage curieux du *Morgante Maggiore* du poète florentin Pulci, homme de lettres, qui ne se faisait pas remarquer par des connaissances supérieures à celles de son temps. Ces vers, indépendamment des données cosmographiques qu'ils renferment, étonnent par des allusions à des phénomènes physiques dont la réalité ne fut établie qu'un siècle au moins plus tard. Le diable, s'occupant du préjugé populaire relatif aux colonnes d'Hercule, parle ainsi à son compagnon Rinaldo :

« Apprends que cette théorie est fausse; l'audacieux marin s'aventurera au loin sur l'océan occidental, plaine douce et unie, quoique la terre ait la forme d'une roue. L'homme

[1] Fernando Colomb cite trois raisons sur lesquelles était fondée la croyance de son père dans l'existence de terres à l'Ouest : la première, la raison naturelle ou des conclusions tirées de la science ; la seconde, l'autorité des écrivains, s'élevant peu au dessus des vagues spéculations des anciens ; la troisième, le témoignage des marins, en y comprenant, outre les bruits populaires au sujet de pays découverts à l'Ouest, les débris qui paraissaient avoir été portés de l'autre côté de l'Atlantique vers les côtes de l'Europe.

était anciennement un être ignorant et Hercule rougirait d'apprendre que la barque la plus grossière franchira bientôt les limites qu'il lui a vainement fixées. On découvrira un autre hémisphère; comme toutes choses tendent vers un centre commun, ainsi la terre, balancée dans l'espace, par une loi mystérieuse du ciel, est suspendue au milieu des sphères étoilées. A nos antipodes se trouvent des villes, des États, de vastes empires, jadis ignorés. Regarde, vois le soleil descendre à l'occident pour éclairer les nations qui attendent son retour [1]. »

L'hypothèse de Colomb ne reposait pas sur une simple croyance populaire; ce qui n'était qu'une espèce d'objet de foi pour le vulgaire crédule et un sujet de spéculations pour le savant, était chez lui une conviction sérieuse, qui lui fit tout risquer, sa vie et sa fortune, pour tenter une expérience. Cette conviction fut encore fortifiée par ses relations avec le savant italien, Toscanelli, qui fit pour lui une carte, sur laquelle les côtes orientales de l'Asie faisaient face à l'ouest de l'Europe [2].

[1] Pulci, *Morgante Maggiore*, canto XXV, st. 229, 230. — Ce passage qui a échappé à Humboldt, comme à tous les auteurs que nous avons consultés sur ce sujet, renferme probablement la prédiction la plus détaillée relativement à ce monde occidental. Dante, deux siècles auparavant, avait exprimé plus vaguement sa croyance dans l'existence d'une partie ignorée du globe :

« De' vostri sensi, ch'è del rimanente,
Non vogliate negar l'esperienza,
Dietro al sol, del mondo senza gente. »
(*Inferno*, canto XXVI, v. 115.)

[2] Il serait singulier que Colomb, dans son voyage d'Islande en 1477, n'eût pas entendu parler des expéditions des Scandinaves sur les côtes septentrionales de l'Amérique, au x[e] siècle et plus tard ; d'un autre côté, s'il en avait entendu parler, il est tout aussi étrange qu'il n'ait pas cité ce fait à l'appui de sa propre hypothèse de l'existence d'une terre à l'Ouest, et

Animé du sublime espoir d'achever une découverte qui devait résoudre une question si importante, depuis longtemps entourée de tant d'obscurité, Colomb exposa au roi Jean II de Portugal les raisons sur lesquelles se fondait sa croyance dans l'existence d'une route inconnue à travers l'occident. Alors, pour la première fois, il éprouva les difficultés et les dédains qui paralysent trop souvent les efforts de l'homme de génie, dont les conceptions sont trop hautes pour pouvoir être comprises des contemporains. Après de longues et inutiles négociations, pendant lesquelles les Portugais tentèrent perfidement de profiter en secret de ses révélations, le Génois quitta Lisbonne, résolu de soumettre ses propositions aux souverains espagnols, dont on vantait l'esprit de sagesse et d'entreprise.

Colomb arriva en Espagne, vers la fin de 1484. Le moment ne pouvait être plus mal choisi; tous les esprits étaient échauffés par la guerre contre les Mores, et les royaux époux, poursuivant leurs campagnes ou faisant activement des préparatifs militaires qui épuisaient leurs ressources, avaient peu de loisir pour rêver à la découverte incertaine de pays éloignés. Colomb eut d'ailleurs le malheur d'avoir un mauvais intermédiaire auprès de la cour. Fray Juan Perez de Marchena, gardien du couvent de La Rabida en Andalousie, qui s'était de bonne heure intéressé à ses projets, l'avait

que, dans ses voyages de découvertes, il ait pris une route si différente de celle suivie par ses prédécesseurs. Il se peut toutefois, comme Humboldt l'a fait sagement observer, que les renseignements qu'il se procura en Islande fussent trop vagues pour éveiller chez lui l'idée que les pays découverts par les Normands eussent aucun rapport avec les Indes qu'il cherchait. Du temps de Colomb, en effet, la situation réelle de ces pays était si mal connue que le Groenland figure sur les cartes de l'Europe comme une péninsule formant le prolongement de la Scandinavie.

recommandé à Fernando de Talavera, prieur du Prado et confesseur de la reine, personnage qui, haut placé dans la confiance royale, fut successivement élevé jusqu'au siége archiépiscopal de Grenade. C'était un homme d'une vie irréprochable et d'un caractère bienveillant, rare à cette époque, comme le prouva plus tard sa conduite envers les malheureux musulmans; il était également instruit, mais cette instruction était celle des cloîtres, infectée de pédanterie et de superstition; aussi, animé d'un respect servile, même pour les erreurs anciennes, il était l'ennemi de toute innovation.

Avec cet esprit timide et exclusif, Talavera fut si loin de comprendre les vastes conceptions de Colomb, qu'il prit même celui-ci, à ce qu'il semble, pour un visionnaire, et regarda ses suppositions comme impliquant des principes qui n'étaient pas parfaitement orthodoxes. Ferdinand et Isabelle voulurent avoir l'opinion des juges les plus compétents sur la question, qu'ils soumirent à un comité choisi par Talavera parmi les savants les plus éminents du royaume et principalement parmi les ecclésiastiques, dépositaires ordinaires de la science dans ce siècle. Ce comité montra tant d'indifférence, la sottise, les préjugés, le scepticisme multiplièrent tant les entraves, que des années s'écoulèrent avant qu'il prit une décision. Il parait que Colomb resta, pendant tout ce temps, à la cour, portant quelquefois les armes dans les expéditions contre les Mores et traité par les souverains avec une déférence extraordinaire; c'est ainsi qu'ils payèrent souvent ses dépenses privées et qu'ils envoyèrent aux municipalités des différentes villes de l'Andalousie l'ordre de lui fournir gratuitement le logement et des vivres.

A la fin cependant, Colomb, fatigué de cette longue et

pénible attente, pressa les souverains de lui donner une réponse définitive, et le conseil de Salamanque déclara ses projets « vains, impraticables et reposant sur une base trop faible pour mériter l'appui du gouvernement. » Il y avait toutefois dans l'assemblée une minorité trop éclairée pour se rallier à l'avis de la majorité; quelques-uns même des personnages les plus considérables de la cour, cédant à la force des arguments de Colomb et frappés de l'élévation, de la grandeur de ses vues, non seulement devinrent ses sincères partisans, mais ses amis intimes. Tels furent, entre autres, le grand cardinal Mendoza, que sa haute intelligence et sa connaissance des affaires élevaient au dessus des préjugés étroits de son ordre, et Deza, archevêque de Séville, moine dominicain, qui malheureusement fit plus tard un mauvais usage de ses talents extraordinaires, en les consacrant au service de l'inquisition, comme successeur de Torquemada [1]. L'opinion de ces hommes eut, sans doute, une grande influence sur l'esprit des souverains qui, pour adoucir la rigueur de l'arrêt rendu par la junte, dirent à Colomb que, « s'ils étaient trop occupés en ce moment pour s'engager dans une entreprise, ils étaient tout disposés à traiter avec lui; lorsqu'à la fin de la guerre ils en auraient le temps. » Tel était donc le résultat des longs et pénibles efforts du Génois; celui-ci, loin d'accepter la promesse qui lui était

[1] Ce prélat, Diego de Deza, était né, à Toro, de parents pauvres mais respectables; il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, et sa science, sa vie exemplaire attirèrent sur lui l'attention des souverains, qui l'appelèrent à la cour et lui confièrent l'éducation du prince Jean. Il s'éleva plus tard, de dignité en dignité, au siége métropolitain de Séville. Sa charge de confesseur de Ferdinand lui donna une grande influence sur ce monarque, avec lequel il paraît qu'il resta jusqu'à sa mort en correspondance intime.

faite comme sérieuse, parut considérer le refus comme formel et définitif; dans un profond abattement, il quitta immédiatement la cour, se dirigeant vers le sud, dans le but de chercher, presque sans espoir, un autre protecteur.

Colomb s'était déjà rendu à Gênes, dans l'intention d'intéresser sa ville natale à ses projets; mais il avait échoué dans cette tentative. Il paraît qu'il s'adressa successivement alors aux ducs de Medina Sidonia et de Medina Cœli; ce dernier lui fit un accueil hospitalier et affectueux; mais aucun de ces puissants seigneurs, qui, maîtres de vastes domaines au bord de la mer, avaient souvent été tentés de prendre part à des expéditions maritimes, ne se montra disposé à en entreprendre une qui avait semblé trop hasardeuse à la couronne. Sans perdre plus de temps, le grand homme se prépara, le cœur oppressé, à quitter l'Espagne, en 1491, et à se rendre auprès du roi de France, dont il avait reçu une lettre d'encouragements, lorsqu'il se trouvait en Andalousie.

Au couvent de La Rabida, qu'il voulut visiter avant son départ, Colomb fut retenu par son ami, le gardien, qui le décida à rester jusqu'à ce qu'il eût lui-même fait un nouvel effort pour changer les dispositions de la cour. Le digne prêtre résolut de visiter lui-même la ville récemment bâtie de Santa-Fé, que les souverains habitaient pendant le siége de Grenade. Juan Perez avait été autrefois le confesseur d'Isabelle, qui l'estimait beaucoup à cause de ses excellentes qualités. Arrivé au camp, il fut aussitôt reçu en audience et plaida la cause de Colomb avec chaleur; il fut appuyé par plusieurs personnages éminents, qui, pendant le long séjour du Génois dans le pays, s'étaient intéressés à ses projets et regrettaient de les voir abandonnés. On remarquait parmi ces partisans du grand homme Alonso de Quintanilla, con-

trôleur général de Castille, Louis de Saint-Angel, un des officiers fiscaux de la couronne d'Aragon, et l'intime amie de la reine, la marquise de Moya, personnes qui avaient toutes une grande influence sur Isabelle. Leurs représentations, faites à propos, dans ce moment où la guerre des Mores était près d'être terminée, opérèrent un si heureux changement dans l'esprit des souverains, qu'ils consentirent à reprendre les négociations avec Colomb. Celui-ci rèçut donc l'invitation de se rendre à Santa-Fé, et on lui envoya une forte somme pour s'équiper convenablement et payer ses dépenses en route.

Colomb, se hâtant de se rendre à cette invitation, arriva à temps pour assister à l'entrée des Espagnols dans Grenade; en ce moment, chacun, ivre de joie et d'orgueil en voyant le glorieux dénouement de cette guerre, était naturellement prêt à s'engager avec plus de confiance dans une nouvelle carrière d'aventures. Dans une entrevue avec les royaux époux, le Génois leur exposa de nouveau les raisons sur lesquelles il avait fondé son hypothèse, il chercha ensuite à exciter leur cupidité en décrivant ces royaumes du Mangi et du Cathay, que la vive imagination de Marco Polo et d'autres voyageurs du moyen âge s'était plue à dépeindre sous de si brillantes couleurs, et où il comptait arriver par la route de l'occident. Il finit par un appel à un sentiment supérieur, en faisant entrevoir aux souverains la conversion de nations païennes et la délivrance du saint sépulcre, par une expédition dont les profits de cette entreprise couvriraient les frais. Cette dernière suggestion, qui eût pu sembler plus tard inspirée par le fanatisme et qui eût donné à son auteur l'air d'un visionnaire, n'était pas déplacée dans un temps où l'esprit des croisades n'était pas encore éteint

et où ces folies religieuses n'avaient pas encore été guéries par une froide raison. L'idée de la propagation de la foi était bien faite pour toucher le cœur d'Isabelle, qui était sincèrement dévote et, malgré toutes ses erreurs, paraît avoir cédé bien moins au mobile vulgaire de la cupidité ou de l'ambition qu'à des motifs auxquels se rattachaient, quoique de loin, les intérêts de la religion.

Dans ce moment où Colomb voyait s'aplanir les obstacles contre lesquels il avait dû lutter jusque-là, il s'en présenta tout à coup un nouveau qui n'avait pas été prévu. Le Génois réclamait pour lui-même et ses héritiers le titre ainsi que l'autorité d'amiral et de vice-roi dans toutes les terres qu'il découvrirait, avec le dixième des profits de l'entreprise. Cette demande fut jugée tout à fait inadmissible; Ferdinand, qui, dès le principe, avait montré de la froideur et de la défiance au sujet de l'expédition, fut soutenu par les représentations de Talavera, le nouvel archevêque de Grenade, qui déclara « que ces prétentions trahissaient une arrogance extraordinaire et qu'il serait inconvenant d'accorder ces faveurs à un misérable aventurier étranger. » Colomb repoussa toutefois obstinément toutes les tentatives faites auprès de lui pour l'engager à modifier ses propositions. Les négociations furent donc brusquement rompues, et il quitta de nouveau la cour, résolu de renoncer à ses brillants projets, au moment même où la carrière si longtemps fermée s'ouvrait devant lui, plutôt que de sacrifier aucune des glorieuses distinctions dues à ses services. Ce trait est peut-être, dans toute sa vie, la manifestation la plus remarquable de ce caractère fier et indomptable, qui le soutint au milieu de tant d'épreuves et le fit à la fin triompher de tous les obstacles que lui opposaient les hommes et la nature.

Cette rupture ne fut pas de longue durée. Les amis de Colomb et surtout Louis de Saint-Angel plaidèrent chaleureusement sa cause auprès de la reine. Celui-ci parla franchement à Isabelle, il lui dit que le Génois se bornait à réclamer, en cas de succès, une récompense magnifique mais méritée; qu'en cas contraire il ne demandait rien. Il fit l'éloge du grand homme, doué des talents nécessaires pour mener à bonne fin cette glorieuse entreprise, qui, selon toute probabilité, serait tentée par un autre monarque, désireux d'en retirer les profits pour lui-même; il se hasarda même à dire que sa souveraine ne montrait pas, en cette circonstance, la magnanimité avec laquelle jusqu'alors elle s'était toujours empressée de protéger toute œuvre grande et héroïque. Loin d'être blessée de cette franchise, Isabelle en fut touchée; la vérité se fit jour dans son esprit, et, refusant d'écouter plus longtemps les suggestions de froids et timides conseillers, elle suivit l'élan de son cœur noble et généreux. « Je me chargerai moi-même de l'entreprise, » dit-elle, « et je suis prête à engager mes joyaux pour en faire les frais, s'il n'y a pas assez d'argent dans les coffres de l'État. » Le trésor avait été épuisé par la dernière guerre, mais le receveur, Saint-Angel, avança la somme nécessaire, qu'il prit dans le trésor de l'Aragon, dont il avait la garde; ce pays ne fut pas toutefois considéré comme prenant part à l'expédition, dont le fardeau devait être supporté exclusivement par la Castille.

Colomb, qui fut rejoint en route par le messager royal, à quelques lieues seulement de Grenade, fut reçu de la manière la plus gracieuse à Santa-Fé, où il conclut un arrangement définitif avec les souverains espagnols, le 17 avril 1492. Aux termes de cette convention, Ferdinand et Isabelle, en

leur qualité de dominateurs des mers, nommaient Christophe Colomb amiral, vice-roi et gouverneur-général des îles et des continents qu'il découvrirait dans l'Atlantique; le gouvernement de chacun de ces pays serait confié à un des trois candidats qu'il présenterait. Toutes les affaires commerciales dans les limites de sa vice-royauté seraient exclusivement de sa juridiction; il avait droit au dixième des profits de l'entreprise, et, en outre, à un huitième, pourvu qu'il contribuât pour un huitième aux frais. Par une autre ordonnance, les dignités énumérées plus haut lui furent données à perpétuité, pour être transmises à ses descendants, lesquels étaient autorisés à faire précéder leur nom du titre de don, qui n'était pas encore dégénéré en une formule de pure politesse.

Ces arrangements terminés, Isabelle s'occupa aussitôt, avec son activité habituelle, des préparatifs de l'expédition; par ses ordres, Séville et les autres cités maritimes de l'Andalousie fournirent, libres de droits et au plus bas prix possible, les provisions et toutes les choses nécessaires pour le voyage. La flotte, composée de trois vaisseaux, devait partir du petit port de Palos, ville andalouse qui avait été condamnée, pour quelque méfait, à entretenir pendant une année deux caravelles pour le service public; l'amiral lui-même équipa le troisième vaisseau, avec de l'argent fourni, paraît-il, en partie par son ami, le gardien du couvent de La Rabida, et par les Pinzon, famille de puis longtemps renommée à Palos, dans cette population de hardis marins, par son esprit d'entreprise. Grâce à cet appui, Colomb put vaincre les difficultés et même la résistance ouverte que rencontrait l'idée de ce périlleux voyage, et, en moins de trois mois, sa petite escadre fut prête à prendre la mer. On a une preuve suffisante de l'extrême impopularité de cette expédition dans une

ordonnance royale, du 30 avril, promettant aux personnes qui s'y engageraient la protection de l'autorité contre toute espèce de poursuites criminelles, jusqu'à deux mois après leur retour. L'escadrille se composait de deux caravelles ou navires légers sans ponts, et d'un troisième bâtiment de grande dimension ; l'équipage s'élevait en tout à cent vingt individus, et les frais supportés par la couronne n'avaient pas dépassé dix-sept mille florins. L'amiral devait se tenir à distance de la côte d'Afrique et des possessions portugaises. Enfin, tous les préparatifs étant achevés, Colomb et ses compagnons se confessèrent et communièrent, selon l'antique et pieux usage des Espagnols, au début d'une entreprise importante, et, dans la matinée du 3 août 1492, l'intrépide navigateur, disant adieu à l'ancien monde, s'aventura sur ces mers inexplorées où jamais on n'avait vu jusque-là poindre une voile [1].

On ne peut lire l'histoire de Colomb sans attribuer presque exclusivement à celui-ci la gloire de sa grande découverte,

[1] Ces mots ne paraîtront pas exagérés, en admettant même les découvertes précédentes des Normands, faites dans des latitudes bien plus élevées. Humboldt a parfaitement démontré *à priori* la probabilité de ces découvertes, faites dans une partie resserrée de l'Atlantique, où les Orcades, les îles Féroé, l'Islande et le Groenland offraient aux marins tant d'étapes rapprochées, pour ainsi dire. La publication, par la société royale des antiquaires de Copenhague, des manuscrits scandinaviens originaux, dont jusqu'ici on ne connaissait que des extraits incomplets, est une œuvre d'un profond intérêt, et il est heureux qu'elle ait été conduite sous des auspices qui en garantissent l'habile et fidèle exécution. Il est toutefois permis de douter qu'on puisse jamais établir l'exactitude du fait avancé par le prospectus, d'après lequel, « selon toute probabilité, ce serait la connaissance des voyages des Scandinaves qui aurait excité Colomb à tenter son expédition. » L'histoire de Colomb fournit des preuves manifestes du contraire.

car, depuis le moment où il conçut ses vastes projets jusqu'au jour où il put enfin les exécuter, il fut abreuvé de dégoûts et dut surmonter toute espèce d'obstacles, sans avoir, pour ainsi dire, personne qui l'encourageât et lui tendit la main. Les hommes plus éclairés qu'il parvint, pendant son long séjour en Espagne, à intéresser à son entreprise, la considéraient probablement comme le moyen de résoudre un problème incertain et manifestaient cette curiosité, mêlée de scepticisme, avec laquelle nous nous attachons aujourd'hui à toute tentative faite pour découvrir un passage au nord-ouest. L'intérêt excité par cette expédition même chez les hommes qui, par leur science et leur position, auraient dû la suivre avec plus d'attention, était bien faible; on en a la preuve dans les lettres et les écrits de ce temps, où il est rarement question de Colomb. Pierre Martyr, un des savants les plus accomplis de ce siècle, dut être parfaitement instruit des projets du Génois, puisqu'il résidait à la cour; cependant, malgré l'enthousiasme avec lequel il accueillit par la suite les résultats des découvertes du grand navigateur, il ne parle pas, que nous sachions, une seule fois de lui, dans sa volumineuse correspondance avec les lettrés de l'époque, avant la première expédition. Le peuple n'était pas indifférent mais effrayé à l'idée d'un voyage, qui devait éloigner le marin des mers paisibles où il était habitué à naviguer, pour le faire errer sur cet immense océan, que la tradition et la superstition avaient peuplé de mille objets d'horreur.

Il est vrai que Colomb fut traité avec égard à la cour de Castille, où il fut reçu comme il devait l'être par une reine qui, douée d'un esprit généreux, savait apprécier la grandeur et l'élévation de son caractère. Mais cette reine n'était pas assez savante pour se prononcer sur la valeur de ses

suppositions, et, comme un grand nombre de personnes dont le jugement lui inspirait confiance, les déclaraient chimériques, il est probable qu'elle n'y ajouta jamais une foi entière; sa conviction ne fut pas, du moins, assez forte pour la décider à déployer cette munificence avec laquelle on la vit favoriser tous les projets d'une importance réelle. C'est ce que prouve la faible somme qu'elle consacra à équiper cette escadrille, somme bien inférieure à celle que lui coûtèrent les deux flottes, destinées, l'année précédente, à des expéditions lointaines, ou celle qui poursuivit, l'année suivante, les découvertes du grand homme.

Mais si, passant ces événements en revue, nous nous sentons porté à admirer davantage la constance et l'indomptable énergie qui firent triompher Colomb de tous les obstacles, nous devons, pour être juste, rappeler qu'Isabelle lui fournit, quoique tardivement, les moyens d'exécuter son entreprise et qu'elle tenta celle-ci, lorsque d'autres puissances avaient formellement refusé d'y prendre part, dans un siècle où aucune probablement n'eût voulu y donner son appui. Du jour où elle s'engagea envers Colomb, elle devint pour lui une amie zélée, elle le défendit contre les calomnies de ses ennemis, plaça en lui toute sa confiance et l'aida généreusement, de tout son pouvoir, à poursuivre ses glorieuses découvertes [1].

[1] Colomb, dans une lettre écrite pendant son troisième voyage, témoigne chaleureusement sa reconnaissance de la protection efficace qu'il reçut de la reine. « Au milieu de l'incrédulité générale, » dit-il, « le Tout-Puissant anima la reine, ma maîtresse, d'un esprit de sagesse et d'énergie; et, tandis que tous, dans leur ignorance, ne s'étendaient que sur les difficultés et les frais de l'expédition, Sa Majesté l'approuva, au contraire, et la soutint de tout son pouvoir. »

CHAPITRE XVII.

EXPULSION DES JUIFS.

(1492)

Irritation contre les juifs. — Édit d'expulsion. — Horribles souffrances des émigrants. — Nombre total des bannis. — Suites désastreuses de cette mesure. — Véritables motifs de l'édit. — Jugements contemporains.

C'est, pendant le siége de Grenade et sous les murs de cette place, que les souverains espagnols signèrent, avec la plume qui signa la glorieuse capitulation de cette ville et le traité conclu avec Colomb, leur fameux et désastreux édit contre les juifs. Il a été question, dans un chapitre précédent, de la situation florissante de ce peuple dans la péninsule et de la considération dont il y jouissait à un plus haut degré que dans le reste de la chrétienté. L'envie excitée par cette prospérité, jointe à l'effervescence des passions religieuses surexcitées par une longue guerre contre les infidèles, attirèrent, comme nous l'avons déjà vu, les rigueurs de l'inquisition sur la tête de ces infortunés; mais ces rigueurs furent impuissantes à les abattre, car, tandis que les conver-

sions étaient rares et la plupart suspectes, la masse de la nation resta obstinément attachée à ses anciennes croyances [1].

Dans cet état de choses, la haine populaire, attisée par le clergé furieux de la résistance faite à ses efforts, grandissait chaque jour contre les malheureux Israélites. On ressuscita d'anciennes accusations qui remontaient au XIII[e] et au XIV[e] siècle, et l'on raconta, dans tous les détails, des crimes imaginaires commis par les juifs. Ils volaient, disait-on, des enfants chrétiens pour les crucifier comme le Christ, en signe de dérision; ils outrageaient les hosties de la manière la plus infâme; ceux d'entre eux qui exerçaient les professions de médecin et de pharmacien, — professions exercées surtout par les descendants de Judas, pendant le moyen âge, — empoisonnaient leurs malades. Il n'y avait point de bruit absurde qui ne fût accueilli facilement par la crédulité du peuple. On accusait les Israélites, avec plus de vraisemblance, de chercher à convertir les *anciens chrétiens* et à ramener ceux de leurs coreligionnaires qui avaient récemment embrassé le christianisme. On voyait aussi, avec une vive indignation, des juives se marier quelquefois avec des chrétiens, qui rétablissaient par ce moyen leur fortune, au prix même de l'orgueilleuse pureté de leur sang.

Les ennemis des juifs ne cessaient de les poursuivre de ces accusations et pressaient les souverains de prendre des mesures de rigueur; les inquisiteurs surtout, à qui la tâche de convertir ces infidèles avait été spécialement confiée, déclaraient la douceur impuissante à cet effet; il n'y avait, selon eux, d'autre moyen d'extirper l'hérésie que d'en

[1] Une preuve de la haute considération accordée aux Israélites qui embrassaient le christianisme, c'est que trois de ces convertis, Alvarez, Avila et Pulgar étaient des secrétaires privés de la reine.

détruire les germes, et ils demandaient à haute voix que l'on bannît sans délai du pays tout Israélite non converti.

Les juifs, instruits de ce qui se passait, recoururent adroitement à leur expédient ordinaire pour se concilier la bienveillance royale; ils chargèrent un des leurs d'offrir aux souverains un don de trente mille ducats pour couvrir les frais de la guerre contre les Mores. Mais les négociations, à peine ouvertes, furent brusquement rompues par l'inquisiteur général Torquemada, qui s'élança dans la salle où les royaux époux donnaient audience à l'envoyé, et, tirant un crucifix de dessous de son manteau, le leva en l'air, s'écriant : « Judas Iscariote vendit son maître pour trente pièces d'argent. Vos majestés voudraient-elles le vendre pour trente mille? Le voici, prenez-le et vendez-le de nouveau. » En disant ces mots, l'énergumène jeta le crucifix sur la table et se retira. Les souverains, au lieu de châtier cette insolence, qu'ils méprisèrent peut-être comme un trait de démence, parurent intimidés par ce langage. Ni Ferdinand, ni Isabelle, s'ils avaient pu entendre la voix de la froide raison, n'auraient jamais sanctionné une mesure impolitique, qui chassait du royaume des sujets industrieux et habiles. La reine surtout, naturellement douce, comprenait l'extrême injustice et la cruauté de cette proscription; mais elle avait appris de bonne heure à se défier, dans les cas de conscience, de sa raison et même des inspirations naturelles de l'humanité. Le dominicain Torquemada était un des prêtres en qui elle plaçait sa confiance; ce moine, sauvage et fanatique, ayant été son confesseur, dans sa jeunesse, avait pris sur elle un ascendant qui lui eût été refusé, si la princesse avait été plus âgée. Sans résister plus longtemps aux pressantes sollicitations des hommes qu'elle

révérait, la reine fit taire à la fin ses scrupules et consentit à la fatale mesure qu'ils réclamaient de sa piété.

L'édit d'expulsion des juifs fut signé par les souverains espagnols, à Grenade, le 30 mars 1492. L'exposé des motifs, pour justifier cette proscription, signale le danger des relations existant entre les Israélites et les chrétiens, que ceux-là, avec une incorrigible obstination, tentent de séduire et d'initier à leurs rites, au mépris flagrant des lois qui punissent ce méfait. Lorsqu'une corporation, quelle qu'elle soit, est-il dit plus loin, est convaincue de quelque grand et détestable crime, il est juste qu'elle perde ses franchises, les petits coupables souffrant avec les grands et l'innocent avec le criminel. S'il en est ainsi dans l'ordre civil, à plus forte raison il n'en doit pas être autrement lorsqu'il s'agit du salut éternel de l'âme. Après ce préambule venait la loi, ordonnant à tous les juifs non convertis, sans égard au sexe, ni à l'âge, ni à la condition, de sortir du royaume à la fin du mois de juillet suivant, avec défense d'y rentrer, sous quelque prétexte que ce fût; toute infraction à cet ordre était punie de la mort et de la confiscation des biens. Il était, en outre, défendu à tout Espagnol de loger ou de secourir, passé ce terme, aucun des proscrits. La personne et les biens de ceux-ci étaient, pendant ce temps, placés sous la protection royale; les bannis pouvaient vendre tout ce qu'ils possédaient et emporter leur fortune, en lettres de change ou en marchandises non prohibées, mais il leur était interdit de porter sur eux de l'or ou de l'argent.

Le décret de bannissement fut un coup de foudre pour les malheureux Israélites. Un grand nombre d'entre eux avaient réussi jusque-là à se soustraire à l'œil vigilant de l'inquisition, en affectant de respecter les formes extérieures du culte

catholique et en évitant avec soin d'offenser les préjugés de la population au milieu de laquelle ils vivaient; ils avaient même espéré qu'avec le temps leur constante fidélité et leur exactitude à remplir leurs devoirs sociaux leur concilieraient la faveur du gouvernement, qui augmenterait leurs immunités. Beaucoup, grâce à l'esprit ingénieux et actif, propre à leur race, étaient parvenus à un degré d'opulence qui les attachait plus fortement encore à leur pays. Leurs enfants avaient été élevés au milieu des raffinements du luxe, et leur fortune, leur éducation les avaient souvent portés vers l'étude des arts libéraux, qui, s'ils avaient élevé leur caractère, les avaient rendus plus sensibles aux maux physiques et ne les avaient pas préparés à braver les dangers et les privations qui les attendaient dans leur triste pèlerinage. Les hommes de métier même, grâce à leur habileté, jouissaient d'une aisance refusée aux artisans dans la plupart des autres contrées, où les gens du peuple auraient eu, par conséquent, moins de sacrifices à faire pour s'éloigner de leur patrie. Les juifs voyaient brusquement se rompre les liens qui les rattachaient au sol de l'Espagne; ils étaient chassés du pays où ils étaient nés, où tous ceux qu'ils avaient jamais aimés avaient vécu et étaient morts, d'un pays qu'ils n'avaient pas adopté, mais dont ils avaient hérité, où leurs pères avaient résidé pendant des siècles et dont la prospérité, la gloire n'étaient pas moins un sujet d'orgueil pour eux que pour les vieux Espagnols. Ils allaient être jetés, sans ressources et sans défense, couverts d'infamie, au milieu de nations qui les avaient toujours poursuivis de leur haine et de leur mépris.

Les dispositions de l'édit, dans lesquelles on eût pu voir une certaine pitié envers les proscrits, étaient ingénieuse-

ment conçues de manière à être presque illusoires. Comme les juifs ne pouvaient emporter ni de l'or ni de l'argent, ils ne pouvaient convertir leurs biens qu'en lettres de change; mais le commerce était trop restreint, trop imparfait, à cette époque, pour qu'il fût possible d'obtenir promptement ces lettres de change, pour une somme considérable et surtout pour celle dont il s'agissait en ce moment. Ces biens ne pouvaient d'ailleurs être vendus facilement, en aussi peu de temps, car il n'y avait guère d'acheteurs disposés à payer, à leur valeur, des objets que les vendeurs devaient leur laisser à tout prix, passé le court délai qui leur était fixé. Dans ce déplorable état de choses, un chroniqueur vit troquer une maison contre un âne et un vignoble contre un habillement complet. Ce fut bien pis encore en Aragon. Le gouvernement de ce pays découvrit que les juifs devaient beaucoup d'argent à des particuliers et à certaines corporations; il mit donc leurs biens sous sequestre, au profit de leurs créanciers, jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés envers ceux-ci. Certes on peut à bon droit s'étonner de voir transformé en débiteur des chrétiens un peuple qui partout se faisait remarquer par son habileté commerciale, et qui, prêtant aux grands seigneurs et affermant les revenus de l'État, était au moins tout aussi bien placé en Espagne qu'ailleurs pour s'enrichir [1].

Les prêtres espagnols profitaient du moment où la perspective de leur ruine prochaine jetait la consternation parmi les Israélites, pour se livrer avec une infatigable ardeur à l'œuvre de leur conversion. Ils prêchaient dans les synago-

[1] D'après Capmany, l'Aragon renfermait dix-neuf synagogues, en 1428. Il n'y en avait, à cette époque, que trois dans la Galice et une en Catalogne.

gues et sur les places publiques, exposant les doctrines chrétiennes et réfutant, avec mille invectives, l'hérésie hébraïque. Mais leurs efforts furent, en grande partie, contrariés par les exhortations mieux écoutées des rabbins, qui, comparant les persécutions présentes à celles que leurs pères avaient souffertes sous Pharaon, encouragèrent leurs frères à persévérer dans leur foi ; leurs afflictions n'étaient, disaient-ils, qu'une épreuve à laquelle ils étaient soumis par le Tout-Puissant, qui voulait les guider vers la terre promise, en leur ouvrant un passage à travers les eaux, comme il l'avait fait autrefois pour leurs ancêtres. Les plus riches d'entre les juifs, pour ajouter à l'effet de ces discours, vinrent généreusement en aide à leurs coreligionnaires pauvres, et, le jour du départ venu, on vit peu de ces infortunés prêts à abjurer leurs croyances pour se soustraire à l'exil. Cet attachement extraordinaire d'un peuple à sa religion semblerait aujourd'hui mériter d'autres noms que ceux de « perfidie, d'incrédulité et de diabolique obstination, » par lesquels le digne curé de Los Palacios, dans l'esprit charitable du temps, juge bon de le flétrir.

Le jour fatal arrivé, l'on put voir toutes les grandes routes du pays encombrées d'émigrants, jeunes et vieux, malades et infirmes, hommes, femmes, enfants, réunis pêle-mêle; quelques-uns étaient montés sur des chevaux ou des mules, mais la plupart commençaient à pied leur douloureux pèlerinage. Le spectacle offert par ces malheureux toucha même le cœur des Espagnols, quoique nul n'osât les secourir, car le grand-inquisiteur Torquemada, pour faire mieux respecter la défense portée à cet effet dans l'édit, avait menacé de sévères peines ecclésiastiques ceux qui l'enfreindraient. Les proscrits partirent dans différentes directions, guidés plus par

le hasard que par la connaissance des pays vers lesquels ils se dirigeaient. La plupart, quatre-vingt mille individus, dit-on, passèrent en Portugal, et le roi, Jean II, étouffant ses scrupules de conscience, leur donna un libre passage à travers ses États, pour se rendre en Afrique, à condition de recevoir une cruzade par tête; on rapporte même que, poussant plus loin la tolérance, il autorisa certains artisans habiles à se fixer dans son royaume.

Une foule de bannis gagnèrent Santa-Maria et Cadix, où, après avoir vainement attendu, pendant quelque temps, que la mer s'ouvrît pour les laisser passer, selon les promesses de leurs rabbins, ils s'embarquèrent à bord d'une flotte espagnole pour la côte barbaresque. Arrivés à Ereilla, ville d'Afrique au pouvoir des chrétiens, ils se dirigèrent par terre vers Fez, où résidaient un grand nombre de leurs compatriotes, mais ils furent attaqués en route par des tribus nomades, qui parcouraient le désert en quête de butin. Malgré la défense, les juifs avaient réussi à emporter de petites sommes d'argent, cachées dans la doublure de leurs vêtements ou de leurs selles; ils ne purent les soustraire à l'œil cupide des pillards, qui éventrèrent même, dit-on, leurs victimes, pour chercher dans leurs entrailles l'or que les exilés, supposaient-ils, avaient avalé. Ces barbares, mêlant la luxure à la cupidité, se portèrent à des excès plus horribles encore, violant les femmes et les filles des bannis et massacrant de sang-froid celles qui leur résistaient. Mais, passant sur ces détails révoltants, nous nous bornerons à ajouter que les malheureux proscrits souffrirent si cruellement de la famine, qu'ils furent heureux d'apaiser leur faim avec l'herbe qui croissait de loin en loin dans les sables; à la fin, un grand nombre d'entre eux, vaincus par la souf-

france et par le découragement, revinrent à Ercilla et consentirent à recevoir le baptême, dans l'espoir qu'on leur permettrait de revoir leur pays natal; ils étaient en si grande foule que le prêtre officiant dut faire usage du goupillon, au moyen duquel les missionnaires catholiques répandaient l'eau dont la vertu mystique efface instantanément les taches de l'infidélité. « C'est ainsi, » dit un historien castillan, « que les maux infligés à ces pauvres créatures aveuglées furent enfin pour elles un excellent remède, dont Dieu se servit pour dessiller leurs yeux et leur faire voir la vanité des promesses des rabbins; de sorte que, renonçant à leur ancienne hérésie, ces infidèles devinrent de fidèles adorateurs de la croix! »

Un grand nombre d'émigrants se rendirent en Italie. Ceux qui débarquèrent à Naples y apportèrent une maladie contagieuse, contractée par un long séjour dans des cales étroites, encombrées de monde, et par le défaut de nourriture. Cette maladie d'une nature maligne, se répandit avec une si effrayante rapidité que, dans cette seule année, elle enleva plus de vingt mille habitants dans cette capitale, d'où elle se communiqua à toute la péninsule italienne.

Un historien génois, témoin des scènes qu'il décrit, nous fait un tableau fidèle de ces horreurs : « Nul, » dit-il, « n'eût pu voir sans être ému les souffrances des Juifs exilés. Une foule de ces malheureux, surtout ceux qui étaient dans un âge tendre, périrent de faim; des mères, qui n'avaient plus la force de se soutenir, portaient dans leurs bras leurs enfants affamés et mouraient avec eux. Un grand nombre succombèrent au froid, d'autres à une soif dévorante; les tourments qu'ils avaient soufferts pendant la traversée avaient aggravé leurs maladies. Je ne m'étendrai pas sur la cruauté et la

cupidité dont avaient souvent fait preuve les capitaines des vaisseaux qui les amenèrent d'Espagne ; ceux-ci tuèrent quelquefois ces infortunés pour les dépouiller, d'autres fois ils les forcèrent de vendre leurs enfants pour payer leur passage. Les proscrits arrivèrent en foule à Gênes, mais il ne leur fut pas permis de s'y arrêter longtemps, car une loi ancienne défendait aux voyageurs juifs de rester plus de trois jours dans cette ville; on leur accorda toutefois la permission de radouber leurs vaisseaux et de se reposer, pendant quelques jours, des fatigues de leur voyage. En voyant la maigreur de ces malheureux, leur teint livide, leurs yeux éteints, on eût cru voir des spectres; on les eût dit morts, s'ils n'avaient eu encore la force de se mouvoir péniblement. Beaucoup tombèrent d'épuisement et expirèrent sur le môle, qui, entouré de tous côtés par la mer, était le seul lieu où les émigrants purent débarquer. On ne s'aperçut pas tout d'abord de l'infection causée par cet encombrement de morts et de vivants, mais, l'hiver venu, des ulcères commencèrent à se montrer, et la peste, qui avait pendant longtemps plané silencieusement sur la ville, s'y déclara l'année suivante. »

Un grand nombre d'exilés passèrent en Turquie et dans le Levant, où leurs descendants continuaient à parler le castillan, au milieu du siècle suivant. D'autres se réfugièrent en France et en Angleterre; aujourd'hui encore une partie de leur service religieux se fait en espagnol, dans plus d'une synagogue de Londres, et les Israélites modernes reportent encore les yeux avec amour sur cette Espagne, où vécurent leurs ancêtres et qui leur rappelle les plus glorieux souvenirs conservés dans leur histoire si remplie d'événements [1].

[1] Un bon nombre de ces savants bannis s'élevèrent très haut dans les

On fait varier le nombre total des juifs expulsés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle, de cent soixante mille à huit cent mille individus; c'est une preuve suffisante du manque de données authentiques. La plupart des écrivains modernes, avec leur prédilection habituelle pour l'extraordinaire, ont adopté la dernière estimation, que Llorente a prise pour base de quelques calculs importants, dans son *Histoire de l'inquisition*. Un examen attentif nous conduira à préférer, sans grande hésitation, le calcul le plus modéré [1], dont l'exactitude est d'ailleurs mise hors de doute par le témoignage formel du curé de Los Palacios. Celui-ci rapporte qu'un des exilés, un rabbin, revint par la suite en Espagne, où lui-même lui conféra le baptême; ce rabbin, dont Bernaldez vante le

pays d'Europe où ils vinrent s'établir; Castro en cite un qui devint le premier médecin de Gênes et un autre qui remplit la double charge d'astronome et de chroniqueur du roi Emmanuel de Portugal. Plusieurs écrivirent des ouvrages scientifiques qui furent traduits en espagnol et dans d'autres langues européennes.

[1] D'après un document curieux, déposé dans les archives de Simancas, un rapport fait aux souverains espagnols par leur trésorier général, Quintanilla, en 1492, il paraît que la population du royaume de Castille, non compris Grenade, était alors évaluée à 1,500,000 *vecinos* ou chefs de famille; ce qui, à raison de quatre personnes et demie par famille, fait 6,750,000 âmes. D'un autre côté, il paraît, d'après Bernaldez, que la Castille renfermait les cinq sixièmes du nombre total de juifs habitant l'Espagne, ce qui, si ce nombre était de 800,000, donne un chiffre de 670,000 ou le dixième de la population entière de la Castille. Or, il est tout à fait invraisemblable qu'une si grande partie de la nation, distinguée, en outre, par ses richesses et son intelligence, eût été estimée si peu sous le rapport politique, que le furent certainement les juifs, ou se fût lâchement soumise sans résistance, pendant tant d'années, aux plus grossiers outrages, ou enfin que le gouvernement espagnol eût osé se décider à une mesure aussi hardie que le bannissement d'une classe si nombreuse, si puissante, et encore en prenant aussi peu de précautions que s'il se fût simplement agi d'expulser du pays une bande de bohémiens vagabonds.

savoir, évaluait à trente-six mille le nombre de familles israélites non converties, habitant l'Espagne à l'époque de la publication de l'édit; d'après un autre juif, cité par le curé, il y en avait trente-cinq mille. En prenant une moyenne de neuf personnes par deux familles, nous arrivons, d'accord avec Bernaldez, à un chiffre total de près de cent soixante mille individus. Il y a peu de motifs de supposer, soit chez les juifs, soit chez les chrétiens, l'intention de diminuer le nombre des bannis, car ils devaient également être tentés de l'exagérer, les uns afin d'intéresser davantage les cœurs sensibles aux maux de leur nation, les autres pour rehausser la gloire du triomphe remporté par la croix.

Mais c'est moins le nombre des exilés qu'il faut considérer pour apprécier le dommage subi par l'État, que l'habileté, l'intelligence et la richesse d'une population, industrieuse et paisible. A ce point de vue, le mal fut incomparablement plus grand, et, s'il eût pu être réparé peu à peu dans un pays soumis à un régime de liberté, en Espagne, grâce à l'inquisition et à d'autres causes qui se produisirent dans le siècle suivant, il fut irréparable.

L'expulsion d'un si grand nombre d'hommes, librement ordonnée par un souverain, peut sembler un abus de la force, incompatible avec toute idée d'un gouvernement régulier. Mais, pour bien juger les choses, il faut tenir compte de la position exceptionnelle où se trouvaient les juifs, regardés comme des étrangers au milieu de la nation, comme une excroissance qui, loin de fortifier le corps social, l'affaiblissait et devait être retranchée du moment où la vie de celui-ci le demandait. Au lieu de les protéger, les lois qui les concernaient ne tendaient qu'à consacrer

plus nettement leur incapacité civile et à creuser plus profondément l'abîme qui les séparait des chrétiens. Même cet état d'humiliation ne suffit pas pour calmer les haines populaires, comme le prouve le grand nombre de massacres dont ils furent les victimes. Le roi ne paraissait donc pas abuser de son autorité, lorsqu'il condamnait à l'exil ceux que l'opinion publique avait depuis longtemps proscrits comme les ennemis de l'État; il ne faisait qu'interpréter cette opinion, qui s'était manifestée de mille manières, et, quant aux droits de la nation, ils eussent certainement semblé violés plus ouvertement par le bannissement d'un seul Espagnol que par la proscription de toute la race maudite des Israélites.

Les historiens modernes croient généralement que la cupidité fut le principal mobile qui porta le gouvernement à décréter l'expulsion des juifs. Il suffit de se reporter à ce temps pour reconnaître que cette mesure s'accordait parfaitement avec l'esprit de ce siècle, du moins en Espagne. Il n'est guère croyable que des souverains aussi sages que Ferdinand et Isabelle eussent, pour satisfaire momentanément leur cupidité, sacrifié des intérêts durables et précieux, converti en désert les plus riches districts du pays et proscrit une classe de citoyens, qui contribuaient, plus que tous les autres, non seulement à la prospérité générale, mais à l'augmentation des revenus de la couronne; acte si évidemment insensé qu'il arracha cette exclamation à un monarque barbare de cette époque : « Pourquoi vante-t-on comme un prince politique ce Ferdinand, qui peut ainsi appauvrir son royaume pour enrichir le mien? » Il paraît même qu'ayant résolu cette mesure Ferdinand voulut en assurer les profits à ses sujets, lorsqu'il mit sous séquestre les biens des pro-

scrits [1]. Quant à la reine de Castille, elle est à l'abri d'un pareil soupçon ; la disposition de l'édit, par laquelle l'exportation de l'or et de l'argent était interdite, ne faisait que rappeler une loi, sanctionnée deux fois déjà par les cortès, sous ce règne, et jugée si importante que toute infraction était punie de mort [2].

Il n'est pas nécessaire de chercher une autre cause que le fanatisme, qui fit expulser de la même manière les malheureux Israélites d'Angleterre, de France et d'autres parties de l'Europe, ainsi que du Portugal, où ils furent, quelques années plus tard, traités avec une barbarie extraordinaire [3]. Ces persécutions ne finirent pas avec le xve siècle, mais elles assombrirent les plus belles années du xviie et du xviiie, elles reparurent même sous le règne d'un prince éclairé, de Frédéric le Grand, dont l'intolérance n'a pas pour excuse l'aveuglement du zèle religieux [4]. Les éloges prodigués aux souverains espagnols par les contemporains les plus distingués,

[1] « En réalité, » dit un peu naïvement le père Abarca, « le roi Ferdinand était un chrétien politique, unissant les intérêts de l'Église avec ceux de l'État pour les faire dépendre mutuellement les uns des autres ! »

[2] La première fois à Tolède, en 1480, et la seconde à Murcie, en 1488.

[3] Le gouvernement portugais fit arracher à leurs parents et retint, pour leur faire donner une éducation chrétienne, tous les enfants au dessous de quinze ans. On se figure la consternation causée par cet ordre barbare ; des pères et des mères frappés par cette mesure, un grand nombre tuèrent leurs enfants, d'autres se tuèrent eux-mêmes. Faria y Sousa fait froidement observer que « le roi Emmanuel s'abusait singulièrement, lorsqu'il espérait convertir au christianisme des juifs assez vieux pour prononcer le nom de Moïse ! » Il fixe pour dernière limite l'âge de trois ans.

[4] Ils furent également chassés de Vienne, en 1669. La législation tyrannique et barbare de Frédéric II, relativement aux juifs, nous reporte aux plus mauvais jours de la monarchie des Visigoths. Le lecteur trouvera un résumé de ces lois dans le 3e volume de l'intéressante *Histoire des juifs* par Milman.

prouvent jusqu'à quel point ceux-ci approuvaient le bannissement des juifs. Les écrivains castillans, sans exception, le célèbrent comme un sublime sacrifice de tous les intérêts mondains à la gloire de Dieu; de même, les étrangers, tout en blâmant à certains égards la manière dont l'édit fut exécuté ou en s'apitoyant sur les souffrances des exilés, déclarent cette mesure inspirée par le dévouement le plus profond et le plus louable à la vraie foi [1].

On ne peut nier que l'Espagne, à cette époque, ne surpassait la plupart des nations chrétiennes, en zèle religieux ou, pour mieux dire, en fanatisme. Cet enthousiasme provenait, sans doute, des longues guerres contre les musulmans, dont l'issue glorieuse, en excitant la fierté de l'Espagnol, l'engageait à couronner le triomphe de la croix par l'extirpation d'une hérésie qui, fait étrange, n'était pas moins détestée que celle de Mahomet. Les souverains partageaient l'un et l'autre ces sentiments. Pour Isabelle, nous devons sans cesse nous rappeler, comme nous en avons déjà fait plusieurs fois la remarque, qu'elle avait appris à suivre aveuglément, dans les cas de conscience, les guides spirituels que l'on croyait, à cette époque, les dépositaires de la vérité et les seuls casuistes capables d'indiquer sûrement le sentier douteux du bien. L'influence de cette éducation dut être d'autant plus grande sur la reine, qu'elle était pieuse et toujours prête à

[1] Le savant et aimable Florentin, Pic de la Mirandole, dans son traité sur l'astrologie judiciaire, dit que « les souffrances des juifs, *dans lesquelles la gloire de la justice divine se complaisait*, furent si grandes qu'elles remplirent les chrétiens de commisération. » L'historien génois, Senarega, admet que la mesure était *quelque peu cruelle :* « Res hæc primo conspectu laudabilis visa est, quia decus nostræ religionis respiceret, sed aliquantulum in se crudelitatis continere, si eos non belluas, sed homines a Deo creatos, consideravimus. »

remplir son devoir, au mépris même de ses inclinations naturelles. C'est ainsi que ses vertus furent la source de ses erreurs; malheureusement elle vécut dans un siècle et dans un rang, qui attachèrent à ces erreurs les plus graves conséquences [1].

Mais hâtons-nous de passer à une page plus glorieuse de l'histoire d'Isabelle.

[1] Llorente résume son récit de l'expulsion des juifs en assignant les motifs suivants aux principaux acteurs de ce drame : « On peut, » dit-il, « attribuer cet acte au fanatisme de Torquemada, à la cupidité et à la superstition de Ferdinand, aux idées fausses et au zèle aveugle qu'on avait éveillés chez Isabelle, dont l'histoire ne peut refuser de louer la grande douceur de caractère et l'esprit éclairé. »

CHAPITRE XVIII

RETOUR ET SECOND VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

(1492-1493)

Attentat contre la vie de Ferdinand. — Consternation et fidélité du peuple. — Retour de Christophe Colomb. — Son arrivée à Barcelone. — Entrevue avec les souverains. — Impression produite par la nouvelle de ses découvertes. — Règlements commerciaux. — Conversion d'Indiens. — Fameuses bulles d'Alexandre VI. — Jalousie du Portugal. — Deuxième voyage de Colomb. — Traité de Tordesillas.

Vers la fin de mai 1492, les souverains espagnols quittèrent Grenade, qui, depuis la fin de la guerre, avait été, avec Santa-Fé, la résidence de la cour. Ils s'occupèrent, pendant les deux mois suivants, des affaires de la Castille, et, au mois d'août, visitèrent l'Aragon, avec l'intention d'y passer l'hiver, pour surveiller l'administration intérieure de ce pays et terminer les négociations entamées avec la France, pour la restitution à Ferdinand des provinces de Roussillon et de Cerdagne, engagées par le père de ce monarque, Jean II. Les contestations nées à ce sujet et non réglées encore par la diplomatie avaient déjà failli plus

d'une fois entraîner une rupture ouverte entre les deux royaumes.

Ferdinand et Isabelle arrivèrent en Aragon, le 8 août, accompagnés du prince Jean, des infantes et d'une suite brillante de nobles castillans. Partout, sur leur passage, éclata l'enthousiasme le plus bruyant, la nation entière était ivre de joie en voyant approcher les illustres souverains, dont l'héroïque constance avait délivré l'Espagne du joug détesté des Sarrasins. Après avoir consacré quelques mois aux affaires intérieures du pays, les royaux époux visitèrent la Catalogne, dont la capitale les reçut vers le milieu d'octobre. Pendant son séjour dans cette ville, le roi fut près de voir se fermer prématurément sa glorieuse carrière.

D'après un ancien et vénérable usage, depuis longtemps tombé en désuétude, le souverain, lorsqu'il habitait la Catalogne, présidait au moins une fois par semaine les tribunaux de justice, afin de juger spécialement les procès des gens qui n'avaient pas les moyens d'acquitter des frais de justice élevés. Ferdinand, ressuscitant cet usage, réunit une cour dans l'hôtel de la députation, le 7 décembre, veille de la conception de la Vierge. A midi, prêt à quitter le palais, après avoir tout terminé, il resta en arrière de sa suite, occupé à causer avec quelques-uns de ses officiers; au moment où son escorte sortait d'une petite chapelle attenant au salon royal et où il descendait un escalier, un homme, qui s'était tenu caché, toute la matinée, dans un recoin obscur, s'élança sur lui et le frappa au cou avec un couteau; heureusement la pointe glissa sur une chaîne ou collier d'or, que le monarque avait l'habitude de porter; il fut toutefois grièvement blessé entre les épaules. Il cria aussitôt : « Sainte Marie, sauvez-nous! Trahison! Trahison! » Les gardes se

jetèrent sur l'assassin, qui reçut trois coups de poignard, et ils l'auraient tué sur place, si le roi, avec sa présence d'esprit ordinaire, ne leur eût ordonné de laisser l'assassin en vie, afin que l'on pût connaître les auteurs réels de la conspiration. On lui obéit, et Ferdinand, épuisé par la perte de son sang, fut porté dans ses appartements.

La nouvelle de cette catastrophe se répandit avec la rapidité de l'éclair dans la ville; toutes les classes de la population furent plongées dans la consternation au récit de ce crime, qui semblait imprimer une tache à l'honneur des Catalans; quelques-uns le supposaient l'œuvre d'un More vindicatif; d'autres, d'un courtisan déçu dans son ambition. La reine, qui avait faibli en apprenant l'attentat, se rappela avec défiance l'ancienne inimitié des habitants, qui avaient fait une opposition si décidée à son époux, alors très jeune; elle donna sur-le-champ l'ordre de tenir prête une des galères mouillées dans le port, afin d'emmener ses enfants, car elle craignait que les conspirateurs n'eussent pas assez d'une seule victime [1].

Sur ces entrefaites, le peuple s'était assemblé en foule autour du palais habité par le roi; depuis longtemps tout sentiment d'hostilité avait disparu pour ne laisser place qu'au dévouement le plus absolu à un souverain qui avait constamment respecté les libertés de ses sujets et dont le sceptre paternel avait protégé Barcelone, autant que le reste

[1] Au moment où se commettait cet attentat contre Ferdinand, on entendit sonner la grande cloche de Velilla, dont le tintement miraculeux annonçait toujours quelque désastre pour le royaume. C'était la cinquième fois que cette cloche s'ébranlait depuis la conquête de l'Espagne par les Arabes; la quatrième fois, c'était lors de l'assassinat de l'inquisiteur Arbues. Le docteur Diego Dormer, dans ses *Discursos Varios*, rapporte ce fait attesté par un bon nombre de témoins orthodoxes.

du royaume. Cette multitude criait que le roi avait été tué et demandait qu'on lui livrât les meurtriers. Ferdinand voulut, malgré sa faiblesse, se montrer à sa fenêtre, mais les médecins l'en empêchèrent. Ce ne fut qu'avec peine qu'on détrompa la foule, qui, cessant enfin de croire à la mort du prince, consentit à se disperser, après avoir reçu l'assurance que le coupable serait puni comme il le méritait.

La blessure du roi, qui d'abord ne paraissait pas dangereuse, fut peu à peu suivie des symptômes les plus alarmants; on reconnut qu'un os avait été brisé et les chirurgiens durent en extraire une partie. Le septième jour, la situation du malade était considérée comme très critique. Pendant tout ce temps, la reine s'était tenue constamment auprès de son époux, veillant nuit et jour, et lui administrant elle-même les remèdes. A la fin les signes funestes disparurent, et, grâce à son excellente constitution, le malade recouvra si rapidement ses forces, que, moins de trois semaines après, il put se montrer à ses sujets affligés, qui, ivres de joie à cette vue, offrirent des actions de grâces au ciel. Maint pèlerinage, promis pour le rétablissement de cette précieuse santé, fut accompli, pieds nus et même à genoux, dans les pierreuses montagnes d'alentour, par les fidèles habitants de Barcelone.

L'auteur du crime se trouva être un paysan, d'environ soixante ans, appartenant à cette humble classe, de *remenza*, comme on l'appelait, que le roi s'était efforcé, il y avait peu d'années, d'affranchir et de relever de son abaissement. Cet homme paraissait fou; il allégua, pour sa justification, qu'il était l'héritier légitime de la couronne, dont il comptait s'emparer à la mort de Ferdinand; il était toutefois prêt à se désister de ses prétentions, à condition d'être mis en liberté. Le roi, convaincu de sa démence, voulait le relâ-

cher, mais les Catalans, jugeant que cet attentat imprimait une tache à leur honneur, et croyant peut-être avoir à faire à un fourbe, déclarèrent que cette offense ne pouvait être lavée que dans le sang du coupable; ils condamnèrent donc ce malheureux à subir l'horrible supplice réservé aux traîtres; mais, à la demande de la reine, on lui épargna les tourments qui précédaient l'exécution [1].

Au printemps de 1493, comme la cour était encore à Barcelone, on reçut des lettres de Christophe Colomb, annonçant son retour en Espagne et l'heureux accomplissement de sa grande entreprise, la découverte d'une terre au delà de l'océan Atlantique. La joie et la surprise causées par cette nouvelle furent en proportion des défiances avec lesquelles le projet avait été accueilli à l'origine. Les souverains, naturellement impatients de recevoir des détails au sujet de cet événement, invitèrent l'amiral à se rendre à Barcelone, aussitôt qu'il aurait pris ses arrangements afin de poursuivre son entreprise [2].

Le grand navigateur avait réussi, après un voyage dont les difficultés naturelles avaient été considérablement augmentées par la méfiance et l'insubordination de ses compagnons,

[1] Une lettre, écrite par Isabelle à son confesseur, Fernando de Talavera, pendant la maladie de son époux, révèle l'anxiété profonde où elle fut plongée, avec les habitants de Barcelone, dans ce moment critique; on y trouverait des preuves abondantes, s'il était nécessaire, de la bonté de cette reine et de la chaleur de son affection conjugale.

[2] En arrivant à Lisbonne, Colomb écrivit au trésorier Sanchez une lettre qui finissait par ces mots enthousiastes : « Qu'on fasse des processions, qu'on donne des fêtes, qu'on jonche les temples de branches et de fleurs, car le Christ se réjouit sur la terre comme au ciel, en prévoyant le salut des âmes. Réjouissons-nous aussi du bénéfice temporel qui résultera vraisemblablement de la découverte, non seulement pour l'Espagne, mais pour toute la chrétienté. »

à découvrir la terre, le vendredi, 12 octobre 1492. Après quelques mois passés à explorer les délicieuses régions, ouvertes alors pour la première fois aux yeux d'un Européen, il s'était embarqué, en janvier 1493, pour l'Espagne. De ses vaisseaux, un avait sombré auparavant, un autre l'avait abandonné, il ne lui en restait plus qu'un avec lequel il avait repassé l'Atlantique. Après une orageuse traversée, il avait dû, malgré lui, se réfugier dans le Tage[1]. Il fut toutefois reçu de la manière la plus flatteuse par le roi de Portugal, Jean II, qui rendait justice à son grand génie, quoiqu'il eût négligé d'en tirer parti [2]. Colomb s'arrêta peu de temps à

[1] L'historien portugais, Faria y Souza, paraît contrarié de l'heureuse issue du voyage, car il déclare avec aigreur que « l'amiral entra dans Lisbonne avec un air orgueilleux et triomphal afin de faire sentir au Portugal, à la vue des trophées de ses découvertes, la faute qu'il avait commise en rejetant ses propositions. »

[2] Notre savant ami, M. John Pickering, nous a indiqué un passage d'un auteur portugais, où se trouvent quelques détails sur la visite de Colomb en Portugal; ces lignes, que nous n'avons vu citées par aucun écrivain, offrent le plus grand intérêt, étant l'œuvre d'un personnage haut placé dans la confiance royale et témoin oculaire des faits qu'il rapporte. « L'an 1493, le sixième jour de mars, arriva à Lisbonne Christophe Colomb, un Italien, revenant de la découverte des îles de Cipango et d'Antille, qu'il avait faite par ordre des souverains castillans; il rapportait de ces pays les premiers spécimens de la population, ainsi que de l'or et des autres choses qu'on trouvait dans ces îles, dont il avait été nommé amiral. Le roi, informé aussitôt, le fit venir en sa présence et parut contrarié, tourmenté, autant parce qu'il croyait que la découverte avait été faite dans les mers et limites de sa seigneurie de Guinée, ce qui pouvait donner lieu à des querelles, que parce que ledit amiral, étant devenu quelque peu orgueilleux et dépassant toujours les bornes de la vérité dans le récit de ses aventures, exagéra considérablement cette affaire, quant à l'or, à l'argent et aux richesses. Le roi s'accusait particulièrement de négligence, pour avoir repoussé cette entreprise, par défaut de confiance en elle, lorsque Colomb était venu réclamer son assistance. Quoique le roi fût instamment prié de le faire mourir sur-le-champ, parce que, grâce à

Lisbonne, et, reprenant son voyage, il franchit la barre de Saltes et entra, vers midi, le 15 mars 1493, dans le port de Palos, d'où il était parti sept mois et onze jours auparavant [1].

Une grande agitation se manifesta dans la petite ville de Palos, lorsqu'on y vit reparaître le vaisseau bien connu de l'amiral, que l'on croyait depuis longtemps enseveli dans les eaux, car, pour ajouter aux craintes éveillées dans des imaginations superstitieuses par cette entreprise surnaturelle, on sortait de l'hiver le plus rude et le plus désastreux dont les vieux marins eussent le souvenir. La plupart des habitants avaient des parents ou des amis à bord du navire; ils accoururent en foule sur le rivage, pour s'assurer par leurs yeux de la réalité de leur retour. Lorsqu'ils les revirent, rapportant de nombreuses preuves du succès de leur expédition, ils les saluèrent de joyeuses acclamations. Colomb débarqué, ils l'accompagnèrent, ainsi que l'équipage, jusqu'à la principale église du lieu, où l'on offrit au ciel de solennelles actions de grâces, tandis que les cloches sonnaient à toute volée pour célébrer le glorieux événement. L'amiral était

cette mort, l'entreprise, pour autant qu'elle concernait les souverains castillans, cesserait d'être poursuivie, faute d'un homme capable de s'en charger; quoique cet assassinat pût être commis, sans qu'on soupçonnât le monarque d'y avoir trempé, — car, comme l'amiral était enorgueilli à l'excès de son triomphe, on pouvait faire en sorte que son imprudence parût être la cause de sa mort, — cependant le roi, étant un prince craignant Dieu, non seulement défendit ce crime, mais témoigna même de la faveur à Colomb et le renvoya après l'avoir comblé d'honneurs. »

[1] Colomb partit d'Espagne un vendredi, découvrit la terre un vendredi et rentra à Palos un vendredi. Ces coïncidences curieuses eussent dû suffire, aurait-on pu croire, pour dissiper, particulièrement chez les marins américains, la crainte superstitieuse, encore si répandue, qui empêche de commencer un voyage en ce jour de mauvais augure.

trop impatient de se présenter devant les souverains, pour s'arrêter longtemps à Palos; il prit avec lui des échantillons des produits variés des régions nouvellement découvertes, et se fit accompagner de plusieurs naturels du pays, vêtus de leur costume simple et barbare, et ornés, pour traverser les principales villes, de colliers, de bracelets, ainsi que d'autres objets en or, grossièrement travaillés. Il montrait aussi d'énormes quantités de ce métal, en poudre et en lingots [1], un grand nombre de plantes exotiques, douées de vertus aromatiques ou médicinales, plusieurs espèces de quadrupèdes inconnus en Europe, et des oiseaux dont le brillant plumage, aux couleurs variées, rehaussait l'éclat de ce spectacle. Partout, sur son passage à travers le pays, l'amiral fut arrêté par la foule des curieux, accourus pour contempler ces choses nouvelles et l'homme, plus extraordinaire encore, qui, selon l'expression emphatique du temps, aujourd'hui devenue familière et moins forte, par conséquent, avait le premier révélé l'existence d'un « nouveau monde. » Lorsque Colomb traversa les rues de la populeuse et bruyante cité de Séville, les fenêtres, les balcons, les toits même des maisons d'où l'on pouvait le voir, étaient encombrés de spectateurs. L'amiral n'arriva pas à Barcelone avant la mi-avril; les nobles et les cavaliers qui suivaient la cour vinrent, avec les autorités, le recevoir aux portes de la ville, et le conduisirent devant les souverains. Ferdinand et Isabelle l'attendaient, assis sous un dais magnifique, avec leur fils, le prince Jean; à son approche, ils se levèrent et, lui donnant leur main à baiser, le firent asseoir devant eux. C'était la pre-

[1] Entre autres spécimens, il y avait un lingot d'or, assez grand pour qu'on en pût faire un ciboire : « Ainsi, » dit Salazar de Mendoza, « les prémices des contrées nouvelles servirent à des usages pieux. »

mière fois qu'à cette hautaine et cérémonieuse cour de Castille un homme du rang de Colomb était l'objet d'une pareille déférence. Ce fut, sans doute, le plus beau moment de la vie du grand navigateur; il avait, malgré les faux arguments, les sophismes, les railleries, le scepticisme, le mépris, établi pleinement la vérité si longtemps contestée de sa théorie; il avait accompli son entreprise, non à l'aide du hasard, mais d'après des calculs, grâce à une habileté consommée qui l'avait fait triompher des circonstances les plus adverses. Les honneurs qui lui étaient prodigués, ces honneurs jusque-là réservés exclusivement au rang, à la fortune ou à des succès militaires, achetés par tant de sang et de larmes, étaient un hommage rendu au génie triomphant, mis au service des plus nobles intérêts de l'humanité.

Après quelques instants, les souverains demandèrent à Colomb un récit de ses aventures. Il s'exprima dans un langage calme et digne, avec un ton d'enthousiasme légitime; il énuméra les différentes îles qu'il avait visitées, dont il vanta le climat modéré et le sol, propre pour toute espèce de productions agricoles, comme le prouvaient les échantillons qu'il avait apportés pour en faire apprécier la fécondité naturelle. Il s'étendit plus longuement sur les métaux précieux que recélaient ces îles, ainsi qu'on pouvait déjà le voir; au rapport de tous les naturels, l'or abondait dans les régions inexplorées de l'intérieur. Enfin il déroula la vaste perspective de la conversion d'une race d'hommes, dont l'esprit, loin d'être asservi à l'idolâtrie, était prêt, par son extrême simplicité, à recevoir une doctrine pure et vraie. Cette dernière considération toucha surtout le cœur d'Isabelle; tous les assistants, en écoutant l'orateur, se montraient agités par des émotions diverses, selon que l'ambition,

la cupidité ou le zèle religieux s'éveillaient à la vue des rêves brillants dont ce récit peuplait leur imagination. Lorsque l'amiral eut cessé de parler, le roi, la reine et la cour s'agenouillèrent pour remercier Dieu, tandis que les chanteurs de la chapelle royale entonnaient le Te-Deum, comme pour célébrer une glorieuse victoire.

Les découvertes de Colomb excitèrent dans toute l'Europe, surtout parmi les gens de science, un enthousiasme qui contrastait avec l'indifférence témoignée auparavant; tous se félicitaient d'être nés dans un siècle qui avait vu s'accomplir un aussi grand événement. L'érudit Martyr, qui, dans sa volumineuse correspondance, n'avait pas même daigné parler des préparatifs de ce premier voyage, en signala pompeusement les résultats, qu'il considérait en philosophe, au point de vue, non de la politique ou d'un intérêt sordide, mais de l'extension de la sphère des connaissances humaines. La plupart des savants du temps adoptèrent toutefois l'hypothèse erronée du grand navigateur, d'après laquelle les terres découvertes étaient situées à l'est de l'Asie et touchaient aux vastes et opulentes régions, dépeintes sous de si brillantes couleurs par Mandeville et Polo. Cette conjecture, conforme à l'opinion de l'amiral avant son voyage, fut confirmée par une similitude apparente entre les diverses productions naturelles de ces îles et celles de l'Orient; par suite de cette erreur, ces terres reçurent bientôt le nom d'Indes occidentales, nom qu'elles portent aujourd'hui encore dans les titres de la couronne d'Espagne.

Colomb, pendant son séjour à Barcelone, continua d'y être, de la part des souverains, l'objet des distinctions les plus flatteuses; il accompagnait Ferdinand dans ses promenades hors du palais. Les nobles, à l'exemple de leur maître,

l'invitaient fréquemment à des banquets, où il était reçu avec toute la déférence témoignée aux plus grands seigneurs [1]. Mais ce qui lui causa le plus de satisfaction, ce furent les préparatifs faits par le gouvernement pour poursuivre sur une vaste échelle ses importantes découvertes. La direction des affaires de l'Inde fut confiée à un conseil, composé d'un surintendant et de deux fonctionnaires inférieurs. Le premier de ces officiers était Juan de Fonseca, archidiacre de Séville, prélat actif, ambitieux, promu plus tard à de hautes dignités ecclésiastiques, homme adroit et capable qui resta chargé de ce département pendant tout le règne de Ferdinand. On institua à Séville, pour l'expédition des affaires, un bureau ayant sous ses ordres une douane à Cadix; telle fut l'origine du fameux établissement de la *Casa de la Contratacion de las Indias* ou conseil des Indes.

Les règlements commerciaux que l'on adopta révèlent, à certains égards, une politique étroite, qui a pour excuse, jusqu'à un certain point, l'esprit du temps et particulièrement l'exemple des Portugais, mais qui, sous les princes suivants, laissa une empreinte plus profonde encore sur la législation coloniale de l'Espagne. Les nouveaux territoires, loin d'être librement ouverts aux étrangers, ne l'étaient qu'aux sujets espagnols avec de nombreuses restrictions; on les considérait comme formant, en quelque sorte, exclusivement partie du domaine de la couronne. Il était défendu à

[1] On lui permit de joindre les armes royales aux siennes, qui se composaient d'un groupe d'îles dorées au milieu d'une mer azurée; on y ajouta plus tard cinq ancres, avec la fameuse devise bien connue, qui fut gravée sur son tombeau. (Voir partie II, ch. XVIII.) Colomb reçut, en outre, peu de temps après son retour, un don de mille *doblas* d'or du trésor royal et le prix de 10,000 maravédis promis à celui qui découvrirait le premier la terre.

tous, sous les peines les plus sévères, de visiter les Indes, dans un but de commerce ou même autrement, sans la permission des autorités constituées, et il était impossible d'éluder cette défense, car vaisseaux, cargaisons, équipages, tout, ainsi que les biens appartenant à chaque individu, devait être déclaré au bureau de Cadix et à celui d'Hispaniola, qui avait les mêmes attributions. On avait, avec plus de sagesse, pris soin de réunir, en grande quantité, tout ce qui pouvait contribuer au développement et à la prospérité de la colonie naissante, du blé, des plantes, une foule de végétaux qui, sous le ciel clément des Indes, pouvaient fournir des produits de grande valeur pour la consommation ou l'exportation. Tous les objets d'approvisionnement pour la flotte jouirent d'une entière franchise de droits. Une ordonnance, un peu arbitraire, enjoignit à tout propriétaire d'un vaisseau en Andalousie de le tenir prêt pour l'expédition; on augmenta les pouvoirs des gens chargés de recruter les officiers et les marins. On engagea toute espèce d'artisans, munis de leurs différents instruments de travail, et, entre autres, un grand nombre de mineurs nécessaires pour extraire l'or caché dans les profondeurs souterraines du nouveau monde. Le gouvernement, pour couvrir les frais immenses de l'entreprise, eut recours, après avoir épuisé ses ressources, à des emprunts et à la vente des biens des juifs exilés.

Les souverains, tout en s'occupant de leurs propres intérêts, ne négligèrent pas ceux de leurs futurs sujets, sous le rapport religieux. Les Indiens qui avaient accompagné Colomb à Barcelone, avaient tous été baptisés et, selon l'expression d'un écrivain castillan, offerts à Dieu, comme les prémices des gentils. Le roi et son fils, le prince Jean, servirent de parrains à deux de ces néophytes, auxquels ils don-

nèrent leurs noms. Un de ces Indiens fut attaché au service du prince; les autres furent envoyés à Séville, pour y être convenablement instruits, avant de retourner au milieu de leurs compatriotes, avec mission de propager la foi. Douze prêtres espagnols furent également désignés comme missionnaires; parmi eux était Las Casas, qui se rendit plus tard si célèbre par sa généreuse intervention en faveur des malheureux naturels du pays. On recommanda de la manière la plus formelle à l'amiral de faire tous ses efforts pour éclairer les malheureux païens, dont la conversion était présentée comme le but principal de l'expédition; il lui était particulièrement enjoint « de ne les tourmenter en aucune façon, de les traiter avec douceur et bonté, de vivre familièrement avec eux, de les servir de tout son pouvoir, de leur distribuer les marchandises et les divers objets que leurs majestés avaient fait embarquer, dans ce but, à bord de la flotte, enfin de châtier de la manière la plus exemplaire quiconque se permettrait de leur faire le moindre mal. » Telles étaient les instructions que l'amiral devait suivre dans ses rapports avec les sauvages; elles prouvent suffisamment qu'Isabelle avait une religion douce et éclairée, lorsque sa raison n'était pas soumise à une influence étrangère.

Vers la fin de mai, Colomb partit de Barcelone, pour surveiller et hâter les préparatifs de son prochain départ; il fut accompagné jusqu'aux portes de la ville par tous les nobles et les cavaliers de la cour. L'ordre avait été donné aux différentes villes où il devait passer, de le loger gratuitement, ainsi que sa suite. Non seulement on avait confirmé tous les pouvoirs que lui donnait sa première commission, mais on les avait considérablement augmentés. On l'avait autorisé, pour la prompte expédition des affaires, à faire toutes les

nominations, sans s'adresser au gouvernement, et à publier, revêtues de sa signature ou de celle de son délégué, des ordonnances et des lettres-patentes, portant le sceau royal. On lui attribuait enfin une juridiction presque illimitée, preuve que, si les souverains avaient tardé à lui accorder leur confiance, ils ne pensaient pas à la lui retirer, lorsqu'il s'en était montré digne [1].

Peu de temps après le retour de Colomb en Espagne, Ferdinand et Isabelle prièrent la cour de Rome de les confirmer dans la possession des pays récemment découverts et de les investir de droits de juridiction aussi étendus que ceux qui avaient été conférés auparavant aux rois de Portugal. D'après une opinion qui remontait peut-être au temps des croisades, le pape, en sa qualité de vicaire du Christ, avait toute autorité pour disposer, en faveur des princes chrétiens, des contrées habitées par des nations païennes. Quoique ce droit ne

[1] Vu l'importance des découvertes de Colomb et la réception distinguée qui lui fut faite à Barcelone, on eût pu s'attendre à voir son nom mentionné dans les archives de cette ville. Un de nos amis, M. George Sumner, en passant par cette capitale, examina ces archives, avec celles de la couronne d'Aragon, dans l'espoir d'y trouver une pareille mention, mais ce fut en vain. Le *dietaria* ou journal de Barcelone rappelle en ces termes l'entrée des souverains catholiques et de l'héritier présomptif du trône dans la ville, le 14 novembre 1492 : « Le roi, la reine et le prince sont entrés aujourd'hui dans la ville et se sont logés dans le palais de l'évêque d'Urgil, dans la *Calle Ancha*. » Suit une description des fêtes et des réjouissances qui eurent lieu en cette occasion. Puis viennent deux autres paragraphes : « 1493, 4 février. Le roi, la reine et le prince sont allés à Montserrat. » — « 14 février. Le roi, la reine et le prince sont retournés à Barcelone. » Mais pas un mot de l'homme qui avait découvert un monde! Nous ne pouvons que soupçonner que le fier Catalan n'aimait pas à rappeler une découverte qui ne reflétait aucune gloire sur lui et dont les si grands avantages étaient exclusivement réservés à ses rivaux, les Castillans.

fût pas, à ce qu'il paraît, d'une évidence incontestable aux yeux des souverains espagnols, cependant ils consentirent à le reconnaître dans cette circonstance, convaincus que la sanction papale leur viendrait efficacement en aide contre les prétentions de tous les autres peuples et spécialement de leurs rivaux, les Portugais. Dans leur demande, ils s'attachèrent à expliquer que leurs découvertes ne lésaient en aucune manière les droits précédemment attribués à leurs voisins par le saint-siége; ils s'étendirent sur les services qu'ils avaient rendus à l'Église, dans l'œuvre de la propagation de la foi, principal mobile de leurs actes; ils finirent en déclarant que, contre l'avis d'hommes compétents qui leur avaient représenté l'inutilité d'un appel à la cour de Rome, au sujet de terres déjà en leur possession, ils avaient voulu, en princes pieux et en fils soumis, solliciter la sanction du chef de l'Église.

Le trône pontifical était occupé, à cette époque, par Alexandre VI. Ce pape, adonné aux vices les plus infâmes, était doué d'une singulière sagacité et d'une grande énergie de caractère; il accueillit favorablement la demande des royaux époux et n'hésita pas à leur accorder une faveur qui ne lui coûtait rien, tandis que leur démarche impliquait la reconnaissance d'une autorité déjà ébranlée.

Le 3 mai 1493, Alexandre VI publia une bulle, dans laquelle il déclarait que, prenant en considération les services éminents rendus à la religion par les souverains espagnols, surtout en renversant la domination musulmane dans la péninsule, et voulant ouvrir un plus vaste champ à leurs pieux travaux, « par un acte de pure libéralité, en vertu de sa science infaillible et de la plénitude de son pouvoir apostolique, » il les confirmait dans la possession de toutes les

terres qu'ils avaient découvertes ou découvriraient par la suite dans l'océan Atlantique, avec une juridiction aussi étendue que celle du Portugal.

Cette bulle fut suivie, le lendemain, d'une autre dans laquelle le pape instigué, sans doute, par les souverains, définissait avec une plus grande précision, pour éviter tout malentendu, le sens de ses premières concessions; il donnait donc à l'Espagne toutes les terres découvertes à l'ouest et au sud d'une ligne imaginaire, tirée d'un pôle à l'autre, à l'ouest des Açores et des îles du cap Vert, dont elle était éloignée de cent lieues. Sa sainteté n'avait pas réfléchi, paraît-il, que les Espagnols, s'avançant toujours à l'ouest, finiraient par arriver aux limites orientales des pays précédemment accordés aux Portugais; c'est, du moins, ce que fait supposer une troisième bulle, en date du 25 septembre de la même année, investissant les souverains d'une pleine autorité sur toutes les terres qu'ils découvriraient, soit dans l'Orient, soit près des côtes des Indes, malgré toutes les concessions contraires, faites antérieurement. Une vaste carrière s'ouvrait désormais devant les Espagnols; les droits que leur donnait la possession étaient consacrés par la plus haute autorité ecclésiastique qui fût au monde, mais la jalousie du Portugal était excitée.

La cour de Lisbonne voyait avec une secrète inquiétude la grandeur nouvelle d'un État rival; tandis que les Portugais longeaient timidement les côtes arides de l'Afrique, ils avaient vu les Espagnols, s'aventurant intrépidement sur une mer inconnue, révéler au monde l'existence de vastes royaumes, que leur imagination remplissait d'inépuisables trésors; leur dépit était augmenté par la réflexion qu'ils auraient pu eux-mêmes accomplir cette entreprise, s'ils

avaient accueilli les propositions de Colomb [1]. Dès le moment où il ne douta plus du succès de l'expédition de l'amiral, Jean II, prince ambitieux et politique, avait cherché un prétexte pour s'opposer aux entreprises de ses voisins ou, du moins, pour en partager les profits.

Dans son entrevue avec l'amiral, à Lisbonne, Jean avait exprimé l'opinion que les découvertes des Espagnols pourraient léser les droits reconnus au Portugal dans plusieurs bulles, depuis le commencement du siècle, et garantis par le traité conclu avec l'Espagne en 1479. Le Génois, sans entrer dans une discussion à ce sujet, s'était borné à répondre qu'il avait reçu l'ordre de se tenir à distance des possessions portugaises sur la côte d'Afrique, et qu'il avait suivi une route toute différente. Le roi parut satisfait de ces explications, mais bientôt après il envoya à Barcelone un ambassadeur, qui commença par s'étendre longuement sur des sujets sans importance, et finit par arriver à l'objet principal de sa mission. Il félicita les souverains du succès de l'expédition de Colomb; il rappela la gracieuse réception faite à celui-ci, lorsqu'il s'était arrêté à Lisbonne, et la satisfaction avec laquelle le roi Jean avait appris qu'il avait été enjoint à l'amiral de se tenir à l'ouest des Canaries; il exprima enfin l'espoir que les Espagnols suivraient la même route à l'avenir et n'enfreindraient pas, en déviant vers le sud, les arrangements pris avec leurs voisins. C'était la première fois que les Portugais révélaient ces prétentions.

Sur ces entrefaites, Ferdinand et Isabelle reçurent avis

[1] Le père Abarca dit que « la découverte d'un nouveau monde, offerte d'abord aux rois de Portugal et d'Angleterre, était réservée à l'Espagne par Dieu, *forcé* en quelque sorte de la donner à Ferdinand, en récompense de la destruction du royaume des Mores et de l'expulsion des juifs. »

que Jean II équipait, en ce moment, une flotte considérable, pour devancer Colomb dans l'ouest ou s'opposer à son entreprise. Ils envoyèrent sur-le-champ à Lisbonne un des officiers de leur maison, don Lope de Herrera, comme ambassadeur. L'envoyé devait remercier le roi de l'hospitalité accordée à l'amiral et le prier de défendre à ses sujets de visiter les terres découvertes à l'ouest par les Espagnols, qui étaient exclus des possessions portugaises en Afrique. Des instructions d'une tout autre nature avaient été données à l'ambassadeur, pour le cas où le Portugal équiperait réellement une escadre, dans un but facile à deviner; au lieu de prendre un langage conciliant, il devait, dans ce cas, demander au roi, d'un ton d'autorité, des explications sur ses intentions. Le prudent monarque, qui connaissait, par ses agents secrets en Castille, ces dernières instructions, fut assez adroit pour ne pas donner au Castillan l'occasion d'en faire usage. Il renonça, momentanément du moins, à toute expédition, dans l'espoir de régler le différend par la voie des négociations, qui lui était familière. Afin de détruire les appréhensions de ses voisins, il prit l'engagement de ne pas laisser sortir un vaisseau des ports de son royaume, avant soixante jours; en même temps, il envoya une nouvelle ambassade à Barcelone, pour proposer un arrangement à l'amiable; il demandait que la ligne de séparation entre les deux États passât par les Canaries, le nord étant réservé aux Espagnols et le sud aux Portugais.

Pendant ce temps, la cour de Castille hâtait les préparatifs du second voyage de Colomb; ceux-ci, grâce à l'activité de l'amiral et aux facilités qu'il trouvait partout, furent entièrement achevés avant la fin de septembre. Si précédemment il avait fallu vaincre l'indifférence et même la résistance de

tous, la seule difficulté maintenant était de choisir entre la foule des compétiteurs qui voulaient prendre part à l'expédition. Les récits des premiers aventuriers avaient enflammé l'imagination de mille autres, dont la cupidité s'était éveillée à la vue des riches et curieux produits que l'amiral avait rapportés; en outre, on croyait généralement que les terres nouvellement découvertes faisaient partie de cet Orient, « aux cavernes pleines de diamants flamboyants et d'or, » que la tradition et le roman avaient revêtu de couleurs magiques. Un grand nombre d'Espagnols étaient attirés par le désir de continuer, dans les vastes régions du nouveau monde, la vie aventureuse dont ils avaient pris l'habitude, pendant les guerres contre les Mores. L'équipage avait été fixé d'abord à douze cents hommes, mais il y eut tant d'instances faites, tant de prétextes imaginés, qu'il finit par en comprendre quinze cents, parmi lesquels il y avait beaucoup de personnages de haut rang, des hidalgos, des officiers de la maison du roi. L'escadre entière se composait de dix-sept vaisseaux, dont trois de cent tonneaux. Colomb, en prenant le commandement, partit de Cadix, le 25 septembre 1493, avec une pompe qui contrastait singulièrement avec l'indifférence au milieu de laquelle on l'avait vu partir, une année auparavant, comme une espèce de chevalier errant, poursuivant une entreprise chimérique et désespérée.

La flotte n'eut pas plus tôt levé l'ancre que Ferdinand et Isabelle envoyèrent une ambassade à la cour de Lisbonne pour annoncer solennellement la nouvelle; les deux envoyés étaient des nobles de haute naissance, don Pedro de Ayala et don Garcie Lopez de Carbajal. Conformément à leurs instructions, ils déclarèrent à Jean II que ses propositions, relativement à une ligne de séparation entre les deux États,

étaient inadmissibles; ils soutinrent que les concessions du saint-siége et le traité de 1479 avec l'Espagne ne concernaient que les possessions présentes du Portugal et le droit de découverte à l'est, le long de la côte d'Afrique jusqu'aux Indes. Ce droit avait toujours été respecté; Colomb avait suivi une route toute différente; enfin les bulles d'Alexandre VI, d'après lesquelles la ligne de séparation était tirée, non de l'est à l'ouest, mais du nord au sud, donnaient exclusivement aux Espagnols le droit de découverte dans l'océan Atlantique. Les ambassadeurs offraient toutefois, au nom de leurs souverains, de laisser régler le différend par la cour de Rome ou par des arbitres.

Jean II reçut, avec un profond déplaisir, la nouvelle du départ de l'expédition; il vit que ses rivaux avaient profité, pour agir, du temps qu'il avait perdu dans de vaines négociations. Une rupture ouverte paraissait imminente; le roi essaya, dit-on, d'intimider les Castillans, en leur montrant, comme par hasard, une imposante troupe de cavaliers, complétement équipés et prêts à entrer en campagne. Il exhala sa colère sur l'ambassade, qui, dit-il, « n'était qu'un avorton sans tête ni pieds; » il faisait allusion à l'infirmité d'Ayala, qui était boiteux, et au caractère frivole et léger de Carbajal.

Les souverains, avertis de ce mécontentement, donnèrent au surintendant Fonseca l'ordre de surveiller attentivement les mouvements des Portugais et de se tenir prêt, s'ils faisaient sortir de leurs ports une flotte, dans un but hostile, à la repousser avec des forces doubles. Mais Jean II était trop prudent pour déclarer follement la guerre à un adversaire trop puissant, qui l'eût vaincu probablement sur le champ de bataille comme dans le conseil. Il n'aimait pas

non plus de recourir à un arbitrage, car, il le savait bien, ces prétentions étaient trop peu fondées pour qu'il pût s'attendre à les voir légitimées par un arbitre impartial. Il s'était déjà adressé à la cour de Rome, qui, pour toute réponse, l'avait renvoyé aux bulles qu'elle avait récemment publiées. Dans cet état de choses, il s'arrêta enfin à la résolution qu'il eût dû prendre tout d'abord, de régler le différend au moyen de conférences; ce ne fut toutefois que l'année suivante que, devenu plus calme, il adopta cette mesure.

Les commissaires nommés par les deux couronnes, se réunirent enfin à Tordesillas et, le 7 juin 1494, ils signèrent une convention, qui fut ratifiée de part et d'autre, dans la même année. Par ce traité, les Espagnols possédaient le droit exclusif de navigation et de découverte dans l'Atlantique; cependant, sur les instances des Portugais qui se plaignaient que la ligne de marcation du pape resserrait leurs entreprises dans un espace trop étroit, cette ligne devait être éloignée, non de cent, mais de trois cent soixante-dix lieues des îles du cap Vert, à l'ouest; toutes les terres découvertes au delà appartenaient à l'Espagne. Il fut convenu que chacun des deux royaumes fournirait une ou deux caravelles, qui se rendraient à la plus grande des îles Canaries, où un certain nombre de savants, montés à bord, détermineraient exactement la longitude; si un pays était traversé par le méridien, on élèverait, de distance en distance, des fanaux pour marquer la direction de la ligne. La rencontre proposée n'eut jamais lieu; mais l'éloignement de la ligne eut d'importantes conséquences pour les Portugais, qui en dérivèrent leurs prétentions sur le magnifique empire du Brésil.

Ainsi fut paisiblement réglé ce différend, qui avait failli entraîner une rupture ouverte entre les deux États. Heureusement la découverte du passage par le cap de Bonne-Espérance, faite peu de temps après, attira les Portugais dans une direction différente de celle de leurs rivaux, et, au commencement, le Brésil n'eut pas assez d'attraits à leurs yeux, pour les détourner de la magnifique voie qui leur était ouverte vers l'Orient. Il ne s'écoula toutefois pas un grand nombre d'années, avant que les deux nations, suivant des routes opposées, fussent mises en présence, de l'autre côté du globe, fait que n'avait pas apparemment prévu le traité de Tordesillas; leurs prétentions mutuelles étaient pourtant fondées sur les dispositions de ce traité, qui, ainsi qu'on le sait, n'était qu'une annexe à la bulle d'Alexandre VI [1]. C'est ainsi que cette ligne de démarcation, si souvent raillée comme un acte absurde et chimérique, fut, dans une certaine mesure, justifiée par l'événement, puisqu'elle détermina en réalité les principes d'après lesquels les vastes régions, découvertes dans l'un et dans l'autre hémisphère, finirent par être partagées entre deux petits États européens.

[1] Le territoire contesté était celui des îles Moluques, que chacune des deux parties réclamait en vertu du traité de Tordesillas. Après avoir donné lieu à plus d'un congrès dans lequel on épuisa toute la science cosmographique du temps, le différend fut réglé à l'amiable; le gouvernement espagnol renonça à ses prétentions, moyennant 350,000 ducats à payer par le Portugal.

CHAPITRE XIX.

LA CIVILISATION EN CASTILLE.

Première éducation de Ferdinand et d'Isabelle. — Bibliothèque de la reine. — Talents précoces du prince Jean. — Instruction des nobles. — Femmes savantes. — Études classiques. — Universités. — Introduction de l'imprimerie. — Encouragements donnés à cet art par la reine.

Nous voici arrivés à l'époque où l'histoire de l'Espagne se lie à celle des autres États européens. Avant d'entrer dans le vaste champ qui s'ouvre devant nous et de dire adieu pour quelque temps à la péninsule, nous devons, pour compléter cet examen de l'administration intérieure des souverains espagnols, montrer leur influence sur les progrès intellectuels de la nation. L'étude de ces progrès, qu'un gouvernement a pour principale mission d'encourager, doit faire partie de toute histoire. Elle offre surtout un grand intérêt dans ce siècle qui vit se développer toutes les branches de la science et briller d'un vif éclat la littérature castillane. Ce chapitre ainsi que le suivant renfermera une esquisse de la civilisation en Espagne, non seulement jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, mais jusqu'à la mort d'Isabelle;

le lecteur pourra ainsi embrasser d'un coup d'œil les résultats de ce règne.

Nous avons déjà vu le brillant spectacle offert par la littérature, sous Jean II de Castille, père d'Isabelle; au milieu de l'anarchie qui désola le royaume sous Henri IV, fils et successeur de ce prince, la cour s'abandonna à une licence effrénée, et la nation entière tomba dans une torpeur d'où elle ne fut tirée que par les bruits de la guerre civile. Dans ce déplorable état de choses, les rares fleurs qui commençaient à s'épanouir furent foulées aux pieds et tout vestige de civilisation parut effacé dans le pays.

Les premières années du règne de Ferdinand et d'Isabelle furent assombries par des dissensions intestines, et l'horizon resta chargé de nuages. En outre, l'éducation du roi avait été fort négligée; avant l'âge de dix ans, il avait dû prendre part aux guerres contre les Catalans. Son enfance s'était passée au milieu des soldats, le camp avait été son école, et ce n'est pas dans les livres qu'il puisa la sagesse dont il donna tant de preuves plus tard.

Isabelle grandit dans un milieu plus favorable, du moins au développement de l'esprit. Sa jeunesse put s'écouler dans la retraite; elle vécut dans l'oubli du monde, à Arevalo, sous les yeux de sa mère. Dans ce modeste asile, loin des vanités et des tourments de la vie des cours, elle eut tout loisir pour contracter ces habitudes de travail et de réflexion qui convenaient naturellement à son caractère. Elle apprit plusieurs langues modernes; elle écrivait et parlait la sienne avec élégance et précision. Cependant il ne paraît pas que l'on eût fait de grandes dépenses ni pris beaucoup de soin pour son instruction; elle ne savait pas le latin, qui avait plus d'importance alors qu'il n'en a aujourd'hui, car non seu-

lement c'était le seul moyen de communication entre les érudits, mais cette langue, dans laquelle les traités les plus familiers étaient souvent écrits, était fréquemment employée à la cour par les étrangers bien élevés, et l'on en faisait spécialement usage dans les relations diplomatiques et dans les négociations.

La reine se livra à l'étude du latin, dès que la guerre avec le Portugal fut finie. Dans une lettre qu'il lui adressa peu de temps après, Pulgar s'informe de ses progrès et se montre surpris qu'elle puisse trouver du temps pour étudier, au milieu de ses nombreuses occupations; il ne doute pas qu'elle n'apprenne cette langue aussi facilement que les autres. C'est ce qui arriva réellement, car, selon un autre écrivain, « en moins d'un an, la reine, grâce à son admirable génie, fut assez instruite pour comprendre sans grande peine tout ce qui était écrit ou dit en cette langue [1]. »

Isabelle aimait les livres, comme son père, Jean II; elle donna au couvent de San Juan de los Reyes, à Tolède, lors de sa fondation, en 1477, une bibliothèque composée principalement de manuscrits [2]. Les archives de Simancas ren-

[1] Une preuve suffisante qu'elle connaissait bien le latin, c'est que les lettres que son confesseur lui adressait étaient, paraît-il, écrites indifféremment en cette langue et en castillan, offrant parfois un spectacle curieux par le mélange alternatif des deux idiomes dans la même épître.

[2] Avant l'introduction de l'imprimerie dans la péninsule, les collections de livres étaient nécessairement peu considérables et rares, à cause du prix excessif des manuscrits. Le savant Saez a recueilli quelques renseignements curieux sur ce sujet; la plus grande bibliothèque qu'il ait vue mentionnée au milieu du XV[e] siècle appartenait aux comtes de Benavente et ne renfermait pas plus de cent vingt volumes, dont plusieurs étaient des doubles; il y avait huit copies rien que de Tite-Live. Les cathédrales d'Espagne faisaient vendre leurs livres aux enchères, tous les ans, et tiraient de cette vente un revenu considérable.

ferment des catalogues d'une partie de deux collections séparées, formées par elle, dont les restes servirent à augmenter la magnifique bibliothèque de l'Escurial; la plupart de ces ouvrages sont des manuscrits reliés; les Arabes avaient importé en Espagne l'art de la reliure. La couverture richement ornée et coloriée de ces livres prouve que l'on en faisait beaucoup de cas, et le mauvais état dans lequel plusieurs se trouvent, qu'on ne se bornait pas à les offrir en spectacle[1].

La reine veilla avec la plus tendre sollicitude sur l'éducation de ses filles; celles-ci étaient nées avec d'heureuses dispositions que leur mère s'efforça de développer. Elle chercha dans le pays et à l'étranger, surtout en Italie où refleurissaient les études classiques, les professeurs les plus habiles; deux frères, Espagnols de naissance, Antonio et Alessandro Geraldino, furent spécialement chargés de l'instruction des princesses; tous deux se faisaient remarquer par leurs talents et leur érudition; Alessandro, qui survécut à son frère, parvint par la suite à de hautes dignités ecclésiastiques [2]. Sous ces maîtres, les enfants firent des progrès extraordinaires pour leur sexe, particulièrement dans le latin qu'elles se rendirent familier au point d'exciter l'admiration de tous ceux qui les entouraient.

Isabelle s'occupa avec plus d'ardeur encore de l'éducation de son fils unique, le prince Jean, héritier présomptif de la couronne. Elle n'oublia rien pour qu'il fût élevé de manière

[1] La plus forte collection comprenait environ deux cent et un articles ou ouvrages distincts.

[2] Antonio, l'aîné, mourut en 1488; le cadet, Alessandro, après avoir porté les armes dans la guerre de Portugal, fut chargé plus tard de l'instruction des infantes, embrassa enfin l'état ecclésiastique et mourut évêque de Saint-Domingue en 1525.

à se montrer plus tard digne du rang où l'appelait sa naissance. On lui donna pour compagnons d'études dix jeunes nobles, choisis dans les plus grandes familles de l'Espagne; cinq étaient de son âge, les cinq autres étaient un peu plus âgés; ils étaient logés dans le palais. On voulait ainsi réunir les avantages de l'éducation publique à ceux de l'éducation privée, qui nécessairement soustrait l'élève à l'heureuse influence de l'émulation qui nait entre des rivaux.

Un conseil d'État en miniature, composé de jeunes gens plus formés, délibérait sur des sujets de politique et de gouvernement; le prince, qui le présidait, apprenait là à pratiquer les importants devoirs qu'il devait remplir par la suite. Ses pages furent également choisis avec soin parmi les cavaliers et les jeunes seigneurs de la cour; plusieurs occupèrent dans la suite avec distinction les plus hautes positions de l'État. L'infant se reposait de ses études sérieuses, en s'adonnant à d'autres plus légères et plus brillantes; il avait du goût pour la musique, qu'il étudiait dans ses heures de loisir, et jouait avec art de plusieurs instruments. On chercha, en un mot, à développer en harmonie toutes ses facultés intellectuelles et morales, afin qu'il se fît remarquer un jour, sur le trône, par sa sagesse et sa bonté; on y réussit parfaitement, comme le prouvent les éloges décernés au prince par les écrivains contemporains; tous, espagnols ou étrangers, vantent son amour pour les lettres, ses préférences pour la société des gens instruits, ses nombreux talents, son érudition latine et surtout les heureuses qualités qui promettaient un grand roi, promesse qui, malheureusement pour l'Espagne, ne devait pas se réaliser.

Après l'éducation de ses enfauts, rien ne préoccupait plus la reine que celle de la noblesse. Celle-ci, sous le règne agité

de Henri IV, s'était adonnée à des plaisirs frivoles ou plongée dans une apathie dont le bruit des armes avait seul pu la faire sortir. Isabelle dut abandonner tout plan de réformes, pendant la guerre contre Grenade, temps où l'on eût reproché à un chevalier espagnol de fuir le poste du danger pour se livrer à la culture efféminée des lettres; mais à peine la guerre finie, elle reprit ses projets. A sa demande, le savant Pierre Martyr, qui était venu quelques années auparavant en Espagne, à la suite du comte de Tendilla, se rendit à la cour et y ouvrit une école pour l'instruction des jeunes nobles; dans une lettre écrite de Grenade, en avril 1492, au cardinal Mendoza, Martyr rapporte que la reine avait promis de le récompenser magnifiquement, s'il l'aidait à guérir les courtisans de leur passion pour de vains et inutiles divertissements, qui prenaient tout leur temps. Les difficultés qu'il rencontrait le faisaient, paraît-il, douter du succès de ses efforts; « comme leurs ancêtres, » disait-il, « ces gentilshommes dédaignent les lettres, qu'ils considèrent comme un obstacle à leur fortune dans la carrière des armes, la seule qui soit digne de respect à leurs yeux. » Il espérait toutefois que, grâce, à la nature généreuse des Espagnols, il pourrait leur communiquer des goûts plus élevés, et, dans une lettre postérieure, il parle des « bons effets qu'il était permis d'attendre de l'émulation excitée par l'héritier du trône, sur qui la nation avait naturellement les yeux fixés. »

Martyr, obéissant à l'invitation de la reine, accourut à la cour, et, au mois de septembre suivant, dans une lettre datée de Saragosse, il annonçait en ces termes le succès qu'il avait obtenu : « Ma maison est toute la journée pleine de jeunes nobles, qui, abandonnant de vils plaisirs pour ceux

de la science, sont convaincus maintenant que celle-ci, loin de leur nuire, leur est, au contraire, utile dans la profession des armes, et je m'attache à les persuader que, sans elle, on ne peut atteindre à une véritable grandeur, soit à la guerre, soit dans la paix. Il a plu à notre royale maîtresse, modèle de toutes les hautes vertus, d'ordonner que son proche parent, le duc de Guimaraens, et le jeune duc de Villahermosa, neveu du roi, restent toute la journée sous mon toit; exemple qui a été suivi par les principaux cavaliers de la cour, lesquels, après avoir assisté à mes leçons, en compagnie de leurs précepteurs, les repassent le soir avec ceux-ci, dans leurs propres quartiers. »

Un autre savant italien, souvent cité comme une de nos autorités dans la première partie de cette histoire, Lucio Marineo Siculo, contribua avec Martyr à répandre le goût des arts libéraux parmi l'aristocratie castillane. Il était né à Bedino, en Sicile, et, après avoir achevé ses études à Rome, sous le célèbre Pomponio Leto, il retourna dans son pays natal, où il tint école pendant cinq ans. En 1486, il fut invité à se rendre en Espagne, à la suite de l'amiral Henriquez, et prit bientôt place parmi les professeurs de l'université de Salamanque, où il occupa avec beaucoup de succès, pendant douze ans, les chaires de poésie et de grammaire. Il fut plus tard appelé à la cour, où il expliqua les anciens classiques et particulièrement les latins. Grâce à ces éminents professeurs et à d'autres, étrangers et espagnols, les jeunes nobles secouèrent la torpeur dans laquelle ils avaient longtemps dormi et s'appliquèrent avec une généreuse ardeur à la culture des lettres; de sorte que, pour emprunter le langage d'un contemporain, « tandis qu'il était excessivement rare, sous le règne précédent, de trouver un homme

d'illustre naissance, qui eût même étudié le latin dans sa jeunesse, on en voyait mille qui s'efforçaient d'ajouter la gloire des lettres à celle des armes, qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres. »

Les progrès de cette émulation sont attestés par la volumineuse correspondance de Martyr et de Marineo avec leurs disciples, parmi lesquels on remarquait les personnages les plus considérables de la cour; ils le sont également par le grand nombre d'ouvrages dédiés à ces grands seigneurs, preuve de la généreuse protection qu'ils accordaient aux lettres; ils le sont enfin, et avec plus d'éclat encore, par le zèle avec lequel plusieurs nobles du plus haut rang se livrèrent à de pénibles travaux, que peu de gens auraient voulu entreprendre par un amour désintéressé de la science. Don Gutierre de Tolède, fils du duc d'Albe et cousin du roi, professait à Salamanque, où don Pedro Fernandez de Velasco, fils du comte de Haro, auquel il succéda dans la dignité héréditaire de grand connétable de Castille, expliquait Pline et Ovide. Don Alphonse de Manrique, fils du comte de Paredes, enseignait le grec dans l'université d'Alcala. Tous, quel que fût leur âge, paraissaient animés du même enthousiasme; le marquis de Denia, à soixante ans, racheta les fautes de sa jeunesse en apprenant les éléments de la langue latine. En un mot, comme Jove le remarque dans son éloge de Lebrija, « nul Espagnol n'était tenu pour noble, s'il était indifférent à la science. » Dès cette époque reculée, la littérature poétique de l'Espagne reçut l'empreinte de la cour, et la science, dans ce pays, porta le même cachet; les descendants des plus illustres familles se montraient impatients de devancer leurs rivaux dans la nouvelle carrière qui venait de leur être ouverte.

Dans ce brillant tableau nous ne pouvons oublier les femmes qui contribuèrent par leurs talents à illustrer cette époque. Dans le nombre il y en a deux dont les écrivains contemporains font un pompeux éloge, la marquise de Monteagudo et dona Maria Pacheco, de l'antique famille de Mendoza, sœurs de l'historien don Diego Hurtado [1] et filles du comte de Tendilla, qui était lui-même petit-fils du fameux marquis de Santillane et neveu du grand cardinal; c'est ce seigneur lettré qui, étant ambassadeur à Rome, engagea Martyr à se rendre en Espagne. Les membres de cette glorieuse famille, plus illustres encore par leur mérite que par leur naissance, brillèrent dans la littérature et se distinguèrent au dessus de tous dans cette cour savante. La reine eut pour professeur de latin une dame, dona Béatrix de Galindo, surnommée *la Latina*. Dona Lucia de Medrano expliquait publiquement les classiques latins dans l'université de Salamanque. Dona Francisca de Lebrija, fille de l'historien de ce nom, occupait avec succès la chaire de rhétorique à Alcala. Mais les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de rappeler tant de noms qui n'auraient jamais dû tomber dans l'oubli, ne fût-ce qu'à cause de la rare érudition, rare surtout chez ce sexe, que ces dames déployèrent dans un siècle comparativement peu éclairé. L'éducation des femmes, à cette époque, embrassait un cercle de connaissances plus étendu qu'à présent, relativement aux langues anciennes; fait qu'il faut, sans doute, attribuer à la pauvreté des littératures modernes dans ce temps et à l'enthousiasme généralement excité par la renais-

[1] Ses poésies et son célèbre roman picaresque, *Lazarille de Tormès*, ont fait époque dans l'histoire de la littérature espagnole.

sance des études classiques en Italie; nous ne sachions pas toutefois qu'il fût d'usage alors pour les femmes savantes, ailleurs qu'en Espagne, de prendre part aux exercices publics dans les gymnases et de monter en chaire dans les universités. Cette singularité, due peut-être, en partie, à l'influence de la reine, qui donnait l'exemple aux autres et assistait en personne aux examens académiques, avait peut-être aussi pour cause ce que l'on avait vu, comme nous l'avons déjà dit, chez les Arabes d'Espagne [1].

Tandis que l'étude des langues anciennes devenait à la mode chez les hommes et les femmes du plus haut rang, elle était cultivée partout avec soin. On appelait en Espagne des lettrés italiens dont quelques-uns ont été cités plus haut. C'était en Italie qu'à cause de certains avantages locaux les recherches des savants étaient poursuivies avec le plus d'ardeur et de succès; c'est dans ce pays aussi que les étudiants espagnols avaient l'habitude de se rendre, pour se perfectionner dans la littérature classique, et surtout dans le grec, enseigné pour la première fois d'après les règles d'une saine critique, par les savants exilés de Constantinople. Parmi les lettrés espagnols qui firent ce pèlerinage littéraire en Italie, le plus remarquable fut Antonio de Lebrija, plus connu sous le nom latin de Nebrissensis. Après avoir passé dix années à Bologne et dans d'autres écoles célèbres, dont il étudia attentivement la discipline intérieure, il retourna, en 1473, dans son pays natal, avec une instruction solide et variée; il fut invité à occuper la chaire de latin à Séville, d'où il passa successivement à Salamanque et à Alcala, où il continua d'éclairer les esprits par

[1] Voyez plus haut, p. 27.

son enseignement oral et par ses publications. Il publia d'abord ses « *Introducciones Latinas*, » dont la troisième édition parut en 1485, quatre ans seulement après la première, preuve éclatante d'un zèle croissant pour les études classiques; dans la dernière édition, à la demande de la reine, le texte original fut accompagné d'une traduction juxta-linéaire en espagnol, chose nouvelle alors, si elle est devenue commune aujourd'hui. Cet ouvrage fut suivi, en 1492, d'une grammaire castillane, « *Grammatica Castillana*, » destinée spécialement aux dames de la cour. Indépendamment de ses divers traités de philosophie et de critique, cet infatigable écrivain laissa des ouvrages sur un grand nombre de sujets; quelques-uns furent traduits en français et en italien, et réédités jusque dans le dernier siècle. Nul homme de ce temps ou d'une époque postérieure n'a contribué autant que Lebrija à introduire en Espagne le goût d'une érudition saine et pure, et l'on peut dire, sans exagération, qu'il n'y eut peut-être pas, au commencement du XVI[e] siècle, un seul savant espagnol qui ne se fût formé aux leçons de ce maître.

Un autre nom digne d'être cité est celui d'Arias Barbosa, savant portugais, qui, après avoir passé, comme Lebrija, quelques années dans les écoles d'Italie, où il étudia les langues anciennes, sous la direction de Politien, fut invité à se fixer en Espagne. En 1489, nous le voyons enseignant le grec et la rhétorique à Salamanque, où il resta pendant vingt et, d'après d'autres, quarante ans. A la fin de cette époque, il retourna en Portugal, où il fut chargé de surveiller l'éducation de certains membres de la famille royale; il vécut jusqu'à un âge assez avancé. On regardait Barbosa comme inférieur à Lebrija, sous le rapport de l'érudition en

général, mais comme lui étant supérieur dans la critique poétique et dans la connaissance du grec; sa réputation d'helléniste paraît avoir surpassé celle de tout autre érudit espagnol du temps. Il composa plusieurs ouvrages estimés, spécialement sur l'ancienne prosodie. Son infatigable assiduité et le grand succès de ses travaux académiques lui ont valu une des premières places parmi les restaurateurs des sciences anciennes; Barbosa a surtout la gloire d'avoir ranimé le goût de l'étude du grec, qu'il enseigna, comme Lebrija l'avait fait pour le latin, d'après les principes d'une critique épurée.

Nous ne pouvons ici rappeler les noms de tous ces patients investigateurs, qui ont tant mérité de l'Espagne [1]. Les savants castillans, à la fin du xve et au commencement du xvie siècle, peuvent se ranger à côté des illustres Italiens de cette époque; ils ne purent pas, il est vrai, recueillir en aussi grand nombre que leurs rivaux les débris de l'antiquité, car depuis longtemps ces débris épars avaient disparu pendant

[1] Parmi ces érudits nous devons particulièrement citer deux frères, Jean et François Vergara, professeurs à Alcala, le dernier réputé l'un des plus grands savants du temps; Nunez de Guzman, de l'ancienne famille de ce nom, professeur pendant de longues années à Salamanque et à Alcala, auteur de la traduction latine insérée dans la fameuse Bible polyglotte du cardinal Ximenès et d'un grand nombre d'ouvrages, spécialement de commentaires sur les classiques; Olivario, dont l'érudition extraordinaire brille dans ses notes sur Cicéron et d'autres auteurs latins; enfin Vivès, dont la gloire est plutôt européenne qu'espagnole, et qui, âgé seulement de vingt-six ans, arracha à Érasme ces mots flatteurs « qu'il y avait à peine un contemporain qu'il osât lui comparer, sous le rapport de la philosophie, de l'éloquence et de la science. » Mais la preuve la plus frappante de l'érudition profonde et variée de l'époque est fournie par le prodigieux monument littéraire du cardinal Ximenès, cette Bible polyglotte, dont les traductions en grec, en latin et en langues orientales furent, à une seule exception près, l'œuvre de savants espagnols.

les longues et désastreuses guerres que les Visigoths soutinrent contre les Sarrasins, mais ils s'attachèrent, avec une ardeur qui ne faiblissait jamais, à expliquer, soit dans des leçons, soit dans des écrits, les auteurs anciens; leurs commentaires, leurs traductions, leurs dictionnaires, leurs grammaires, leurs différents ouvrages de critique, dont plusieurs, vieillis aujourd'hui, furent souvent réédités dans ce temps, témoignent du zèle généreux avec lequel ils s'efforcèrent d'élever leurs contemporains à leur propre niveau par la contemplation des œuvres des grands maîtres de l'antiquité. Aussi Érasme leur rendait-il hommage, en disant « que les études libérales, en peu d'années, fleurirent en Espagne, de manière à exciter non seulement l'admiration, mais l'émulation des nations les plus éclairées de l'Europe. »

Les universités espagnoles étaient le théâtre où se déployait le plus complétement cette érudition classique. Avant le règne d'Isabelle, il y avait peu d'écoles dans le royaume et encore étaient-elles sans importance, excepté celle de Salamanque, laquelle n'avait pas même échappé au discrédit jeté sur toutes les études libérales; mais, grâce à la protection de la reine, on les vit bientôt se remplir et se multiplier partout. Séville, Tolède, Salamanque, Grenade et Alcala renfermèrent des académies renommées, où professaient des savants étrangers, attirés par la promesse d'appointements très élevés. A la tête de ces établissements se trouvait, comme Marineo l'appelle avec passion, « l'illustre cité de Salamanque, mère de toutes les vertus, de tous les arts libéraux, également révérée par les nobles cavaliers et les hommes instruits; » sa réputation était si éclatante que l'on y accourait de partout, de l'intérieur du pays comme du dehors, et que, dans un certain moment, d'après le même

de recevoir dans les ordres ceux qui ne sauraient pas le latin. La reine prit le moyen le plus efficace pour corriger cet abus, en n'élevant que des hommes capables aux dignités ecclésiastiques; les plus hautes positions dans l'Église étaient réservées à ceux qui unissaient le plus haut mérite à la piété la plus sincère. Le cardinal Mendoza qui, avec son esprit subtil et vaste, s'intéressa vivement aux mesures prises pour encourager les progrès de la science, était archevêque de Tolède; Talavera, qui transforma son palais en une espèce d'académie où se réunissaient les gens de lettres, qu'il secourait généreusement à l'aide de sa fortune princière, fut promu au siége archiépiscopal de Grenade, et Ximenès, dont nous verrons plus loin les projets grandioses, succéda à Mendoza dans la primatie d'Espagne. Grâce à la protection de ces hommes éclairés, les études théologiques furent poursuivies avec ardeur, la Bible fut commentée savamment, et l'éloquence sacrée, cultivée avec succès.

Une égale impulsion fut donnée aux autres sciences. Les remarquables travaux de Montalvo changèrent la face de la jurisprudence. Les mathématiques prirent une place importante dans l'éducation et furent habilement appliquées à l'astronomie et à la géographie. D'excellents traités furent composés sur la médecine et sur des arts d'une pratique plus familière, tels que l'agriculture, par exemple. L'histoire qui, depuis le temps d'Alphonse X, avait été plus estimée et plus étudiée en Espagne que dans aucun autre pays de l'Europe, commença à se dépouiller de la forme de la chronique et à être examinée d'une manière plus scientifique. On consulta les chartes et les diplômes, on recueillit les manuscrits, on déchiffra les médailles et les inscriptions lapidaires, et l'on forma des collections de ces matériaux qui sont la véritable

base d'une histoire authentique. On établit à Burgos des archives politiques, semblables à celles qui existent aujourd'hui à Simancas, et l'on en confia la garde à Alonso de Mota, qui reçut un magnifique traitement [1].

Rien ne pouvait mieux servir aux généreux projets de la reine que l'introduction de l'imprimerie en Espagne, au commencement et même la première année de son règne. Isabelle comprit tout d'abord l'utilité de cet art pour répandre et perpétuer les découvertes de la science; elle l'encouragea dès le début, en accordant à ceux qui l'exerçaient, Castillans ou étrangers, d'amples priviléges, et en faisant imprimer à ses frais un grand nombre d'ouvrages composés par ses sujets.

Parmi les premiers imprimeurs il y eut beaucoup d'Allemands; ce peuple, qui a la gloire d'avoir découvert l'imprimerie, peut y ajouter justement celle de l'avoir propagée dans toute l'Europe. Une pragmatique ou ordonnance royale, datée de 1477, exempta de l'impôt un Allemand, du nom de Théodoric, attendu qu'il « a principalement aidé à la découverte et à la pratique d'un art, qu'il a introduit en Espagne avec beaucoup de risques et de frais, dans le but d'enrichir les bibliothèques du royaume. » On accordait à certaines personnes un monopole, correspondant à notre patente actuelle, pour imprimer et vendre les livres, à condition d'en demander un prix raisonnable. Il parait que d'ordinaire les imprimeurs étaient en même temps libraires. Il ne semble pas toutefois que ces priviléges exclusifs fussent étendus au point de devenir funestes; une loi de 1480 permit d'im-

[1] Cette collection, aussi maltraitée du sort que tant d'autres en Espagne, fut brûlée pendant la guerre des *Comunidades*, sous le règne de Charles-Quint.

porter dans le pays, libres de droits, toute espèce de livres étrangers; disposition intelligente qui pourrait fournir d'utiles leçons aux législateurs du XIXe siècle.

Il paraît que la première imprimerie fut fondée à Valence, en 1474, bien que plusieurs villes, et surtout Barcelone, réclament vivement l'honneur de la priorité. Le premier ouvrage imprimé fut un recueil de chants, pour la plupart en limousin ou en dialecte de Valence, composés pour un concours poétique en l'honneur de la Vierge. L'année suivante parut le premier livre classique, les œuvres de Salluste, et, en 1478, sortit des mêmes presses une traduction des Écritures en limousin par le père Boniface Ferrer, frère du fameux dominicain, saint Vincent Ferrer. Grâce à la généreuse protection du gouvernement, l'art de l'imprimerie se propagea rapidement, et, avant la fin du XVe siècle, des presses étaient établies et fonctionnaient activement dans les principales villes du royaume, à Tolède, Séville, Ciudad Real, Grenade, Valladolid, Burgos, Salamanque, Zamora, Saragosse, Valence, Barcelone, Monterey, Lerida, Murcie, Tolosa, Tarragone, Alcala de Henarès et Madrid.

Parmi tant de mesures judicieuses prises pour l'encouragement des sciences, on regrette d'en trouver une aussi opposée à leur esprit que l'institution de la censure. Une ordonnance, datée de Tolède, 8 juillet 1502, portait que, « beaucoup de livres vendus dans le royaume étant défectueux, faux, apocryphes ou remplis de vaines et superstitieuses nouveautés, il était défendu à l'avenir d'imprimer aucun ouvrage, sans la permission spéciale du roi ou des personnes régulièrement commises par lui à cet effet. » Suivent les noms de ces personnes, pour la plupart des prêtres, des évêques et des archevêques, nommés censeurs dans

leurs diocèses respectifs. Ces pouvoirs passèrent plus tard, sous Charles-Quint et ses successeurs, au conseil suprême, présidé d'office par l'inquisiteur général. Les livres étaient également examinés par des inquisiteurs, qui, on ne le sait que trop, exercèrent ces importantes fonctions de la manière la plus fatale aux intérêts des lettres et de l'humanité. C'est ainsi qu'une mesure, destinée à faire progresser la science, en la purgeant des erreurs et des faussetés qui la corrompent naturellement à une époque primitive, la découragea plus efficacement qu'eût pu le faire tout autre moyen, puisqu'elle interdit la liberté d'écrire, sans laquelle il n'y a pas de liberté d'examen.

Tout en cherchant à retracer les progrès de la civilisation sous ce règne, nous ne voudrions pas exagérer les résultats obtenus; ceux-ci ne furent pas aussi remarquables que l'esprit de la nation et les dispositions libérales du gouvernement. Le XV[e] siècle se distingua, dans toute l'Europe, par les recherches et les pénibles travaux entrepris avec ardeur, surtout en ce qui concerne les littératures anciennes; tel fut le tableau offert, au commencement de ce siècle, par l'Italie, et, vers la fin, par l'Espagne et quelques autres pays. Il était naturel que les hommes, avant de rien créer par eux-mêmes, commençassent par s'approprier les trésors légués par leurs ancêtres et depuis si longtemps enfouis dans l'ombre; leurs efforts furent parfaitement heureux; en se familiarisant avec les immortels chefs-d'œuvre de l'antiquité, ils jetèrent les bases sur lesquelles se fonda la littérature moderne.

Le succès des Espagnols dans les sciences fut plus contestable; un aveugle respect de l'autorité, la funeste préférence donnée à la spéculation sur l'expérience, en un mot, l'igno-

rance des vrais principes de la philosophie, entraînèrent fréquemment les savants de ce temps dans une fausse direction. Même lorsqu'ils suivirent la bonne voie, leurs progrès, au milieu de tant d'obstacles, furent lents et presque imperceptibles, lorsqu'on les regarde des brillantes hauteurs où la science est parvenue de nos jours. Malheureusement pour l'Espagne, elle est depuis restée si stationnaire qu'une comparaison du xv[e] siècle avec ceux qui l'ont suivi n'est pas aussi humiliante pour elle que pour certains autres pays d'Europe, et il est certain que, sous le rapport de la fermentation générale des esprits, aucune époque n'a surpassé, si l'on ne peut dire égalé, le règne d'Isabelle.

CHAPITRE XX.

LA LITTÉRATURE CASTILLANE.

Progrès de la littérature sous le règne d'Isabelle. — Romans de chevalerie. — Ballades ou romances. — Poésie moresque. — Le *cancionero general*. — Origine du drame espagnol. — Critique de la *Celestina*. — Encina. — Naharro. — Infériorité du théâtre. — Esprit de la littérature à cette époque.

La littérature qui, expression du goût et de la sensibilité d'une nation, reçoit l'empreinte variable de la mode ou des sentiments qui règnent tour à tour chez celle-ci, revêtit en Espagne les caractères distinctifs de ces temps agités. Le provençal, qui atteignit à un si haut degré de perfection en Catalogne, et plus tard en Aragon, comme nous l'avons dit dans notre introduction [1], disparut à la suite de l'union de ce royaume avec la Castille, et ce dialecte cessa entièrement d'être employé dans la littérature, après que le castillan fut devenu la langue de la cour. La poésie castillane, qui, dans tout le cours de ce règne, continua de manifester l'esprit patriotique et les tendances nationales qui l'avaient distin-

[1] Voyez t. Ier, p. 89.

guée depuis les jours du Cid, se soumit, peu de temps après la mort de Ferdinand, à l'influence de la poésie plus raffinée des Toscans, et, perdant dès lors en partie son originalité, se rapprocha, sous beaucoup de rapports, de son modèle. C'est ainsi que le règne de Ferdinand et d'Isabelle constitue une époque non moins importante au point de vue de la littérature qu'à celui de l'histoire.

Les œuvres d'imagination les plus goûtées à cette époque, étaient les romans de chevalerie en prose, peu connus aujourd'hui, sinon des érudits, dans le pays même qui en fut le berceau. Les circonstances favorisèrent naturellement la production de ce genre d'ouvrages; les romantiques guerres contre les Mores, fécondes en exploits aventureux et en incidents pittoresques, cette croisade poursuivie contre les ennemis-nés des chrétiens et popularisant les contes fabuleux de l'Orient, les aventures émouvantes recherchées sur terre et sur mer, surtout la découverte, au delà de l'océan, d'un monde dont les régions inconnues ouvraient un vaste champ à l'imagination, tout concourut à stimuler le goût des récits chimériques, des *magnanime menzogne* de la chevalerie. La publication de l'Amadis de Gaule donna un prodigieux élan à ce sentiment populaire; une traduction espagnole de ce roman, dont l'auteur paraît être un Portugais écrivant dans la dernière moitié du XIVe siècle, fut imprimée pour la première fois vers 1490. L'éditeur, Garcie Ordonez de Montalvo, déclare dans sa préface « qu'il a corrigé cet ouvrage d'après les anciens textes originaux, élaguant les phrases inutiles pour y substituer d'autres plus polies et plus éloquentes. » On peut douter que l'Amadis ait beaucoup gagné à ce travail, mais il est probable qu'il en souffrit moins qu'il ne l'eût fait dans un siècle plus raffiné.

Les simples beautés de ce vieux roman, des incidents pleins d'intérêt, auxquels une mise en scène orientale donne du relief, la vérité des portraits, en général, enfin et surtout le caractère chevaleresque du héros, qui rehausse l'éclat de sa bravoure par une courtoisie, une modestie, une fidélité extraordinaires, valurent bientôt à cet ouvrage la faveur populaire et les honneurs de l'imitation. Une continuation, portant le titre de « *Las Sergas de Esplandian* » fut publiée, avant 1510, par Montalvo lui-même, qui la greffa sur le tronc original, comme le cinquième livre de l'Amadis. Un sixième livre, contenant les aventures du neveu de ce chevalier, fut imprimé, cette même année, à Salamanque, et les frivoles écrivains du temps continuèrent de délayer ce thème insipide dans une série de lourds volumes, comprenant en tout vingt-quatre livres, jusqu'à ce que le public, trop longtemps abusé, cessât de permettre que le nom d'Amadis couvrît les nombreux méfaits de sa postérité. On vit dans ce temps vaguer par le monde d'autres chevaliers errants, dont les exploits rempliraient une bibliothèque; mais heureusement leurs noms sont tombés dans l'oubli, dont quelques-uns n'ont été préservés que par Cervantès; on se rappelle la mordante critique faite, dans don Quichotte, par le curé qui, après avoir déclaré que les vertus du père ne sauveront pas ses enfants, les condamne, eux et leurs compagnons, à une ou deux exceptions près, à périr dans les flammes.

Ces romans de chevalerie contribuèrent, sans doute, à nourrir ces sentiments exagérés que l'Espagnol manifesta de très bonne heure; leur influence pernicieuse, au point de vue littéraire, résulta moins des situations improbables qu'ils renfermaient et que l'on retrouve dans les inimitables

épopées de l'Italie, que de leurs fausses peintures du caractère humain; ils familiarisaient ainsi leurs lecteurs avec des modèles qui corrompaient le goût et les rendaient incapables d'aimer les créations pures et simples de l'art. Il est remarquable que ce genre d'ouvrages, cultivé avec tant d'ardeur en Espagne, dans la plus grande partie du XVIe siècle, n'y ait pas revêtu la forme poétique qu'il prit en Italie et même en Angleterre, et que, dans la prose, aucune œuvre ne paraisse avoir révélé un très grand mérite; peut-être en eût-il été autrement, si la sublime parodie de Cervantès n'eût fait justice de tous ces chevaliers errants, de tous ces faux héros que l'ironique écrivain perça de ses traits les plus acérés.

Le genre de poésie le plus populaire à cette époque, fut la ballade ou romance, qui, née dans le peuple, s'adressait le plus directement à ses sentiments; les romances lui étaient déjà familières au XIIe et au XIIIe siècle, mais, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, elles brillèrent d'un nouvel éclat, pendant la guerre contre Grenade; jamais, dans aucun temps, dans aucun pays, la muse populaire n'enfanta, et ce n'est peut-être pas un éloge outré, des productions aussi exquises que ces ballades moresques, comme on les appela.

La ballade, expression naturelle d'un état de société primitif, devait fleurir chez des nations douées d'une vive sensibilité et placées dans une situation qui surexcitait et passionnait les esprits. Le Français, léger et gai, a peu réussi dans ce genre; l'Italien, plus poétique, fut de trop bonne heure absorbé dans des occupations commerciales, et sa littérature, dès le commencement, s'éleva trop haut, pour qu'il pût faire de grands progrès dans cette voie. Les pays où la ballade s'est développée le plus vigoureusement sont proba-

blement la Grande-Bretagne et l'Espagne. L'Anglais et l'Écossais furent entraînés dans cette direction par leur imagination impressionnable et même mélancolique, par l'influence du climat et surtout par le spectacle émouvant des luttes dans lesquelles ils furent engagés, l'un contre l'autre, surtout aux frontières, dans les temps féodaux. Les Espagnols à un pareil stimulant ajoutèrent celui de l'enthousiasme religieux, qui naquit de la croisade contre les Sarrasins et donna à leurs inspirations un caractère un peu plus élevé; heureusement pour eux, leurs anciennes annales furent illustrées par un héros, le Cid, dont la gloire se confondit avec celle de la nation et dont le nom fut pour les poètes une espèce de foyer lumineux où se concentrèrent tous les rayons épars; c'est ainsi que la romance s'appuya sur les souvenirs historiques les plus glorieux. Les exploits de maint autre héros, fabuleux ou réel, grossirent le dépôt des traditions, qui, puisées, pour ainsi dire, dans les entrailles de la nation et religieusement transmises d'une génération à l'autre, contribuèrent, plus puissamment peut-être que ne l'eût fait une histoire véritable, à réunir dans un sentiment commun de patriotisme les différents membres de la même famille.

Il y a une grande ressemblance entre les anciennes ballades espagnoles et anglaises. Les dernières offrent plus de situations touchantes, elles respirent une tendresse plus profonde, surtout dans la peinture des tourments secrets de l'amour, thème favori des vieux poètes bretons de tout genre; on chercherait vainement ailleurs un pendant aux aventures romantiques de ce Robin Hood, de ce proscrit errant, qui revient si souvent dans les récits des ménestrels. Les premières ont, en général, un caractère mieux soutenu, plus chevaleresque, moins sombre; elles expriment des sen-

timents rudes, mais moins féroces, et n'ont pas un aspect aussi décidément tragique. Toutefois les romances sur le Cid se rapprochent beaucoup des chants écossais; c'est, des deux côtés, la même franchiso d'allures, la même passion des exploits militaires, relevée par un ton de galanterie généreuse et respirant un sentiment national très profond.

Cette ressemblance entre les deux poésies disparait dans les ballades moresques. Les guerres contre les Mores avaient toujours fourni, en abondance, des sujets intéressants à la muse castillane, mais ce ne fut qu'après la chute de Grenade que jaillit la source de ces inspirations et que parurent ces belles romances, que l'on dirait des voix sorties des ruines de cette glorieuse cité et chantant sa grandeur passée. Sans valeur comme documents historiques, ces pièces font, sans doute, connaître assez fidèlement le caractère et les mœurs du temps [1]; ce sont des tableaux qui dépeignent, avec la chevalerie, sous sa forme extérieure ou dans son esprit intérieur, le luxe splendide et la mollesse de l'Orient. Ces récits courts, exposant une seule action de l'intérêt le plus poétique, frappent les yeux du lecteur par une exécution brillante, si peu recherchée en apparence qu'on la croirait l'effet du hasard plutôt que de l'étude. Nous sommes transportés dans la riante capitale de l'empire des Arabes, nous assistons au spectacle de cette animation, de cette pompe, de ces fêtes, qui durèrent jusqu'à la dernière heure de cette superbe ville. Le combat de taureaux de la Vivarrambla, les joutes

[1] Nous avons déjà signalé l'insuffisance de ces ballades au point de vue de l'histoire authentique; notre observation a été confirmée par Wash. Irving, conduit dans la même direction par ses recherches, dans son ouvrage, l'*Alhambra*, publié environ une année après que cette note était écrite.

gracieuses, les chevaliers amoureux avec leurs devises ingénieuses, les noirs Zegris ou Gomères, les Abencerrages, descendants des rois, les jeunes filles mores brillant dans les tournois, les sérénades au clair de la lune, les entrevues secrètes où l'amant exhale sa passion dans un langage brûlant, imagé, hyperbolique, toutes ces scènes et mille autres se succèdent rapidement devant nos yeux, comme les images d'un panorama. La structure légère et trochaïque de la *redondilla* [1], comme on appelle la mesure, roulant, avec une espèce de gracieuse négligence, sur l'*asonante* [2], dont la répétition continuelle paraît, par sa mélodie monotone, prolonger la première sensation produite, se prête admirablement, par sa flexibilité, aux expressions les plus variées et les plus opposées; raison qui l'a fait adopter comme la mesure ordinaire du dialogue dramatique.

Rien n'égale la grâce des ballades moresques, qui unissent l'élégance d'une époque plus raffinée à la douceur et à la simplicité, quelquefois même voisine de la rudesse, qui appartiennent à un temps primitif. Le mérite de ces pièces

[1] On peut considérer la *redondilla* comme le fond de la versification espagnole; elle est très ancienne, et il y a des poésies écrites en cette mesure, qui remontent au temps de l'infant don Manuel, à la fin du XIII[e] siècle. La *redondilla* admet une grande variété, mais, dans les romances, elle se compose le plus souvent de huit syllabes, le dernier pied et quelques-uns des précédents ou parfois tous ceux-ci étant des trochées.

[2] L'*asonante* est une rime qui consiste dans l'uniformité des voyelles, sans égard aux consonnes; la rime régulière, prescrite dans d'autres littératures européennes, porte en Espagne le nom de *consonante*. Ainsi les quatre mots suivants, pris au hasard dans une ballade espagnole, sont des *asonantes : regozijo, pellico, luzido, amarillo*. Dans cet exemple, les deux dernières syllabes ont l'assonance, bien que ce ne soit pas une règle invariable, l'assonance portant quelquefois sur l'antépénultième et la syllabe finale.

leur a valu une espèce de respect classique en Espagne, où ce genre de poésie a été cultivé par des écrivains remarquables, plus longtemps que dans aucun autre pays de l'Europe. On peut rapporter les plus heureux essais tentés dans cette voie à la première partie du xvii[e] siècle, mais il était alors trop tard pour qu'un artiste, quelle que fût son habileté, pût saisir le véritable coloris de l'antique. Il est impossible aujourd'hui de reconnaître les auteurs de ces romances ou d'assigner une date exacte à celles-ci ; toutefois, leurs sujets étant principalement empruntés aux derniers jours de l'empire des Arabes d'Espagne, on peut dire que la plupart furent probablement postérieures à la chute de Grenade, et, comme elles furent réunies dans des recueils au commencement du xvi[e] siècle, elle ne purent pas être composées longtemps après cet événement. On ne sait combien furent l'œuvre des Mores, dont un grand nombre écrivaient et parlaient le castillan avec élégance ; on peut supposer sans invraisemblance que ces vaincus cherchaient à se consoler de leurs calamités présentes au milieu de ces splendides visions du passé ; mais, selon toute probabilité, ces ballades furent généralement écrites par des Espagnols, qui trouvaient dans le caractère et dans la destinée de la nation soumise un côté pittoresque et plein d'un poétique intérêt.

Les romances moresques parurent heureusement après l'introduction de l'imprimerie dans la péninsule, et durent à cette circonstance d'échapper à l'oubli, au lieu de disparaître avec le souffle qui les avait créées, comme tant d'autres qui les avaient précédées. Ce fut le malheureux sort de la poésie populaire, dans tous les pays, et l'on aurait tort de croire que la nation espagnole fût insensible au mérite de la sienne. Des hommes de plus d'érudition que de goût

purent, en Espagne comme ailleurs, dédaigner ces chants et leur préférer des productions plus savantes et plus recherchées; mais d'autres, doués d'un sentiment poétique meilleur et d'un esprit de critique plus large, les ont considérés comme une partie essentielle et caractéristique de la littérature castillane. C'est le jugement porté par le grand Lope de Vega, qui, après avoir loué la ballade pour sa grâce et pour la manière dont elle se prête aux sujets les plus élevés, vante surtout son caractère national; les écrivains modernes de l'Espagne, reproduisant la même opinion, recommandent l'étude de ces œuvres à ceux qui veulent apprécier et comprendre le génie de la langue.

Les ballades castillanes furent imprimées pour la première fois dans le « *Cancionero General* » de Fernando del Castillo, en 1511; elles furent ensuite réunies en volume par Sepulveda, sous le nom de « Romances sacados de Historias Antiguas, » ouvrage imprimé à Anvers, en 1551. Elles ont depuis été rééditées souvent, dans la péninsule et au dehors, particulièrement en Allemagne, où d'habiles critiques y ont ajouté des éclaircissements. Leurs auteurs, ainsi que le temps où elles parurent étant inconnus, on n'a pu les mettre dans un ordre chronologique, d'autant plus que le style de ces vieilles romances a été constamment modifié par les générations successives; aussi, à une ou deux exceptions près, on ne peut faire remonter la plus ancienne, sous sa forme présente, au delà du xve siècle. On a donc adopté un autre système de classification, on les a réunies d'après leurs sujets, et l'on a même publié des recueils séparés, souvent réédités en Espagne et à l'étranger, tels que le *romancero* du Cid, des douze pairs, les ballades moresques et d'autres.

Les classes supérieures de la nation n'étaient pas dépour-

vues du sentiment poétique qui enfantait, au sein du peuple, ces chants remarquables. La poésie castillane garda même, sous le règne des époux catholiques, l'empreinte aristocratique qu'elle avait reçue à l'origine. Heureusement pour elle, comme pour les romances, l'imprimerie, nouvellement découverte, préserva de l'oubli ces créations fugitives de l'imagination, et les productions parues sous ce règne et sous celui de Jean II furent recueillies dans des *cancioneros*, qui nous font connaître les progrès de l'art au xv[e] siècle.

C'est à Saragosse, en 1492, que fut imprimé le plus ancien *cancionero*, comprenant les œuvres de Mena, de Manrique et de six ou sept autres poètes, moins importants. Un recueil bien plus complet, fait par Fernando del Castillo, fut publié pour la première fois à Valence, en 1511, sous le titre de *Cancionero General*, et a eu depuis plusieurs éditions. Cette compilation fait certainement plus d'honneur au zèle de Castillo qu'à son jugement et à son goût; on serait presque tenté de croire que l'éditeur a pris et classé au hasard toutes les pièces, au fur et à mesure qu'elles lui tombaient sous la main. Un grand nombre de ces auteurs étaient, paraît-il, de haut rang, circonstance à laquelle ils durent peut-être plus qu'à leur mérite l'honneur de figurer dans ce recueil, qui eût augmenté de valeur en diminuant de volume.

Les *œuvres de dévotion*, qui occupent les premières pages du livre, en sont, en général, la partie la plus faible; on y chercherait vainement l'inspiration, le feu lyrique, qu'on se serait attendu à trouver chez l'Espagnol, dévot et enthousiaste. Nous y voyons des *anagrammes* à la Vierge, des paraphrases du Crédo et du Pater Noster, des *canciones* sur le péché originel et sur d'autres sujets ingrats de ce genre, tous

discutés dans le style le plus sec et le plus prosaïque, avec force citations latines, allusions bibliques et lieux-communs; il n'y a pas une seule pensée vraiment poétique dans tout ce fatras d'érudition fantasque.

Les poésies légères, surtout celles qui traitent d'amour, sont bien mieux réussies, et les formes primitives de la vieille versification castillane s'y développent avec beaucoup de grâce et de variété. Parmi les plus jolies pièces en ce genre, nous pouvons citer celles de Diego Lopez de Haro, qui, pour emprunter le langage élogieux d'un contemporain, « fut le type de la galanterie pour les jeunes cavaliers du temps. » Peu de vers dans ce recueil sont aussi faciles et gracieux. Entre les poèmes plus travaillés, le « *Desprecio de la Fortuna* » de Diego de San Pedro se fait remarquer, moins par le talent de l'auteur, que par son ton sentencieux et légèrement sarcastique. Le même sujet a inspiré à l'italien Guidi sa fameuse ode à la fortune, et peut-être la manière différente dont il a été traité par les deux auteurs fait ressortir assez nettement les caractères distinctifs de la littérature toscane et de la vieille école espagnole. Guidi introduit sur la scène l'inconstante déesse en personne, il la décrit foulant triomphalement aux pieds les ruines des empires, et son dithyrambe élevé, orné des brillantes couleurs d'une imagination ardente, se distingue par le fini du style; San Pedro, au lieu de personnifier la fortune, moralise et, passant en revue les vicissitudes, les vanités de la vie humaine, donne à ses réflexions une certaine tournure caustique ou souvent s'exprime avec une gracieuse simplicité, mais sans prétendre jamais à l'exaltation lyrique.

Cette tendance à moraliser est un des traits caractéristiques du vieux poète espagnol; il s'abandonne rarement

sans réserve aux caprices frivoles de l'imagination comme l'Italien.

« Scritta così come la penna getta,
Per fuggir l'ozio, e non per cercar gloria. »

Il se plaît quelquefois, il est vrai, à des jeux de mots et à d'autres puérilités dans le goût du temps, mais, au milieu même des saillies les plus vives, il reprend son ton moral ou satirique. Ses défauts, tout différents de ceux de l'Italien, consistent, ainsi que le montrent surtout les pièces les plus travaillées, dans l'enflure et l'énergie outrée du style.

En général, on ne peut lire le *Cancionero General,* sans être surpris du peu de progrès accomplis dans la poésie, depuis le règne de Jean II, au commencement du siècle. Les meilleurs morceaux que renferme le recueil datent de cette époque, et aucun rival ne parut plus tard pour lutter d'énergie virile avec Mena ou de délicatesse et de grâce avec Santillane. Une des causes de ce retard fut sans doute la tendance utilitaire qui se manifesta dans ce temps et qui porta ceux qui jouissaient du loisir nécessaire aux études, à cultiver la science plutôt qu'à se livrer aux transports de leur imagination. Une autre cause fut la grossièreté de la langue, alors si pauvre que Juan de la Encina, poète populaire du temps, se plaignit d'avoir dû forger un nouveau vocabulaire pour sa traduction des Églogues de Virgile. Ce n'est qu'à la fin de ce règne, lorsque la nation commença à se reposer, après une longue agitation, que l'on vit paraître les fruits du travail qui s'était sourdement accompli ; la langue se perfectionna et se prêta à exprimer les sentiments les plus poétiques. En outre, les relations nouées avec l'Italie, en naturalisant des formes de versification nouvelles et plus

savantes, donnèrent au poète une liberté que n'auraient pu lui donner les vieilles mesures, si bien appropriées qu'elles fussent aux rudes et simples allures de la poésie populaire.

Nous ne pouvons laisser ce sujet sans mentionner les « *Coplas* » de don Jorge Manrique [1] sur la mort de son père, le comte de Paredes, en 1474. L'élégie est très longue et le poète y reste constamment à la même hauteur, tandis qu'il nous ramène du spectacle des objets passagers de ce bas monde à la contemplation de la vie éternelle que le christianisme a ouverte au delà du tombeau. Il y a dans cette pièce, exempte des défauts qui gâtaient la littérature du temps, un accent de douceur qui rappelle les meilleurs vers de Pétrarque. L'effet est augmenté par les tournures simples et le rhythme cadencé de la vieille poésie castillane, dont cette élégie peut être considérée comme le modèle le plus achevé; c'est ainsi du moins que paraissent la juger les Espagnols eux-mêmes, qui l'ont grossie de leurs notes et de leurs commentaires.

Nous terminerons par quelques mots sur le drame, qui fut créé, on peut le dire, sous ce règne. Les comédies sacrées ou mystères, si populaires dans toute l'Europe au moyen âge, remontent en Espagne à une époque reculée; elles étaient déjà représentées dans les églises par le clergé, au milieu du XIIIe siècle, comme le prouve une loi d'Alphonse X, qui, en interdisant certaines mascarades profanes alors en vogue, indiqua les sujets qu'il était permis de traiter [2].

[1] Il fut malheureusement tué dans une escarmouche, en 1479, cinq ans après la mort de son père.

[2] Après avoir défendu certaines mascarades profanes, la loi ne permet au clergé que la représentation de sujets, tels que « la conception de notre Sauveur, où l'on montre l'apparition des anges, annonçant sa nativité; sa

La transition de ces spectacles grossiers au drame plus régulier fut graduelle et très lente. En 1414, une comédie allégorique, œuvre du célèbre Henri, marquis de Villena, fut jouée à Saragosse devant la cour; en 1469, une églogue dramatique d'un auteur anonyme fut représentée dans le palais du comte d'Urena, en présence de Ferdinand, venu en Castille pour épouser l'infante Isabelle. Ces pièces sont, après les drames religieux et les pantomimes populaires déjà cités, les premiers essais tentés dans la voie du théâtre; malheureusement elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Il faut mentionner ensuite un « *Dialogue entre l'amour et un vieillard,* » attribué à Rodrigue Cota, poète dont la vie paraît tout à fait inconnue et qui, on le suppose, florissait sous Jean II et Henri IV. Il y a dans ce dialogue beaucoup de grâce, de vivacité, et autant de mouvement qu'il peut y en avoir dans une pièce à deux personnages.

On attribue au même écrivain une autre production, bien plus remarquable, la tragi-comédie de « *Celestina* » ou de « *Caliste et Mélibée,* » comme on l'appelle souvent. Le premier acte, qui forme presque le tiers du drame, est tout ce qui paraît avoir été écrit par Cota; les vingt autres, qui ne sont, à proprement parler, que des scènes, sont d'une autre main, et quelques-uns, à en juger par le style, sont à peu près de la même époque. Le second auteur fut Fernando de Roxas, bachelier en droit, qui, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, chercha dans la composition de cet ouvrage une espèce de délassement intellectuel pendant ses vacances. Ce ne fut cer-

naissance et l'arrivée des trois rois mages, venus pour l'adorer; sa résurrection, avec sa mise en croix et son ascension, le troisième jour, et d'autres sujets pareils, conduisant les hommes à bien vivre et à persévérer dans la foi. »

tainement pas du temps perdu, bien que, dans l'opinion des critiques castillans, Roxas ne se soit pas élevé à la hauteur de Cota.

Le drame roule sur une intrigue d'amour. Un jeune Espagnol de haut rang est épris d'une dame, dont il ne gagne l'affection qu'avec peine, mais qu'il finit par séduire, grâce aux artifices d'une rusée courtisane, qui porte le nom romanesque de Celestina. La pièce, quoique comique ou plutôt sentimentale dans sa marche, finit par une catastrophe des plus tragiques, dans laquelle tous les personnages importants sont enveloppés. L'intrigue est, en général, nouée très grossièrement, mais donne lieu dans son développement à plusieurs situations d'un intérêt profond et varié; les principaux caractères sont dessinés avec une grande habileté; surtout le rôle de Celestina, qui couvre ses honteux dérèglements du voile de l'hypocrisie, est tracé avec beaucoup d'adresse. Les interlocuteurs secondaires se distinguent par une vivacité comique; le dialogue est naturel, mais assez obscène; un intérêt plus sérieux naît de la passion des amants, de la timide et confiante tendresse de la dame, des douleurs d'un père désespéré. Ce drame, dans bien de ses défauts comme de ses qualités, rappelle plus le théâtre anglais que le théâtre espagnol des premiers temps; ainsi les contrastes abondent : ici de la faiblesse, là de la force; la farce grossière se mêle au tragique; de froides métaphores, de pédantesques allusions se glissent au milieu des discours les plus passionnés; la licence s'étale avec si peu de retenue qu'elle ne peut quelquefois se faire tolérer; mais, d'un autre côté, les portraits sont, en général, fidèles et vigoureusement tracés.

La tragi-comédie de *Celestina* n'était évidemment pas des-

tinée à la représentation, comme le prouvent, non seulement la crudité de certains détails, mais la longueur et l'arrangement de la pièce. Néanmoins, quoiqu'elle se rapproche du roman, on doit reconnaître qu'elle renferme les éléments essentiels du drame, et les critiques espagnols lui attribuent, pour ce motif, la gloire d'avoir ouvert la carrière théâtrale en Europe. On a réclamé cet honneur pour des productions presque contemporaines d'autres littératures, et particulièrement pour l'*Orphée* de Politien, qui très vraisemblablement fut représenté en public avant 1483; mais, malgré cela, l'*Orphée*, où l'églogue et l'ode se mêlent, sans véritable mouvement théâtral et sans aucun développement des caractères, ne peut se classer réellement parmi les œuvres dramatiques. Une pièce plus ancienne que celles-là, du moins au point de vue de la forme extérieure, est probablement la célèbre farce de Pierre Pathelin, imprimée dès 1474, jouée plusieurs fois dans le siècle précédent et restée au théâtre, après avoir subi les modifications nécessaires; cette farce toutefois a relativement peu de prétentions au nom d'œuvre d'art, et, si l'on considère les éléments plus élevés et plus importants de la composition dramatique, surtout la peinture délicate et vigoureuse en même temps des caractères et des passions, on doit admettre que les critiques espagnols sont fondés à déclarer que la *Celestina* a ouvert la voie dans l'Europe moderne.

Quelle que soit la place de cette œuvre dans le domaine de l'art, son mérite réel est attesté par sa grande popularité, dans la péninsule et au dehors. Elle a été traduite dans la plupart des langues européennes, et la préface de la dernière édition, publiée à Madrid en 1822, nous apprend qu'elle fut rééditée trente fois en Espagne, dans le cours du

XVIe siècle seulement. Elle fut imprimée plusieurs fois en Italie, dans le temps même où elle était interdite dans la patrie des auteurs, à cause de ses tendances immorales. Une popularité aussi étendue, aussi longue, prouve bien que cette tragi-comédie repose sur les sentiments de la nature humaine.

Le drame prit à l'origine, en Espagne comme en Italie, la forme de la pastorale; les plus anciennes productions de ce genre, venues jusqu'à nous, sont celles de Juan de la Encina, contemporain de Roxas. Encina était né en 1469; après avoir terminé ses études à Salamanque, il fut reçu dans la maison du duc d'Albe et y resta plusieurs années, occupé à composer différents ouvrages poétiques et, entre autres, une traduction des Églogues de Virgile, qu'il modifia de manière à y faire entrer les principaux événements du règne de Ferdinand et d'Isabelle. Il visita l'Italie au commencement du siècle suivant, et la généreuse protection de Léon X l'engagea à se fixer à la cour de Rome, où il continua de se livrer à ses travaux littéraires. Il embrassa la profession ecclésiastique et son talent musical le fit nommer directeur principal de la chapelle du pape; il fut plus tard promu au prieuré de Léon et, de retour en Espagne, y mourut en 1534.

Les œuvres de ce poète parurent pour la première fois à Salamanque, en 1496, réunies en un volume in-folio. Elles renferment, outre d'autres pièces, un certain nombre d'églogues dramatiques, sacrées et profanes, celles-ci généralement érotiques, celles-là roulant, comme les anciens mystères, sur des sujets bibliques. Elles furent jouées dans le palais du duc d'Albe, protecteur du poète, en présence du prince Jean, du duc de l'Infantado et d'autres personnages éminents

de la cour; l'auteur assista quelquefois lui-même à la représentation.

Les églogues d'Encina se distinguent par leur simplicité et révèlent peu de prétentions à l'art dramatique. Le fond est trop faible pour comporter un effort d'imagination ou pour exciter un profond intérêt. Les interlocuteurs sont peu nombreux, rarement plus de trois ou quatre; une seule fois, ils sont sept; naturellement l'action est languissante. Les personnages sont des gens de basse classe vivant aux champs et le dialogue, très naturel, est conduit avec facilité; mais la rusticité de ces hommes exclut toute élégance dans le style, et, à cet égard, elles sont bien au dessous de certaines compositions plus prétentieuses du poète; cependant un certain art comique et une conversation vive les rendent très agréables. Mais, quelle que soit leur valeur comme pastorales, elles méritent peu de considération comme spécimens de l'art dramatique, et, au point de vue de celui-ci, doivent être considérées comme bien inférieures à la *Celestina*. La simplicité de ces productions, la facilité de leur mise en scène, qui exigeait peu de décors et de costumes, encouragèrent les imitations, qui continuèrent longtemps après que les formes régulières du drame furent introduites en Espagne.

La gloire d'avoir réalisé ce progrès appartient à Barthélemy Torres de Naharro, souvent confondu par les écrivains castillans eux-mêmes avec un acteur de ce nom, qui florissait un demi-siècle auparavant. On a peu de détails certains sur la vie de ce poète. Il était né à Torre, dans l'Estramadure; jeune encore, il tomba dans les mains des Algériens et fut enfin délivré, grâce aux charitables efforts de certains Italiens, qui payèrent généreusement sa rançon. Il se fixa

ensuite en Italie, à la cour de Léon X. Sous l'heureuse influence de ce patronage qui féconda les germes du génie dans tant de domaines, il composa sa « *Propaladia,* » mélange varié de poésies lyriques et dramatiques, imprimé pour la première fois à Rome, en 1517. Malheureusement les traits mordants lancés dans quelques-unes des meilleures pièces du recueil contre les mœurs licencieuses de la cour pontificale, attirèrent tant de haines à l'auteur qu'il dut se réfugier à Naples, où il resta sous la protection de la noble famille de Colonna. On ne sait rien de plus sur lui, sinon qu'il embrassa la profession ecclésiastique; le lieu et le temps de sa mort sont également incertains. C'était, dit-on, un bel homme, d'un caractère aimable, à l'air sérieux et digne.

La *Propaladia*, publiée d'abord à Rome, eut ensuite plusieurs éditions en Espagne, où elle fut tour à tour interdite et autorisée, selon les caprices du saint-office; elle renferme, entre autres pièces, huit comédies écrites en *redondillas* castillanes, mesure qui resta en usage pour le drame; elles fournissent le plus ancien exemple de la division en *jornadas* ou journées et *introito* ou prologue; dans ce prologue, le poète, après s'être concilié la faveur du public par des compliments et des plaisanteries assez grossières, donne un aperçu de l'ensemble et du but général du drame.

La scène des comédies de Naharro, à une seule exception près, est placée en Espagne ou en Italie; ce dernier pays était probablement choisi pour plaire aux spectateurs, qui étaient Italiens. Le style est facile et correct, sans grande prétention à la recherche ni aux ornements; le dialogue, surtout entre les personnages secondaires, est plein d'une vivacité comique bien soutenue; le poète paraît même avoir

mieux étudié le peuple que les hautes classes de la société, et plus d'une de ses pièces est exclusivement consacrée à le représenter. Cependant il prend par moments un ton plus élevé et ses vers sont d'une beauté poétique, dont l'effet est encore augmenté par les réflexions morales qui caractérisent l'Espagnol. Dans d'autres moments, ses pièces, comme une tour de Babel, offrent une telle confusion d'idiomes, que l'on est tenté de se demander quelle était la langue maternelle de l'auteur; le français, l'espagnol, l'italien, une foule de patois barbares, et un latin corrompu sont tous parlés en même temps et tous compris, sans doute, avec la même facilité, par les différents personnages de l'action; mais on a peine à concevoir qu'un auditoire italien pût comprendre, et bien plus encore goûter un pareil jargon.

Les pièces de Naharro ne se distinguent pas par l'intrigue, qui n'excite, en général, qu'un faible intérêt et annonce une imagination peu subtile, mais, malgré tous leurs défauts, on doit reconnaitre qu'elles donnèrent à la comédie espagnole sa première forme et présentent un grand nombre des traits distinctifs qu'elle conserva dans un état de développement plus parfait, sous Lope de Vega et Calderon; ainsi l'on y remarque, par exemple, la jalousie amoureuse et surtout le point d'honneur, caractéristique dans ce théâtre, avec la confusion morale trop souvent produite par l'union des crimes les plus monstrueux avec le zèle religieux. En outre, ces pièces, loin d'être une imitation aveugle des anciennes, révèlent un esprit indépendant et l'on y voit souvent ces bizarreries aujourd'hui fréquentes sur la scène, qui de nos jours ont été expliquées et défendues avec tant de succès par la critique, d'après des principes philosophiques.

Les comédies furent représentées, comme l'apprend le

prologue, en Italie, non pas probablement à Rome, que l'auteur quitta peu de temps après leur publication, mais à Naples qui, appartenant alors à l'Espagne, pouvait plus facilement fournir un auditoire capable de les comprendre. Un fait remarquable, c'est qu'elles ne semblent pas avoir été jamais jouées en Espagne, où elles furent plusieurs fois réimprimées. La cause en fut probablement l'imperfection des comédiens et le manque total de costumes et de décors; il n'était pas facile de représenter sans ces accessoires des pièces, dans lesquelles une foule de personnages, même des rois, paraissent quelquefois en même temps sur la scène.

On peut se faire une idée de l'état misérable du théâtre à cette époque, en lisant ce que Cervantès écrivait à ce sujet, un demi-siècle plus tard. « Toute la garde-robe d'un directeur de théâtre dans ce temps, » dit-il, « était renfermée dans un seul sac et se composait de quatre robes de fourrure blanche garnies de cuir doré, quatre barbes, quatre perruques et quatre cannes, plus ou moins. Il n'y avait ni trappes, ni nuages mobiles, ni machines d'aucune espèce. La scène elle-même consistait en quatre ou six planches, posées en travers comme autant de bancs, disposées en forme de place et élevées de quatre paumes seulement au dessus de terre. Pour tout ornement, il y avait un vieux rideau, tiré d'un côté à l'autre au moyen de cordes, derrière lequel les musiciens chantaient, sans guitare, quelque ancienne romance. » En réalité, il n'y avait d'autre mise en scène que celle qu'exigeaient les mystères ou les dialogues pastoraux qui les remplacèrent. Les Espagnols, qui devancèrent la plupart des nations européennes dans l'art dramatique, se laissèrent considérablement distancer par elles, au point de vue scénique; le public se contentait des misérables parades jouées par des

histrions ambulants et des charlatans. Ce n'est que dans la dernière moitié du XVI[e] siècle que Madrid eut un théâtre permanent; encore celui-ci ne consistait-il qu'en une cour couverte d'un toit; les spectateurs se rangeaient tout autour sur des bancs ou se plaçaient aux fenêtres des maisons environnantes.

Un élan fut imprimé à la tragédie, comme à la comédie. Les premiers qui entrèrent dans cette voie furent des lettrés qui, tombant dans l'erreur des écrivains dramatiques de l'Italie, façonnèrent servilement leurs pièces d'après l'antique, au lieu de saisir l'esprit de leur propre temps. Les essais les plus remarquables dans ce genre furent faits par Fernan Perez de Oliva, né à Cordoue, en 1494; après avoir passé plusieurs années dans les différentes écoles d'Espagne, de France et d'Italie, Oliva retourna dans son pays natal et devint professeur à l'université de Salamanque. Il enseigna la philosophie morale et les mathématiques, et acquit une haute réputation par sa connaissance critique des langues anciennes et de l'espagnol; il mourut jeune, à l'âge de trente-neuf ans, profondément regretté à cause de son caractère, non moins que de ses talents.

Les œuvres diverses d'Oliva furent publiées, une cinquantaine d'années après sa mort, par le savant Moralès, son neveu; elles renferment des traductions en prose de l'Électre de Sophocle et de l'Hécube d'Euripide. Ce sont, pour mieux dire, des imitations, très libres même; si l'arrangement général et la marche de l'action sont respectés, des personnages, des scènes entières, des dialogues sont quelquefois supprimés, et, dans les passages conservés, il n'est pas toujours facile de reconnaître la main de l'artiste grec, dont les beautés modestes sont sacrifiées aux prétentions ambitieuses de

l'imitateur. Cependant les tragédies d'Oliva montrent, en général, de la vigueur, et la diction, malgré cette tendance générale et déjà signalée à l'exagération, se distingue par la gravité et la noblesse qui conviennent au style tragique. On peut les choisir comme attestant le mieux les progrès de la prose sous ce règne.

La réputation d'Oliva encouragea l'imitation de l'antique, mais les Espagnols avaient l'esprit trop national pour approuver ces tentatives. Ces pièces classiques n'étaient pas représentées, elles entraient dans les bibliothèques pour le délassement des hommes de lettres, tandis que les auteurs qui voulaient plaire au peuple devaient adopter les formes romantiques qui furent plus tard développées avec tant de beauté et de variété par les grands écrivains dramatiques de l'Espagne.

Nous avons passé en revue les différents genres de poésie familiers à l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle; les signes distinctifs les plus éclatants de ces productions sont l'esprit national qui les anime et un attachement exclusif aux règles primitives de la versification castillane. Parmi ces compositions, les plus remarquables, sans contredit, sont les romances ou ballades espagnoles, ces chants populaires qui, célébrant les pittoresques et chevaleresques incidents de cette époque, reflètent le plus fidèlement le génie romantique du peuple qui leur donna naissance. Les essais lyriques du temps furent moins heureux; il y eut, il est vrai, quelques tentatives faites dans cette voie par des hommes d'un incontestable talent, mais ceux-ci rencontrèrent de grands obstacles dans l'imperfection du langage et dans le manque de ces formes métriques, exactes et savantes, qui sont indispensables à la haute poésie.

Cependant cette époque, qui vit les premiers pas faits vers le drame régulier, est très importante, au point de vue littéraire, car elle fait ressortir dans toute leur antique originalité les traits caractéristiques de la littérature castillane et montre jusqu'où celle-ci pouvait s'élever, lorsqu'elle ne subissait aucune influence étrangère. Ce règne sépara l'ancienne école poétique de la moderne; c'est alors que la langue fit ces progrès lents mais continus, qui, pour employer les expressions d'un écrivain contemporain, « la firent étudier, comme un art élégant, même par les cavaliers et les dames de l'Italie lettrée; » c'est alors que s'éveillèrent les talents qui portèrent la poésie espagnole à une si grande hauteur, pendant le XVI[e] siècle.

APPENDICE.

Note I (Voir page 42).

Quoique l'histoire des Arabes soit intimement liée à celle des Espagnols et que les bibliothèques publiques renferment une foule de documents authentiques en langue arabe, les écrivains castillans, même les plus éminents, jusqu'à la fin du dernier siècle, se sont, avec une indifférence explicable seulement par un esprit de bigoterie, contentés de consulter exclusivement des auteurs nationaux. Un incendie, qui éclata en 1671 dans l'Escurial, ayant consumé plus des trois quarts de la magnifique collection de manuscrits orientaux que ce palais renfermait, le gouvernement espagnol, honteux, à ce qu'il paraît, de sa négligence passée, chargea le savant Casiri de dresser un catalogue des volumes restants, au nombre de 1,850. Ainsi parut le fameux ouvrage de Casiri, *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis*, qui fut imprimé de 1760 à 1770, avec un luxe typographique qui ferait honneur à une de nos meilleures imprimeries. Cet ouvrage, critiqué par certains orientalistes comme superficiel et fait avec précipitation, aura toujours une grande valeur, parce qu'il donne la seule liste complète des manuscrits arabes de l'Escurial et fournit de nombreuses preuves de la science

et de la culture intellectuelle des Arabes d'Espagne. Plusieurs autres érudits espagnols, parmi lesquels il faut particulièrement citer Andrès et Masdeu, se sont livrés à de longues recherches sur l'histoire littéraire de ce peuple. Mais l'histoire, politique des Arabes, si essentielle pour une connaissance exacte de celle des Espagnols, fut comparativement négligée, jusqu'au jour où le savant bibliothécaire de l'Académie royale d'histoire, Conde, connu comme orientaliste par sa traduction du géographe nubien et une dissertation sur les monnaies arabes, insérée dans le cinquième volume des mémoires de l'Académie, publia son *Historia de la Dominacion de los Arabes en España*. Le premier volume parut en 1820 ; malheureusement la mort de l'auteur, survenue dans l'automne de cette année, l'empêcha d'achever son œuvre. Les deux autres volumes furent toutefois imprimés dans le cours de cette année et l'année suivante, sur les manuscrits de Conde, et, bien que leur développement moindre et une chronologie confuse trahissent l'absence de soins paternels, ils renferment un grand nombre de faits intéressants. Surtout le récit de la conquête de Grenade, qui termine l'ouvrage, expose quelques détails importants à un point de vue tout à fait différent de celui où s'étaient placés les principaux historiens espagnols.

Le premier volume, auquel l'auteur a mis la dernière main, fait connaître d'une manière détaillée la grande invasion des Sarrasins, l'état de l'Espagne sous les vice-rois et l'empire des Omeyades, la partie la plus brillante, sans doute, des annales arabes dans la péninsule, mais celle aussi qui a été le mieux éclaircie dans l'ouvrage populaire, composé par Cardonne d'après les manuscrits orientaux de la bibliothèque royale de Paris ; cependant, comme cet écrivain a consulté indifféremment les auteurs espagnols et arabes, on ne peut citer aucune partie de son ouvrage comme traduite de l'arabe, sauf les soixante dernières pages qui se rapportent à la conquête de Grenade et que Cardonne, dans sa préface, déclare avoir prises dans un manuscrit arabe. D'un autre côté, Conde affirme s'être attaché aux documents originaux avec une si scrupuleuse fidélité, que « le lecteur

européen pourrait s'imaginer qu'il lit un antenr arabe, » et certainement il y a bien des preuves de la vérité de cette assertion dans le sentiment national et religieux qne cet ouvrage respire, ainsi qne dans le style gascon et fleuri, commnn aux écrivains orientaux. Cette fidélité constitue la valeur particulière dn récit de Conde; c'est la première fois qu'il a été permis aux Arabes, du moins à ceux d'Espagne, qui, entre tons, atteignirent au plus haut degré de civilisation, de parler par eux-mêmes. L'histoire on plutôt le tissu d'histoires renfermé dans la tradnction n'est pas certainement conçue dans nn esprit très philosophique, et, comme on devait l'attendre d'un écrivain asiatiqne, est pen propre à instruire un lecteur enropéen, en ce qui concerne la politiqne et le gonvernement; le récit est, en ontre, surchargé de détails frivoles et d'une aride nomenclature de noms et de titres, qui conviendrait mieux à un tableau généalogiqne qu'à nne histoire; mais, ces critiqnes faites, il faut reconnaître qne cet onvrage met dans une assez vive lnmière les relations embarrassées et difficiles des petits États qui morcelaient la péninsule, et fonrnit de nombreuses preuves d'nn développement intellectuel qui se prodnisit au milien des horrenrs de l'anarchie et d'un despotisme féroce.

Note II (Voir page 119).

Fernando del Pulgar et Antonio de Lebrija on Nebrissensis, comme on l'appela du latin *Nebrissa*, sont deux des autorités les plus importantes pour la guerre de Grenade.

Nous avons peu de renseignements sur la vie du premier de ces historiens. Il était probablement né à Pulgar, près de Tolède; les écrivains castillans relèvent dans son style des provincialismes appartenant à cette partie du pays. Il fut secrétaire de Henri IV, qni le chargea de différentes fonctions confidentielles; il paraît qu'il resta en place à l'avénement d'Isabelle, qui le nomma historiographe

national en 1482, lorsque, d'après certaines remarques faites dans ses lettres, il était déjà avancé en âge. Cette charge, au xve siècle, comprenait, outre la tâche de l'historien, le rôle intime et confidentiel du secrétaire privé : « le chroniqueur devait, » dit Bernaldez, « entretenir une correspondance étrangère pour le service de son maître, s'informant de tout ce qui se passait dans d'autres cours et pays; il devait, par le ton prudent et conciliant de ses lettres, apaiser les querelles qui pouvaient s'élever entre le roi et les nobles et rétablir l'harmonie entre eux. » Dès lors Pulgar resta auprès de la reine, qu'il accompagna dans ses différents voyages à l'intérieur du pays, ainsi que dans ses expéditions militaires sur le territoire more; il fut donc témoin de plusieurs des scènes guerrières qu'il décrit et, par sa position à la cour, eut accès aux sources d'information les plus abondantes et les plus sûres. Il ne survécut probablement pas à la prise de Grenade, car son histoire s'arrête à cette époque. La chronique de Pulgar, dans la partie renfermant une revue rétrospective des événements antérieurs à 1482, pèche par une inexactitude grossière, mais, pour toute la période suivante, elle peut être considérée comme parfaitement authentique et a tout l'air de l'impartialité; tous les faits relatifs à la conduite de la guerre sont exposés d'une manière aussi complète que précise. Le style de Pulgar, quoique prolixe, est clair et peut être avantageusement comparé à celui des écrivains contemporains; ses sentiments libéraux sont dignes des historiens castillans d'une époque plus récente.

Pulgar laissa quelques autres écrits, parmi lesquels son commentaire sur l'ancienne satire de « *Mingo Revulgo,* » ses lettres et ses « *Claros Varones,* » ou portraits d'hommes illustres, ont seuls été publiés; ce dernier ouvrage renferme, sur les personnages les plus distingués de la cour de Henri IV, des notices qui, bien que trop indistinctement élogieuses, sont précieuses parce qu'elles nous aident à connaître parfaitement les principaux acteurs du temps. La dernière et la plus élégante édition de la Chronique de Pulgar est en grand in-folio et sortie, en 1780, des presses de Benito Montfort, à Valence.

Antonio de Lebrija fut l'un des savants les plus laborieux et les plus remarquables de cette époque; il naquit eu Andalousie, en 1444. Après avoir suivi les cours ordinaires de Salamanque, il partit, à l'âge de dix-neuf ans, pour l'Italie, où il acheva ses études dans l'université de Bologne; il retourna en Espagne, dix ans plus tard, possédant parfaitement les connaissances classiques et les arts libéraux qui étaient enseignés alors dans les florissantes écoles de l'Italie. Il ne perdit pas de temps pour initier ses contemporains à la science variée qu'il avait acquise; nommé professeur à la fois de grammaire et de poésie à Salamanque, fait sans précédent, il donna ces deux cours en même temps; Ximenès lui confia plus tard une chaire dans son université d'Alcala de Henarès, où ses services furent généreusement récompensés et où il jouit pleinement de la confiance de son illustre protecteur, qui le consultait dans toutes les affaires touchant aux intérêts de l'institution. Il continua d'y professer et d'expliquer les classiques anciens devant un nombreux auditoire, jusqu'à l'âge avancé de soixante-dix-huit ans, où il fut emporté par une attaque d'apoplexie.

Lebrija écrivit sur un grand nombre de sujets, philologiques, historiques, théologiques, etc. Sa révision du texte des Écritures fut censurée par l'inquisition, ce qui ne nuira pas à l'écrivain aux yeux de la postérité. Lebrija était loin d'être pénétré des sentiments étroits de son temps; il était animé d'un généreux amour des lettres et il communiqua ce feu sacré à ses disciples, parmi lesquels il compta quelques-uns des hommes les plus marquants dans les annales littéraires de l'époque. Il fit pour la littérature classique en Espagne ce que les grands savants italiens du xv[e] siècle firent pour celle-ci dans leur pays, et fut récompensé de ses efforts par la reconnaissance de ses concitoyens et les vains honneurs que lui prodigua la postérité; pendant longtemps, l'anniversaire de sa mort fut célébré, dans l'université d'Alcala, par un service public et un panégyrique funèbre.

Les particularités relatives à la composition de sa Chronique latine, si souvent citée dans cette histoire, sont très curieuses. Carbajal

rapporte qu'après la mort de Pulgar, il remit à Lebrija la Chronique de cet écrivain, pour qu'il la traduisît en latin. Lebrija avança dans ce travail jusqu'à l'année 1486; toutefois son histoire ne peut guère se nommer une traduction, car, si elle suit la même marche, elle abonde en faits nouveaux. Cet ouvrage inachevé fut trouvé dans les papiers de Lebrija, après sa mort, avec une préface où le nom de Pulgar n'était pas même prononcé; il fut donc pnblié, pour la première fois, en 1545, par le fils de Lebrija, Sancho, comme une production de son père; c'est l'édition dont nous nous sommes servi. Vingt ans après, la première édition de la Chronique originale de Pulgar fut publiée à Valladolid, d'après la copie appartenant à Lebrija, par le petit-fils de celui-ci, Antonio. Cet ouvrage parut également comme étant de Lebrija; mais des copies de la Chronique de Pulgar avaient été conservées dans plusieurs bibliothèques particulières, et, deux ans plus tard, en 1567, justice fut rendue à cet écrivain par une édition de Saragosse, qui portait son nom.

La réputation de Lebrija a quelque peu souffert de cette aventure, quoique ce soit bien à tort. Il paraît probable qu'il prit le texte de Pulgar pour fond du sien, se proposant de poursuivre le récit plus loin; son travail inachevé ayant été trouvé parmi ses papiers, après sa mort, sans renvoi à aucune autorité, fut naturellement publié comme étant entièrement son œuvre. Il est plus singulier que la chronique de Pulgar, imprimée plus tard comme étant de Lebrija, n'ait renfermé aucune allusion à son véritable auteur. L'histoire, quoique écrite dans un style pompeux et suffisamment travaillé, n'augmente pas la gloire de Lebrija; elle ne pouvait tout au plus qu'ajouter une feuille à la couronne de lauriers qui ceignait son front et ne valait pas un plagiat.

Note III (Voir page 178).

Pietro Martire ou, comme on l'appelle en français, Pierre Martyr, si souvent cité dans le chapitre précédent et l'une de nos meilleures autorités pour la suite de cette histoire, était né à Arona, et non à Anghiera, comme on l'a supposé généralement, ville située sur les bords du lac Majeur, en Italie. Il descendait d'une noble famille milanaise. En 1477, âgé de vingt-deux ans, il alla achever ses études à Rome, où il resta dix ans et se lia avec les lettrés les plus distingués de cette capitale civilisée. En 1487, il fut invité par le comte de Tendilla, ambassadeur d'Espagne, à l'accompagner dans ce pays, où il fut reçu avec une faveur marquée par la reine, qui voulut sur-le-champ lui confier l'éducation des jeunes nobles de la cour; mais Martyr ayant montré une préférence pour la vie militaire, Isabelle, avec sa délicatesse ordinaire, n'insista point. Il assista, comme on l'a vu, au siége de Baza et suivit l'armée dans les campagnes suivantes de la guerre de Grenade; plusieurs passages de sa correspondance, à cette époque, montrent un bizarre mélange de satisfaction intérieure avec la conscience de la ridicule figure qu'il faisait depuis qu'il avait « abandonné les Muses pour Mars. »

A la fin de la guerre, il embrassa la profession ecclésiastique, à laquelle il avait été primitivement destiné, et se laissa ramener à sa vocation littéraire; il ouvrit son école à Valladolid, à Saragosse, à Barcelone, à Alcala de Henarès et dans d'autres villes. On y vit accourir, de tous les points de l'Espagne, les jeunes gens de la première noblesse, qui reçurent de lui, ainsi qu'il s'en vante dans une de ses lettres, leur nourriture intellectuelle : « Suxerunt mea liberalia ubera Castellæ principes fere omnes. » Ses précieux services furent pleinement appréciés par la reine et, après la mort d'Isabelle, par Ferdinand et Charles-Quint; il fut élevé à de hautes dignités ecclésiastiques et civiles. Il mourut vers l'an 1525, à l'âge de

soixante-dix ans, et fut enterré sous un monument dans la cathédrale de Grenade, dont il était prieur.

Parmi les principaux ouvrages de Martyr, il y en a un intitulé : « *De Legatione Babylonica ;* » c'est la relation de son voyage, en 1501, auprès du soudan d'Égypte, qui avait menacé de venger sur les chrétiens résidant en Palestine le mal fait aux musulmans d'Espagne. Martyr s'acquitta si habilement de sa mission, que non seulement il calma le ressentiment du soudan, mais obtint de celui-ci plusieurs immunités importantes pour ses sujets chrétiens, outre celles dont ils jouissaient déjà.

Martyr écrivit également une relation des découvertes faites dans le nouveau monde ; cet ouvrage, intitulé : « *De Rebus Oceanicis et Novo Orbe* » (Coloniæ, 1574), a été beaucoup consulté et loué par les historiens postérieurs. Mais l'ouvrage qui nous a été le plus utile dans nos recherches est son « *Opus epistolarum*, » qui renferme la vaste correspondance de l'auteur avec les personnages les plus distingués de son temps, dans le monde politique ou littéraire. Ces lettres, écrites en latin, s'étendent de l'année 1488 à celle de sa mort ; quoiqu'elles ne se fassent pas remarquer par l'élégance du style, elles sont précieuses pour l'historien, à cause de la fidélité et de l'exactitude générale des détails, ainsi que par les observations pleines de finesse qu'il était si facile de faire à un homme qui était lié avec les principaux personnages de l'époque et avait accès aux sources d'information les plus secrètes.

L'opinion que nous exprimons ici est pleinement confirmée par les juges les plus compétents pour apprécier le mérite de cette correspondance, les propres contemporains de Martyr. Un d'entre eux, le docteur Galindez de Carbajal, conseiller de Ferdinand, qui l'employa constamment dans les affaires d'État les plus graves, vante ces lettres comme « l'œuvre d'un homme instruit et honnête, bien capable de mettre en lumière les événements de l'époque. » Un autre contemporain de Martyr, auquel il survécut, Alvaro Gomez, dans sa « Vie de Ximenès, » qu'il écrivit sur l'invitation de l'université d'Alcala,

déclare que « ces lettres rachètent largement par leur fidélité le style non châtié dans lequel elles sont écrites. » Enfin Jean de Vergara, un des écrivains les plus illustres du temps, s'exprime ainsi à ce sujet : « Je ne connais pas d'histoire du temps plus exacte et plus précieuse. J'ai été souvent témoin de la rapidité avec laquelle Martyr consignait les faits au moment même où ils se passaient ; je l'ai vu souvent écrire une ou deux lettres, pendant qu'on mettait la table, car, comme il s'inquiétait peu du style et du simple fini de l'expression, son travail de composition prenait peu de temps et n'était pas interrompu par ses occupations ordinaires. » La précipitation avec laquelle ces lettres furent écrites peut expliquer les contradictions et les anachronismes qu'on y trouve quelquefois, et que l'auteur eût, sans doute, fait disparaître, s'il avait pu se plier à un travail de révision, pour lequel il paraît qu'il avait peu de goût dans les ouvrages plus soignés qu'il destinait à l'impression. Après tout, on peut probablement faire peser surtout la responsabilité de ces erreurs sur l'éditeur de cette correspondance. La première édition parut à Alcala de Henarès, en 1530, quatre ans environ après la mort de l'auteur ; elle est devenue aujourd'hui excessivement rare. La seconde et dernière, dont nous nous sommes servi, sortit, sous une plus belle forme, des presses d'Elzevir, à Amsterdam, en 1670 (in-folio); elle ne fut tirée également qu'à un petit nombre d'exemplaires. Le savant éditeur se félicite d'avoir purgé l'ouvrage d'un grand nombre d'erreurs provenues de la négligence de son prédécesseur; il n'est pourtant pas difficile d'en trouver plusieurs qui sont restées; c'est ainsi, par exemple, qu'une mémorable lettre sur la *lues venerea* (nº 68), est certainement mal classée, même d'après sa date, et que deux lettres sont évidemment confondues en une seule (nº 168). Mais il est inutile de multiplier les exemples. — Il est très désirable qu'une nouvelle édition de cette précieuse correspondance soit faite par un éditeur, qui, connaissant bien l'histoire du temps, puisse éclaircir les passages obscurs et corriger les inexactitudes qui se sont glissées par la faute de l'auteur ou des imprimeurs.

Nous nous sommes arrêté un peu longuement sur ce sujet, à cause d'une remarque renfermée dans le récent ouvrage de M. Hallam, qui suppose que les lettres de Martyr, au lieu d'avoir été écrites à leur date respective, le furent quelque temps après; opinion que cet habile et loyal critique eût hésité, croyons-nous, à adopter, s'il avait lu cette correspondance, l'histoire du temps à la main, ou pesé le témoignage des contemporains qui en attestent la scrupuleuse exactitude.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE VIII.

LES ARABES D'ESPAGNE.

CHAPITRE IX.

GUERRE DE GRENADE.

CHAPITRE X.

DÉROUTE DE L'AXARQUIA.

CHAPITRE XI.

POLITIQUE MILITAIRE DES SOUVERAINS.

CHAPITRE XII.

L'INQUISITION EN ARAGON.

CHAPITRE XIII.

CONQUÊTE DE MALAGA.

CHAPITRE XIV.

SIÉGE DE BAZA.

CHAPITRE XV.

CONQUÊTE DE GRENADE.

CHAPITRE XVI.

CHRISTOPHE COLOMB A LA COUR DE CASTILLE.

CHAPITRE XVII.

EXPULSION DES JUIFS.

CHAPITRE XVIII.

DEUXIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE XIX.

LA CIVILISATION EN CASTILLE.

CHAPITRE XX.

LA LITTÉRATURE CASTILLANE.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

34

